ARGENTON-SUR-CREUSE

Il y a eu la débâcle, les gens venaient par la route de Châteauroux avec leurs valises et montaient sur Limoges. On ne pouvait pas circuler dans les rues tant il y avait de vélos, de petites poussettes, de remorques, même dans les corbillards... Il faisait très chaud, les gens couchaient dans les couloirs...
Puis il y a eu le bombardement, le 29 juin, ils portaient les morts dans des couvertures directement au cimetière entre les alertes, et il y avait le couvre-feu.

À l'atelier où je travaillais, nous descendions à la cave, mais on avait peur qu'une bombe tombe sur l'usine. On nous faisait monter dans un chemin sur la route de La Châtre. Puis il y a eu une prise d'otages. Les Allemands ont emmené cent dix hommes au *Petit Nice* pour les fusiller. Ils les ont fait mettre de face ou de dos, et c'est le professeur Kubel qui les a sauvés.
Le 9 juin 1944, ça a été la tuerie. Il y a eu soixante-deux morts. Ils faisaient sortir les hommes et les tuaient devant leur porte. Le lendemain, on les a ramassés avec des brouettes et de petits chariots. On les a tous mis dans la petite chapelle pour les nettoyer, ils étaient sur des couvertures en attendant les cercueils.
Les familles ne pouvaient pas venir car le pont du train avait sauté. Pour les emmener au cimetière, on les a tous mis sur des traverses et c'étaient de grandes charrettes qui les montaient, sept par voiture. Il y avait un avion qui nous volait au-dessus. Le commissaire avait dit qu'il voulait un grand silence car on nous aurait pris. Nous représentions les familles qui n'avaient pas pu venir. Il y avait beaucoup de monde. C'était triste ! Le photographe avait quand même pris des photos que nous avons achetées.
Il y avait une dame et ses deux jeunes filles, que son mari avait fait sortir de Paris. L'une est décédée le lendemain, on l'avait emmenée au champ de foire, le prêtre est allé la voir. Elle lui a raconté toutes les orgies que sa mère et sa soeur avaient subies pour qu'il puisse le dire à son père, et elle est décédée dans la journée.

Aline CAUMET (92 ans)

FROM: Écris-moi Un siècle de vies
P. Le Bail - P. Chaumont. ed. L'Harmattan.

Témoignages sur la journée du 9 juin1944 à Argenton

01 Courtial Marc

Baudrat Jean

Bourdin Maurice

Bourdin Maurice manuscrit

Breton-Monsacre Jacqueline

Brun Marcel

Brun Marie-Thérese

Caumet Aline

Chavegrand Pierre

Chedeau Mr

Chevalier Mme

Deschaumes Mme

Duris Mme

Ferragu Mme

Guichard André

Guy Cécile

Hienard Albert

Imbert-Esperou Edith

Kubel Lothaire

Loubry Louis

Lunot-Ducoux Odette

Maingaud Mme

Nony Mme

Paquet Daniel

Praud Frederic

Rapport du Commissaire Maurel

Roger Paule

Sauvaget Pierre

Sheibel Emile

Taimiot Monique

Vautrin Joseph

Vilatte Mme

Villain René

Violette Camille

Préface au Poème intitulé « UN FRISSON D'HORREUR »

Juin 1944, voilà une date que la population d'Argenton-sur-Creuse (Indre) n'oubliera jamais, ainsi que moi-même, ainsi que ceux qui ont vu.

A cette époque, j'étais rattaché au 1er Bureau Etat-Major de l'Indre de la Résistance Fançaise.

Par un beau matin de ce mois de Juin, la Police d'Argenton-sur-Creuse, en collaboration avec les F.F.I., avait pour mission l'attaque d'un convoi de Wagons de la S.N.C.F. garé dans une sablière formant un cul-de-sac, gardé par des soldats allemands.

Je faisais partie de cette mission, qui se solda pour nous par une victoire au prix du sang, car notre chef (Lieutenant de la Police Française) tombait sous les balles ennemies.

Notre groupe ramenait les prisonniers allemands au Bourg d'Argenton-sur-Creuse, ceux-ci hués, et nous les combattants applaudis par la population qui, ne doutant plus de la Libération, considéraient cette victoire comme la fin de la guerre.

Tout le Bourg prit soudain une allure de fête, les couleurs de la France pavoisaient chaque fenêtre jusqu'à l'hôtel de Ville, la Gendarmerie ; jeunes et vieux chantaient la Marseillaise.

C'était un délire de joie ; mais hélas ! tout ne devait pas se terminer ainsi, car dans l'après-midi des bruits couraient « les boches reviennent » ; à cette nouvelle, le Bourg changeaient d'aspect en un clin d'œil, car la « Das Reich » commandée par l'*obergruppenführer* Heinz Bernhart LAMMERDING et ses adjoints, tels que KLEIST, chef de la Gestapo de Limoges, DICKMAN, commandant le premier bataillon de la 2e division SS « Das Reich » puis la milice, venant de Tulles, Oradour-sur-Glane et d'ailleurs, continuait ici sa sinistre besogne de tueurs.

Chaque année à l'approche de Juin, j'éprouve le même frisson d'horreur ; j'ai voulu, afin que le souvenir reste profondément incrusté dans nos cœurs, faire revivre cet instant tragique, écoeurant, dépassant l'imagination humaine, ceci par la Poésie.

Je voudrais bien que les lecteurs et lectrices qui liront ce Poème s'associent à mon témoignage et qu'ils considèrent celui-ci comme une prière pour les Martyrs de ce joli Bourg Berrichon et aussi pour tout ceux qui sont Morts pour que vive la France.

Marc COURTIAL

UN FRISSON D'HORREUR

Quel carnage mon Dieu ! et pourquoi ?
La guerre a fait des hommes sans Foi.
La nature avait ouvert ses portes à l'été,
Juin 1944 !! déjà les couleurs de la France flottaient.
Hommes, femmes et enfants, combattants sans uniforme,
Gambadaient joyeusement, et chantaient à pleine force.
Ils chantaient la Gloire et la Liberté,
Qu'ils pensaient avoir complètement retrouvées.
Mais là-bas, de l'autre côté de la colline,
L'ennemi impitoyable, lui, n'en avait pas fini.
Tout à coup, un bruit se répand comme un ouragan,
Les boches arrivent doucement comme hésitant !!
Les chants s'arrêtent, les fêtards sont consternés,
Chacun rentre où il peut, c'est une cavalcade insensée.
Aux fenêtres, plus de drapeau ! les volets se ferment, puis des cris de détresse,
Personne ne sait ce qui va se passer, même les combattants oublient leurs prouesses.
En quelques minutes, c'est un silence de mort !
Dans chaque recoin, dans chaque demeure, on se retranche comme dans un fort.
Mais mon Dieu ! que va-t-il se passer ?
A cela, personne ne peut répondre, personne ne sait.
Ici et là, les petits et les grands s'interrogent, on a peur !!
Dans les cœurs, plus d'espérance ! et plus un brin de ferveur.
La guerre est à nos portes ? mais pourquoi ce retour en arrière,
Pourquoi l'ennemi a franchi à nouveau la barrière ;
Et là-bas à l'entrée du Bourg, un bruit sourd se fait entendre,
Annonçant qu'il allait falloir encore se défendre.
On attend anxieux !! les grondements se rapprochent !
La gueule d'un char lourd apparaît, ce sont encore les boches.
Les fenêtres sont ouvertes aux intérieurs ; hésitantes, des mains s'avancent
Les volets clos sont poussés, juste pour voir ce que l'ennemi manigance.
Dans la rue en contre-bas, plus une âme !! l'air qui monte est encore frais
Seul le soleil donne les rayons d'un resplendissant été.
Ce n'est plus un, mais plusieurs chars qui progressent lentement.
Des trappes s'ouvrent ! des boches en sortent ! derrière les persiennes on se lamente.
Un coup de feu claque, puis un autre, puis d'autres encore !
L'odeur de la poudre fait tourner la tête aux plus forts.
Un cri monte jusqu'à nous, nos yeux s'écarquillent d'épouvante !
Dans la rue que nous surplombons, des lamentations vers le ciel montent,
Des hommes, des femmes sont terrorisés, rassemblés par leurs bourreaux ;
Des révolvers sont sortis de leurs fourreaux,
De leurs canons, ils crachent la mort, les cervelles éclatent,
Quelle horreur !!! des corps à terre s'affalent.

GOUVERNEMENT PROVISOIRE DE LA REPUBLIQUE

N° 9 Argenton 9 octobre 1944

MAUREL Pierre, Commissaire de Police, Chef de la Circonscription d'Argenton ^{s}/Creuse, Officier de Police Judiciaire, Auxiliaire de Monsieur le Procureur de la République,

Mandons et entendons :

Le sieur BRUN Marcel, âgé de 49 ans, de profession Ingénieur, domicilié à Argenton ^{s}/Creuse, 29 avenue Rollinat,

qui, sur interpellations successives, nous déclare :

« Le 9 juin 1944, vers 17 heures je me trouvais à mon domicile lorsque j'entendis des coups de feu. Je suis sorti sur le pas de ma porte et ai vu les soldats allemands défoncer portes et fenêtres, faire sortir les hommes et les abattre sur le trottoir, à proximité de chez eux, sans chercher au préalable à leur demander leurs papiers d'identité.

« Lorsqu'ils sont arrivés près de chez moi, connaissant leur manière d'opérer en zone occupée, j'ai laissé ma porte ouverte et suis rentré. Quelques instants après un soldat allemand, baïonnette au canon, a appelé : « Homme » et m'a fait sortir dans la rue ainsi que mon fils qui était présent. Nous avons été les premiers prisonniers du quartier qui n'ont pas été abattus comme l'avaient fait quelques instants auparavant.

« Ils nous ont fait ranger le long du mur du dispensaire, en face de mon domicile, et nous ont fait gardés par des soldats boches armés de mitrailleuses portatives braquées sur nous. Pendant ce temps, d'autres soldats allemands entraient chez moi à deux reprises différentes pour bien vérifier qu'il n'y avait plus d'homme.

« La bataille continuait, des coups de feu étaient encore tirés dans le quartier de Maroux et de nouvelles victimes étaient faite rue de l'Abattoir, à 150 mètres environ de l'endroit où nous étions gardés.

« A ce moment là, dans leur furie furieuse et sur le commandement d'un de leurs chefs que je suppose être Adjudant (grand, maigre, et qui paraissait être une véritable brute), ils lancèrent une bombe dans la maison faisant le coin de l'avenue Rollinat et de la rue de l'Abattoir ; non contents du résultat obtenu, ils y mirent le feu. Nous étions toujours le long du mur et deux groupes d'otages, une cinquantaine environ venant de l'Ecole Supérieure et une vingtaine venant du centre de la ville, sont venus nous rejoindre. A ce moment la fusillade était terminée. Le capitaine est arrivé sur l'automitrailleuse et l'Adjudant de gendarmerie, CARMIER accompagné de deux gendarmes ainsi que le Brigadier du Commissariat de police FISCHER ont été placé à côté de moi. J'ai serré la main à FISCHER en lui disant : « Puisque nous nous connaissons nous allons rester ensemble » ; deux employés de la S.N.C.F. se trouvaient également avec eux. L'officier allemand a demandé un interprète. Parmi les otages il s'en trouvait un mais qui ne connaissant pas suffisamment l'allemand, il a traité par l'officier qui l'a traité de communiste. Pendant ce temps, des soldats sont allés chez M. BRUNAUD, libraire à Argenton, demeurant à une quinzaine de mètres de l'endroit où nous étions gardés. Chez ce dernier se trouvaient des personnes réfugiées dans la cave et, pour éviter le sort qui avait été réservé à la maison qui venait d'être incendiée, ces personnes sont sorties. M. CUBEL qui s'y trouvait et qui est professeur d'allemand au Collège Moderne d'Argenton a immédiatement parlementé. C'est alors que l'officier lui a demandé de rechercher un tambour pour appeler tous les hommes comme otages. Comme il n'y avait pas de tambour on a recherché la sonnette d'appel qui n'a pas été trouvée non plus. A ce moment, il faisait complètement nuit. Le Chef allemand a fait sortir de nos rangs la police c'est-à-dire les Gendarmes, le Brigadier de Police, et, croyant sans soute

que c'était pour éviter la peine de mort les deux employés de Chemins de Fer les ont suivis. Ils ont été emmenés à cinquante mètres environ de l'endroit où nous étions et immédiatement abattus. Certains soldats sont partis en camion et ceux qui restaient nous ont conduits, en colonne par trois, au lieu dit « Le Petit Nice » dans une propriété qu'ils avaient réquisitionnée.

« L'officier nous dit alors que si nous entendions des coups de feu nous n'avions pas à bouger ni à faire le moindre mouvement parce qu'alors nous recevrions des grenades explosives et incendiaires aussitôt après, un otage M. ROBINET était abattu à quelques mètres de nous. Nous sommes restés jusqu'au matin dans le champ toujours bien gardés et, au lever du jour, le Capitaine nous a fait lever et a demandé à chacun les cartes d'identité. Douze hommes ont été mis de côté ; à la fin de cette vérification de papiers, le capitaine nous a dit que nous serions libres dans une heure. Ils ont fait leurs préparatifs de départ, ont emmené les douze otages qui avaient été réservés et sont partis. Nous avons appris par la suite qu'ils avaient été fusillés à proximité de Limoges. L'interprète M. CUBEL, est intervenu encore, à la dernière minute pour demander à ce que ces douze hommes soient relâchés. Le capitaine lui a répondu textuellement ceci : « Cher monsieur, de ceux-là j'en fais mon affaire ». Nous avons attendu un quart d'heure environ après leur départ, vers 8 heures du matin, pour regagner notre domicile.

« En arrivant chez moi, ma femme m'a dit ceci : « Puisque vous êtes là maintenant, il faut tout de suite aller relever les morts ». Elle avait déjà commencé elle-même aidée de deux voisines, Mme BIDION et Mme FORT en utilisant un brancard dont nous disposions à la maison. Aidé de mon fils et d'un garde M. LACAZE, nous sommes immédiatement partis pour enlever les corps. Il nous a été indiqué d'aller d'urgence chemin de Fontfurat. Là nous avons, en effet, trouvé beaucoup de victimes et un habitant de cet endroit nous a signalé une maison où la mère et la fille avaient été tuées alors que son autre fille avait été sérieusement blessée la veille au soir. Elle a été emmenée par des brancardiers et elle est morte le soir même après avoir souffert toute la nuit et une partie de la journée à côté des corps de sa mère et de sa sœur. Nous avons continué à ramasser de nouvelles victimes, parmi elles, d'ailleurs, un vieillard M. MILITON qui avait été abattu en travaillant dans son pré. Nous sommes allés chez lui, l'intérieur de sa maison était complètement démoli pas une grenade, les tiroirs étaient ouverts, la maison avait été pillée.

« Nous avons appris, par la suite, que sa femme avait été trouvée morte dans cette maison même. Au bout d'un certain temps, les secours publics sont arrivés et j'ai indiqué moi-même où se trouvaient des corps à enlever. J'ai montré, en particulier, la remise où étaient déposé les trois gendarmes, le brigadier FISCHER et les deux employés de Chemins de fer. La plupart des victimes étaient complètement défigurées et certaines méconnaissables ; nous avons trouvé des cervelles à plusieurs mètres des corps. D'après ces blessures, il semble qu'ils aient été tués par des balles explosives.

N.B : Lorsque j'étais le long du mur du dispensaire certains soldats S.S. ont pris les montres bracelets qu'ils apercevaient sur les otages. L'un remarquant mes chaussures m'a demandé de les retourner pour voir si elles étaient cloutées. La remarque en a été faite au capitaine allemand le lendemain matin qui a répondu : « il est impossible de retrouver ces objets dérobés ».

En ce qui concerne la formation il s'agit d'un détachement de Police qui d'ailleurs était absolument intraitable en ce qui concerne les aménagements qui auraient pu être apportés. Seul le Capitaine qui, d'ailleurs, n'a pas, à ma connaissance, assisté au combat, a paru le lendemain matin assez conciliant.

Je n'ai remarqué aucun insigne d'unité sur les soldats, ces derniers ayant les manches retroussées, et ne portant pas de veste.

Lecture faite persiste et signe. Le commissaire de Police

Signé : BRUN

GOUVERNEMENT PROVISOIRE DE LA REPUBLIQUE

N° 10
Circonscription de police
d'Argenton s/ Creuse (Indre) quarante quatre et le 10 du mois d'octobre

MAUREL Pierre, Commissaire de Police, Chef de la Circonscription d'Argenton s/ Creuse

Mandons et entendons
la dame BRUN née MAHUZIER Marie-Thérèse, âgée de 49 ans, de profession épicière, domiciliée à Argenton s/ Creuse 20 avenue Rollinat,
qui, sur interpellations successives nous déclare :

« Le 9 juin 1944 vers 19 heures un soldat allemand baïonnette au canon a fait irruption à mon domicile et fait sortir mon mari et mon fils qui s'y trouvaient. Comme j'étais sur le pas de ma porte j'ai vu qu'il les conduisait sur le trottoir en face contre le mur du dispensaire. D'autres soldats, pendant ce temps-là, visitaient les maisons avoisinantes pour faire sortir les hommes, qui, d'ailleurs ont été tous conduits au même endroit où se trouvaient mon mari et mon fils. Quelques instants après, j'ai vu arriver d'autres otages comprenant outre des hommes, des femmes et des enfants. Arrivés à hauteur de mon appartement, une rafale de mitrailleuse fut tirée, sans pouvoir vous préciser sur qui et dans quelle direction. A la suite de ce coup de feu les femmes et les enfants se sont réfugiés dans le garage de M. CHAVEGRAND. Quant aux hommes ils se sont couchés par terre. Une mitrailleuse fut placée devant ce garage et les hommes furent groupés avec ceux qui s'y trouvaient déjà devant le dispensaire. Un chef, qui me semble être adjudant a demandé à certains hommes leurs pièces d'identité. C'est alors que j'ai vu sortir des rangs trois gendarmes, le Brigadier de Police FISCHER et deux civils portant chacun un brassard au bras. Deux soldats boches les ont encadrés et les ont emmenés à 50 mètres environ de chez moi, à l'entrée de la rue de Maroux.
Là alors je suis montée dans mon grenier pour me permettre de voir où les soldats les conduisaient. Les soldats boches les ont alors mis contre le mur, leur faisant lever les bras en l'air. Ils ont été abattus quelques instants après. L'un d'eux, celui qui me paraissait le plus grand s'est affaissée ayant toujours les bras en l'air ; il s'est relevé mais a été achevé par la suite.

« L'un des deux civils a dû être touché mortellement car c'est le dernier coup de feu que j'ai entendu tirer. Je n'ai pas vu celui des soldats boches qui s'est livré à ces odieuses et criminelles forfaitures.

« A deux reprises différentes, après le départ de mon mari et de mon fils qui se trouvaient toujours sur le trottoir en face, des soldats boches sont entrés dans mon magasin et m'ont demandé des cigarettes et du chocolat. Bien que je possédasse du chocolat qui était d'ailleurs étalé sur le comptoir, j'ai refusé énergiquement de leur en donner.

« Après la fusillade de la Police, c'est-à-dire des Gendarmes, du Brigadier de Police et des deux civils, les boches s'acharnèrent sur les maisons avoisinantes. Ils firent sortir d'une maison deux femmes et un homme. Ces personnes étaient âgées d'environ 75 ans. Les deux femmes étaient blessées et l'homme âgé fut poursuivi à coups de crosses de fusil avant d'être fusillé. Ces deux femmes se sont alors réfugiées chez moi, me demandant de leur venir en aide. L'une d'elles, Mme MAUGRION était blessée à la main l'autre Mme CHATAIN avait des blessures au ventre et à la cuisse droite. Ces blessures provenaient de coups de fusils. J'ai envoyé aussitôt ma fille malgré la présence des boches sur le trottoir en face, chercher des infirmières pour faire transporter la blessée la plus durement touchée Mme CHATAIN à la clinique Burguet. Quelques instants plus tard des infirmières se présentèrent et emmenèrent cette victime. Cette femme âgée est d'ailleurs décédée le lendemain matin.

« Je tiens à vous faire remarquer que l'immeuble où se trouvaient ces femmes auparavant avaient été incendié aussitôt après.

« Vers 11 heures du soir, après que le calme était à peu près rétabli dans le quartier, j'ai vu des soldats boches entrés au café Loubry. Je les ai vus sortir presque aussitôt emportant de nombreuses bouteilles.

Lecture faite persiste et signe le commissaire de Police Signé : BRUN

Argenton, le 7 octobre 1944

N°II

MAUREL Pierre, Commissaire de Police, Officier de Police Judiciaire, Auxiliaire de Monsieur le Procureur de la République,

Mandons et entendons :

La Dame DESCHAUMES née CAMUSAT Marie
Agée de 62 ans
Sans profession
Domicilié rue de l'Abattoir à Argenton ^{s}/ Creuse

qui, nous déclare sur interpellations :

« Le 9 juin 1944, vers 21 heures environ, 5 soldats allemands firent irruption dans notre cour. L'un d'eux pénétra à l'intérieur de la maison et m'a mis aussitôt en joue avec son fusil. Pendant ce temps les autres se tenaient sur le seuil de la porte.

« Après avoir inspecté les différentes pièces de notre habitation, celui qui avait pénétré le premier est reparti en compagnie de ses collègues. Il venait à peine de traverser la cour que, se ravisant, il revint me demander à boire. Je me suis empressée de lui donner satisfaction, car j'étais terrorisée.

« Lorsqu'ils furent tous sortis dans la rue, j'ai remarqué qu'ils frappaient aux portes des habitations de deux voisins : MM. FOULATIERE et DUBOIS. A cet appel, ce dernier est sorti de sa demeure. Les Boches s'emparèrent de lui et le secouèrent violemment. Puis après une courte discussion qu'il eu avec l'un d'eux, il fut remis en liberté.

« A la suite de cet incident, les soldats allemands se sont dirigés vers Saint-Marin.

« J'ai alors profité de leur absence pour aller rejoindre mon mari qui devait se trouver dans la remise tout près de notre maison.

« En y arrivant j'aperçus avec horreur, mon mari qui gisait mort dans une mare de sang. Il a très certainement été tué par une balle explosive, car il portait à la poitrine une affreuse blessure.

« Plus tard les Boches sont repassés encore une fois devant notre demeure et ont tiré plusieurs coups de feu dans nos fenêtres.

« Etant effrayée par la présence de ces militaires, je n'ai pas remarqué le signalement de tous. Il me semble cependant que celui qui m'a mise en joue devait être de très grande taille, blond, il était vêtu de vert ainsi que ses compagnons et avait les manches de sa chemise retroussée.

« C'est tout ce que je puis vous déclarer sur cette journée.

Lecture faite persiste et signe — Le Commissaire de Police

Signé : Mme DESCHAUMES

REPUBLIQUE FRANCAISE

Argenton, 2 octobre 1944

N 12

MAUREL Pierre, Commissaire de Police, Chef de la Circonscription d'Argenton s/Creuse, Officier de Police Judiciaire, Auxiliaire de Monsieur le Procureur de la République.

Se présente

La dame FERRAGU
Agée de
Profession
Demeurant à Argenton sur Creuse, route de Fontfurat

qui nous déclare :

« Le 9 juin 1944, vers 20h30, nous avons entendu les soldats allemands qui hurlaient sur les hauteurs qui surplombent notre maison.

« Nous étions rassemblés 8 personnes, cinq de mes enfants, mon mari, une voisine, Mme PATRIGEAT et moi-même.

« Avant d'entrer, les Allemands tirèrent de nombreuses balles dans les fenêtres et portes, balles qui se logèrent à l'intérieur sans nous blesser.

« Nous étions rassemblés dans la chambre, lorsqu'ils frappèrent à la porte de derrière. Mon mari alla ouvrir tandis que je le suivais. L'Allemand qui le mit en joue, le laissa malgré tout à la maison. Mais d'autres allemands frappaient à la porte de devant. Mon mari alla ouvrir et le soldat qui se présentait le saisit immédiatement par les épaules, et lui fit descendre les marches quatre à quatre, puis je fus contrainte de rentrer dans la maison et de fermer la porte.

« Un petit moment après, je sortis pour voir ce qui était arrivé à mon mari et je le trouvai étendu sur la route. Les Allemands venaient de le tuer d'une balle à la tête, qui avait un orifice de sortie énorme. A cet instant un très grand allemand qui semblait commander le groupe, opérant dans le quartier, me demanda mes papiers d'identité ainsi que ceux de Mme PATRIGEAT, et tout cela auprès du corps de mon mari. Lui ayant dit que mon mari était tué, il nous donna l'ordre à tous de rentrer.

« Lorsque je suis allée voir le corps de mon mari, je me suis rendue compte que M. PATRIGEAT, était également étendu dans son jardin. Ce dernier ne faisait que rentrer chez lui et sa maison était fermée puisque sa femme était chez nous ; les Allemands lancèrent plusieurs grenades dans la cave et sous la porte de la maison.

« Je me rappelle qu'un Allemand haussa les épaules en me voyant pleurer auprès du corps de mon mari.

« Chez M. PATRIGEAT, les Allemands emportèrent une montre et des bijoux.

Lecture faite persiste et signe. Le Commissaire de Police

Signé : Veuve FERRAGU

REPUBLIQUE FRANCAISE

Quarante quatre et le onze du mois d'octobre

MAUREL Pierre, Commissaire de Police, Chef de la Circonscription d'Argenton sur Creuse

Mandons et entendons :

Le sieur LOUBRY Louis
Agé de 49 ans, de profession boulanger
Demeurant avenue Rollinat à Argenton ^{s}/Creuse,

Qui sur interpellations successives, nous déclare :

« Le 9 juin 1944 vers 20 heures, je me trouvais à mon domicile lorsqu'un soldat boche a donné des coups de crosse dans la porte fermée à clef.

« Ma femme que je suivais à un mètre a ouvert la porte. Le soldat allemand m'apercevant, m'a intimé l'ordre de sortir, puis, s'est rendu dans ma cuisine, d'où il a fait sortir MM. LEMERLE Ferdinand, PERINET Raymond, mon ouvrier qui s'y trouvaient.

« Arrivés dans la rue, un autre soldat boche nous appela et nous montra la passerelle qui conduit au Collège Moderne, dans laquelle nous nous engagions. A l'entrée de cette passerelle se trouvait un second boche qui nous ordonna de continuer notre chemin devant lui. Arrivés au milieu de la passerelle, où nous apercevions un corps allongé, nous levâmes les bras en l'air en nous retournant et en demandant de ne pas nous tuer ; c'est alors qu'il nous donna à nouveau l'ordre de continuer notre chemin. Marchant à quelques pas devant LEMERLE et PERINET, j'entendis cet allemand tirer sur nous et une balle tomba à mes pieds. Aussitôt j'ai pris la fuite m'engageant dans le sentier qui mène au collège.

« Ayant parcouru 80 mètres environ, alors que, pendant ce temps, le Boche, vraisemblablement, avait tué mes deux camarades, j'entendis siffler des balles autour de ma tête, l'allemand me tirait au fusil et je fus touché à la quatrième balle ; blessé à l'œil droit, je suis tombé volontairement à terre afin de faire croire que j'étais mortellement touché ; en effet, l'allemand me laissa tranquille.

« Au bout de trois quart d'heure, m'étant rendu compte que les allemands avaient évacué les lieux, je me suis sauvé à travers champs et réfugié dans la ferme où on me prodigua les premiers soins.

« Le lendemain matin, je fus conduit à l'Hôpital où les Docteurs BONHOMME et ROY m'opérèrent ; l'ablation de l'œil fut pratiquée.

« J'ai suffisamment remarqué l'Allemand qui est venu me chercher à la maison et celui qui, sur la passerelle, semblait remplir les offices de tueur. Voici leur signalement :

« Le premier plutôt petit, trapu, de forte corpulence, grande bouche, joues affaissées, jeune âgé d'environ 20 à 25 ans,

« Le second très grand, mince, rouge de figure, l'écume aux lèvres donnant l'impression d'une véritable brute, âgé de 25 à 30 ans.

« C'est tout ce que je peux dire au sujet de cette affaire.

Lecture faite persiste et signe
Signé : LOUBRY

le Commissaire de Police
signé : MAUREL

REPUBLIQUE FRANCAISE

Secrétariat général de la Police

Argenton 9 octobre 1944

N°8
Evènements à Argenton
Le 9 juin 1944

MAUREL Pierre, Commissaire de Police, Chef de la Circonscription d'Argenton[s]/creuse, Officier de Police Judiciaire, Auxiliaire de Monsieur le Procureur de la République,

se présente

La dame NONY, née
Agée de 63 ans
Sans profession
Demeurant route de Fontfurat à Argenton sur Creuse

qui nous déclare :

« Le 9 juin 1944, vers 20h, une dizaine de soldats allemands sont arrivés dans mon jardin et ont exigé que la porte de mon habitation leur soit immédiatement ouverte.

« Mon mari âgé de 67 ans la leur ayant ouverte, les allemands ont ordonné que nous sortions immédiatement, y compris ma mère âgée de 94 ans et impotente. Je n'ai pas pu suivre mon mari de très près et ce n'est qu'après un très gros effort, qu'étant parvenue à soulever ma mère, j'ai pu la conduire à la cave, alors que les balles nous sifflaient aux oreilles.

« Je me suis alors mis alors à chercher mon mari et l'ai trouvé mort étendu sur la route. J'ai demandé à un monsieur qui passait de m'aider à rentrer le corps chez moi, ce qu'il fit.

« Un peu plus tard, alors que les Allemands descendaient du collège Moderne en emmenant les voyageurs qui y étaient hébergés (un train ayant été arrêté à Argenton) l'un des soldats, vraisemblablement celui qui a tué mon mari, s'aperçut que le corps qu'il avait laissé à ma porte n'y était plus et rentra de nouveau dans la maison.

« L'ayant vu, je m'accroupis au pied du lit, pensant que lui, ne me verrait pas, ce qui eu lieu.

« Cette brute frappa alors le cadavre de mon mari à coups de crosse, sans doute pour s'assurer que sa victime était bien morte.

« Le cadavre de mon mari, lorsque je l'ai ramassé, avait été fouillé et volé d'une paire de lunettes à monture d'or, une montre et 3500 francs en billets de banque.

Lecture faite persiste et signe le commissaire de Police

Signé : NONY

GOUVERNEMENT PROVISOIRE DE LA REPUBLIQUE

N°6
Circonscription de police
D'Argenton s/ Creuse

Quarante quatre et le 9 du mois d'octobre

MAUREL Pierre, Commissaire de Police, Chef de la Circonscription d'Argenton,

Mandons et entendons :

Le sieur SCHEIBEL Emile, âgé de 40 ans, de profession auxiliaire des Chemins de Fer, S.N.C.F., actuellement volontaire F.F.I. au bataillon 2.207, domicilié à Argenton, rue Saint-Antoine,

qui sur interpellations successives, nous déclare :

« Le 9 juin 1944, étant enrôlé dans les Forces Françaises de l'Intérieur, je remarquai les faits suivants

« Vers 17 heures, un détachement de la formation Waffen S.S. venant par la route de Limoges est arrivé à Argenton.

« J'entendis plusieurs coups de feu, et, me trouvant en position de tir au château d'eau de la route de Limoges, je me retirai n'ayant plus de cartouches, m'estimant dans une situation dangereuse.

« Je traversai les champs et empruntai la rue Saint-Antoine pour me rendre à mon domicile.

« Je me suis mis derrière les volets pour me rendre compte de l'action des Boches. C'est là que j'ai vu 7 soldats et un sous-officier Boches sortant des jardins des maisons à proximité ; ces allemands portaient attachés au collier une chaîne avec une plaque métallique avec l'inscription : « *Bahnpolizei* », sur leur manche gauche figurait l'inscription « Waffen S.S. »

« J'ai vu sortir d'une petite ruelle attenant à la rue Saint-Antoine, le jeune AUCLAIR Fernand, âgé de 17 ans qui, certainement, avait emprunté ce chemin pour se cacher à l'approche des Boches. Sans donner aucun avertissement, ils ont, à plusieurs, tiré une rafale de mitraillette sur ce jeune homme que j'ai vu tomber mortellement blessé.

« Les sept hommes et le sous-officier boches se sont alors approchés du corps très vraisemblablement pour s'assurer qu'il était bien mort. Ils ont continué leur chemin en descendant la rue Saint-Antoine pour rejoindre leur officier.

« En voyant les Boches s'éloigner de mon quartier, je me suis empressé de porter secours au jeune homme qui venait d'être si lâchement assassiné.

« Avant d'arriver sur le lieu de ce crime, j'ai trouvé mort à environ une dizaine de mètres du corps d'AUCLAIR celui du jeune neveu de M. MARGOUX dont j'ignore le nom. Ce dernier portait des blessures à la tête qui semblent avoir été provoquées par des balles explosives. Quant au jeune AUCLAIR, il portait des blessures derrières la tête, et était couché sur le ventre.

« C'est tout ce que je puis dire au sujet de cette affaire. »

Lecture faite et persiste et signe
Signé : SCHEIBEL

le commissaire de Police
signé : MAUREL

REPUBLIQUE FRANCAISE

N°2

Quatre et le neuf du mois d'octobre

Au sujet des
Evènements du 9 juin 1944

MAUREL Pierre, Commissaire de Police, Chef de la Circonscription, Officier de Police Judiciaire, Auxiliaire de Monsieur le Procureur de la République,

se présente :

le sieur VAUTRIN Joseph
âgé de 43 ans
chef de gare
domicilié d'Argenton sur Creuse, à la gare

qui, nous déclare sur interpellation :

« Le 9 juin 1944, vers 20h45, comme je me trouvais de service à la gare, avec une quinzaine d'agents de la compagnie, un camion allemand fit irruption dans la cour de la gare. Ce camion contenait une cinquantaine de soldats S.S. qui m'ont semblé appartenir à l'unité « Das Reich ». Ils étaient commandés par un jeune lieutenant, assisté d'une Feldwebel. Ils descendirent immédiatement de leur voiture et se précipitèrent dans les locaux de la gare.

« J'avais en prévision d'un tel état de chose, réuni mon personnel et ma famille sur le quai afin d'empêcher plus ou moins les exécutions individuelles. Je pensais en effet que si les allemands nous trouvaient groupés, ils nous feraient prisonniers plutôt que de nous tuer.

« Les allemands nous firent sortir en effet, pour nous emmener en ville. Mes enfants qui criaient et pleuraient, intriguèrent l'officier, qui demanda à ma femme le motif de leurs pleurs. Elle lui expliqua que s'était parce qu'ils m'emmenait. S'étant enquis de ma profession il me fit immédiatement rappeler.

« Il commença alors de me menacer et me demanda pourquoi le train allemand qui était arrivé la veille ne se trouvait pas en gare, mais au lieu dit « Petit Nice »

« Je lui expliquai que j'avais reçu des ordres à ce sujet et qu'il m'était interdit de laisser séjourner en gare les trains de carburant ou de munitions.

« A plusieurs reprises, cet officier m'a affirmé que j'étais responsable de l'attaque du train par le maquis, et que je serais puni comme complice.

« Après cet interrogatoire, il m'a emmené dans sa voiture et m'a obligé de lui indiquer l'endroit où était stationné le train en question.

« Arrivé à cet endroit, il m'a encore posé des questions au sujet du train et deux blessés allemands ainsi qu'un soldat qui avait pu s'échapper le matin vinrent bientôt à lui. Après ce nouvel interrogatoire, l'officier leur déclara qu'ils désigneraient eux-mêmes, le lendemain matin, les otages à fusiller et qu'une visite dans toutes les maisons d'Argenton serait effectuée.

« Des renseignements sur le maquis m'ont été demandés, renseignements que je n'ai bien entendu pas donnés. J'ai au contraire, affirmé qu'il n'y avait pas de maquis à Argenton et que le train avait vraisemblablement été attaqué par des maquis des campagnes environnantes.

« J'ai été enfermé dans une maison qui appartient au charcutier de la rue Grande. Nous étions 107 à cet endroit. Comme je pénétrais dans cette maison, j'entendis des coups de feu. L'un des Allemands dit : « Er ist Kapout »… ; je sus par la suite que Monsieur ROBINET venait d'être tué…

« Deux sentinelles placées à la porte d'entrée, nous donnèrent l'ordre de nous asseoir ou de nous coucher, avec l'interdiction absolue de remuer, ou de parler. Au cours de la nuit, ces sentinelles nous ont insulté, nargué, se délectant de notre prochaine exécution. Ils poussèrent même la cruauté jusqu'à nous expliquer par le menu la manière dont ils comptaient procéder, ajoutant ainsi, à la torture morale, pour ceux qui pouvaient les comprendre, aux souffrances physiques, que nous occasionnait l'immobilité dans le froid. J'ai à ce sujet, personnellement entendu l'un de ces Allemands qui

énumérait à son camarade, le nombre de personnel qu'il avait tué à Argenton. Il y en avait 26 suivant ses dires, et il présentait la chose comme une action d'éclat et de haut mérite.

« Le lendemain, vers 5h30, le capitaine m'ordonna de faire sortir des rangs tous les cheminots. Il donna le même ordre à tous les postiers, et nous fûmes tous gardés à part. il procéda par la suite au contrôle des papiers d'identité de toutes les personnes qui restaient.

« Plusieurs otages furent désignés par les rescapés du train allemand et mis à part. ils furent par la suite chargés dans des camions, et l'on nous signifia que nous étions libres. Avant son départ, un allemand qui s'était évadé lors de la prise du train par le maquis et qui avait personnellement désigné plusieurs otages me déclara que nous, nous pouvions rentrer chez nous, mais qu'il lui restait à lui, du travail à faire. Ce faisant, il regardait d'un air sinistre les otages du camion et je compris qu'il s'agissait de les exécuter.

« C'est tout ce que je puis vous déclarer à ce sujet.

Lecture faite persiste et signe
Signé : VAUTRIN

Le commissaire de Police

REPUBLIQUE FRANCAISE

Quarante quatre et le dix du mois d'octobre

MAUREL Pierre, Commissaire de Police, Chef de la Circonscription d'Argenton,

Mandons et entendons
la dame VILATTE, née le 10/10/1901, de profession confectionneuse, domiciliée ure Victor Hugo à Argenton sur Creuse,
qui, sur interpellations successives, nous déclare :

« J'ai assisté M^elle^ Nicole AUBRY, âgée de 17 ans et morte des suites de ses blessures ; avant sa mort, elle m'a déclaré les faits ci-dessous :

« Le 9 juin 1944 vers 19h30, les allemands sont entrés dans notre maison par la porte de derrière donnant dans la cuisine.

« Dès leur entrée, ils ont tiré sur ma petite sœur âgée de 13 ans, laquelle a du être tuée sur le coup. Maman a voulu aussitôt l'étendre sur le divan mais les allemands l'en empêchèrent et tirèrent sur ma mère qui est tombée en travers du divan lit.

« Immédiatement, les Allemands se ruèrent sur moi et tirèrent à bout portant. Blessée grièvement, je tombais sans toutefois perdre connaissance. Je me rendis compte qu'ils se penchaient sur les corps de ma mère et de ma sœur, vraisemblablement pour s'assurer qu'elles étaient mortes, ils se penchèrent sur moi, ensuite, mais j'eus la force de retenir ma respiration pour leur faire croire que j'étais également morte.

« Ayant gardé toute ma connaissance, je les vis ensuite ouvrir l'armoire et prendre des mouchoirs pour faire leur toilette, sans doute pour essuyer le sang dont ils devaient être couverts.

« Puis les allemands se mirent à dîner avec les aliments trouvés dans la maison et dont certains étaient sur la table, étant l'heure du dîner.

« Ensuite ils partirent et je restai seule jusqu'au lendemain matin samedi, attendant les secours. »

« Cette jeune fille blessée le 9/6/1944 est morte le 11 vers 6 heures. La balle qui l'avait atteinte, à l'abdomen avait dans le dos un orifice de sortie énorme, les chairs étaient déchiquetées.

« J'affirme que la blessée avait toute sa connaissance lorsqu'elle me fit ce récit.

« Elle avait auparavant demandé un crayon et du papier pour écrire à son père ; lui ayant répondu qu'elle n'avait pas la force d'écrire et que j'allais moi-même faire cette lettre, elle me dit : « Ce n'est pas vous, Madame VILATTE, qui pouvez raconter le drame que j'ai vécu. »

Lecture faite persiste et signe — le Commissaire de Police
Signé : VILATTE

MAUREL Pierre, Commissaire de Police, Chef de la Circonscription d'Argenton sur Creuse,

Mandons et entendons
le sieur VILLAIN René, âgé de 45 ans, de profession ecclésiastique,
domicilié à Argenton sur Creuse, 8 rue Auclert Descottes ;
qui, sur interpellations successives, nous déclare :

« Le 9 juin 1944, ayant appris que M^{elle} Nicole AUBRY avait été blessée et hospitalisée à la clinique COTILLON, je me suis rendu à son chevet et voici les quelques paroles que je puis rapporter à ce sujet :

« Quand ils sont entrés ils avaient des figures de sauvages, ils ont tiré sur Gisèle qui se trouvait dans le couloir et sur maman, qui était dans sa chambre. Maman a crié très fort. Ils ont tiré sur moi, j'ai fait la morte et j'ai retenu mon souffle. Ils ont ouvert l'armoire et ont pris des mouchoirs et sont allés dans la cuisine. Plus tard ils sont revenus mais ce n'était peut-être pas les mêmes et sont sortis sans rien faire. Je me suis traînée sur mon lit et j'ai attendu. Sur le matin j'ai entendu des pas, j'ai appelé, mais la personne n'est pas entrée. »

« J'ai alors prié Nicole AUBRY, qui, avec sa sœur, avait été une de mes élèves, de bien vouloir, afin de ne pas se fatiguer, s'en remettre là et de reprendre le lendemain la conversation, mais, le lendemain elle avait cessé de vivre.

« J'ai alors écrit à M. AUBRY qui se trouvait à Laon pour le préparer à se douloureuse épreuve. »

Lecture faite persiste et signe le commissaire de Police
signé : VILLAIN

REPUBLIQUE FRANCAISE

Ministère de l'Intérieur
Circonscription de Police
D'Argenton ^{s}/ Creuse (Indre)

PROCÈS-VERBAL

L'an mil neuf cent quarante quatre et le onze du mois d'octobre

Nous, MAUREL Pierre, Commissaire de Police, Chef de la Circonscription d'Argenton, Officier de Police Judiciaire, Auxiliaire de Monsieur le Procureur de la République,

Mandons et entendons,
le sieur VIOLLETTE Camille, âgé de 54 ans, de profession Directeur du «Collège Moderne» d'Argenton, domicilié à Argenton^{s}/Creuse (Indre) dans ce même établissement, qui, sur interpellations successives, nous déclare :

« Au cours de la journée du 9 juin 1944, j'ai vu fusiller dix personnes. D'abord M. BRISSER. Il fur appréhendé dans la rue par les S.S. qui le dirigèrent vers la cour située près de la maison PATHE. Ayant reçu une balle dans le dos, il hurlait de douleur. Au moment où il allait rentrer dans la cour de la maison PATHE il reçut un second coup de feu et il tomba près de la porte d'entrée.

« M. VILLENEUVE fut abattu devant sa maison ; traîné sur le sol et conduit dans la cour ou gisait déjà M. BRISSET. Afin de pouvoir refermer la porte de la cour, un allemands repoussa les corps à coups de botte. M. et Mme CHATAIN, sortis de leur maison, après l'explosion de l'immeuble voisin, furent bousculés par les allemands, brutalisés et conduits dans la petite impasse voisine du café Loubry où M. CHATAIN fut abattu d'un coup de feu tiré de l'Avenue Rollinat.

« Enfin, six hommes : trois gendarmes, deux agents de la S.N.C.F. et un Brigadier de Police, marchant en file, furent amenés, les mains au dos, dans la rue de Maroux. Le Brigadier de Police FISCHER marchait en tête ; cherchant à fuir, il fut poursuivi, rejoint, puis fusillé. Deux agents des Chemins de Fer, puis les deux gendarmes THIMONNIER et BODINEAU furent successivement abattus les mains levées. Fusillé le dernier l'Adjudant de Gendarmerie eût le visage broyé à coup de botte.

« Ces six victimes ont été abattues par les coups de feu tirés dans la poitrine et achevés par une balle dans la tête.

« Il est curieux d'observer qu'aucun cadavre n'a été laissé dans l'avenue Rollinat au cours de la tragédie. Tous ont été plus ou moins dissimulés dans de petites rues adjacentes, dans des fossés, dans des cours.

« On peut se demander à quel mobile obéissaient les allemands en cherchant à dissimuler les corps de leurs victimes.

Lecture faite persiste et signe — Le commissaire de Police
Signé : VIOLLETTE

Après lecture M. VIOLLETTE ajoute à sa déposition :

« Il m'a été impossible d'identifier l'unité à laquelle appartenait le détachement des S.S., ces derniers se trouvant tous sans veste et en bras de chemises. »

Lecture faite persiste et signe — le Commissaire de Police
Signé : VIOLLETTE

Ministère de l'Intérieur
Canton de Limoges
Secrétariat Général de la Police
Circonscription de la Police
Argenton ^{s}/Creuse (Indre)

Le Commissaire, chef de la circonscription
D'Argenton ^{s}/Creuse (Indre)

A Monsieur le Président de la Commission Interalliée
d'Enquêtes sur les Atrocités de Guerre.
Sécurité Militaire
100, rue Richelieu
Paris

Objet : Rapport sur les agissements d'un détachement allemand ayant opéré à Argenton ^{s}/Creuse (Indre) le 9 juin 1944.

Le 9 juin 1944 vers 18 heures, un détachement allemand venant de la direction de Limoges s'est présenté aux abords de la ville et a immédiatement engagé le combat avec de petites forces de la Résistance qui s'étaient établies à la sortie sud d'Argenton sur la route de Limoges.

L'engagement fut assez bref et les forces de la Résistance se replièrent dans la campagne. C'est alors que les Allemands commencèrent leur répression qui ne devait s'exercer que sur des civils innocents.

Un de leurs groupes, celui qui se fera remarquer en différents points de la ville par sa sauvagerie, opère dès 19 heures rue Saint Antoine, ou plusieurs hommes sont brutalement arrachés de leur demeure et exécutés à quelques mètres, soit sur la route, soit dans les jardins avoisinants.

Dans ce groupe l'on remarque un très grand Allemand, mince, qui semble le commander, et agit avec la dernière brutalité. Le groupe se déploie en tirailleurs et, descendant par les jardins et les prairies, arrive, vers 20 heures, route de Fontfurat, où ivres de fureur, ces soldats vont se livrer à un véritable carnage.

Leur bestialité va d'abord s'exercer contre la maison habitée par madame AUBRY âgée de 45 ans, et ses deux filles, Gisèle 13 ans et Nicole 18 ans. Après avoir pénétré dans la maison par la porte de derrière, les soudards tirent immédiatement et presque à bout portant sur la petite Gisèle, la plus jeune des filles de Mme AUBRY. Cette dernière qui veut relever sa fille pour l'étendre sur son lit, est également tirée à bout portant et abattue au travers du lit. La fille aînée Nicole reçoit également un coup de feu à bout portant mais n'est cependant que blessée grièvement. Les Allemands la croient tuée sur le coup et cette méprise de leur part permet à cette jeune fille d'assister à la scène suivante : alors que la pièce, avec ces trois corps de femme étendus à terre devait présenter un aspect effrayant vu le sang qui avait giclé sur les murs, étant donné l'exiguïté de la maison, les brutes s'attablèrent et se mirent à dîner. Ils consommèrent, en effet, les mets qui étaient préparés pour le repas du soir. Auparavant, ils avaient pris dans l'armoire plusieurs mouchoirs pour essuyer le sang dont ils étaient couverts.

Le récit de la scène a été rapporté par Nicole AUBRY qui survécut jusqu'au dimanche onze juin, à six heures du matin ; la blessée avait pleine connaissance ainsi que l'affirment les personnes qui l'ont assistée pendant son agonie.

Avant leur départ, ils s'assurèrent que leurs victimes étaient bien mortes et lancèrent des grenades dans la cuisine et aux abords de la maison.

A quelques mètres de ce lieu, l'on retrouve trois corps sur la route ; derrière cette maison un homme de soixante cinq ans est tué dans son champ, la femme de ce dernier est tuée à coups de grenades dans sa maison toute proche.

Les trois autres maisons de cette rue sont aussitôt également visitées, après avoir été auparavant criblées de balles ; les trois hommes les habitants sont poussés dehors et exécutés sur la route au seuil de leur demeure.

Abordant l'Avenue Rollinat, de même groupe (toujours le plus sanguinaire) où, en tous lieux, le grand adjudant qui le commande se fait remarquer pas sa sauvagerie, continue à aller chercher les hommes qu'ils trouvent dans les maisons. L'un est exécuté et basculé dans un ruisseau profond de six mètres.

Dès cet instant, le même Adjudant qui semble remplir l'office de tueur, reste sur la passerelle qui conduit au chemin menant au Collège Moderne, tandis que ses hommes lui amènent ses futures victimes qu'ils trouvent au fur et à mesure de la visite des maisons avoisinantes. A cet endroit, l'on retrouve cinq corps, un boulanger qui a réussi à fuir est abattu au fusil à une distance de cent mètres mais, simplement blessé, l'Allemand ne s'occupe pas de lui et il pourra, de ce fait, s'échapper plus tard lorsque la horde aura disparue.

Un peu plus loin, les Allemands font sauter une maison et y mettent le feu, y faisant deux morts.

Continuant leur sinistre besogne, les Allemands s'engagent rue de l'Abattoir où deux autres corps sont retrouvés.

Entre temps, d'autres groupes visitaient les autres quartiers de la ville, où d'autres corps sont retrouvés ça et là ; ces groupes n'agissent cependant pas avec la même sauvagerie que celui commandé pas l'adjudant dont il est parlé plus avant.

Plus de cent otages sont rassemblés devant le mur du dispensaire y compris l'Adjudant de gendarmerie, deux Gendarmes, le Brigadier de Police du Commissariat, ces quatre fonctionnaires ont été pris à leur poste.

C'est alors que l'Adjudant qui vocifère toujours donne l'ordre à la police de sortir des rangs. Les quatre hommes précipités s'exécutent et sont suivis de deux contrôleurs de la Police des Chemins de Fer qui pensent se sauver en agissant ainsi.

Ces six hommes sont emmenés à une centaine de mètres et fusillés.

L'Adjudant, par le truchement d'un interprète, M. CUBEL, professeur au Collège Moderne demande un tambour pour rassembler tous les hommes de la ville. L'interprète lui ayant dit qu'il n'existe pas de tambour, ajoute que les annonces de la ville sont faites à l'aide d'une cloche, que l'Adjudant demande de lui procurer.

Quatre soldats escortent M. CUBEL qui est chargé de trouver cette cloche. Celui-ci fait mine de la chercher à la Mairie, qu'il trouve fermée, puis, dit à ses gardes que c'est le sonneur qui l'a chez lui mais qu'il ne connaît pas l'adresse de cet homme. La diversion d'un sous-officier allemand demandant l'interprète pour une autre traduction sauve la situation et fait que ce projet de rassemblement est abandonné alors que sa réalisation faisait présager des exécutions en masse.

La nuit est tombée, les otages sont conduits au lieu-dit « le Petit Nice » et parqués dans un garage et la cour d'une maison. Un homme de 61 ans est exécuté simplement parce ce qu'il ne suivit pas immédiatement l'ordre de se taire.

Puis la nuit se passe au cours de laquelle les Allemands pillent plusieurs maisons, s'installent dans quelqu'unes d'entr'elles où ils obligent les occupants à leur préparer à dîner ; à noter que dans l'une de ces maisons, était veillé un mort, décédé le jour même de mort naturelle, ce qui n'empêche pas les Allemands de boire toute la nuit et d'y mener grand bruit.

Au matin du 10, vers 7 heures, les Allemands désignent onze otages pris parmi ces

hommes dont les deux fils du gendarme THIMONNIER fusillé la veille, et âgés respectivement de 16 et 18 ans.

Ces otages furent emmenés à Limoges et le fait que leurs cadavres furent retrouvés parmi les quatorze qui gisaient dans une carrière, permet de croire que trois autres otages furent pris plus loin dans notre ville qui abritait, depuis quelques jours, un grand nombre de voyageurs bloqués à Argenton par suite de l'arrêt du trafic ferroviaire, donc inconnus, ce qui explique que cinq d'entr'eux restent encore non identifiés.

D'après les dépositions jointes au présent rapport, il semble que l'unité qui s'est rendue coupable de ce massacre était un détachement de la division « Das Reich S.S. », cantonné à l'époque à Limoges ou à Saint Julien.

Ce détachement à l'effectif de 150 à 200 hommes, était commandé par un capitaine âgé de 25 à 30 ans ; cette répression fit au total 67 morts dont six restent non identifiées (cinq retrouvés près de Limoges, plus un tué à Argenton).

Les cadavres furent presque tous fusillés et plusieurs commerçants furent pillés.

Ci-dessous liste des victimes :

I° MORTS

1. MARTIN André, né le 6 février 1903 à Saint-Germain-en-Laye demeurant à la Charité
2. INCONNU (BUTTEL Auguste)
3. DAVID Fabien, né le 5-1-1922 à Saumur (Maine et Loire) mécanicien dentiste demeurant à la Croix de Laumay - Le Pêchereau (Indre)
4. DAVID Louis, né le 4 février 1900 à Argenton. Employé S.N.C.F. demeurant à la Croix de Laumay – Le Pêchereau
5. DEFAIX Léon, Victor, né le 15-10-1906 à Celon, maçon, demeurant à Celon (Indre)
6. MITEUX Paul, né le 17-1-1894 à Beaufort (Maine et Loire), journalier, demeurant à Argenton
7. DELOR François, né le 16-6-1892 à Paris (14e) employé S.N.C.F. demeurant à Paris, 2 rue d'Ulm
8. Adjudant de Gendarmerie CARMIER Paul, né le 22 mars 1903 à Saint-Privas (Corrèze) demeurant avenue Rollinat à Argenton
9. Brigadier FISCHER Joseph, né le 31 mai 1912 à Obersteinbach (Bas Rhin) demeurant rue J.J. Rousseau à Argenton
10. Gendarme THIMONNIER Joseph, né le 3 mars 1901 à Saint-Martin l'Ars (Vienne) demeurant avenue Rollinat à Argenton
11. Gendarme BODINEAU Germain, né le 9-7-1911 à Ulmes (Maine et Loire) demeurant avenue Rollinat à Argenton
12. DEMAUNE Etienne, né le 1-8-1924 à Saint-Benoît-du-Sault demeurant à Saint-Gaultier (Indre)
13. Madame AUBRY, née GABARET Hélène, née le 24-7-1899 à Nogent-sur-Oise (Oise) photographe, demeurant route de Fontfurat à Argenton
14. AUBRY Gisèle, née le 8-2-1931 à Laon (Aisne) écolière, demeurant route de Fontfurat à Argenton
15. AUBRY Nicole, née le 8-11-1926 à Laon (Aisne), giletière, demeurant route de Fontfurat à Argenton
16. PASQUET Roger, né le 19-2-1906 à Levroux (Indre), coiffeur, demeurant à Argenton, rue Auclert Descottes
17. Lieutenant GRUNWALD Frédéric, né le 4-10-1913 à Héming (Moselle) Commandant en second du G.M.R. demeurant rue J.J. Rousseau
18. FERRAGU Marcel, né le 5-5-1891 à Chabris (Indre), facteur des P.T.T. demeurant route de Fontfurat à Argenton
19. LAMBERT Jacques, né le 13-5-1912 à Neuilly-sur-Seine (Seine) industriel, demeurant à Paris, 15 rue de Franqueville
20. BRANDY Jean, né le 9-5-1925 à Saint-Mathieu (Haute-Vienne) demeurant à Saint-Mathieu (Haute-Vienne)

21. ROBINET Léonce, né le 18-4-1883 à Argenton, cultivateur, demeurant avenue Rollinat à Argenton
22. DEFAIX André, Raoul, né le 14-7-1904 à Celon (Indre), maçon, demeurant à Celon (Indre)
23. MILITON Pierre, né le 19-2-1879 à Argenton, cultivateur, demeurant route de Fontfurat à Argenton
24. POUYAT Etienne, Emile, né le 8-8-1911 à Saint-Astier (Dordogne), contrôleur ambulant S.N.C.F. demeurant à Choisy-le-Roy, 50 avenue Julien Carvol
25. LAMY André, né le 15-12-1883 à Argenton, tonnelier, demeurant avenue Rollinat à Argenton
26. ROUER André, né le 30-7-1909 à Le Pêchereau (Indre), cultivateur, demeurant à Saint-Marcel (Indre)
27. JOLY Marcel, né le 24-6-1904 à Levroux (Indre), épicier, demeurant avenue Rollinat à Argenton
28. ROGNON Henri, né le 8-7-1923 à Morteau (Doubs) soldat au 1er Régiment de France
29. PERRINET Raymond, né le 30-8-1911 à Celon (Indre), boulanger pâtissier, avenue Rollinat à Argenton
30. CHATIN Jean, né à Ceaulmont (Indre), journalier, demeurant rue Gambetta à Argenton
31. BAUDRAS Roger, né le 24-12-1921 à Saint-Amboise (Cher) demeurant 7 rue Parerie à Bourges
32. BRISSET Maxime, né le 21-3-1888 à Valencay (Indre), tapissier, demeurant avenue Rollinat à Argenton
33. DESCHAUMES Etienne, né le 9-10-1873 à Celle-Condé (Cher), débitant, demeurant rue de l'Abattoir à Argenton
34. AUCLAIR Fernand, né le 14-5-1928 à Eguzon (Indre), cultivateur, demeurant rue Saint-Antoine à Argenton
35. DESFARGES Paul, né le 12-3-1921 à Bois-de-Monmoreau, chef d'équipe demeurant à Le Pêchereau (Indre)
36. GASC René, né le 28-7-1921 à Montpellier (Hérault), requis permanent, demeurant rue J.J. Rousseau à Argenton
37. PATHE Roger, employé de Mairie à Argenton
38. DELAVAUD Mathurin, né le 7-10-1871 à Chavin (Indre), journalier demeurant rue de l'Abattoir à Argenton
39. MASSON René, né le 16-1-1922 à Saint-Laurent-en-Cérès (Charente), électricien, demeurant rue Saint-Antoine à Argenton
40. DUCHEMIN née FONTENETTE Berthe, le 8-4-1895 à Gargilesse (Indre), lingère, demeurant rue des Rochers-Saint-Jean
41. DUCHEMIN Henri, né le 17-11-1881 à Argenton, garde voie, demeurant rue Saint-Antoine à Argenton
42. CHAUVIN Lucien, né le 29-12-1921 à Saint-Ouen (Seine), jardinier demeurant à Gagny, 53 avenue de Picardie
43. PORTAL Jean, né le 21-11-1877 à Sainte-Lortine (Haute-Loire), retraité, demeurant rue Saint-Antoine à Argenton
44. VILLENEUVE Jean, Joseph, né le 28-5-1884 à Arthon (Indre), sabotier, demeurant avenue Rollinat à Argenton
45. LEMERLE Ferdinand, né le 21-11-1894 à Argenton, négociant, demeurant avenue Rollinat à Argenton
46. FOIRIEN Marcel, né le 14-5-1898 à Paris IIe, fourreur, demeurant avenue Rollinat à Argenton
47. PATRIGEAT André, né le 5-9-1892 à Argenton, facteur des P.T.T., demeurant route de Fontfurat à Argenton
48. CHATIN née MOREAU Marie, née le 2-4-1878 à Argenton, lingère, demeurant rue Gambetta à Argenton
49. NONY Charles Lucien, né le 13-7-1877 à Saint Martial le Mont (Creuse), retraité, demeurant route de Fontfurat
50. MILITON née CHEVALIER Jenny, demeurant à Argenton

51. BOSSOUTROT Alphonse, né le 2-8-1900 à Brive (Corrèze), mécanicien, demeurant à Argenton rue Ledru Rollin n° 70
52. MARTIN Auguste, né le 8-11-1878 à Bazaiges (Indre), cultivateur, demeurant à Maroux à Argenton
53. MAIGNAN, né le 18-10-1925 à Boulogne sur Seine, G.M.R. du Berry, demeurant à Prissac (Indre)

II° BLESSES LEGERS
LOUBRY, boulanger
GUILLEMET
Mme GROSPIED

III° Liste des otages fusillés le 10 juin 1944 à la carrière de Gramagnat, route de Malabre à Limoges (Haute-Vienne)

54. THIMONNIER Ernest, né le 3/3/1926 à Usson-du-Poitou (Vienne) demeurant à Argenton (gendarmerie) fusillé à Limoges
55. THIMONNIER Joseph, né le 10/5/1928 à Usson-du-Poitou (Vienne) demeurant à Argenton (gendarmerie) fusillé à Limoges
56. MONTAGU Roger, né le 16/2/1923 à Angerville (Seine et Oise) demeurant à Argenton, rue Notre Dame, fusillé à Limoges
57. VALLET André, soldat au I^{er} Régiment de France, Escadron cycliste détachement d'Eguzon (Indre) fusillé à Limoges, né le 4/11/1923 à Saint-Germain-de-Salles, canton de Chontelle (Allier)
58. WETZEL Auguste, né le 22/8/1923 à Bustwiller, soldat au I^{er} Régiment de France, fusillé à Limoges
59. GORGONE François, né le 8/2/1924 à Paris (II^{e}), caporal au I^{er} Régiment de France, fusillé à Limoges
60. GORSE Guy, soldat au I^{er} Régiment de France, 3^{e} Bataillon à Eguzon, fusillé à Limoges, né le 12/5/1923 à Sivrac-en-Périgord, canton de Belves
61. FRAYSSE André, Lucien, né le 23/1/1923 à Paris (XIII^{e}), I^{er} Régiment de France, 3^{e} Bon, 3^{e} Escadron
62. ARNOUX Paul, Célestin, menuisier, né le 24 mai 1895 à Port-aux-Princes, Haïti, domicilié à Issy-les-Moulineaux, 22 boulevard Garibaldi
63. Jean NGOC TRAN, né le 14 avril 1921 à Hunghoi, province de Bacliem, Cochinchine
64. Inconnu (GARROS Raymond)
65. Inconnu (GALINAT Théodore)
66. Inconnu
67. Inconnu

L'on sait que la terrible tragédie d'Oradour-sur-Glane eut lieu le lendemain 10 juin dans l'après-midi et que la façon de commencer leur action fut la même que celle qu'ils se proposaient de faire à Argenton-sur-Creuse lorsqu'ils voulaient rassembler tous les hommes.

Il est donc évident qu'il s'en est fallu de peu que notre ville ne fut le théâtre des horribles scènes qui se déroulèrent le lendemain dans la paisible bourgade des environ de Limoges.
Pour une large part, sans doute, le doit-on à la souple mais énergique intervention de M. CUBEL qui servit longuement d'interprète et s'opposa, autant qu'il pouvait le faire, aux désirs inassouvis de cette horde de brutes.

Ce détachement, si ce n'est lui qui opéra à Oradour-sur-Glane, appartenait certainement à la même division que ceux qui brûlèrent cette dernière localité et tous ses habitants, enfants, femmes et hommes, déshonorant ainsi à tout jamais aux yeux du monde entier l'armée allemande.

J'ai « dépoussiéré ma Mémoire » pour vous livrer des souvenirs…de ce 9 JUIN 1944

Je m'appelle JEAN BAUDRAT, né le 7 mai 1938 à ARGENTON S/CREUSE (36200)
Au 13, rue Auclert Descottes.

Mon grand-père, Constant BAUDRAT, a créé la Boucherie située à cette même adresse…
Il a fait la Guerre 1914/1918.

Mon père a pris la succession de mon grand-père en 1936. Il s'appelait Raymond… il a été fait prisonnier en 1939 et est rentré à la maison le 9 mai 1945.

Je me souviens, et je n'avais que 6 ans, de cette partie de guerre…toujours près de mon grand-père…j'étais son « p'tit gars ».

A la lecture du livre du Docteur COTILLON…Je me permets d'ajouter ce qui est toujours gravé dans ma tête.

Le jour du 9 juin 1944 est gravé à jamais dans ma mémoire. Avec des copains de mon âge, je jouais aux billes sur la place autour du Monument aux Morts…Soudain, il est arrivé un camion du maquis…l'un des hommes nous a dit de rentrer chez nos parents…ils nous y ont amenés.

Cet après-midi là, mon grand-père a fabriqué un abri dans la cave, sous les fagots, nous sommes restés dessous tous les deux jusqu'au soir pour le repas…

En montant me coucher avec ma maman, au deuxième étage de la maison, vers 20 H, une auto mitrailleuse circulait rue Auclert Descottes, criant à la population « ouvrez porte pour perquisition… » Monsieur et Madame PACAUD habitaient en face de notre maison, il était peintre et chef de musique d'ARGENTON, dans leur grenier dont la fenêtre était ouverte, un jambon séchait…et bougeait…le servant de la mitrailleuse a peut-être cru voir une silhouette…il tourna son engin en direction du jambon et…tira…

En ce matin du 9 juin 1944, Monsieur FONTERAILLE, qui travaillait à la S.N.C.F., était un chef du maquis, habitait au 2ème étage de la maison de mes grands-parents, (sa passion était de mettre des petits bateaux dans une bouteille). Il avait apporté des armes, munitions, des papiers et objets allemands…(un train était passé par Argenton se dirigeant vers PARIS…à l'intérieur, de nombreux blessés allemands, dont des officiers…Le maquis avait pris bon nombre d'armes…nous avons pu voir la *« beauté » de certains sabres et autres armes… oui, je m'en souviens encore… Mon* grand-père souhaitait en garder au moins un… mais ma grand'mère et ma mère n'ont pas voulu… tout est parti dans la fosse sceptique avec tout le reste…La femme du chef du maquis a demandé à mes grands-parents ce qu'elle pouvait faire de ce qui avait été apporté par son mari… ils décidèrent de tout mettre dans la fosse commune et faire brûler les papiers (il n'y avait pas de cuvette de W.C. à l'époque…) ce qu'ils firent une bonne partie de la nuit…fort heureusement…il n'y a pas eu de perquisition.

Un peu plus tard dans la nuit, nous avons entendu des coups de feu, voire de canon...nous avons alors vu ,entre les volets, la voiture des pompiers se diriger vers la route de Limoges...mais nous ne savions rien ...des balles sont cependant venues ricocher sur un mur haut dans la cour (étant derrière la ligne de chemin de fer...)

Nous avons passé une nuit terrifiante, même moi qui était tout jeune... à un moment *du bruit, nous avons vu passer une colonne de civils, les mains sur la tête, escortée* de soldats allemands se dirigeant vers le champ de foire venant de la place...

Un peu plus tôt, le coiffeur, Monsieur PASQUET, situé à l'angle de la rue Auclert Descottes et la rue de la grenouille, en se penchant pour voir ce qui se passait, a eu la gorge traversée par une balle...d'ailleurs, toutes les descentes de gouttières furent traversées, à hauteur d'hommes, à ras des murs et elles y restèrent des *années...nous pouvions bien voir les emplacements.*

Cette journée et cette nuit, resteront gravées jusqu'à ma mort, triste souvenir de ma plus tendre enfance...
Je me souviens des « fusillés du pont du collège...on leur cassait les membres raidis... pour pouvoir les mettre dans les cercueils... Avec un camarade, nous nous étions sauvés de chez nos parents pour voir ce qui se passait...

Il y a une chose que je ne peux toujours pas comprendre de la part des argentonnais... Durant la mandature de Monsieur FRAPPAT, alors Maire d'Argenton, pourquoi a-t-il fait détruire la petite chapelle juxtaposée à la clinique BURQUET ?... pour en faire trois places de parking !!!
Le lendemain, le 10 juin 1944, les cercueils, d'où coulait du sang, de tous les morts ont été entassés dans la chapelle ... Pourquoi avoir laissé faire ? c'était au contraire un lieu de Souvenir et de Mémoire à préserver !!!... Il est dommage que je n'ai pas appris cette chose-là en son temps, n'ayant plus mes grands-parents à cette période, c'est INADMISSIBLE...un manque de respect pour ces pauvres gens qui ont donné leur vie, pour sauver avec Monsieur KÜBEL, la ville d'ARGENTON...

Il n'est pas possible de pardonner au Maire et au Conseil Municipal de l'époque...ce vote monstrueux...On ne peut pas tout oublier et tout rayer... C'est malheureux, douloureux aussi car c'était une très belle petite chapelle. Pourquoi ? pour qui ?

N'oublions jamais ceux, quels qu'ils soient, qui ont donné leur sang, leur vie pour sauver la FRANCE et ce, dans tous les conflits...Nous devons planter pour eux, le rosier rouge, symbole de l'amitié et le cœur de l'amour.

J'ose espérer que tous les jeunes Argentonnais, et moins jeunes, connaissent l'historique de ce Monument érigé en dessous le collège...et ce qu'il représente ; c'est un Devoir de Mémoire indispensable qui doit être inculqué à toutes les jeunes générations, les écoliers, les collégiens et lycéens.

Plus tard, pour moi-même et les enfants de mon âge, nous avons connu la « Guerre d'Algérie » où j'ai été muté, en tant qu'appelé, pas volontaire, dans un commando, le 49 à AFLOU (Atlas Saharien) période durant laquelle j'ai été blessé deux fois...

Nous avons connu des tristes moments, nous avions tout juste 20 ans... C'est pourquoi, aujourd'hui nous allons dans les écoles,collèges et lycées pour nous *rapprocher des jeunes générations* , *leur apporter le devoir de Mémoire* indispensable, nous organisons des expositions sur la Guerre d'Algérie suivies de conférences avec débats (fort intéressants... les jeunes sont très demandeurs,leurs grands-pères ne leur ont jamais rien confié sur cette période pourtant très douloureuse...) Nous apportons nos témoignages, notre vécu , pour dire et faire comprendre ce qu'est la guerre, leur crier « PLUS JAMAIS CELA... » car notre propre mémoire est marquée pour toujours...

(Voilà un petit extrait de mes souvenirs de ce 9 juin 1944)
Adresse jusqu'à mon service militaire

Jean BAUDRAT
13, rue Auclert Descottes
36200 ARGENTON S/ CREUSE
Appelé contingent de la classe 58 - 1/B

Médaillé :

Chevalier de la LEGION D'HONNEUR (à titre militaire) – Médaille Militaire – Chevalier Ordre National du Mérite – Croix de la Valeur Militaire – Croix du Combattant -
T.R.N. - Commémorative Algérie (avec agrafe ALGERIE)

. J'écris pour me désennuyer. J'attendais Géo mais ne le voyant pas venir je me doute qu'il y a quelque chose de changé depuis ce matin. J'apprends en effet à l'instant que des patrouilles circulent en ville. J'apprends aussi qu'il y a de nombreux morts. Deux personnes viennent d'ici d'apprendre à une jeune personne la mort de son mari et de son beau frère. Il y a eu beaucoup d'imprudents qui n'avaient rien à faire dans la bagarre. Ils auraient dû rester dans leur cave et non dans les rues.
La dernière personne à qui j'ai causé dans Argentan a été tuée sans doute quelques secondes après. Rue Aulnet Desrottes tout un attroupement était sur les trottoirs, alors que débouchant en vélo de la Rue du Saut du Jour je n'avais que le temps de gagner la grenouille. J'ai eu bon flair et sans mon vélo je serais sans doute à la chapelle de chez les soeurs. Quelle tuerie et pourquoi? Les initiateurs sont grandement responsables

Comment les choses se sont elles passées. Je ne le sais sauf à la gare – Je revenais de chez les meuniers qui devaient livrer leur farine le soir ou le lendemain. Auparavant, j'avais vu tous les boulangers et pour qu'Argenton ne manquera pas de pain j'allais au Moulin Neuf, puis chez Fay à la Croix – Là je me rappelai que je devais retourner au Vivier au moulin Fouillade je fis donc demi-tour. Heureusement car autrement, je serai revenu par les Bergeottes et aurai passé mon vélo en passant. En arrivant Place de la Mairie ça commençait à canarder route de Chateauroux. On annonce 3 camions d'Allemands – Le premier voyant un barrage s'engage sur la route du Bélier, mais là aussi il y avait un barrage, de sorte que coincé les hommes descendent et commencent le feu. Les 2 autres camions ont paraît-il rebroussé chemin – Une grande bataille s'engage. (Bilan, le camion est pris mais il y a 11 morts paraît-il chez les Français) Peu de temps après on arrête un suspect à St Paul.

Des motocyclistes arrivent du Pont Chrétien, on annonce des blindés venant de Scoury.
Mais la chose devait se savoir déjà car une voiture est partie pour Guéret réclamer des autres mitrailleurs. Ça commence à sentir la faillite de la résistance. Je vais sur la place des tas de gens en qui je n'ai pas un liard de confiance qui vont, viennent causant avec tout le monde. Tout à coup ça commence à péter côté Chateauneuf. On entend distinctement le bruit d'un canon de 25 ou de 37. puis les mitrailleuses. Des hommes descendent demandant du renfort. Maintenant c'est l'affolement, des ordres, des contre ordres se succèdent. Quelques voitures montent avec du renfort. Le grand responsable n'a pas vu juste et est débordé. La fusillade se rapproche, c'est indéniable. Je vais à St Étienne à l'usine et je reviens. Je m'arrête au SMR. Le grand responsable est là, pâle ainsi que le marchand de meubles. On distribue des munitions des hommes demandent en sortant comment on fait pour faire marcher leurs armes, c'est inouï

Les prisonniers militaires et civils sont entassés dans un camion ; on va les diriger sur la route de La Châtre. Je monte au fort de St Paul. Mon vélo m'embarrasse, je voudrais le poser chez ma mère, mais la rue est prise en enfilade et les balles viennent s'aplatir sur le fort et les murs. Une femme a dû être blessée vers chez Mme Brunneau. Pourtant le camion est prêt. Tout entouré de maquisards il monte la rue Barra et s'engage dans la rue de St Paul. Le tir semble avoir changé de direction, et le camion s'éloigne sans mal. Que vais-je faire ? Je ne vois plus de responsables. Je redescends au SMA en laissant le vélo chez quelqu'un. Tout le monde fuit sauf quelques gars qui sont à l'entrée rue Gambetta. L'un d'eux me dit que Borja est blessé en pleine poitrine et au pied et l'a laissé sur place. Dr Rochet devait être avec lui. Je remonte au fort de St Paul. Je vois Dr Janvier sortir de la clinique en vélo. Je prends une décision, je vais tenter de rentrer à la maison. Il n'y a personne sur la place, la bataille a l'air de se faire

Avenue Rollinat et vers Morinaux - Je reprends mon vélo et traverse en vitesse, je suis le chemin de halage et descend par chez Boutin. Je traverse la place et prend la rue grande, les balles pleuvent de partout, où ais je mis mes pieds. Je longe le côté droit, en face chez Detroit j'aperçois un allemand tournant le dos chez Compagnon et faisant face au pont Vieux. Avant je retourne, mais il m'a vu, il crie à tue tête et j'essuie une rafale, mais je suis déjà passé dans la rue du Pont du Jour - Je fonce à toute pédale - Et c'est la rue Aubert - Descottes où il y a peut-être 10 ou 15 personnes vers chez Giraud. Je m'arrête leur dit de ne [illegible], je cause au docteur Janvier puis au maçon (qui a été tué) - Je file vers la Fromenteille, mais il y a le train sur la ligne de La Châtre - Certainement qu'ils vont venir par là. Je regarde puis je me risque - Alors je fonce - Je prends le petit Nice mais je suis à découvert - Je n'ai plus un poil de sec - Je descends au pont de la Fonds Pie VII face à face avec un camion allemand - Mais c'est impossible qu'ils soient

déjà là. En effet le camion est vide c'est celui qui a été pris dans la rivière.
Enfin, c'est jusque la fin.
J'ai marché toute la nuit et suis loin de chez nous, mais je respire.

Pourquoi n'avais je amené les autres chez les voisins ? Parce que si je n'avais pas eu mon vélo, je n'aurais pas eu envie d'aller à la mairie et je serais allé avec de [illegible] pris par les boches qui étaient arrivés. J'apprends que le marchand de meubles est du nombre.
Il y a des gens qui ont de grandes responsabilités, il faudra qu'ils rendent compte.

Lettre de Maurice BOURDIN au lendemain du 9 juin

J'écris pour me désennuyer. J'attendais Gégé, mais ne le voyant pas venir je me doute qu'il y a quelque chose de changer depuis ce matin. J'apprends en effet, à l'instant, que des patrouilles circulent en ville. J'apprends aussi qu'il y a de nombreux morts. Des personnes viennent d'ici apprendre à une personne la mort de son mari et de son beau-frère. Il y eu a beaucoup d'imprudents qui n'avaient rien à faire dans la bagarre. Ils auraient dû rester dans leur cave et non dans les rues.

La dernière personne à qui j'ai causé dans Argenton a été tuée sans doute quelques secondes après. Rue Auclert Descottes, tout un attroupement était sur les trottoirs. Alors que déboulant en vélo de la rue du Point du Jour ; je n'avais que le temps de gagner la Grenouille. J'ai eu bon flair et sans mon vélo, je serais sans doute à la chapelle de chez les Sœurs. Quelle tuerie et pourquoi ? Les initiateurs sont grandement responsables. Comment les choses se sont-elles passées ? Je ne le sais sauf à la base. Je revenais de chez les meuniers qui devaient livrer leur farine le soir ou le lendemain. Auparavant, j'avais vu tous les boulangers et pour qu'Argenton ne manque pas de pain, j'allais au Moulin Neuf, puis chez Gay à la Croix.

Là, je me rappelai que je devais retourner au Vivier au Moulin Feuillade, je fis donc demi-tour. Heureusement, car autrement j'en serais revenu par les Baignettes et aurai posé mon vélo en passant. En arrivant place de la Mairie, ça commençait à canarder route de Châteauroux. On annonce 3 camions allemands. Le premier voyant un barrage s'engage sur la route du Bélier, mais là aussi il y avait un barrage, de sorte que coincés, les hommes descendent et commencent le feu. Les deux autres camions ont paraît-il rebroussé chemin. Une grande bataille s'engage (bilan, le camion est pris, mais il y a 4 morts paraît-il chez les Français). Peu de temps après on arrête un suspect à Saint-Paul.

Des motocyclistes arrivent du Pont-Chrétien, on annonce des blindés venant de Scoury. Mais la chose devait se savoir déjà car une voiture est partie pour Guéret pour réclamer des automitrailleuses. Ça commence à sentir la faiblesse de la Résistance. Je vois sur la place des tas de gens en qui je n'ai pas un liard de confiance qui vont, viennent causant avec tout le monde. Tout à coup ça commence à péter côté Châteauneuf. On entend distinctement un canon de 25 ou de 37 puis les mitrailleuses. Des hommes descendent demandant du renfort. Maintenant c'est l'affolement, des ordres, des contre-ordres se succèdent. Quelques voitures montent avec du renfort. Le grand Responsable n'a pas vu juste et est débordé. La fusillade se rapproche, c'est indéniable. Je vais à Saint-Etienne à l'Usine et reviens. Je m'arrête au GMR. Le grand Responsable est là, ainsi que le marchand de meubles. On distribue des munitions, des hommes demandent en sortant comment on fait pour faire marcher leurs armes, c'est inouï !

Les prisonniers militaires et civils sont entassés dans un camion ; on va les diriger vers la route de la Châtre. Je monte au Pont de Saint-Paul, mon vélo m'embarrasse, je voudrais le poser chez ma mère la rue est prise en enfilade et les balles viennent s'aplatir sur le pont et les murs. Une femme a dû être blessée vers chez Mme BRUNEAU. Pourtant le camion est prêt. Tout entouré de maquisards il monte la rue Barra et s'engage dans la rue de Saint-Paul. Le tir semble avoir changé de direction et le camion s'éloigne sans mal.
Que vais-je faire ? Je ne vois plus les responsables. Je redescends au GMR en laissant le vélo chez quelqu'un. Tout le monde fuit, sauf quelques gars qui sont à l'entrée de la rue Gambetta. L'un d'eux me dit que BERJA est blessé en pleine poitrine et au pied et l'a laissé sur place. Or LOCHET devait être avec lui. Je remonte au pont de Saint-Paul. Je vois le Dr GARNIER sortir de la clinique en vélo. Je prends une décision : je vais tenter de rentrer à la maison. Il n'y a personne sur la place. La bataille a l'air de se faire avenue Rollinat et vers Marroux. Je reprends mon vélo et traverse en vitesse. Je suis le chemin de halage et descends par chez Boutin. Je traverse la place et prends la rue Grande, les balles pleuvent de partout, où ai-je mis les pieds ? Je longe le côté droit, en face chez DETROIT, j'aperçois un Allemand tournant le dos chez COMPAGNON et faisant face au Vieux Pont. Je retourne, mais il m'a vu, il crie à tue-tête et j'essuie une rafale, mais je suis déjà passé dans la rue du Point du Jour. Je fonce à toute pédale. Et c'est la rue Auclert Descottes où il y a peut-être 10 ou 15 personnes vers chez GIRARD. Je m'arrête, leur dit de se

planquer, je cause au Dr GARNIER puis au maçon (qui a été tué) je file vers la Grenouille mais il y a le train sur la ligne de la Châtre. Certainement qu'ils vont venir par là. Je regarde puis je me risque. Alors je fonce. Je prends le Petit Nice mais je suis à découvert. Je n'ai plus un poil de sec. Je descends au pont de la fonds Pie VII face à face avec un camion allemand. Mais c'est impossible qu'ils soient déjà là ! En effet le camion est vide c'est celui qui a été pris dans la soirée.

Après, c'est presque la fin. J'ai marché toute la nuit et suis très loin de chez nous mais je respire.

Pourquoi serais-je avec les autres chez les Sœurs ? Parce que si je n'avais pas eu mon vélo je n'aurais pas eu envie d'aller à la maison et je serais allé route de la Châtre où les autres ont trouvé la mort. J'apprends que le marchand de meuble est du nombre. Il y a des gens qui ont de grande responsabilité il faudra qu'ils rendent compte.

Lettre de Maurice BOURDIN au lendemain du 9 juin.
Habitait rue Victor Hugo et appartenait à l'A.S.
2 fils dont Gérard (Gégé) né en 1929, agent de liaison de la résistance.

Jacqueline BRETON-MONSACRE

C’est au environ de 16h30 que nous avons entendu les premiers coups de feu. Nous étions réunis avec des voisins proches de la rue Saint-Jean. Cette maison avait une porte dont la partie supérieure était vitrée, ce qui permettait de voir qui passait dans la rue Saint-Jean. C’est donc d’ici que nous avons vu descendre de cette rue, dont le côté donne sur la rue des Rochers Saint-Jean, par des rochers et de la végétation où ils s’étaient cachés trois hommes du maquis, dont un portait une arme. Ils cherchaient une sortie sans se douter que les Allemands étaient tout près. Quand ils sont arrivés à note hauteur, nous avons ouvert la porte, et le plus jeune des maquisards (17 ou 18 ans) est entré, le voisin de la maison en face en fait autant, mais le troisième qui avait une arme a refusé car cela était trop dangereuse au cas où…
Il a continué jusqu’au bout de la rue, mais les Allemands qui étaient postés sur la petite place de Châteauneuf ont ouvert le feu. Blessé il a pu se traîner quelques mètres plus bas en appelant sa mère, ils sont arrivés en criant et ils l’ont achevé, le jeune homme était André ROUET.
Pour les deux autres maquisards, au milieu de la nuit ils ont regagnés les Rochers Saint-Jean et par la suite nous avons appris qu’ils avaient rejoint un maquis en Creuse.

GOUVERNEMENT PROVISOIRE DE LA REPUBLIQUE

N° 9 Argenton 9 octobre 1944

MAUREL Pierre, Commissaire de Police, Chef de la Circonscription d'Argenton ^{s}/Creuse, Officier de Police Judiciaire, Auxiliaire de Monsieur le Procureur de la République,

Mandons et entendons :

Le sieur BRUN Marcel, âgé de 49 ans, de profession Ingénieur, domicilié à Argenton ^{s}/Creuse, 29 avenue Rollinat,

qui, sur interpellations successives, nous déclare :

« Le 9 juin 1944, vers 17 heures je me trouvais à mon domicile lorsque j'entendis des coups de feu. Je suis sorti sur le pas de ma porte et ai vu les soldats allemands défoncer portes et fenêtres, faire sortir les hommes et les abattre sur le trottoir, à proximité de chez eux, sans chercher au préalable à leur demander leurs papiers d'identité.

« Lorsqu'ils sont arrivés près de chez moi, connaissant leur manière d'opérer en zone occupée, j'ai laissé ma porte ouverte et suis rentré. Quelques instants après un soldat allemand, baïonnette au canon, a appelé : « Homme » et m'a fait sortir dans la rue ainsi que mon fils qui était présent. Nous avons été les premiers prisonniers du quartier qui n'ont pas été abattus comme l'avaient fait quelques instants auparavant.

« Ils nous ont fait ranger le long du mur du dispensaire, en face de mon domicile, et nous ont fait gardés par des soldats boches armés de mitrailleuses portatives braquées sur nous. Pendant ce temps, d'autres soldats allemands entraient chez moi à deux reprises différentes pour bien vérifier qu'il n'y avait plus d'homme.

« La bataille continuait, des coups de feu étaient encore tirés dans le quartier de Maroux et de nouvelles victimes étaient faite rue de l'Abattoir, à 150 mètres environ de l'endroit où nous étions gardés.

« A ce moment là, dans leur furie furieuse et sur le commandement d'un de leurs chefs que je suppose être Adjudant (grand, maigre, et qui paraissait être une véritable brute), ils lancèrent une bombe dans la maison faisant le coin de l'avenue Rollinat et de la rue de l'Abattoir ; non contents du résultat obtenu, ils y mirent le feu. Nous étions toujours le long du mur et deux groupes d'otages, une cinquantaine environ venant de l'Ecole Supérieure et une vingtaine venant du centre de la ville, sont venus nous rejoindre. A ce moment la fusillade était terminée. Le capitaine est arrivé sur l'automitrailleuse et l'Adjudant de gendarmerie, CARMIER accompagné de deux gendarmes ainsi que le Brigadier du Commissariat de police FISCHER ont été placé à côté de moi. J'ai serré la main à FISCHER en lui disant : « Puisque nous nous connaissons nous allons rester ensemble » ; deux employés de la S.N.C.F. se trouvaient également avec eux. L'officier allemand a demandé un interprète. Parmi les otages il s'en trouvait un mais qui ne connaissant pas suffisamment l'allemand, il a traité par l'officier qui l'a traité de communiste. Pendant ce temps, des soldats sont allés chez M. BRUNAUD, libraire à Argenton, demeurant à une quinzaine de mètres de l'endroit où nous étions gardés. Chez ce dernier se trouvaient des personnes réfugiées dans la cave et, pour éviter le sort qui avait été réservé à la maison qui venait d'être incendiée, ces personnes sont sorties. M. CUBEL qui s'y trouvait et qui est professeur d'allemand au Collège Moderne d'Argenton a immédiatement parlementé. C'est alors que l'officier lui a demandé de rechercher un tambour pour appeler tous les hommes comme otages. Comme il n'y avait pas de tambour on a recherché la sonnette d'appel qui n'a pas été trouvée non plus. A ce moment, il faisait complètement nuit. Le Chef allemand a fait sortir de nos rangs la police c'est-à-dire les Gendarmes, le Brigadier de Police, et, croyant sans soute

que c'était pour éviter la peine de mort les deux employés de Chemins de Fer les ont suivis. Ils ont été emmenés à cinquante mètres environ de l'endroit où nous étions et immédiatement abattus. Certains soldats sont partis en camion et ceux qui restaient nous ont conduits, en colonne par trois, au lieu dit « Le Petit Nice » dans une propriété qu'ils avaient réquisitionnée.

« L'officier nous dit alors que si nous entendions des coups de feu nous n'avions pas à bouger ni à faire le moindre mouvement parce qu'alors nous recevrions des grenades explosives et incendiaires aussitôt après, un otage M. ROBINET était abattu à quelques mètres de nous. Nous sommes restés jusqu'au matin dans le champ toujours bien gardés et, au lever du jour, le Capitaine nous a fait lever et a demandé à chacun les cartes d'identité. Douze hommes ont été mis de côté ; à la fin de cette vérification de papiers, le capitaine nous a dit que nous serions libres dans une heure. Ils ont fait leurs préparatifs de départ, ont emmené les douze otages qui avaient été réservés et sont partis. Nous avons appris par la suite qu'ils avaient été fusillés à proximité de Limoges. L'interprète M. CUBEL, est intervenu encore, à la dernière minute pour demander à ce que ces douze hommes soient relâchés. Le capitaine lui a répondu textuellement ceci : « Cher monsieur, de ceux-là j'en fais mon affaire ». Nous avons attendu un quart d'heure environ après leur départ, vers 8 heures du matin, pour regagner notre domicile.

« En arrivant chez moi, ma femme m'a dit ceci : « Puisque vous êtes là maintenant, il faut tout de suite aller relever les morts ». Elle avait déjà commencé elle-même aidée de deux voisines, Mme BIDION et Mme FORT en utilisant un brancard dont nous disposions à la maison. Aidé de mon fils et d'un garde M. LACAZE, nous sommes immédiatement partis pour enlever les corps. Il nous a été indiqué d'aller d'urgence chemin de Fontfurat. Là nous avons, en effet, trouvé beaucoup de victimes et un habitant de cet endroit nous a signalé une maison où la mère et la fille avaient été tuées alors que son autre fille avait été sérieusement blessée la veille au soir. Elle a été emmenée par des brancardiers et elle est morte le soir même après avoir souffert toute la nuit et une partie de la journée à côté des corps de sa mère et de sa sœur. Nous avons continué à ramasser de nouvelles victimes, parmi elles, d'ailleurs, un vieillard M. MILITON qui avait été abattu en travaillant dans son pré. Nous sommes allés chez lui, l'intérieur de sa maison était complètement démoli pas une grenade, les tiroirs étaient ouverts, la maison avait été pillée.

« Nous avons appris, par la suite, que sa femme avait été trouvée morte dans cette maison même. Au bout d'un certain temps, les secours publics sont arrivés et j'ai indiqué moi-même où se trouvaient des corps à enlever. J'ai montré, en particulier, la remise où étaient déposé les trois gendarmes, le brigadier FISCHER et les deux employés de Chemins de fer. La plupart des victimes étaient complètement défigurées et certaines méconnaissables ; nous avons trouvé des cervelles à plusieurs mètres des corps. D'après ces blessures, il semble qu'ils aient été tués par des balles explosives.

N.B : Lorsque j'étais le long du mur du dispensaire certains soldats S.S. ont pris les montres bracelets qu'ils apercevaient sur les otages. L'un remarquant mes chaussures m'a demandé de les retourner pour voir si elles étaient cloutées. La remarque en a été faite au capitaine allemand le lendemain matin qui a répondu : « il est impossible de retrouver ces objets dérobés ».

En ce qui concerne la formation il s'agit d'un détachement de Police qui d'ailleurs était absolument intraitable en ce qui concerne les aménagements qui auraient pu être apportés. Seul le Capitaine qui, d'ailleurs, n'a pas, à ma connaissance, assisté au combat, a paru le lendemain matin assez conciliant.

Je n'ai remarqué aucun insigne d'unité sur les soldats, ces derniers ayant les manches retroussées, et ne portant pas de veste.

Lecture faite persiste et signe. Le commissaire de Police

Signé : BRUN

GOUVERNEMENT PROVISOIRE DE LA REPUBLIQUE

N° 10
Circonscription de police
d'Argenton s/ Creuse (Indre) quarante quatre et le 10 du mois d'octobre

MAUREL Pierre, Commissaire de Police, Chef de la Circonscription d'Argenton s/ Creuse

Mandons et entendons
la dame BRUN née MAHUZIER Marie-Thérèse, âgée de 49 ans, de profession épicière, domiciliée à Argenton s/ Creuse 20 avenue Rollinat,
qui, sur interpellations successives nous déclare :

« Le 9 juin 1944 vers 19 heures un soldat allemand baïonnette au canon a fait irruption à mon domicile et fait sortir mon mari et mon fils qui s'y trouvaient. Comme j'étais sur le pas de ma porte j'ai vu qu'il les conduisait sur le trottoir en face contre le mur du dispensaire. D'autres soldats, pendant ce temps-là, visitaient les maisons avoisinantes pour faire sortir les hommes, qui, d'ailleurs ont été tous conduits au même endroit où se trouvaient mon mari et mon fils. Quelques instants après, j'ai vu arriver d'autres otages comprenant outre des hommes, des femmes et des enfants. Arrivés à hauteur de mon appartement, une rafale de mitrailleuse fut tirée, sans pouvoir vous préciser sur qui et dans quelle direction. A la suite de ce coup de feu les femmes et les enfants se sont réfugiés dans le garage de M. CHAVEGRAND. Quant aux hommes ils se sont couchés par terre. Une mitrailleuse fut placée devant ce garage et les hommes furent groupés avec ceux qui s'y trouvaient déjà devant le dispensaire. Un chef, qui me semble être adjudant a demandé à certains hommes leurs pièces d'identité. C'est alors que j'ai vu sortir des rangs trois gendarmes, le Brigadier de Police FISCHER et deux civils portant chacun un brassard au bras. Deux soldats boches les ont encadrés et les ont emmenés à 50 mètres environ de chez moi, à l'entrée de la rue de Maroux.
Là alors je suis montée dans mon grenier pour me permettre de voir où les soldats les conduisaient. Les soldats boches les ont alors mis contre le mur, leur faisant lever les bras en l'air. Ils ont été abattus quelques instants après. L'un d'eux, celui qui me paraissait le plus grand s'est affaissée ayant toujours les bras en l'air ; il s'est relevé mais a été achevé par la suite.

« L'un des deux civils a dû être touché mortellement car c'est le dernier coup de feu que j'ai entendu tirer. Je n'ai pas vu celui des soldats boches qui s'est livré à ces odieuses et criminelles forfaitures.

« A deux reprises différentes, après le départ de mon mari et de mon fils qui se trouvaient toujours sur le trottoir en face, des soldats boches sont entrés dans mon magasin et m'ont demandé des cigarettes et du chocolat. Bien que je possédasse du chocolat qui était d'ailleurs étalé sur le comptoir, j'ai refusé énergiquement de leur en donner.

« Après la fusillade de la Police, c'est-à-dire des Gendarmes, du Brigadier de Police et des deux civils, les boches s'acharnèrent sur les maisons avoisinantes. Ils firent sortir d'une maison deux femmes et un homme. Ces personnes étaient âgées d'environ 75 ans. Les deux femmes étaient blessées et l'homme âgé fut poursuivi à coups de crosses de fusil avant d'être fusillé. Ces deux femmes se sont alors réfugiées chez moi, me demandant de leur venir en aide. L'une d'elles, Mme MAUGRION était blessée à la main l'autre Mme CHATAIN avait des blessures au ventre et à la cuisse droite. Ces blessures provenaient de coups de fusils. J'ai envoyé aussitôt ma fille malgré la présence des boches sur le trottoir en face, chercher des infirmières pour faire transporter la blessée la plus durement touchée Mme CHATAIN à la clinique Burguet. Quelques instants plus tard des infirmières se présentèrent et emmenèrent cette victime. Cette femme âgée est d'ailleurs décédée le lendemain matin.

« Je tiens à vous faire remarquer que l'immeuble où se trouvaient ces femmes auparavant avaient été incendié aussitôt après.

« Vers 11 heures du soir, après que le calme était à peu près rétabli dans le quartier, j'ai vu des soldats boches entrés au café Loubry. Je les ai vus sortir presque aussitôt emportant de nombreuses bouteilles.

Lecture faite persiste et signe le commissaire de Police Signé : BRUN

ARGENTON-SUR-CREUSE

Il y a eu la débâcle, les gens venaient par la route de Châteauroux avec leurs valises et montaient sur Limoges. On ne pouvait pas circuler dans les rues tant il y avait de vélos, de petites poussettes, de remorques, même dans les corbillards... Il faisait très chaud, les gens couchaient dans les couloirs...
Puis il y a eu le bombardement, le 29 juin, ils portaient les morts dans des couvertures directement au cimetière entre les alertes, et il y avait le couvre-feu.

À l'atelier où je travaillais, nous descendions à la cave, mais on avait peur qu'une bombe tombe sur l'usine. On nous faisait monter dans un chemin sur la route de La Châtre. Puis il y a eu une prise d'otages. Les Allemands ont emmené cent dix hommes au *Petit Nice* pour les fusiller. Ils les ont fait mettre de face ou de dos, et c'est le professeur Kubel qui les a sauvés.
Le 9 juin 1944, ça a été la tuerie. Il y a eu soixante-deux morts. Ils faisaient sortir les hommes et les tuaient devant leur porte. Le lendemain, on les a ramassés avec des brouettes et de petits chariots. On les a tous mis dans la petite chapelle pour les nettoyer, ils étaient sur des couvertures en attendant les cercueils.
Les familles ne pouvaient pas venir car le pont du train avait sauté. Pour les emmener au cimetière, on les a tous mis sur des traverses et c'étaient de grandes charrettes qui les montaient, sept par voiture. Il y avait un avion qui nous volait au-dessus. Le commissaire avait dit qu'il voulait un grand silence car on nous aurait pris. Nous représentions les familles qui n'avaient pas pu venir. Il y avait beaucoup de monde. C'était triste ! Le photographe avait quand même pris des photos que nous avons achetées.
Il y avait une dame et ses deux jeunes filles, que son mari avait fait sortir de Paris. L'une est décédée le lendemain, on l'avait emmenée au champ de foire, le prêtre est allé la voir. Elle lui a raconté toutes les orgies que sa mère et sa soeur avaient subies pour qu'il puisse le dire à son père, et elle est décédée dans la journée.

Aline CAUMET (92 ans)

From: Écris-moi. Un siècle de vies
P. Le Baël - P. Chaumont. ed. L'Harmattan.

9 juin 1944/le massacre d'argenton

" Peur pour mon père "

Pierre Chavegrand est l'un des derniers survivants des crimes perpétrés par la colonne Das Reich. Pour la première fois, 70 ans après les faits, il témoigne.

Pierre Chavegrand montre la lucarne (au fond à droite) depuis laquelle il a vécu l'horreur du 9 juin

Comment cette journée tragique a-t-elle commencé ?

Vers 17 h 30, on a entendu des coups de feu pendant un certain temps, en provenance du sud de la ville, en direction de la route de Limoges. On a commencé à s'inquiéter quand on a vu les Allemands défoncer les portes des maisons à coup de crosse. Je venais d'avoir 11 ans. Mon père a ouvert les portes pour éviter qu'elles soient défoncées. Les femmes otages ont été engouffrées dans le garage, les Allemands ne savaient pas quoi en faire. Mon père a été emmené avec les hommes, les voisins, le long du mur de l'ancien hôpital. Ils ont commencé à arrêter les hommes à partir de notre maison – *il habite 34, avenue Rollinat*. Plus haut, tous les hommes qui se présentaient ont été tués.

" Le premier mort que j'ai vu "

Où étiez-vous et qu'avez-vous vu ensuite ?

Nous étions cachés dans un grenier avec ma mère, Clémentine, et mon frère, André. Nous avions une bonne vue depuis une lucarne. C'est d'ici que j'ai vu mon voisin qui revenait de son jardin. Il a été tué au carrefour. Il est resté toute la nuit avec son panier de fraise à la main. C'est le premier mort que j'ai vu (1). Nous n'osions plus descendre. Un Allemand est venu jusqu'à notre appartement. Il faut croire qu'ils n'étaient pas tous mauvais. Mon frère était malade ce jour-là. L'Allemand a dit à ma mère, en français : « *Couché* ». Et il est reparti. Nous sommes restés dans le grenier une bonne partie de la nuit, le temps que les événements se calment.

Pour voir la vidéo rendez-vous sur

www.lanouvellerepublique.fr

Avez-vous eu peur ?

Pas sur le moment. A 11 ans, on n'est pas apte à tout comprendre. J'ai eu peur rétroactivement. On appréhendait surtout ce qu'ils allaient faire des hommes, dont mon père faisait partie. Ils étaient parqués au niveau du train avec les mitrailleuses braquées sur eux. Heureusement que M. Cubel est intervenu pour les faire libérer.

Qu'est-ce qui vous a le plus marqué durant cette journée ?

Attendre mon père toute l nuit. J'ai eu peur pour mo père. Avec ma mère et mo frère, on a passé une nuit infer nale. Quand il est revenu, 6 h 30, nous étions soulagé Tristes pour les autres famille mais soulagés pour la nôtre.

Propos recueilli par Xavier Beno

(1) Pierre Chavegrand racontera, u peu plus tard, qu'il a découvert un s cond mort au départ des Allemands, e direction de la route de Limoge « Nous avons trouvé un homme avec cervelle éclatée au niveau de la pass relle du lycée ».

••• Vingt-quatre heures d'horreur

> **Vendredi 9 juin 1944. Matin.** Trente Francs tireurs et partisans (FTP) entrent dans Argenton pour attaquer un train de munitions et de carburants allemands stationnés en gare. A 9 h, on dénombre 90 résistants.

> **10 h 30.** L'attaque du convoi ne dure pas plus de quinze minutes. Vingt-trois Allemands sont faits prisonniers. Au même moment, une traction avant Citroën avec cinq Allemands à bord tombe sur un barrage monté par les résistants. Ils parviennent à s'enfuir. On ne sait si ce véhicule recherchait le train de munitions ou si c'était une voiture de reconnaissance de la « Das Reich. »

Le mémorial, inauguré le 9 juin 1947 par le président Vincent Auriol.

> **15 h.** Trois camions allemands venant de Châteauroux sont attaqués uans les virages au-dessus de la fonderie du Moulinet.

> **17 h 45.** Une colonne de la Panzer division waffen SS Das Reich, de 150 à 200 hommes, lourdement armés, arrivent dans Argenton.

> **18 h**. La tuerie commence à partir de la rue Saint-Antoine. Les SS tirent sur tout ce qui bouge, hommes, femmes, enfants. *« Un de ces groupes se fait remarquer en différents points de la ville par sa sauvagerie, l'écume à la bouche... »*, affirment des témoins. Une dizaine de résistants, alertés de l'arrivée des Allemands, partent en camion vers la cité.

> **19 h-19 h 45.** La tuerie continue : M. Bossoutrot et son fils, qui remontent l'avenue Ledru-Rollin ; M. Militon dans un champ ; Mme Militon dans sa maison ; MM. David père et fils ; Mme Aubry et ses deux filles. Le massacre se poursuit rue du Lycée, avenue Rollinat, rue de Maroux et rue de l'Abattoir (21 civils en tout).

> **20 h.** Les SS rassemblent 150 otages au collège, divisés en trois groupes (hommes, femmes et enfants.) Des gendarmes sont incorporés au groupe.

> **A partir de 20 h 45**. L'intervention de Jean-Marie Cubel (de son vrai nom, Lothaire Kubel), prof d'allemand d'origine alsacienne, est déterminante dans la libération de la quasi-totalité des otages. Grâce à sa maîtrise de la langue de Goethe, il parvient à convaincre les SS qu'il s'agit d'anciens élèves ou de joueurs de son équipe de football. Les otages passent la nuit dans le jardin de la maison de M. et Mme Duplaix, 1, rue du Petit-Nice.

> **Samedi 10 juin 1944. 6 h.** Les SS établissent deux groupes pour les hommes : avec ou sans papiers. Jean-Marie Kubel ne peut rien faire pour sauver des soldats du 1er Régiment de France.

> **7 h 15.** Quinze otages désignés comme suspects par les SS sont embarqués dans deux camions. Ils sont fusillés vers 18 h dans une carrière à Gramagnat, près de Malabre, à la sortie nord de Limoges.

> **Après-midi.** Les SS sont partis depuis le matin. Les premiers secours arrivent à Argenton. La colonne Das Reich a assassiné 67 personnes : 56 hommes, femmes et enfants civils, et 11 résistants.

> **Le même jour.** 642 habitants d'Oradour-sur-Glane (Haute-Vienne) sont massacrés par la Panzer division Das Reich.

Source : « Argenton, 9 juin 1944, tragique page d'histoire », 1994, par le docteur André Cotillon.

la question

Le bilan du massacre d'Argenton aurait-il pu être encore plus lourd ?

Oui. C'est grâce à un concours de circonstance que le citoyen Jean-Marie Cubel, de son vrai nom Lothaire Kubel, était présent à Argenton à ce moment-là. Le professeur d'allemand au collège moderne habitait au-dessus de la librairie du 7, avenue Rollinat, où une partie du drame s'est jouée. Grâce à son courage et à une parfaite maîtrise de l'allemand, il a défendu, un à un, les citoyens arrêtés qui étaient condamnés à une mort certaine.

Les soixante-cinq cercueils lors du défilé mortuaire le 12 juin 1944.

la phrase

" M. Loubry, le boulanger d'à-côté, avait pris une balle dans l'œil. Il a réussi à se faire soigner dans la campagne. Il a perdu son œil mais a vécu trente ans de mieux ! "

Pierre Chavegrand, survivant du massacre d'Argenton, se souvient aussi de cette anecdote dramatique. Mais après avoir assisté à ces scènes d'horreur, le jeune homme a été rapidement envoyé par ses parents, Clémentine et Amédée, chez son grand-père, en pleine campagne. *« Je n'ai pas assisté aux enterrements et au défilé mortuaire, le 12 juin 1944. Vous savez, on reste quand même traumatisé par ce genre d'événements quand on a 11 ans. »*

Les cercueils dans la chapelle Saint-Benoit.

pratique

La Ville d'Argenton-sur-Creuse organise une cérémonie commémorative du 70e anniversaire du massacre du 9 juin 1944, aujourd'hui. A 16 h 30, messe à la chapelle de la Bonne-Dame ; à 17 h 45, pose d'une plaque en mémoire du résistant, Henri Rognon, 76, avenue Rollinat ; à 18 h 30, commémoration au Mémorial du 9 juin 1944.

Témoignage de monsieur CHEDEAU
46, avenue du Vivier
Le Pêchereau

A l'époque j'habitais le quartier Saint-Etienne, dans l'après midi du 9 juin vers 5 heures, le quartier était vide. Nous ne savions pas ce qui s'était passé. Soudain une voiture de maquisards avec des drapeaux français accrochés aux portières est arrivée au carrefour, en klaxonnant. Au niveau d'un panneau indicateur et d'un pylône électrique vers la rue qui mène au Moulinet ils aperçurent à temps une automitrailleuse allemande venant d'Argenton sur le capot de laquelle était assis, (retenu prisonnier ?), monsieur FISCHER, le commissaire de police. Le véhicule militaire s'arrête devant le magasin de « Emile Thomas » (aujourd'hui restaurant chinois) et en descend un allemand armé. Monsieur FISCHER descend aussi de son inconfortable position.

Deux maquisards dont un possède un fusil de chasse, messieurs RIGOLLET et ROULLET se font voir de l'occupant de l'auto mitrailleuse qui tire sur eux. Un pylône sauvera la vie des francs tireurs en interceptant les balles.
Les maquisards réussissent à s'enfuir. Mon père était boucher et revenait de captivité. Il faisait partie de la défense passive. Son rôle consistait à ramasser les morts…. Le lendemain j'ai compris ce qui s'était passé dans la ville.

1944 le neuf du mois d'octobre

Maurel Pierre commissaire de police chef de la circonscription d' Argenton-sur-Creuse

Mme Chevalier âgée de 37 ans sans profession demeurant à Argenton-sur-Creuse au numéro 48 de l'avenue Rollinat qui nous déclare sur interpellation :

Le 9 juin 1944 dans la soirée, trois soldats allemands se sont présentés chez moi. Ils étaient dans un état de surexcitation indescriptible, écumant et bavant comme de véritables bêtes fauves.

Deux de ces soldats sont entrés chez moi sitôt ma porte ouverte. Le dernier est resté sur le palier. L'un d'eux m'a immédiatement mis en joue avec son pistolet et l'autre a saisi mon petit garçon âgé de 13 ans, par les cheveux, dans l'intention évidente de lui faire un mauvais parti.

Comme ses soldats réclamaient « Monsieur, monsieur… » avec insistance, j'eus l'idée de leur dire que mon mari avait été tué à la guerre. Le soldat qui tenait mon enfant le lâchera. Alors tous les deux se mirent à fouiller la maison. Au cours de cette perquisition, ils renversèrent mon armoire à linge et volèrent 3400 FRF.

C'est tout ce que je puis vous déclarer à ce sujet, car j'étais terrorisée. Je me suis calfeutré chez moi évitant en particulier de m'approcher des fenêtres par où une balle aurait pu nous atteindre.

Lecture faite, persiste persique six et et signe

Le commissaire P Maurel

MINISTÈRE
DE L'INTÉRIEUR

SECRÉTARIAT GÉNÉRAL
A LA POLICE
DE LA RÉGION DE LIMOGES

CIRCONSCRIPTION D'ARGENTON-s/-CREUSE
(INDRE)

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE

PROCÈS-VERBAL

N° 16

Affaire sur les évène-
ments du 9 Juin 1944.

L'an mil neuf cent quarante quatre

le neuf du mois d'octobre

Nous, [illegible] Pierre, Commissaire de Police, Chef de la Circonscription d'Argenton sur Creuse,

officier de Police judiciaire, auxiliaire de Monsieur le Procureur de la République

Sur [illegible] :

AUDITION de la Dame CHEVALIER, née DEBRUNE Renée, sans profession Bt-48 Av. Rollinat ARGENTON S/CREUSE.

La Dame CHEVALIER, née DEBRUNE Renée,
âgée de 37 ans,
sans profession,
demeurant à Argenton sur Creuse, n° 48 Avenue Rollinat,

qui nous déclare sur interpellation :

" Le 9 Juin 1944, dans la soirée, trois soldats allemands se sont présentés chez moi. Ils étaient dans un état de surexcitation indescriptible, écumaient et bavaient comme de véritables bêtes fauves.

" Deux de ces soldats sont entrés chez moi aussitôt ma porte ouverte. Le dernier est resté sur le palier. L'un d'eux a immédiatement mis en joue avec son pistolet et l'autre a saisi mon petit garçon âgé de 13 ans, par les cheveux, dans l'intention évidente de lui faire un mauvais parti.

" Comme ces soldats réclamaient "Monsieur, Monsieur", avec insistance, j'eus l'idée de leur dire que mon mari avait été tué à la guerre. Le soldat qui tenait mon enfant le lâcha alors et tous se mirent à fouiller ma maison. Au cours de cette perquisition, ils renversèrent mon armoire à linge et me volèrent 3.400 francs.

" C'est tout ce que je puis vous déclarer à ce sujet, car j'étais terrorisée. Je me suis calfeutrée chez moi, évitant en particulier de m'approcher des fenêtres par où une balle aurait pu nous atteindre.

Lecture faite persiste et signe : Le Commissaire de Police :

Signé : P. MAUREL

Préface au Poème intitulé « UN FRISSON D'HORREUR »

Juin 1944, voilà une date que la population d'Argenton-sur-Creuse (Indre) n'oubliera jamais, ainsi que moi-même, ainsi que ceux qui ont vu.

A cette époque, j'étais rattaché au 1er Bureau Etat-Major de l'Indre de la Résistance Fançaise.

Par un beau matin de ce mois de Juin, la Police d'Argenton-sur-Creuse, en collaboration avec les F.F.I., avait pour mission l'attaque d'un convoi de Wagons de la S.N.C.F. garé dans une sablière formant un cul-de-sac, gardé par des soldats allemands.

Je faisais partie de cette mission, qui se solda pour nous par une victoire au prix du sang, car notre chef (Lieutenant de la Police Française) tombait sous les balles ennemies.

Notre groupe ramenait les prisonniers allemands au Bourg d'Argenton-sur-Creuse, ceux-ci hués, et nous les combattants applaudis par la population qui, ne doutant plus de la Libération, considéraient cette victoire comme la fin de la guerre.

Tout le Bourg prit soudain une allure de fête, les couleurs de la France pavoisaient chaque fenêtre jusqu'à l'hôtel de Ville, la Gendarmerie ; jeunes et vieux chantaient la Marseillaise.

C'était un délire de joie ; mais hélas ! tout ne devait pas se terminer ainsi, car dans l'après-midi des bruits couraient « les boches reviennent » ; à cette nouvelle, le Bourg changeaient d'aspect en un clin d'œil, car la « Das Reich » commandée par l'*obergruppenführer* Heinz Bernhart LAMMERDING et ses adjoints, tels que KLEIST, chef de la Gestapo de Limoges, DICKMAN, commandant le premier bataillon de la division SS « Das Reich » puis la milice, venant de Tulles, Oradour-sur-Glane et d'ailleurs, continuait ici sa sinistre besogne de tueurs.

Chaque année à l'approche de Juin, j'éprouve le même frisson d'horreur ; j'ai voulu, afin que le souvenir reste profondément incrusté dans nos cœurs, faire revivre cet instant tragique, écoeurant, dépassant l'imagination humaine, ceci par la Poésie.

Je voudrais bien que les lecteurs et lectrices qui liront ce Poème s'associent à mon témoignage et qu'ils considèrent celui-ci comme une prière pour les Martyrs de ce joli Bourg Berrichon et aussi pour tout ceux qui sont Morts pour que vive la France.

Marc COURTIAL

UN FRISSON D'HORREUR

Quel carnage mon Dieu ! et pourquoi ?
La guerre a fait des hommes sans Foi.
La nature avait ouvert ses portes à l'été,
Juin 1944 !! déjà les couleurs de la France flottaient.
Hommes, femmes et enfants, combattants sans uniforme,
Gambadaient joyeusement, et chantaient à pleine force.
Ils chantaient la Gloire et la Liberté,
Qu'ils pensaient avoir complètement retrouvées.
Mais là-bas, de l'autre côté de la colline,
L'ennemi impitoyable, lui, n'en avait pas fini.
Tout à coup, un bruit se répand comme un ouragan,
Les boches arrivent doucement comme hésitant !!
Les chants s'arrêtent, les fêtards sont consternés,
Chacun rentre où il peut, c'est une cavalcade insensée.
Aux fenêtres, plus de drapeau ! les volets se ferment, puis des cris de détresse,
Personne ne sait ce qui va se passer, même les combattants oublient leurs prouesses.
En quelques minutes, c'est un silence de mort !
Dans chaque recoin, dans chaque demeure, on se retranche comme dans un fort.
Mais mon Dieu ! que va-t-il se passer ?
A cela, personne ne peut répondre, personne ne sait.
Ici et là, les petits et les grands s'interrogent, on a peur !!
Dans les cœurs, plus d'espérance ! et plus un brin de ferveur.
La guerre est à nos portes ? mais pourquoi ce retour en arrière,
Pourquoi l'ennemi a franchi à nouveau la barrière ;
Et là-bas à l'entrée du Bourg, un bruit sourd se fait entendre,
Annonçant qu'il allait falloir encore se défendre.
On attend anxieux !! les grondements se rapprochent !
La gueule d'un char lourd apparaît, ce sont encore les boches.
Les fenêtres sont ouvertes aux intérieurs ; hésitantes, des mains s'avancent
Les volets clos sont poussés, juste pour voir ce que l'ennemi manigance.
Dans la rue en contre-bas, plus une âme !! l'air qui monte est encore frais
Seul le soleil donne les rayons d'un resplendissant été.
Ce n'est plus un, mais plusieurs chars qui progressent lentement.
Des trappes s'ouvrent ! des boches en sortent ! derrière les persiennes on se lamente.
Un coup de feu claque, puis un autre, puis d'autres encore !
L'odeur de la poudre fait tourner la tête aux plus forts.
Un cri monte jusqu'à nous, nos yeux s'écarquillent d'épouvante !
Dans la rue que nous surplombons, des lamentations vers le ciel montent,
Des hommes, des femmes sont terrorisés, rassemblés par leurs bourreaux ;
Des révolvers sont sortis de leurs fourreaux,
De leurs canons, ils crachent la mort, les cervelles éclatent,
Quelle horreur !!! des corps à terre s'affalent.

Argenton, le 7 octobre 1944

N°II

MAUREL Pierre, Commissaire de Police, Officier de Police Judiciaire, Auxiliaire de Monsieur le Procureur de la République,

Mandons et entendons :

La Dame DESCHAUMES née CAMUSAT Marie
Agée de 62 ans
Sans profession
Domicilié rue de l'Abattoir à Argenton ^{s}/ Creuse

qui, nous déclare sur interpellations :

« Le 9 juin 1944, vers 21 heures environ, 5 soldats allemands firent irruption dans notre cour. L'un d'eux pénétra à l'intérieur de la maison et m'a mis aussitôt en joue avec son fusil. Pendant ce temps les autres se tenaient sur le seuil de la porte.

« Après avoir inspecté les différentes pièces de notre habitation, celui qui avait pénétré le premier est reparti en compagnie de ses collègues. Il venait à peine de traverser la cour que, se ravisant, il revint me demander à boire. Je me suis empressée de lui donner satisfaction, car j'étais terrorisée.

« Lorsqu'ils furent tous sortis dans la rue, j'ai remarqué qu'ils frappaient aux portes des habitations de deux voisins : MM. FOULATIERE et DUBOIS. A cet appel, ce dernier est sorti de sa demeure. Les Boches s'emparèrent de lui et le secouèrent violemment. Puis après une courte discussion qu'il eu avec l'un d'eux, il fut remis en liberté.

« A la suite de cet incident, les soldats allemands se sont dirigés vers Saint-Marin.

« J'ai alors profité de leur absence pour aller rejoindre mon mari qui devait se trouver dans la remise tout près de notre maison.

« En y arrivant j'aperçus avec horreur, mon mari qui gisait mort dans une mare de sang. Il a très certainement été tué par une balle explosive, car il portait à la poitrine une affreuse blessure.

« Plus tard les Boches sont repassés encore une fois devant notre demeure et ont tiré plusieurs coups de feu dans nos fenêtres.

« Etant effrayée par la présence de ces militaires, je n'ai pas remarqué le signalement de tous. Il me semble cependant que celui qui m'a mise en joue devait être de très grande taille, blond, il était vêtu de vert ainsi que ses compagnons et avait les manches de sa chemise retroussée.

« C'est tout ce que je puis vous déclarer sur cette journée.

Lecture faite persiste et signe — Le Commissaire de Police

Signé : Mme DESCHAUMES

Témoignage de Mme DURIS sur le 9 juin 1944

« J'habitais avenue Rollinat dans le grand virage (face au petit pont).
Quand on a entendu les Allemands arriver, mon mari, Roger a décidé de se cacher.
Il proposa à Roger PATHÉ, alors dans la maison avec sa mère et sa sœur Jeanne, d'aller se cacher dans la remise. Mais Roger PATHÉ refusa de peur de prendre froid (le matin il était allé au dispensaire pour se faire faire un pneumo).
Mon mari s'en alla donc seul, montant dans la côte en dessous du château.
Nous sommes restés, Roger PATHÉ, sa mère, Jeanne et moi dans la chambre.

Soudain, quelqu'un enfonça la porte, c'étaient 2 Allemands. Ils lancèrent « Kommt, Kommt » à l'attention de Roger PATHÉ pour qu'il les suive.
Jeanne lui tendit sa cape : « tiens, prends-la, tu vas prendre froid »
Un Allemand lui fit signe que c'était inutile et emmena le jeune garçon.
Nous tentons de les suivre mais un Allemand nous ordonne de rester à l'intérieur : « rentrer dames, coucher dames ».

A peine étaient-ils partis, que l'on entendit la porte de la cour s'ouvrir et on entendit tirer.
C'était Monsieur VILLENEUVE.
Moi, croyant que c'était mon mari, je criais : « c'est Roger, c'est Roger ». Mais Jeanne me répondit que ça ne pouvait pas être lui parce que ce n'était pas sa voix.
Alors, avec Madame PATHÉ, nous sommes sortis dans la cour et nous avons trouvé Monsieur VILLENEUVE agonisant.

Pendant le temps où les soldats ont emmené Roger PATHÉ et qu'ils ont tué Monsieur VILLENEUVE, 3 ou 4 gamins de 15 ans étaient arrivés chez nous par la cour, mais je ne sais pas d'où ils venaient.
Madame PATHÉ leur dit : « partez mes enfants, ils viennent d'emmener mon fils. »
Mais on ne pouvait pas les renvoyer dehors. Alors je leur ai dit de monter dans le grenier en faisant bien attention de ne pas se faire voir par l'imposte de la porte.
Il y avait un petit gars du Nord, réfugié au Plessis, le petit Nono qui était descendu chercher du pain chez LOUBRY et au lieu de remonter avec son pain, je ne sais qui lui avait mis un fusil dans les mains. Mais tous ces gamins-là, ils ne savaient pas s'en servir.

Ils étaient juste montés quand les Allemands ont amené le corps de Monsieur BRISSET dans la cour. Il baignait dans une mare de sang.
(Pendant un mois, je ne pouvais plus rentrer chez moi, j'ai couché chez mes beaux-parents, parce que pour entrer dans la maison, il fallait entrer dans la cour et passer cette marre de sang et moi je ne pouvais plus enjamber cette flaque de sang).
Il avait du être abattu dans la rue avant qu'ils ne le déposent dans la cour pour dégager la route. Il ne devait être que blessé et ils l'ont achevé dans la cour.

Pendant encore un moment on a continué à entendre du bruit, puis ils ont fait sauter la maison au coin. Il y avait les lattes qui sautaient en l'air et tombaient sur Roger (toujours caché). On a pensé, « ça y est, ils font brûler tout le quartier ».

Quand c'est redevenu plus calme, je suis montée voir les gamins. Ils sont descendus dans la cuisine.
On a bu de l'eau, mais on avait plus de salive (c'est impensable, faut le vivre pour savoir ce que c'est).

Puis mon mari est sorti de son trou, en arrivant dans la cour, il vit les deux morts étendus. Il arriva dans la maison en suffocant. J'ai cru qu'il était blessé mais il avait surtout été choqué parce qu'il a cru que c'était nous étendus dans la cour, il pensait qu'on était tous morts.
Peu après il décida d'emmener les gamins du grenier au Plessis. A ce moment-là, madame PENNETIER entra et demanda à mon mari d'emmener son fils Raoul avec lui.
Mon mari partit avec les jeunes et Raoul par les rues, mais des gens les ont prévenus : « n'allez pas par là, y a les Allemands ! »

Ils sont donc passés par les jardins.

Avec Madame PATHÉ et Jeanne, on est parti au Plessis par la route. Madame PATHÉ avait mis plein de sucre dans sa poche, pour la route.
En sortant, il y avait 2 morts dans la cour : il y avait un homme, dont on n'a jamais su qui c'était. Il était mort sur le mur de chez PENNETIER, il avait la tête qui pendait.

Madame PATHÉ est partie sans se préoccuper de ce qu'était devenu Roger, elle n'imaginait pas qu'il pouvait avoir été tué. Pourtant il y avaient ces morts plus les deux ou trois cheminots au bas des escaliers.
On est passé chez mon beau-père pour lui dire qu'on était vivant.

Les Allemands cognaient chez le père MULTON puis chez monsieur VERGNE sans insister.
Ils sont allés chercher monsieur LEBERT et l'ont emmené sur le petit pont. Monsieur LEBERT leur a dit : « je vais chercher mon paletot », il est rentré chez lui, il n'y est pas retourné et les Allemands ne sont pas revenus le chercher.

Chez monsieur LEBERT, les Allemands ont emmené Raymond PERINET, le commis de LOUBRY et l'ont tué sur le petit pont. LOUBRY lui s'est sauvé vers l'école. Il a été touché à l'œil, a fait le mort puis a ramper jusqu'au Plessis.

Chez le menuisier, au dessus de chez PENNETIER, il y avait des locataires (ils occupaient le 1er étage et le menuisier le rez-de-chaussée avec son atelier). C'étaient des parisiens : monsieur FOIRIEN, acheteur chez Brunswick, avec sa femme et son fils, déménagés à Argenton pour être en sécurité.
Monsieur FOIRIEN parlait allemand, aussi il décida d'aller leur parler.
Il est descendu, mais il n'est jamais remonté. Ils l'ont emmené sur le petit pont et il a été tué avec les autres.

Finalement on s'est tous retrouvé au Plessis.
Tout le long du chemin pour aller au Plessis, Madame PATHÉ ne disait rien et mangeait du sucre ; mais Jeanne et moi n'osions rien dire.
Arrivées là-haut, Roger nous a rejoint avec les gamins et Raoul PENNETIER. On a passé la nuit au Plessis.

Le lendemain matin, Madame LOUBRY, au Plessis aussi, dit à Madame PATHÉ qu'il fallait redescendre, car tout était fini. Jeanne refusa d'y retourner : « si je dois apprendre que mon frère est mort, je pourrai pas le supporter. »
On est donc descendue toutes les deux (Mme PATHÉ et moi) du Plessis. On a rencontré Madame JOLY, l'épicière, qui dit à madame PATHÉ : « votre fils, il est comme mon mari, ils ont été tués tous les 2 ».

Entre temps monsieur PATHÉ était arrivé. Il travaillait à Vavres et la veille au soir il avait était arrêté. Il a passé la nuit chez la Jeannette Dupuis. Le matin, quand il est arrivé, il fallait allé reconnaître les corps.
Je suis retournée au Plessis, il fallait dire à Jeanne ce que son frère était mort.

« Je ne me souviens même pas de l'enterrement, je n'ai même pas dû y aller. Pourtant j'ai bien dû y aller puisqu'il fallait aller reconnaître les corps. »

« Pendant plusieurs semaines encore après le départ des Allemands, j'avais peur de sortir, j'avais les jambes qui tremblaient. Les gens qui n'avaient pas vécu ça se moquaient de moi. »
« C'est des choses qu'on peut pas s'enlever de la tête, c'est pas possible de se mettre dans la peau de quelqu'un qui l'a pas vécu. »

A propos des Allemands : « moi, j'avais l'impression qu'ils avaient vécu en France parce qu'ils disaient « coucher dame ».

Les gamins quand ils sont arrivés à la maison, ils avaient mis les casques, les fusils dans le cellier. Si les Allemands avaient vu ça, ils auraient fait sauter la maison.

REPUBLIQUE FRANCAISE

Argenton, 2 octobre 1944

N 12

MAUREL Pierre, Commissaire de Police, Chef de la Circonscription d'Argenton s/Creuse, Officier de Police Judiciaire, Auxiliaire de Monsieur le Procureur de la République.

Se présente

La dame FERRAGU
Agée de
Profession
Demeurant à Argenton sur Creuse, route de Fontfurat

qui nous déclare :

« Le 9 juin 1944, vers 20h30, nous avons entendu les soldats allemands qui hurlaient sur les hauteurs qui surplombent notre maison.

« Nous étions rassemblés 8 personnes, cinq de mes enfants, mon mari, une voisine, Mme PATRIGEAT et moi-même.

« Avant d'entrer, les Allemands tirèrent de nombreuses balles dans les fenêtres et portes, balles qui se logèrent à l'intérieur sans nous blesser.

« Nous étions rassemblés dans la chambre, lorsqu'ils frappèrent à la porte de derrière. Mon mari alla ouvrir tandis que je le suivais. L'Allemand qui le mit en joue, le laissa malgré tout à la maison. Mais d'autres allemands frappaient à la porte de devant. Mon mari alla ouvrir et le soldat qui se présentait le saisit immédiatement par les épaules, et lui fit descendre les marches quatre à quatre, puis je fus contrainte de rentrer dans la maison et de fermer la porte.

« Un petit moment après, je sortis pour voir ce qui était arrivé à mon mari et je le trouvai étendu sur la route. Les Allemands venaient de le tuer d'une balle à la tête, qui avait un orifice de sortie énorme. A cet instant un très grand allemand qui semblait commander le groupe, opérant dans le quartier, me demanda mes papiers d'identité ainsi que ceux de Mme PATRIGEAT, et tout cela auprès du corps de mon mari. Lui ayant dit que mon mari était tué, il nous donna l'ordre à tous de rentrer.

« Lorsque je suis allée voir le corps de mon mari, je me suis rendue compte que M. PATRIGEAT, était également étendu dans son jardin. Ce dernier ne faisait que rentrer chez lui et sa maison était fermée puisque sa femme était chez nous ; les Allemands lancèrent plusieurs grenades dans la cave et sous la porte de la maison.

« Je me rappelle qu'un Allemand haussa les épaules en me voyant pleurer auprès du corps de mon mari.

« Chez M. PATRIGEAT, les Allemands emportèrent une montre et des bijoux.

Lecture faite persiste et signe. Le Commissaire de Police

Signé : Veuve FERRAGU

André GUICHARD

Mes souvenirs du 9 juin 1944…

J'avais dix sept ans et j'habitais chez mes parents 12 rue André de Chauvigny.
Trop jeune pour jouer un rôle dans la Résistance, mon quartier étant très éloigné du déroulement du drame, mes souvenirs, bien qu'assez précis sont donc très fragmentaires.

Le 9 juin au matin

Nous apprenons (sans doute par le bouche à oreille), que le « MAQUIS » est entré en ville ; libération sans histoire car il n'y a pas de forces d'opposition (les G.M.R. étant sympathisants ou ralliés.)

En fin de matinée, le quartier est en émoi à cause de l'attaque d'un train de munition sur la voie secondaire de La Châtre, au Petit Nice.
En fait, cela se résume pour nous à entendre la fusillade, proche à vol d'oiseau, et à voir passer furtivement quelques maquisards allant se positionner.
Mes parents m'interdisant de sortir à cause des balles perdues, nous apprendrons néanmoins assez vite la reddition des Allemands et la fin des combats.

Le 9 juin l'après-midi

Le calme semblant revenu, nous ignorerons tout de ce qui se passera Rive Gauche.
Je décide de reprendre mes occupations de collégien en vacances, c'est-à-dire, baignade avec les copains du Moulin de Bord et retour vers 18 heures en rapportant le pot à lait que quotidiennement une fermière du Pêchereau laisse à notre intention dans le couloir de la bijouterie Minier, rue Grande.

Je descends, sans souci, étonné de trouver déserte la Place de la Mairie. J'apprends néanmoins que les maquisards sont aux prises avec des soldats allemands, qu'ils auraient distribué des armes aux volontaires, mais qu'il n'y en a plus.

Je décide de récupérer le précieux pot à lait et de remonter au plus vite au Merle Blanc. On entend claquer quelques coups de feu et je me revois, franchissant le pont de chemin de fer, en me baissant le plus possible, car quelques balles sifflent au dessus de nous.

C'est sans doute une de ces balles perdues qui atteindra mortellement le père de mon camarade d'école : Mr BOSSOUTROT en haut de la rue Ledru-Rollin.

…. Vers 19 heures, une voisine m'appelle observer de sa fenêtre au premier étage. Elle prétend avoir vu des soldats allemands patrouiller dans les vignes (à l'emplacement du Collège) je n'ai rien vu de bien précis si ce n'est des formes indécises et entendu des éclats de voix.

Le 10 juin au matin

Mon père a appris ce qui s'est passé et je descends avec lui pour proposer notre aide. On nous envoie, avec des voisins dans les vignes. Nous ramenons sur une charrette à bras (un diable) le corps d'un maquisard tué par des éclats de grenade. J'apprends que sa famille habite au Vivier.
Nous déposons son corps près de quelques autres, à même le parquet recouvert de sciure de la petite chapelle S^{t} Joseph, rue Ledru-Rollin (actuel parking).
De là, nous sommes descendus à la Chapelle S^{t} Benoît où beaucoup de corps sont rassemblés. Il y a du sang partout, sur la sciure, ce premier contact avec la réalité de la guerre est insoutenable.
Très choqué, je n'y retournerai pas l'après-midi, encore que j'apprends qu'on y a déposé le corps d'un cousin fort éloigné, André ROUER, tué en combattant en Ville Haute.
J'ai ensuite participé aux funérailles, très émouvantes, il y a des photos qui laisseraient supposer que j'y étais avec d'autres, assurant une sorte de service d'ordre.

Cécile BERTRAND-GUY

A cette époque, employée au téléphone au central d'Argenton qui se tenait au 1er étage de la Poste, je devais, le 9 juin 1944, prendre mon service de 8h à midi et de 19h à 22h.

Habitant rue Grande, vers 7h45 j'arrive sur la place de la République en pleine effervescence. La mairie était investie par de nombreux jeunes et moins jeunes. Je dus montrer mon laissez passé pour pouvoir gagner le central téléphonique ou l'on entre par l'arrière de la Poste.

Là, il y avait quelques résistants ayant l'intention de saboter les installations. Les personnes du service qui étaient là arrivent à les persuader qu'eux même pourraient en avoir besoin et nous promettons de ne pas répondre aux appels de crainte de tomber sur des Allemands. Un jeune armé d'un revolver reste avec nous pour nous surveiller.

Pendant ce temps avait lieu l'attaque du train.

Dans la matinée eurent lieu quelques arrestations dont au moins 2 filles (mes souvenirs sont assez confus).

Dans l'après-midi, un convoi allemand arrivant de Châteauroux était pris à partie par les maquisards près de la fonderie du Moulinet. Ce combat fut un peu plus long, il y eu 2 Allemands tués et des blessés que les soldats emmènent lors de leur replis.

Les maquisards récupèrent deux camions qu'ils ramènent en ville sous les applaudissements et les cris de joie des habitants.

A 19h je retourne à la Poste pour reprendre mon service.

Nous n'étions que deux, Madame CHARBONNIER et moi-même et toujours un jeune résistant armé d'un revolver et dans son atelier au 1er étage Monsieur ARNAUX du service entretien téléphone.

Bientôt nous entendîmes de nombreux coup de feu. Sortant sur le petit balconnet d'angle dernière la Poste, nous voyons les balles qui sifflaient le long du mur, allaient frapper une tôle au dessus du portail situé entre les magasins de Madame FIOLE et Monsieur CHATEAU.

Voyant ce qui se passait nous décidons que Madame CHARBONNIER parte retrouver ses petits enfants de 4 et 7 ans chez elle, rue de la Gare.

Quant au jeune maquisard, je lui indiquai un chemin détourné par la rue Rosette pour qu'il puisse gagner la campagne ? Je n'ai jamais su ce qu'il était devenu.

Le receveur m'invite à entrer dans son appartement dont une porte donne dans le central pour voir ce qui se passe sur la place de la République.

Nous entendons une explosion, à ce moment il n'y a rien sur la place ; arrivent 2 Allemands par l'avenue Rollinat qui s'installent l'un au coin du Pourquoi Pas et l'autre met une mitrailleuse prête à tirer vers l'avenue Rollinat dans les grilles du Central Hôtel. Ensuite c'est tout un groupe d'Allemands qui arrivent sur la place.

Complètement inconscients de ce qui se passe, nous descendons sur la place avec le receveur où nous retrouvons Monsieur ALASŒUR le boulanger, Monsieur CHATEAU capitaine des Pompiers et son fils.

Nous voyons de la place la maison à l'entrée de Maroux qui brûle. C'est tout près de chez mon grand-père, je me demande ce qu'il devient. Un Allemand nous dit en français : « nous allons fouiller toutes les maisons pour trouver les terroristes. Celles qui n'ouvriront pas nous les ferons sauter et nous allons rassembler la population vers l'église. »

Je suis remontée très vite au central prête à faire ce que m'avait dit Monsieur BERLAUD le vérificateur. Sous une lame de parquet il me suffisait de tirer un fil pour tout couper au cas ou les Allemands monteraient.

Quelques temps après je vis passer un groupe d'Argentonnais encadrés pas des Allemands et se dirigeant vers le Champ de Foire.

La nuit se passa mais je n'étais pas trop rassurée. J'ai bien essayé de lire « Manon Lescaut » mais j'avoue n'y avoir rien compris ni rien retenu.

Vers 7h du matin, j'entendis passer les Allemands qui prirent l'avenue Rollinat puis les otages libérés. Le téléphone a sonné à ce moment, je répondis, c'était la Clinique Cotillon qui demandait Châteauroux afin d'obtenir de l'aide.
Mes remplaçantes arrivant de Saint-Marcel ne savaient toujours pas ce qui s'était passé.
Je me rendis aussitôt chez mes parents rue Grande où ma mère était fort inquiète de mon sort. Là je trouvai mon grand-père âgé de 83 ans qui venait d'arriver de Maroux avec un quignon de pain moisi sous le bras et complètement déboussolé, n'arrêtant pas de dire : « Ils étaient deux, un grand grand, je lui disais « Pardon, Pardon », ils ont fait sauter ma porte et ils tiraient partout partout. »

Avec une réfugiée alsacienne, Suzanne TUFFERY qui habitait la maison, nous décidons d'aller voir ce qui c'était passé. Passant par le Vieux Pont et la rue Notre Dame, nous arrivons à l'entrée de Maroux sans rencontrer âme qui vive. Nous entrons chez mon grand-père, effectivement, sa porte avait été ouverte avec une grenade, la déflagration avait envoyé sauter la casserole de soupe au plafond et nous trouvons des balles partout, les assiettes de son vaisselier sont toutes brisées et dans sa chambre c'est la même chose.
D'après ce que Grand-père nous a raconté, il était dans son lit. Comment n'a-t-il pas été blessé ? Nous n'avons pas compris. Toujours est-il qu'il ne s'est jamais remis et lui qui avait les idées si claires n'a jamais recouvré totalement la raison.

En sortant de chez lui, regardant vers Maroux, nous vîmes les trois gendarmes tués en travers de la rue, le crâne ouvert. Ce qui nous fit un grand choc.
Je ne me souviens plus comment nous sommes rentrées rue Grande.

Au cours de la matinée après que la Croix Rouge et d'autres volontaires ont retrouvé tous les morts, nous apprenons le désastre.

Monsieur HIERNARD Albert
4, rue du Poirier du GANGE
92160 ANTONY…

« … J'étais avec mes parents parmi les otages du train de Paris. J'avais alors sept ans et je me suis toujours rappelé de tous les moments que nous avons vécus ce jour-là. Du rassemblement dans la cour du collège à la descente par le sentier jusqu'au centre d'Argenton où nous avons été enfermés dans un garage. Notre chien nous suivait et le fait que les soldats le laissaient tranquille me rassurait. Vous connaissez la suite.

Je veux surtout vous dire que très vite, le soir même de leur libération ou le lendemain les passagers du train ont su qu'ils devaient la vie sauve à un professeur d'allemand du collège... Notre voyage dura environ deux semaines pour arriver dans notre famille dans le Lot et Garonne, avec toutes les péripéties que vous pouvez imaginer (mitraillage du train par l'aviation alliée, etc…) Le lendemain matin 10 juin, quand les hommes dont mon père revinrent les uns après les autres au collège, ce fut la joie. Sauf pour une pauvre femme qui apprit que son mari avait été exécuté….
En ce qui concerne le rassemblement dans la cour du collège, le jour du 9 juin, j'ai toujours cru que vous étiez la personne en civil qui, à côté du gradé allemand servait d'interprète en haut des marches, quand il a demandé que les hommes, les femmes et les enfants se séparent.
Or, d'après le récit du docteur Cotillon, vous intervenez vers 20 heures. Ce qui n'a d'ailleurs pas d'importance puisque votre actions sera déterminante par la suite….Dans le récit, deux autres points ne correspondent pas tout à fait à mes souvenirs :
D'une part, dans la cour du collège quand l'interprète traduisit l'ordre de séparer femmes et enfants, les cris des mères firent apparemment céder le gradé puisque je suis resté avec ma mère …

D'autre part en ce qui concerne les femmes et les enfants qui se seraient réfugiés dans le garage lors des fusillades, je ne pense pas que cela se soit fait spontanément, car je me rappelle fort bien qu'un soldat en particulier nous poussait vers l'intérieur avec son fusil et en prononçant de puissants « Schnell »

Antony, le 30/12/94

M. HIERNARD Albert
4, Rue du Poirier du Sange
92160 Antony

Ancien directeur d'école
à Boulogne-Billancourt

A Monsieur Kubel,

Cher Monsieur,

C'est avec émotion que j'ai retrouvé le récit des événements du 9 Juin 1944 à Bryenton dans le livre du Pr Cotillon - En particulier votre nom et les circonstances de votre action - Moi-même qui suis enseignant, j'en suis d'autant plus touché.

J'étais avec mes parents parmi les otages du train de Paris - J'avais alors 7 ans et je me suis toujours rappelé de tous les moments que nous avons vécus ce jour-là. Du rassemblement dans la cour du collège à la descente par le sentier jusqu'au centre d'Bryenton où nous avons été enfermés dans un garage - Notre chien nous suivait et le fait que les soldats se laissaient tranquille me rassurait - Vous connaissez la suite.

Je veux surtout vous dire que très vite, le soir-même de leur libération ou le lendemain les passagers du train ont su qu'ils devaient la vie sauve à un professeur d'allemand du collège - Aussi vous comprendrez, monsieur, combien je suis heureux de connaître votre nom et de savoir ce que vous êtes devenu -

Qui m'aurait dit alors que je pourrais, 50 ans plus tard, vous adresser toute ma reconnaissance parmi bien d'autres - Je regrette que mes parents ne soient plus là, alors que nous avons parlé parfois de vous sans vous connaître -

Notre voyage dura environ deux semaines pour arriver dans notre famille dans le Lot et Garonne, avec toutes les péripéties que vous pouvez imaginer (mitraillage du train par l'aviation alliée, etc...) Si bien que des liens s'étaient créés entre des passagers - Cela nous a toujours paru extraordinaire que l'aventure des otages du train se termine ainsi - Surtout quand on connaît la suite des événements.

Il n'en a pas été de même, hélas, pour bien nombre d'habitants d'Argenton, même si, grâce à vous beaucoup ont été sauvés -

Le lendemain matin 10 juin, quand les hommes, dont mon père, revinrent les uns après les autres au collège, ce fut la joie - sauf pour une pauvre femme qui apprit que son mari avait été exécuté - C'était des gens de couleur...

En ce qui concerne le rassemblement dans la cour du collège, le jour du 9 juin, j'ai toujours cru que vous étiez la personne en civil qui, à côté du gradé allemand, servait d'interprète en haut des marches, quand il a demandé que les hommes, les femmes et les enfants se séparent -

Or, d'après le récit du Dr Cotillon, vous intervenez vers 20h - Ce qui n'a d'ailleurs pas d'importance, puisque votre action sera déterminante par la suite.

Dans le récit, deux autres points ne correspondent pas tout à fait à mes souvenirs.

D'une part, dans la cour du collège, quand l'interprète traduisit l'ordre de séparer femmes et enfants, les cris des mères firent apparemment céder le gradé puisque je suis resté avec ma mère et je n'ai pas le souvenir d'un groupe à part d'enfants lors de la descente vers le centre ville.

D'autre part, en ce qui concerne les femmes et les enfants qui se seraient réfugiés dans le garage lors des fusillades, je ne pense pas que cela se soit fait spontanément, car je me rappelle fort bien qu'un soldat en particulier nous poussait vers l'intérieur avec son fusil et en prononçant de puissants "schnell". L'attitude des femmes comme des quelques hommes qui se trouvaient dans le garage montrait d'ailleurs qu'ils n'avaient plus beaucoup d'illusion sur leur sort.

Dans l'ensemble du livre, j'ai bien retrouvé de nombreux détails qui montrent la minutie et le sérieux de l'enquête du Dr Cotillon. Que certains faits aient été ressentis un peu différemment par les témoins, rien d'étonnant à cela. L'important est qu'un livre ait été écrit sur ces événements et qu'il fasse connaître des gens tels que vous.

Pardonnez-moi d'avoir évoqué un peu longuement ces faits et de remuer ainsi pour vous de mauvais souvenirs. Pour ma part, je n'en avais plus parlé depuis bien longtemps. Mais j'ai reçu, il y a peu de temps, le livre du Dr Cotillon. Cela a fait revivre en moi le gamin que j'étais en 44.

Permettez, monsieur, que ce soit lui qui vous adresse tous ses vœux pour 1995 et qui vous souhaite une longue et heureuse retraite !

Albert [illegible]

A la maison, on savait qu'il y avait des choses qui s'étaient passé à la gare le matin, mais on ne savait pas trop quoi.
L'après midi mon père est allé travailler, il était cantonnier. Il est allé voir ce qui se passait en ville. Peu de temps après, il est remonté en disant « faut se camoufler, il y a les Allemands qui arrivent ».
On a attendu…
Tout d'un coup, mon père est monté au grenier, il y avait une fente d'où on pouvait voir ce qui se passait dans la rue. Il a vu que chez les voisins les Allemands essayaient de rentrer.
Alors il a dit qu'il fallait ouvrir la porte. Il a ouvert la porte du garage.
Plusieurs Allemands sont venus, se sont désaltérer (on avait eu du monde alors il y avait des verres sur la table, ils ont pris les verres et ont bu beaucoup d'eau.)
Ils portaient leur mitraillette et les colliers de balles qui faisaient un bruit de ferraille chaque fois qu'ils remuaient. Ils sont restés là un bon moment, se sont installés sur des chaises. Nous, nous étions dans la cuisine.
Mon père, comme il était au Ponts et Chaussées, portait une casquette spéciale où il était écrit « Ponts et Chaussées ». Alors l'Allemand lui a demandé pourquoi il portait cette casquette. Mon père s'est souvenu que parmi ses papiers, on lui avait donné un laisser passer parce qu'il avait été réquisitionné pour les routes, les ponts… l'Allemands l'a laissé tranquille.
Mais à partir de ce moment là, mon père n'a pas traîné dans le coin. Il est allé se cacher je ne sais pas où.

Puis on s'est aperçu que chez nous aussi, il y avait des hommes mis à genoux sur le trottoir, dont des gens qu'on connaissait. Mon frère, qui avait 2 ans, a vu ce qu'il se passait ; il a appelé « Mendi, Mendi ».
Quand les Allemands se sont rendu compte que le gamin le connaissait, ils l'ont fait mettre à genoux sur la route.
Et puis on a entendu les balles….

Quand ça s'est calmé un peu, on a voulu aller voir la femme de ce Gomendi. A ce moment là, j'ai vu madame Auclair crié « Ils m'ont tué mon gamin. » Et partout on entendait « ils ont tué ci,il ont tué là. »
Ça m'a laissé un souvenir, ça m'a frappé, j'y pense encore.

On avait aussi madame Majean son mari était caché derrière un mur). Tous étaient des amis. On a passé la nuit avec toutes ces femmes. On n'a pas beaucoup dormis, elles ont pleuré toute la nuit.

Le lendemain on a vu remonter les camions, le cœur vraiment serré.

Nous sommes des miraculés du 9 juin. Nous ne serons jamais assez reconnaissant à monsieur Kubel d'être aller sous la mitraille expliquer que le 9 juin, on y était pour rien ; que si, il y avait des Allemands qui avaient eu des problèmes à l'entrée de la ville, les Argentonnais n'y étaient pour rien.

Pendant que les Allemands « séjournaient » chez nous. Un soldat a prit ma mère (avec mon frère dans les bras) pour l'emmener dans les chambres. Il a ouvert les tiroirs pour prendre les montres et autre bijoux.
Ce soldat parlait très bien le français.

Edith Imbert-Espérou

et les méchants tueurs ! Cela tient à la diversité du recrutement (imposé par la guerre et les pertes) des "Waffen SS". Ces Waffen SS était une armée parallèle à la „Wehrmacht" ; au départ formée uniquement de volontaires, et engagée au moment de l'invasion de la Russie en 1941. En 1944, après de lourdes pertes en Russie, la Division „Das Reich" était au repos dans la région de Montauban, et fut complétée par de jeunes recrues non volontaires ce qui explique la présence de jeunes Alsaciens incorporés de force à Oradour ! Un drame pour l'Alsace, croyez-moi !

Ci-joint la photocopie de la lettre de Albert - qui avait 7 ans en 1944 - A lire - émouvante !

Bien à vous L. K.

Lothaire KUBEL

Septembre 2004.

Lors de la récente commémoration des tragiques évènements du 9 juin 1944 à Argenton, j'ai revu en pensée avec 60 ans de recul, les différents tableaux de la pièce qui s'est jouée à ce moment.
Dès le 6 juin, jour du débarquement en Normandie, le Directeur du Collège, Monsieur VIOLETTE, envoya tous les élèves « en vacances » à quelques exceptions près : surveillants, quelques grands élèves, des juifs…
En apprenant l'attaque du train par les GMR et un groupe de résistants, je me suis souvent demandé si cette opération était indispensable, ou du moins si elle n'était pas prématurée….
Alors que j'allais partir à vélo à Saint Benoît, avec mes amis MARSOUIN et MERCIER, nous sommes interpellés par BACH, un chef de la Résistance locale, qui nous demande d'aller chercher des munitions à Bélâbre, une camionnette est à notre disposition... Maigre récolte : quelques fusils de chasse et des cartouches.
Mes amis n'ont pas le temps de me chercher pour un second « voyage », car je me trouvais au fond de la cour du commissariat, m'entretenant de la situation avec le capitaine MER. Il y a beaucoup de monde dans cette cour.
Resté seul, je me rends à l'hôtel de France d'où j'entends, environ une heure plus tard les premières très lointaines détonations. Que faire ? Partir en direction de Saint-Marin et Conives, ou rentrer chez moi, à la librairie BRUNAUD où j'avais ma chambre ? Il pouvait être 19 heures ou 18 heures trente – avec le décalage de deux heures, il faisait jour jusqu'à presque 23 heures.
Je décide de rentrer, longe les murs dans une ville absolument déserte, marque un bref arrêt au coin du café de la Promenade (FAUCHON) pour voir s'il se passe quelque chose sur le Pont-Neuf et au delà….Rien, bien que les coups de feu semblaient très proches, traverse rapidement et suis chez moi. Ouf !

C'est pendant cette dernière heure – approximativement entre 19 heures et 20 heures- que le groupe de tueurs SS, des témoins les ont comparés à des bêtes sauvages, arrêtés un moment par les résistants en haut de la côte de Châteauneuf, s'est acharné dans les maisons sur des civils innocents. C'était l'horreur quand on sait que l'on a compté quelques 50 morts, rien que çà ! C'est pendant ce laps de temps que les voyageurs des trains immobilisés ont été pris comme otages, emmenés au Collège, où ils retrouvaient élèves, surveillants et personnel qui allaient tous partager le même sort.

De retour à la librairie, je compte dans la cave : Jérémie, son épouse et leur quatre enfants (dont Pierre, bébé de quelques mois), leur bonne Rosette, Madame FELDMANN, Mademoiselle ARICKS, des locataires ainsi que André LEE, un GMR qui avait fait le coup de feu toute la journée et à qui j'ai conseillé de se mettre en « civil » et de se débarrasser de son colt).

Jérémie était sorti seul pour se rendre compte de ce qui se passait. A peine un quart d'heure plus tard, Lee et moi sommes invités à sortir de la cave…« Raus, Raus ! »
Dans la librairie deux jeunes SS sont en train d'emporter des appareils de photos. Je les regarde, puis leur dis sans élever la voix, en allemand : « mais que faites-vous ? Voyons, on ne vole pas dans l'armée allemande ». Stupéfaction évidente, mais je crois avec le recule, qu'ils étaient surtout surpris par le fait d'entendre parler allemand, plus que par le sens de mes paroles. Un 3° près de la porte d'entrée du magasin s'écria : « il parle l'allemand, celui-là, il faut le conduire auprès du chef ». C'était à mon avis, un tournant car de futur otage en sortant de la cave, je deviens interprète.

Le chef, un grand gaillard maigre plus âgé que les autres, « *Feldwebel* » (adjudant) je pense, se tenait au milieu de l'avenue Rollinat, et j'aperçus devant le dispensaire une centaine d'hommes alignés. L'accueil fut brutal : « Terroriste, Partisan, Salopard… » Il vociférait plus qu'il ne parlait, excité, alors que paradoxalement, les autres soldats autour de lui semblaient calmes. Il se calma quelques peu quand je lui ai dit que j'enseignais l'allemand dans le grand établissement sur la colline. Parmi les otages alignés je reconnus des amis (LOCHET, FOURNAL), de surveillants (BIRER, COMBY) et les

CASTELLES père et fils eux aussi des hommes du quartier. Les voyageurs du train étaient les plus nombreux.

Le *Feldwebel* veut rassembler tous les hommes ! Entouré par 4 SS, je pars pour la Mairie pour ramener cette fameuse cloche qui devait servir à ce rassemblement ! Imaginez la scène : KUBEL au milieu de 4 gars, devant la mairie évidemment déserte et ne sachant qui est le sonneur (ce qui était vrai), puis alertant le boulanger Alasseur, qui, me connaissant, ouvre son magasin tout comme le charcutier BRUNET un peu plus tard. Les SS veulent payer baguettes et saucisson.
-. « Non, non, dis leur que ça ne coûte rien »
Surgit alors un autre SS plus âgé, qui voulait faire remettre un verre à une montre-bracelet ; c'est le vieux monsieur PETITPEZ qui ouvre sa bijouterie et qui s'en chargera. les SS achètent un bracelet, des boucles d'oreille…et payent. Enfin le plus âgé sort son portefeuille pour montrer des photos de sa femme et de ses deux enfants. Souvent je me suis demandé si cet épisode était bien réel, et je crois que si on montrait une telle séquence au cinéma – dans un film genre « Grande Vadrouille » -les spectateurs s'amuseraient bien, en se disant : on peut tout imaginer dans un scénario !

Et pourtant la situation était grave ! Bien plus tard je me suis posée la question : comment les soldats auraient-ils réagi si les commerçants n'avaient pas ouvert leur magasin, ces commerçants qui comme moi, ignoraient tout des massacres de la route de Limoges.

Revenus au dispensaire, les otages étaient toujours là, mais pas de « *Feldwebel* »…et il n'a plus été question de la cloche. La nuit était pratiquement tombée. En colonne, et en route pour où ? Ce sera pour la maison DUPLAIX, au Petit Nice, Cc de la Compagnie SS.
Le garage au fond de la cour était déjà occupé par une vingtaine de cheminots pris dans le quartier de la gare (avec le chef de gare, monsieur VAUTRIN). Tout le monde assis entre la maison et le mur extérieur, deux sentinelles à l'entrée de la cour. A ce moment on entend un coup de feu (deux selon certains) de l'autre côté du mur. J'étais assis à l'angle de la maison, à environ 3 mètres de nos gardiens et j'entends l'un dire à l'autre « demain on les placera sur le mur et on les prendra comme cible. »
La nuit, fraîche avec quelques gouttes de pluie, se passe sans incident majeur. Une longue nuit sans sommeil. On entendait parler et rire à l'intérieur de la maison. Au lever du jour, un officier sort : un grand blond, vêtu comme pour aller à la parade. Casquette, culottes de cheval, bottes, épaulettes brodées avec 2 étoiles. C'est un capitaine (*Hauptsturmführer* chez les Waffen SS). Il décide d'un contrôle d'identité : le capitaine commence par le groupe de la gare ; Monsieur VAUTRIN, un Mosellan qui parle bien l'allemand sert d'interprète. Puis le capitaine m'appelle pour les otages du dispensaire. Pour tous ceux qui pouvaient présenter une carte d'identité en règle (vraie ou fausse), c'est à dire pour la majorité, aucun problème…Visiblement il ne cherchait pas de coupables à tout prix. Pour ceux qui n'avaient pas carte d'identité, élèves, surveillants, voisins qui avaient été sortis de leur maison…) il suffisait que je lui dise que je les connaissais. Il en fut de même pour les frères THIMONNIER, et je ne m'explique toujours pas comment ils se sont trouvés dans ce qu'on a appelé « le mauvais groupe », de l'autre côté du chemin. Et cela restera pour moi un douloureux mystère. Il y avait derrière nous les deux blessés du train militaire attaqué la veille (dont un barbu qui portait un casque et qui a, semble-t-il désigné deux ou trois otages qui auraient participé à cette attaque…). Pour les six soldats du 1er régiment de France, il n'y avait rien à faire.

Tout semblait terminé lorsque Jérémie Brunaud m'a rendu attentif sur le fait qu'un voisin, monsieur BEAUVAIS se trouait dans le groupe de l'autre côté du chemin, derrière les camions. Je suis sorti de la cour pour aller trouver le capitaine et il a fait sortir monsieur BEAUVAIS du groupe. Enhardi, j'ai essayé de plaider la cause d'un vietnamien dont je savais qu'il n'avait pas pu participer à l'attaque du train. La réponse fut celle-ci : « Mon bon monsieur, c'est mon affaire ». Ce n'était pas la peine d'insister. Dans le même ordre d'idées, j'ai lu plusieurs fois dans des articles concernant cette triste journée, que KUBEL avait négocié toute la nuit pour faire libérer les otages. C'est évidemment faux,

car il n'y avait rien à négocier, et cela s'est d'ailleurs passé à partir du lever du jour. Je ne pouvais qu'expliquer et répondre à l'une ou l'autre question….

Un silence pesant régnait dans la cour du pavillon DUPLAIX lorsque le convoi des SS s'est mis en route vers 7 heures 30. Quelques minutes auparavant, le capitaine m'avait appelé pour me dire que nous pourrons quitter les lieux dans une demi heure. Quelques vingt minutes plus tard, la longue colonne des ex-otages se mit en route vers la ville et le collège, soulagés certes, mais surtout tristes en songeant à ceux qui avaient été emmenés et que, hélas, on ne reverra pas vivants !

Lothaire KUBEL
Septembre 2004.

Monsieur Kubel rapporte encore que des témoins « avaient remarqué la différence de comportement des groupes SS, « les bons », « moins bons » et « méchants tueurs » ! Cela tient à la diversité du recrutement, imposé par la guerre et les pertes, des Waffen SS. Ces derniers étaient une armée parallèle à la Wehrmacht au départ formée uniquement par des volontaires et engagée au moment de l'invasion de la Russie en 1941. En 1944, après de lourdes pertes sur le front de l'est, le division Das Reich fut complétée par de jeunes recrues non volontaires, ce qui explique la présence de jeunes Alsaciens incorporé de force….Un drame pour l'Alsace. »

REPUBLIQUE FRANCAISE

Quarante quatre et le onze du mois d'octobre

MAUREL Pierre, Commissaire de Police, Chef de la Circonscription d'Argenton sur Creuse

Mandons et entendons :

Le sieur LOUBRY Louis
Agé de 49 ans, de profession boulanger
Demeurant avenue Rollinat à Argenton ^{s}/Creuse,

Qui sur interpellations successives, nous déclare :

« Le 9 juin 1944 vers 20 heures, je me trouvais à mon domicile lorsqu'un soldat boche a donné des coups de crosse dans la porte fermée à clef.

« Ma femme que je suivais à un mètre a ouvert la porte. Le soldat allemand m'apercevant, m'a intimé l'ordre de sortir, puis, s'est rendu dans ma cuisine, d'où il a fait sortir MM. LEMERLE Ferdinand, PERINET Raymond, mon ouvrier qui s'y trouvaient.

« Arrivés dans la rue, un autre soldat boche nous appela et nous montra la passerelle qui conduit au Collège Moderne, dans laquelle nous nous engagions. A l'entrée de cette passerelle se trouvait un second boche qui nous ordonna de continuer notre chemin devant lui. Arrivés au milieu de la passerelle, où nous apercevions un corps allongé, nous levâmes les bras en l'air en nous retournant et en demandant de ne pas nous tuer ; c'est alors qu'il nous donna à nouveau l'ordre de continuer notre chemin. Marchant à quelques pas devant LEMERLE et PERINET, j'entendis cet allemand tirer sur nous et une balle tomba à mes pieds. Aussitôt j'ai pris la fuite m'engageant dans le sentier qui mène au collège.

« Ayant parcouru 80 mètres environ, alors que, pendant ce temps, le Boche, vraisemblablement, avait tué mes deux camarades, j'entendis siffler des balles autour de ma tête, l'allemand me tirait au fusil et je fus touché à la quatrième balle ; blessé à l'œil droit, je suis tombé volontairement à terre afin de faire croire que j'étais mortellement touché ; en effet, l'allemand me laissa tranquille.

« Au bout de trois quart d'heure, m'étant rendu compte que les allemands avaient évacué les lieux, je me suis sauvé à travers champs et réfugié dans la ferme où on me prodigua les premiers soins.

« Le lendemain matin, je fus conduit à l'Hôpital où les Docteurs BONHOMME et ROY m'opérèrent ; l'ablation de l'œil fut pratiquée.

« J'ai suffisamment remarqué l'Allemand qui est venu me chercher à la maison et celui qui, sur la passerelle, semblait remplir les offices de tueur. Voici leur signalement :

« Le premier plutôt petit, trapu, de forte corpulence, grande bouche, joues affaissées, jeune âgé d'environ 20 à 25 ans,

« Le second très grand, mince, rouge de figure, l'écume aux lèvres donnant l'impression d'une véritable brute, âgé de 25 à 30 ans.

« C'est tout ce que je peux dire au sujet de cette affaire.

Lecture faite persiste et signe
Signé : LOUBRY

le Commissaire de Police
signé : MAUREL

J'avais 10 ans. J'étais chez mon oncle et ma tante (rue de Châteauneuf). Il y avait ses deux filles, leurs maris et un copain de leur garçon.

Vers les 14-15 heures, on voyait que ça commençait à aller mal.
Mes cousins avaient mis une chaise derrière la porte pour la bloquer. Mon oncle en voyant ça, à protester, enlever la chaise et ouvert la porte en grand.
Les premiers Allemands sont arrivés vers 17h30. Une traction s'est arrêtée juste devant la porte, un officier à son bord. Moi, j'étais couché au lit avec ma tante qui était malade et un cousin de mon âge. Deux Allemands sont rentrés pendant que l'officier les regardait faire sans descendre de la voiture. Ils ont demandé « Hommes, Hommes ? ». Mon oncle (63 ans à l'époque, il était petit mal rasé qu'on lui donnait dis ans de plus et une canne parce qu'il avait été blessé pendant la première guerre) a fait la sourde oreille. L'un des soldats a ouvert un tiroir du buffet, a fouillé sans rien y trouver. Il a tout rangé avec soin et refermé le tiroir. Il n'a pas cherche à ouvrir les autres portes des armoires (où il y avait pourtant de l'argent).
Ils ont poussé la porte de la chambre. Il y avait mes deux cousins et le copain assis sur le rebord d'un lit, et mes deux cousines. En rentrant dans la chambre, les soldats ont soupiré de soulagement de constater qu'il y avait là des jeunes hommes (20-30 ans).
Les soldats ont poussés les hommes à sortir : « allez, allez ». Ma cousine qui était marié depuis peu de temps et enceinte de 6 mois, s'est jetée au coup de son mari. Mais les soldats l'ont repoussé un peu brutalement au bout de la chambre.
Ils ont fait sortir les trois hommes mais sans top de brutalité, toujours sous l'œil de l'officier.
Ils les ont emmené sur la route, entre le café et chez les Imbert. Les Allemands sont remontés de la ville en amenant tous ceux qu'ils avaient trouvaient dans les maisons, mais ils n'ont pas emmené mon oncle (peut-être l'ont-ils trouvé trop vieux).
Ils ont emmenés les hommes sur la route et les ont fait mettre à genoux.
Vers les 19h – 19h30, mon oncle est allé parlementer avec l'officier toujours dans sa voiture, pour lui demander si les femmes pouvait aller porter à manger aux personnes rassemblées dans la route.
L'officier ayant accepté, chaque femme pouvant donner un peu de nourriture allait donner à manger aux hommes.

Dans le groupe il y avait un homme, qui habitait rue de Châteauneuf en face de la cordonnerie Duchemin, il était juif et n'avait pas de papier sur lui. Ce monsieur, tous les jours, venait chercher du lait à la maison (on avait des vaches) : il y avait la traite au matin et lui venait le chercher l'après-midi. Quand les femmes se sont approchées pour donner à manger aux hommes, il a fait signe à ma cousine de s'approcher. « Surtout ne m'appeler pas par mon nom ». Il s'appelait Lévi. « Si vous voulez, descendez chez moi pour chercher mes faux papiers ». Il y avait bien 300 – 400 mètres à faire, est bien elle partie les chercher au péril de sa vie, ça tirait de partout !
Elle remonte avec ses papiers. Sur le chemin elle voit, rue Saint Antoine, un Alsacien qui logeait là, sortir avec un fusil. Elle lui a dit de ne pas aller sur la route, que les autres sont tous là-haut alignés. Après avoir donné les papiers au monsieur, elle est rentrée à la maison.

En face de chez moi, ils ont cassé la porte d'entrée ; la maison a côté, ils ont emmené le monsieur et pris une montre.

Dans la rue Saint Antoine, il y avait un jeune homme qui pour ne pas aller au STO était venu chez ses grands parents. Il a était emmené avec Fernand Auclair. Ils les ont abattus un peu plus loin.

Ils ont pris aussi monsieur Portal : deux Allemands l'ont emmené dans les champs. Un belge (Majean) était caché derrière un mur camouflé par le feuillage d'un noisetier. Il les a entendu rire et discuter puis les soldats ont abattus monsieur Portal et l'ont dépouillé. Ils sont partis en sautant le mur mais sans découvrir l'homme caché.

Les Allemands ont descendu les hommes par l'avenue Rollinat. Juste avant ils s'étaient battus au petit pont avec un soldat du 1er Régiment de France, caché dans une cabane. Ils ont installé un canon juste en face de la cabane.

Le lendemain matin, vers les 7h30 – 8h, on a entendu les camions qui montait l'avenue. On était tous à la porte, on a vu la voiture de l'officier, qui s'était arrêté devant la porte la veille, tourner sur la gauche avec derrière lui les camions qui emmenaient les otages.
L'officier et les chauffeurs des camions ont crié : « Messieurs de retour, Messieurs de retour. »
Un ou 2 camion se sont arrêtés un peu plus loin (100 – 150 mètres), devant une grande maison où vivait un vieux. Là, un neveu avait stockés des ballots de jersey. Les Allemands sont descendus et ont tout raflés le tissu sans faire de mal au vieux.

On est descendu par la petite route de Châteauneuf, eux ont du remonter par la coursière.
C'est là que j'ai vu de loin, un soldat étendu devant chez madame Duchemin. (Henri Duchemin a du être tué, lui, plus loin). Le soldat a crié toute la nuit mais madame Duchemin avait trop peur de sortir pour lui porter secours.

Il y avait un autre monsieur, monsieur Foirien, qui a été fusillé. Des réfugiés qui demeuraient au dessus de chez Pennetier, où il y avait la menuiserie. Tous les jours, lui aussi, venait chercher son lait. Il est venu le chercher dans l'après-midi et mon oncle lui a dit « restez-là, ne descendez pas. » il n'a pas voulu rester (sa femme était rester toute seule). En arrivant chez lui, il s'est fait tué devant sa porte.

Odette Lunot-Ducoux

On habitait la rue de Maroux.
Ça a commencé le matin. Quand mon père est allé prendre son service au bureau de Poste, on lui a dit : « Monsieur Renaud, vous pouvez retourné chez vous. »
Le bureau de poste, la Mairie, la perception, la gare, la gendarmerie, tout était pris par les maquisards. On renvoyait tout le monde chez lui.

Dans la matinée on l'a fait redemander pour assurer son service. Entre temps, il y a eu l'arrivée des Allemands sur la N 20, à l'entrée de la ville. Il y avait eu une bagarre avec des Allemands, le chef du commissariat, Grünwald, qui a été assassiné à ce moment-là.
Toute la journée, on entendait des coups de feu par-ci par-là, ça crépitait partout.
Le soir après les 20h, la bagarre devenait plus intense.
Dans notre rue on a vu des maquisards qui se sauvaient, se réfugiaient à la rive de Maroux, ils ont remonté jusqu'à Saint-Etienne où s'était plus calme, en passant dans l'eau, sous les bouchures, pour se camoufler.

Monsieur Violette, directeur de l'Ecole supérieur, passait et nous disait : « rentrez surtout rentrez vite, vite, les Allemands arrivent, ils tuent tout le monde, tous les gens qui se trouvent sur leur passage. Chez nous, même la chèvre, ils l'ont tué. »

Environ dix minutes après, on les voit déboucher d'une petite impasse. Nous, on était une quinzaine au milieu de la rue. Tout le monde s'est dépêché de rentrer. On s'est camouflé comme on a pu. Ils tiraient un peu partout, dans les portes. Chez nous, ils ont tiré dans les volets et fait sauter les vitres. Mais ils ne sont pas rentrés… une chance !

Il y a un petit vieux qui s'est fait tué. Il s'était mis à sa fenêtre avec une pelle à la main, avec l'espoir d'en tuer un s'ils rentraient chez lui. Mais un Allemand l'a vu et l'a tué.

A ce moment là, le chef allemand descend au milieu de la rue. Mon père qui revenait du jardin avec ses légumes à la main, se fait arrêter par un petit jeune :
« Halt. Maquis ?
« Nicht maquis, nicht maquis. Jardinier.
« Ah ja, jardinier. »
Mais le chef voyant la scène crie « Maquis kaput ». A ce moment là, il tire son revolver et vise mon père.
Mon père fila se camoufler. Il est monté dans une maison où le petit vieux était allé regarder faire dans la rue. Et c'est le petit vieux qui s'est fait tuer, mon père l'a reçu dans ses bras.

Puis ça s'est calmé un petit peu, alors il est revenu à la maison.
Une voisine (qui habitait où il y avait Lassou qui vendait des télévisions) est passée dans la rue en criant « au secours, au secours ». Les Allemands avait lancé des grenades chez elle. Elle avait un grenier plein de foin qui a pris feu.
Alors les hommes (le peu disponible) sont allés éteindre le feu.
Après les Allemands sont partis. Ils ont descendus les otages qu'il y avait à l'école depuis le matin puisque les trains étaient bloqués, tous les voyageurs étaient là-haut. On les avait logé en attendant.
Les Allemands en passant les ont pris pour otages et les ont emmenés au stade des Marais.
Si ils n'ont pas été fusillés, si la ville n'a pas été détruite, s'est grâce à Jean-Marie Kubel qui n'a pas eu peur de les affronter.

Madame Maingaud (née Renaud)

¤ Il y en a eu pas mal de tués dans le coin. Il y a eu messieurs Brisset, Lamy, Villeneuve, Joly, Pathé, Loubry a été blessé, son commis Pourinet.

¤ Les maquisards sont venus parce qu'il y avait un train arrêter en gare et pour s'emparer de l'armement. Ils l'avaient arrêté en ville pou éviter d'être mitraillé s'ils l'avaient arrêter en dehors de la gare. Là, en étant en pleine ville, ils espéraient que personne allait y toucher.

Témoignage de madame Mangaud sur la journée du 9 Juin 1944

"A cette époque, j'habitais rue Auclert-Descottes, presque à l'angle de la rue Paul Bert. J'étais mariée, mon mari était facteur à la Poste d'Argenton

Mon père, monsieur Deschaumes habitait rue de l'Abattoir une maison que je possède toujours, maison comportant un assez vaste jardin en forte pente vers la colline au-dessus. Ce soir là, mon mari avait rejoint mon père dans son jardin et l'aidait à cueillir des guignes. Arriva un moment où mon père entendit de fortes rafales d'armes à feu, dont il identifia facilement le bruit caractéristique, ayant lui-même fait la guerre de 1914-1918 dont il est d'ailleurs revenu grand blessé.

A ces bruits, il dit à mon mari :"partez vite, cela va mal, rentrez vite chez vous, dépêchez vous". Mon mari enfourcha donc son vélo à toute allure et rejoignit le domicile en passant par St Benoît et la rue Paul Bert et escalada le mur arrière de la propriété de Mme de Lagarde qui donnait chez nous, puis nous nous dissimulâmes au plus loin des fenêtres donnant sur la rue.

Pendant ce temps-là, mon père était redescendu du jardin et était rentré à la maison et, sans se douter que les Allemands se répandaient dans la rue de l'Abattoir, il sortit de la maison avec un seau d'aliments pour donner à manger à son âne, qui se trouvait dans la grange collée à la maison mais sans communication avec elle. Au moment où il ressortait de la grange pour regagner la maison il fut abattu d'une rafale d'arme automatique (lorsque son corps fut ramassé, il avait encore la clef dans la main). La maison porte toujours les marques des balles qui ont tué mon père. Au même moment monsieur Pasquet, coiffeur dont la boutique était un peu plus loin, ouvrit sa porte pour voir ce qui se passait et fut aussitôt abattu.

Rue Auclert-Descottes nous entendions les Allemands passer car ils tiraient systématiquement dans les portes et fenêtres à hauteur d'homme. Ils allèrent jusqu'à la clinique Cotillon me semble-t il, mais d'après ce que j'ai entendu dire le lendemain ils ne tuèrent aucun malade, cherchant seulement s'il y avait des blessés par balle, qui auraient pu être des résistants. Seul un monsieur de Celon qui passait devant la clinique fut abattu. Ils ne rentrèrent dans aucune maison.

N'entendant plus de bruit le lendemain, mon mari se rendit aux renseignements à la Poste et c'est là qu'il apprit ce qui c'était passé. Je me rendis quant à moi le plus vite possible rue de l'Abattoir et je vis le corps de mon père, qui avait été ramassé avec les autres, allongé sur une table de la buvette voisine de la maison, où ils avaient tous été rassemblés.

La Municipalité prit ensuite les choses en main, et avec toute la tristesse que vous imaginez, j'ai assisté aux obsèques de mon père"

REPUBLIQUE FRANCAISE

Secrétariat général de la Police

Argenton 9 octobre 1944

N°8
Evènements à Argenton
Le 9 juin 1944

MAUREL Pierre, Commissaire de Police, Chef de la Circonscription d'Argenton[s]/creuse, Officier de Police Judiciaire, Auxiliaire de Monsieur le Procureur de la République,

se présente

La dame NONY, née
Agée de 63 ans
Sans profession
Demeurant route de Fontfurat à Argenton sur Creuse

qui nous déclare :

« Le 9 juin 1944, vers 20h, une dizaine de soldats allemands sont arrivés dans mon jardin et ont exigé que la porte de mon habitation leur soit immédiatement ouverte.

« Mon mari âgé de 67 ans la leur ayant ouverte, les allemands ont ordonné que nous sortions immédiatement, y compris ma mère âgée de 94 ans et impotente. Je n'ai pas pu suivre mon mari de très près et ce n'est qu'après un très gros effort, qu'étant parvenue à soulever ma mère, j'ai pu la conduire à la cave, alors que les balles nous sifflaient aux oreilles.

« Je me suis alors mis alors à chercher mon mari et l'ai trouvé mort étendu sur la route. J'ai demandé à un monsieur qui passait de m'aider à rentrer le corps chez moi, ce qu'il fit.

« Un peu plus tard, alors que les Allemands descendaient du collège Moderne en emmenant les voyageurs qui y étaient hébergés (un train ayant été arrêté à Argenton) l'un des soldats, vraisemblablement celui qui a tué mon mari, s'aperçut que le corps qu'il avait laissé à ma porte n'y était plus et rentra de nouveau dans la maison.

« L'ayant vu, je m'accroupis au pied du lit, pensant que lui, ne me verrait pas, ce qui eu lieu.

« Cette brute frappa alors le cadavre de mon mari à coups de crosse, sans doute pour s'assurer que sa victime était bien morte.

« Le cadavre de mon mari, lorsque je l'ai ramassé, avait été fouillé et volé d'une paire de lunettes à monture d'or, une montre et 3500 francs en billets de banque.

Lecture faite persiste et signe le commissaire de Police

Signé : NONY

Daniel Paquet

Le contexte politique du début 1944

En 1940, dès l'instauration du régime vichyste, Argenton fût une ville à 98% pétainiste (à nuancer toutefois, car Argenton à l'inverse de beaucoup de villes de mêmes importances, n'eut que très peu de dénonciateurs. A ma connaissance, une seule personne fût victime d'une dénonciation à la Gestapo).

L'évolution vers la Résistance se fit lentement mais juste avant le débarquement, la résistance à Argenton avait à peu près la physionomie suivante :

Le parti communiste et sa mouvance : F.T.P. – C.G.T clandestine - F.U.J.P.
Les M.U.R. dont le bras militaire était l'A.S.
Le G.C.R. (Groupe de Contrôle Radio) dont l'activité principale était le repérage des émetteurs clandestins
Le S.O.E. ou plutôt un petit réseau dépendant dont le responsable était Marcel BACH
En dernier lieu un réseau informel de personnalités locales.

Les activités de cette résistance étaient très diverses et pas du tout homogène.
Résumons :

1/ la mouvance communiste F.T.P. – C.G.T. - .F.U.J.P. – P.C. regroupée sous l'autorité d'une organisation appelée le « Front National » était très active. Cette activité partait de la distribution des tracts jusqu'aux sabotages plus ou moins importants. Les F.T.P. à Argenton bénéficiaient d'un apport important des cheminots gare et dépôts des machines, et d'un recrutement très composite, l'ensemble fortement structuré.

2/ les M.U.R. (Mouvements Unifiés de la Résistance) dont l'A.S. (Armée Secrète) dépendait. Son responsable fut pendant un temps un postier qui, lorsqu'on le contacta, répondit que son mouvement n'avait pas d'actions à entreprendre avant le jour J. pas la suite ce fut un gendarme RIOULLON qui prit la responsabilité de l'A.S. argentonnaise. Nous verrons son rôle après.

3/ le G.C.R. (Groupe de Contrôle Radio) dans l'esprit du Gouvernement de Vichy se devait être un organisme de repérage des émetteurs radios clandestins. En fait, la plupart des agents de ce centre étaient affiliés au R.C.R.A. gaulliste et s'il repérait bien les émetteurs clandestins c'était au bénéfice des alliés. Une autre de ses activités consistait à surveiller les autres organisations de la Résistance et je fus très étonné d'apprendre, à la fin de la guerre, par Georges COTINIERE que mes faits et gestes n'échappaient pas à sa surveillance.

4/ le S.O.E. (Spécial Organisation Exécutive) crée dès 1940 pour « foutre le feu partout en Europe occupée ». A Argenton, sans être des agents du S.O.E., trois personnes étaient disons, des correspondants. Il s'agit de Marcel BACH petit industriel, de messieurs LARDEAU et PERRIN, commerçant. C'est Marcel BACH, qui sur ordre direct de Maurice BURKMASTER, commandant la branche « F » pour France du S.O.E., alla récupérer les agents anglais Edouard et Richard MAYER venant d'échapper à une dénonciation. Le 3^{e} frère MAYER ne pu s'échapper. Arrêté par la Gestapo, il fut déporté et assassiné la veille de la libération des camps de concentration.

5/ un réseau informel composé de personnalités locales. Je n'ai aucune information sur ce réseau.

Les activités avant le débarquement

Le recrutement des F.T.P. fut facilité par un apport très important des cheminots notamment tous les agents du dépôt des machines avec à leur tête le chef de dépôt, GERBAUD. A la gare le sous-chef de gare coiffait un groupe important, dans la ville un autre petit groupe plutôt jeune. La structure militaire proprement dite fut mise en place par R. DESPAINS en janvier – février 1944.

Un certain nombre de sabotage furent commis en 1942-1943 mais notre ravitaillement n matériel était aléatoire et nous recherchions une source fiable. Ce fût fait, lorsque nos amis de l'A.S. de Saint-Gaultier nous proposèrent de nous mettre en contact avec le S.O.E. C'est Marcel BACH (voir plus avant) qui fut le premier interlocuteur de R. DESPAINS, à ce moment responsable des F.T.P. d'Indre Sud. BACH, abritait, chez lui, les agents qu'il avait réussi à récupérer à Limoges, et ès le premier entretien le S.O.E. accepta de nous fournir en armement à condition que nous assurions leur sécurité. Le commandant Edouard MAYER fut dirigé ainsi que la Radio Patricia sur Fresselines où ils furent hébergés chez MALDANT responsable de l'A.S. locale. Le capitaine Richard MAYER fut d'abord hébergé par un pâtissier, puis, pour un bref séjour dans une ferme de Chaillac puis jusqu'à la Libération chez madame et monsieur BOIRON de PRISSAC. Les déplacements s'expliquent par le fait que Richard émettait lui-même, avec son propre matériel et nous ne voulions pas qu'il risque un repérage.

La concrétisation de cet accord fût la réception d'un premier parachutage d'armes et de matériel sur un champ au lieu dit « la cabane à Paco » aux Nobles près de Saint-Gaultier, un champ et un bois sur trois hectares de terrain appartenait à la ferme située à 500 ou 600 mètres et tenue par une famille de républicains espagnols les PLA dont le fils Raimond était membre de notre groupe de Saint-Gaultier.

Le parachutage eut lieur en mai 1944. Son message de déclenchement était « une lotion de crêpe de Chine ». Nous reçûmes cette nuit-là : 3 bazookas avec 9 torpilles, 4 F.M Bren avec leur pièces de rechanges, des mitraillettes Sten, des carabines américaines, quelques pistolets et revolvers, une caisse de grenades quadrillées, une boîte de grenades Ghamon Plastic (excellent explosif brisant) avec des systèmes de mises à feu, 1 caisse de chaussures anglaises, 1 caisse de blousons de combat américains, 1 ou 2 caisses de ravitaillement (cigarettes, café soluble, aliments vitaminés), 1 petit poste de radio à quartz (uniquement récepteur). Cette liaison n'avait rien d'exceptionnel, c'était une dotation permettant d'équiper environ 60 hommes.

Le matériel fut stocké dans l'abri érigé à l'orée du bois. Comme nous entions que le débarquement allié devait se produire sous peu, il fût décidé que dès l'annonce de cette action, ce terrain servirait de camp de regroupement.

Le 6 juin dès l'annonce par la radio du débarquement nous avons commencé à nous regrouper et dès le début de l'après-midi nous déballâmes le matériel ci-dessus pour essayer de le mettre en service. C'était difficile à réaliser car certaines substances, certaines armes nous étaient complètement inconnues. Par exemple, cela peut paraître ridicule maintenant mais nous étions très perplexe devant les boîtes de café soluble, aucun de nous n'avait utilisé ce produit avant. Quant aux armes, à part la mitraillette Stern, elles nous étaient inconnues et, de plus, enduites d'une grosse couche de graisse difficile à enlever ; mais, bien que légères ces armes étaient très adaptées à la guérilla.

Revenons à notre camp, le soir du 6 juin nous sommes une vingtaine de jeunes, et continuons à recevoir quelques volontaires. Peu

Le 7 juin, Roland DESPAINS, réunit les responsables de groupes et nous informe qu'il vient d'assister à des réunions auxquelles participaient RABIER, responsable des F.T.P. argentonnais, RIOUALLON responsable de l'A.S. argentonnaises, GRUNEWALD lieutenant des G.M.R., BACH pour le S.O.E., deux autres dont j'ai oublié les noms, et nous tient ce langage :

« Il s'agit de neutraliser un train de ravitaillement allemand bloqué en gare depuis le matin du 7. Il ne peut pas bouger les voies étant coupées vers Celon et plus loin vers la Souterraine ; le S.O.E. m'a mis le marché suivant en mains : - ou vous attaquez le train avec vos maquisards

- ou nous faisons appel à l'aviation

on m'a promis : - un renfort de l'A.S. par RIOUALLON

- le passage des G.M.R. au maquis par GRUNEWALD
- une liaison d'armes pour le 8 après-midi par BACH
- enfin, si nous acceptons cette attaque, nous recevrons un parachutage de matériel cette nuit. »

Mais RABIER n'est pas d'accord et estime que les risques sont trop grands et DESPAINS, s'adressant à moi me dit textuellement : « tes parents qui sont allés se rendre compte sur place partagent l'opinion de RABIER. »
Après cette « conversation » nous n'étions pas du tout décidé, conscients de notre inexpérience. Ce qui fit basculer la décision fût l'écoute sur notre poste de radio à 19h15 du message annonçant le parachutage promis. La confirmation fût écoutée à 21h15 et le parachutage eut lieu en milieu de nuit et contenait la même dotation que le précédent augmenté d'une certaine quantité d'explosif.

A l'issue de cette liaison nous disposions d'un arsenal non négligeable, encore eut-il fallut savoir l'utiliser. Pour faire un essai au début de l'après-midi du 8 juin, une petite section établit un barrage à Saint-Gaultier qui nous permit tout d'abord d'intercepter le capitaine, commandant la compagnie du 1er R.D.F. d'Eguzon pour traiter avec lui de a neutralité de cette unité. Il fut libéré contre sa promesse d'observer une stricte neutralité. Il tint parole et cette unité du 1er R.D.F ne fut jamais engagée contre le maquis au contraire d'autres unités de ce régiment. Un camion allemand vint buter contre le barrage. A la 1ère rafale du F.M. il s'enraya et malgré nos tirs (imprécis) de carabines et mitraillette, ce camion réussit à s'échapper. Peu après BACH vint nous livrer une quinzaine de pistolets mitrailleurs S.W. à double chargeur.

De retour au camp et puisque les promesses étaient tenues (parachutage, livraison d'armes) notre décision définitive fut prise et commença la préparation de l'attaque d'Argenton du 9-6-44.

1/ l'action commencerait très tôt – 4h30- elle serait très rapide et devant se terminer au plus tard aux alentours de midi.

2/ 15 hommes sur la trentaine que comptait le camp à ce moment là partirait avec le camion gazo récupérer l'avant-veille. Nous emporterions 4 F.M. avec chargeurs de rechanges, une soixantaine d'armes diverses avec leur munition, sac de plastic avec des … et détonateurs, une caisse de grenade.

Le renfort de l'A.S. nous attendrait à l'entrée d'Argenton au lieu-dit Naillat. C'est là que se produisit le 1er couac de la journée : RIOUALLON qui aurait du être à la tête des 14 résistants n'était pas présent. La veille, le 8 au soir, il se trouvait à la gare d'Argenton lorsque survint un petit convoi ferroviaire contenant des soldats allemands qui firent une démonstration de leur force en installant une ou deux mitrailleuses devant la gare. Ils venaient tout simplement récupérer les 4 ou 5 cheminots allemands affectés à la gare d'Argenton, et en profitaient pour se livrer à une mise ne scène destinée à impressionner la population. RIOUALLON prit peur, s'enfuit d'Argenton pour se réfugier dans les bois de Prissac en compagnie de Jean DESBARRES. On ne les revit à Argenton qu'à la libération, mais il laissait le groupe de Naillat sans responsable. Les 14 hommes furent armés par nous après une démonstration sommaire du fonctionnement des armes.

Une parenthèse s'impose à ce sujet : à la page 21 de son ouvrage, le Dr André Cotillon relate cet épisode d'une façon légèrement différente, mais j'ai recueilli les témoignages de cheminots et j'ai trouvé la confirmation de ce que j'écris dans l'ouvrage du directeur d'école monsieur Reviron. Les Allemands chargés de provision dans des cageots devaient être, selon toute vraisemblance, les cheminots allemands, car si mes souvenirs sont bons, une commerçante en fruits et légumes de la rue Gambetta avait été réquisitionnée pour les alimenter et ils repartaient avec cet approvisionnement.

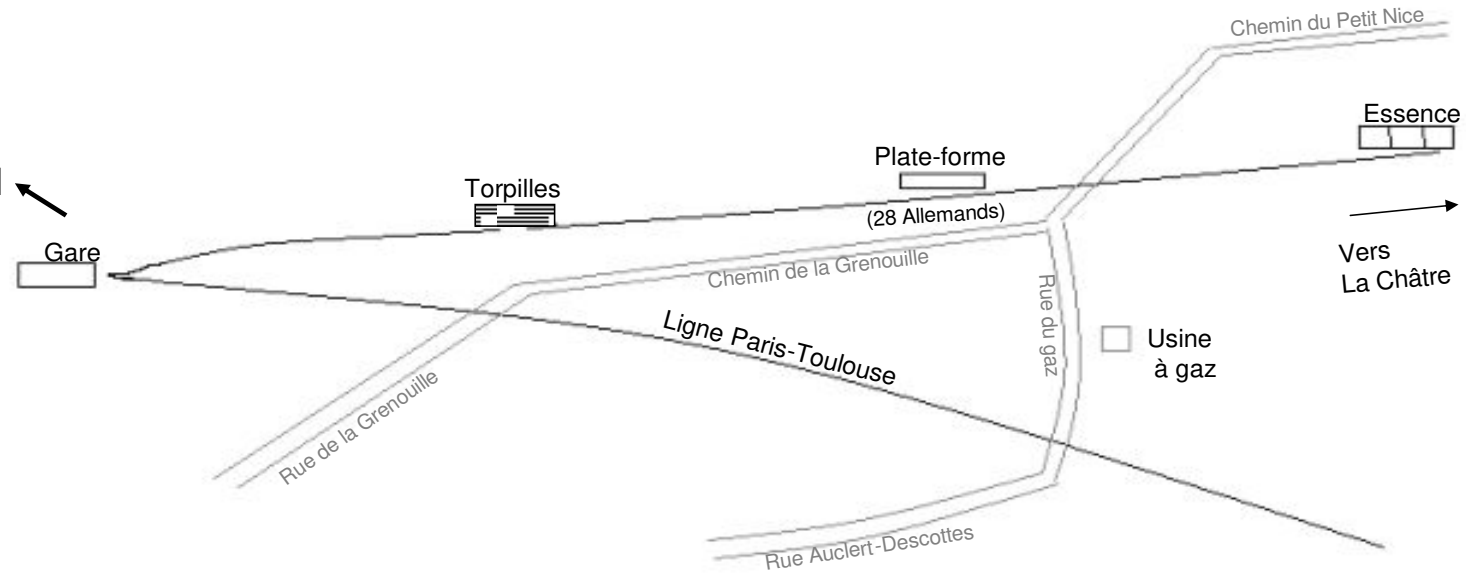
Après le regroupement avec le petit groupe de Naillat, nous sommes entrés à Argenton par la rue de l'Abattoir en direction de ce casernement des G.M.R. en passant devant la gendarmerie, nous avons désarmé les gendarmes car aucun d'eux ne voulut se joindre à nous malgré nos demandes. Ils nous auraient pourtant été bien utiles et ils auraient échappés, pour certain, à la tuerie du soir.

En arrivant au casernement des G.M.R., un groupe de jeunes de Saint-Marcel nous attendait, nous les armons et rejoignons le lieutenant G.M.R. GRUNEWALD avec lequel nous réveillons ses hommes. Après un simulacre de combat nous les armons également.

Puis nous prenons les dispositions pour nous rendre maîtres du train. Nous apprenons qu'à la demande pressante du chef de gare et du chef de dépôt faisant état du danger encouru pas la ville en cas de

bombardement, le *Fedwebel* commandant l'escorte a accepté que le train soit tracté sur la voie secondaire Argenton - La Châtre.

Autre parenthèses : dans sa relation des mouvements des trains en gare d'Argenton les 7 et 8 juin, André Cotillon commet deus petites erreurs. Page 24, le 8 juin le convoi militaire arrive vers 14h30 était bien celui évoqué plus avant et en aucun cas n'aurait pu provenir de Limoges puisque André Cotillon le dit lui-même, page 20, les voies étaient coupées vers la Souterraine. D'autre part, André Cotillon évoque, page 23, une coupure des voies ferrées entre la sous-station et le passage à niveau. Or, cette coupure ne fut réalisée que le 14 ou 15 juin par une équipe de l'A.S. du maquis de Cluis. Par ailleurs si les voies avaient été coupées à cet endroit le train de voyageurs n'aurait pu parvenir en gare d'Argenton.
Pour le reste des mouvements de train, c'est exact qu'il y eu beaucoup de déplacements de convoi, tous ces déplacements furent exécutés par une seule machine à vapeur, conduite par le mécanicien LANGLADE (j'ai oublié le nom du chauffeur), ce qui explique que l'on ait pu constater des va et vient les journées du 7 et 8 juin.
Le convoi essence, munitions, wagon de D.C.A. est donc positionné très favorablement pour nous permettre de l'attaquer.



Les accrochages de la journée du 9

Après l'armement des jeunes volontaires et des G.M.R. eut lieu l'attaque du train. Ce qui se raconte au sujet des tractations avec le commandant de l'escorte est un faux grossier. Aucun moment il n'y eut de pourparlers, quant à parler de simulacre de combat pour qualifier cet engagement c'est un drôle de simulacre qui fait deux tués (GRUNEWALD, MEIGNAN) et plusieurs blessés dont deux Allemands. C'est vrai que ce combat fut court (pas plus d'un quart d'heure) mais il fur violent je peux en témoigner. Les résistants avaient l'avantage du nombre, mais les Allemands avaient l'avantage de l'armement (4 mitrailleuses lourdes) et une supériorité technique (… du combat) que les maquisards ne possédaient pas. Il est de fait que le Feldwebel commandant l'escorte, aguerri par cinq ans de guerre, s'est vit rendu compte qu'il s'était fait piéger en acceptant le positionnement du train pratiquement impossible à défendre. Une autre considération est à prendre en compte, l'escorte était à cours de vivres, aucune nourriture n'a été trouvé dans leur espèce de cuisine, pour se ravitailler en eau ils devaient aller jusqu'à la source appelée « font Pie VII » donc cheminer sous notre feu. Ils auraient peut-être pu tenir quelques temps supplémentaires mais au prix de pertes importantes. C'est pourquoi ils se rendirent sans formalités.

Ce train appelé par les Allemands « convoi stratégique » comme tous leurs trains de ravitaillement en munitions était donc défendu par un wagon de D.C.A. afin de la protéger des attaques aériennes incessantes des alliés. L'escorte se composait de 28 soldats :

22 soldats de la Wehrmacht
3 soldats SS de la *Das Reich* qui rentraient de permission
3 prisonniers soviétiques habillés en Feld…

Mais, 3 soldats manquaient lors de leur reddition, 2 étaient partis alerter la garnison de Châteauroux (sans y parvenir, ils furent tués aux environs de Velles), un troisième resta caché jusqu'à l'arrivée des S.S. et se montra particulièrement virulent contre les otages. Donc 25 prisonniers étaient entre nos mains et furent conduits au casernement des G.M.R. au passage devant la clinique Cotillon les deux blessés y furent laissés. Ils y furent soignés et nourris.

L'incident du château d'eau

Un barrage avait été mis en place en face du château d'eau sur la route de Limoges. Il comprenait cinq ou six résistants avec un F.M. Bren. Vers 10 heures une voiture légère allemande aborde le barrage, les résistants font feu, le F.M. s'enraye, le 4 occupants s'extirpent de la voiture qui s'est retournée dans le fossé ; ils tirent sur les résistants réussissent à blesser mortellement l'un deux (Lionel DEFAIX). Profitant du désarroi des résistants les 4 Allemands réussissent à s'enfuir (fuite bien décrite page 31 de l'ouvrage du Dr André Cotillon).

Le combat du Moulinet

Vers 15 heures, trois camions allemands venant de Châteauroux sont attaqués dans les virages de la Fonderie du Moulinet. Ces camions roulent tranquillement, à distance réglementaire, les occupants (une quarantaine) sont totalement surpris, mais réagissent rapidement et il faudra mettre en œuvre presque toutes nos forces. Comprenant que leur résistance serait vaine, ils se replient sur le troisième véhicule resté un peu en retrait. Ils emportent avec eux un de leur deux tués, et leurs blessés. Le 2^{e} soldat tué est couché dans le fossé juste en face de la fonderie et donc inaccessible pour eux.

Ces trois victoires : la prise du train, la destruction de la voiture, le combat victorieux du Moulinet, créent dans la ville un enthousiasme extraordinaire. Ça y est, croit-on, la France est libérée, d'autant que nombre de rumeurs circulent : toutes les grandes villes sont libérées, etc.

Cet enthousiasme nous amène une foule extraordinaire de volontaires. Or nous ne disposons pas d'encadrement, notre arsenal est resté, pour partie, à notre camp des Nobles. Cette foule, non seulement nous gêne, mais elle nous englue totalement. C'est à un point que j'ai perdu tout contact avec mon groupe

de maquisards, fondu dans cet amas de volontaires, d'autant que nous sommes en civil, n'ayant pas utilisé les blousons de combat américain stockés à notre camp.

Pendant les combats un groupe qui s'intitule « Comité Régional de la Résistance » s'empare de la Mairie, fait faire allégeance aux municipalités d'alentour, ce qui, bien évidemment n'arrange pas nos affaires, mais, plus grave, un petit artisan s'est glissé dans l'entourage de R. DESPAINS. L'entregent de cet individu (je tiens à disposition de quiconque son nom et son action véritable), son bagout, capte l'attention de DESPAINS et de son entourage. C'est de lui que vient l'idée de positionner :

1/ une des citernes d'essence du train en gare de marchandises afin que les véhicules du maquis puissent s'y approvisionner

2/ de démonter un des groupes de mitrailleuses lourdes de l'escorte pour l'installer sur un camion.

Ce plan fut malheureusement suivi, mais il nécessita un mouvement de convoi important.

Dans toute cette effervescence, j'avais malgré mon jeune âge à l'époque, conservé la tête froide et me disais qu'il n'était pas possible que les Allemands ne réagissent pas d'autant que deux unités étaient en garnison l'une à Châteauroux, l'autre à Eguzon (nous ignorions totalement que

a/ le régiment de sûreté 196 du colonel SS STENGER arrivait à Châteauroux

b/ les 1ers éléments de la division *Das Reich* arrivaient à Limoges).

J'allais donc voir GERBAUD le chef du dépôt des machines pour lui demander de manœuvrer les deux tronçons du train afin de les détruire en dehors de la ville, j'avais le matériel nécessaire. GERBAUD commença par m'envoyer promener en me disant qu'il n'avait pas d'ordres à recevoir d'un gamin et qu'il exécutait le plan ci-dessus. Mais GERBAUD était un type bien et sa 1ère réaction passée il m'expliqua qu'il n'avait qu'une seule machine à vapeur sous pression, son personnel participant au combat et qu'il ne pouvait rien faire d'autre.

J'essayais alors de parler avec DESPAINS, pas facile car très entouré, je lui fis part de mes craintes qu'il me dit partager et m'envoya réaliser un « abattis d'arbres sur la route de Saint Gaultier avec le plastic qui aurait dû servir à la destruction du train. »

De retour de cette mission, je fus chargé d'évacuer les prisonniers et de trouver un lieu de détention car « une force blindée importante approchait d'Argenton. »

Je n'ai donc rien vu de la répression nazie, par ailleurs suffisamment décrite par le Dr André Cotillon.

Mais je vais me permettre quelques réflexions et considérations sur cette tragédie.

Je sais que des critiques virulentes ont été et sont encore colportée à Argenton contre la résistance, car s'il est vrai que nous avons échoué dans la destruction de ce train, nous avons contribué, pour notre modeste part, à retarder *la Das Reich* dans la montée sur le front de Normandie. Quant à la répression, elle fut exercée par une unité qui s'était spécialisée dans cette action en Russie et, attaque ou non, d'Argenton par la résistance la répression aurait eu lieu, sous la forme vécue par la population argentonnaise, ou sous une autre forme, par la *Das Reich* ou une autre unité. Aux yeux des nazis, il était indispensable de terroriser les habitants pour qu'ils se tiennent tranquilles, il n'est pour s'en convaincre que de lire l'ouvrage excellent documenté de Paul Mons. Quant aux critiqueurs et autres éreinteurs, il serait bien qu'ils fassent leur mea culpa en se demandant quelle aide ils ont apporté à la libération de leur pays.

Ceci dit, les sacrifices des résistants tués au combat ou celui des civils argentonnais ont-ils été vains ? Non, car les combats d'Argenton ont participé au retard pris par la Das Reich pour aller en Normandie. Pour preuve il faut lire pages 217 et 218 ce qu'en dit Paul Mons dans son livre, je cite : « pour la *Das Reich,* une intervention sur cette ville (Argenton) était absolument nécessaire. L'alimentation en carburant devenait une des conditions essentielles pour la poursuite de la route vers la Normandie. Le gros des éléments mobiles qui n'avaient pas encore atteint Limoges risquait de s'y trouver bloqué. Le Général LAMMERDING en fit part le 10 juin à sa hiérarchie opérationnelle dans un rapport mentionnant entre autres :

« L'approvisionnement suffisant en carburant dépend exclusivement du train qui le transporte. Or celui-ci n'a pas encore fait son apparition à ce jour. »

La division S.S. *Das Reich*. Cette unité était spécialement entraînée à la répression. En Russie et en Ukraine elle commit les pires atrocités, des dizaines d'Oradour, mais lorsque l'E.M. allemand la releva pour la reformer en France, elle avait perdu les ¾ de des effectifs, la moitié de son matériel. Elle fut complétée au camp de Souges par de fausses rafles un peu partout dont bon nombre d'Alsaciens.

Le 6 juin, elle comportait environ 18000 hommes, 3750 véhicules divers, 300 blindés, 177 chars lords, etc. Si conformément au plan de ROMMEL cette unité serait arrivée dès les premiers jours du débarquement elle aurait causé des dégâts extrêmement importants aux alliés. Mais, elle avait reçu des consignes pour liquider les « bandes terroristes » du centre de la France, ce n'est que le 9 juin que la Das Reich reçut l'ordre impératif de diriger ses formations sur roues en direction de la Normandie et les mouvements en direction du front ne commencèrent que le 11 juin puis les 15 et 16 juin. Ce n'est que le 26 juin qu'elle fut engagée et encore avec des moyens limités. Une partie de la *Das Reich* était restée dans le sud-ouest de la France pour continuer son œuvre de terreur, cette partie rejoignit le gros de la division début août, malmenée par les alliés elle fût décimée.

Les actions de la *Das Reich* sont, ainsi que Paul Mons l'écrit, des crimes de guerre, et l'on peut dire comme lui qu'en France la *Das Reich* fit la guerre aux civils.

Crimes de guerre : Oradour, Argenton, et toutes les villes et villages traversés par ces S.S. lors de la remontée sanglante de la *Das Reich* depuis Montauban jusqu'à Argenton.

A Argenton, ce fut la 15e Compagnie Autonome du 4e régiment de *Panzer grenadier « Das Führer »,* compagnie dirigée par le *Hauptsturmführer* AAEFKE comprenant environ 150 hommes dont seulement un tiers était des anciens, les deux autres tiers étaient de jeunes recrues. Le 1er tiers fut celui qui massacra les victimes argentonnaises, il avait l'habitude et il montrait aux autres la façon de faire couler le sang.

On peut remarquer que si pour Tulle et Oradour il y eut procès contre les criminels (condamnés pour certains à de bien légères peines) il n'en fut rien pour Argenton, l'enquête judiciaire n'ayant pas aboutie ; les assassins pour ceux qui survécurent à la bataille de Normandie finirent très paisiblement leur vie en Allemagne.

Le S.S. AAEFKE fût tué en Normandie, on ne sait rien des autres S.S. et notamment de l'adjudant tueur évoqué page 34 du livre d'André Cotillon.

Le Général S.S. LAMMERDING, commandant la *Das Reich*, l'un des plus sanguinaire criminels de guerre, condamné 3 fois en tant que tel, peine dont il se foutait éperdument, était un pur produit du nazisme, adhérent du parti hitlérien dès 1935. Son manque total d'humanité le fit gravir rapidement les échelons de la hiérarchie militaire. Il fût, jusqu'au dernier instants du régime, fidèle à ses maîtres. C'est ainsi qu'on le trouve en janvier 1945, après avoir soigné ses blessures normandes :

« chef d'Etat Major du Groupe d'Armées de la Vistule commandé par le sinistre HIMMLER chargé par Hitler de défendre Berlin à tout prix. »[1]

On n'a pas de précisions sur la façon dont il échappa aux Russes, mais il finit paisiblement sa vie comme entrepreneur en bâtiment à Düsseldorf, riche et respecté.

La *Das Reich* avait fait plusieurs milliers de victimes, pour la plupart innocentes, lors de son court séjour en France

Daniel Paquet

[1] Notes d'après le livre de l'historien anglais Antony BEEVOR, *La chute de Berlin.*.

70 tués par les SS à Argenton sur Creuse

Mr Salomé né en 1933

Le 21 novembre 2006, par Frederic Praud,

Je suis né en 1933. Ma mère était enseignante et mon père conducteur de train à la SNCF. Pendant la guerre, nous avons connu trois résidences successives : Dunkerque, au tout début, où maman enseignait au moment de l'embarquement des Anglais sous les bombes ; puis, Amiens où elle fut mutée ; et enfin, à Argenton-sur-Creuse, un petit village dans le Berry, où habitaient alors mes grands-parents.

D'un bombardement à l'autre

Ma mère professait place Doumenc, pas très loin du port de Dunkerque. Lors des bombardements, au moment où les Anglais tentaient d'embarquer leurs troupes, nous avons dû nous réfugier une semaine dans un entrepôt de vin où plusieurs couches de ciment superposées étaient censées nous protéger. Les Allemands bombardaient toutes les deux heures.

Nous avons dû finalement fuir Dunkerque. Mon père avait installé mon frère, plus jeune, sur un vélo. Ma mère et moi marchions à pied. Mon frère a été blessé à la jambe pendant cette débâcle par un éclat d'obus.

On s'est retrouvé à Amiens, ville déjà occupée. Pour aller de la maison familiale à la gare, il fallait passer devant la Kommandantur, laquelle était en réalité l'ancienne École normale qui formait les instituteurs. En passant devant, je regardais à chaque fois ces lettres germaniques énormes et étranges. Ce style d'écriture avait pour nous une connotation menaçante !

Nous prenions souvent le train pour aller voir mes grands-parents à Argenton avec maman. Il nous fallait traverser Paris par le métro jusqu'à la gare d'Austerlitz.

La résistance des cheminots

Mon grand-père était un typique facteur de campagne. Il faisait la distribution du courrier en vélo le long des chemins et des petites routes. Il a été déporté à Buchenwald en raison des ses opinions politiques. Il en est revenu vivant, mais marqué à tout jamais.

La ligne de démarcation se trouvait à Vierzon et était donc un passage obligé. En général, cela ne se passait pas très bien. Nous étions contrôlés sans arrêt durant le parcours. On voyageait en deuxième classe. Il en existait alors trois. Une fois, lors d'un contrôle de papier, un Allemand a ouvert la porte si brusquement qu'il m'a démonté le coude.

Les travailleurs des chemins de fer allemands avaient une tenue particulière, d'un bleu tirant sur le violet... Jusqu'en 1944, je n'ai jamais eu affaire aux SS. Mon père était mécanicien de route et conducteur de locomotive. On l'avait réquisitionné en tant qu'agent SNCF. Il a pourtant fait partie de la Résistance dès son origine. Il s'absentait souvent sans raison apparente... Ma mère le savait, mais pas nous, les enfants. En 1943, c'est-à-dire vers la fin de notre séjour sur Amiens, nous avions peur car plusieurs travailleurs du dépôt avaient été fusillés par les Allemands.

Pas loin de chez nous, une famille juive se terrait chez elle. Je les voyais par la fenêtre. Ils se cachaient dès que des gens arrivaient. Les gens du quartier les ont nourris. Cette famille n'a pas été arrêtée. Même enfant, je ressentais leur peur, qu'il fallait les protéger, qu'ils étaient agressés.

Leur petit garçon n'est plus venu à l'école. Ça devait être dans les derniers mois de la guerre, en avril, mai, juin... Nos parents nous disaient qu'il valait mieux qu'il n'aille plus à l'école, que c'était trop dangereux...

L'arrivée des Allemands n'a pas été une chose exceptionnelle pour nous. Elle ne représentait quelque chose de menaçant qu'à travers les propos des adultes. Nous, les enfants, on n'avait pas peur des Allemands, sauf quand on écoutait Radio Londres et qu'il ne fallait pas faire de bruit. Les miliciens avaient une tenue spéciale ; ils menaient la lutte armée contre les maquisards. Ils étaient très arrogants, bien plus que les Allemands.

L'école d'Amiens longeait presque la voie ferrée, ce qui était évidemment dangereux. Le dépôt de la SNCF était bombardé plusieurs fois par semaine par des Mosquitos. Cela a duré au moins six mois. Nous avions toujours peur pour papa.

Maman faisait donc classe à la maison. Elle prenait quinze élèves le matin, les meilleurs, et quinze autres l'après-midi. Mon père rentrait à n'importe quelle heure et devait se contenter de manger pendant les classes. C'était une ambiance particulière. Il y avait en plus l'odeur... Beaucoup de ces enfants âgés de cinq ou six ans ne se lavaient pas. Et, bien sûr, tout cela ne sentait pas trop bon ! Nous n'avions pas d'eau courante et devions nous-mêmes aller dans la rue pour nous donner un air de propreté.

L'occupation à Argenton-sur-Creuse

Argenton-sur-Creuse n'était pas une ville occupée. Les Allemands passaient uniquement en train, du moins, jusqu'en 1942... Les Italiens ont mitraillé et bombardé les réfugiés sur les routes. J'étais alors à l'école primaire d'Argenton. Une de leurs bombes est tombée dans le champ où se déroulait la foire d'Argenton, et a tué deux chiens en faisant un énorme trou. Tout le monde se terrait quand on entendait un avion passer.

Le ravitaillement n'existait pas chez ma grand-mère. Nous faisions comme nous pouvions. Heureusement, les voisins nous aidaient. Pendant les vacances scolaires, ma mère partait en vélo le matin de bonne heure pour assurer l'approvisionnement de base de la famille : des œufs, du beurre, du lait...

Nous savions que des maquisards s'étaient cachés dans des bois, à dix kilomètres de chez nous. La population locale les nourrissait. Elle ne les traitait pas en ennemis. Et nous, dans la cour de récréation, nous jouions aux maquisards contre les Allemands.

Les exactions nazies

Jusqu'au 9 juin 1944, c'est-à-dire à la veille d'Oradour-sur-Glane, tout allait bien. La région était riche en maquis notamment à Dampierre. L'armée allemande était partie et les maquisards, nombreux dans la région, occupèrent notre petite commune d'Argenton. Ils supprimaient les tickets de rationnement de viande, donnaient du pain à ceux qui n'en avaient pas, mais sur ces entrefaites, une troupe de SS est arrivée. C'était la fin de l'après-midi. Ce fut un carnage. Soixante-dix tués, toute la population se trouvait dans les rues.

Avec mon frère, nous jouions dans la cour des Galeries, un grand magasin de l'époque. Cela tirait dans tous les coins, mais nous, nous continuions à jouer. Nous ne savions pas. Un simple portail, qui ne fermait même pas à clef, nous séparait de la rue. Par simple curiosité, nous avons ouvert

la porte pour regarder. Le coiffeur qui habitait en face de chez nous a eu la même tentation que nous. Il a eu les jugulaires sectionnées par une balle. Nous avons vu cet homme qui perdait son sang devant nous. Nous avons été marqués....

Le lendemain, il avait plu, mais on distinguait encore des plaques de sang un peu partout dans la ville. Les Allemands avaient démoli une maison à coup de canon, une maison d'où on leur avait tiré dessus. Tous les gens qui s'y trouvaient avaient été tués. Les Allemands sont très vite partis. Quant aux officiers qui commandaient ces SS, on ne les a jamais retrouvés.

Deux mois après le massacre, nous avons vu un jour arriver une cinquantaine d'Américains. Ce fut la fête. Nous ressortions les cocardes.

Les vieux d'Argenton n'ont jamais oublié ces événements. Encore aujourd'hui, ils restent méfiants quand on leur parle d'amitié franco-allemande.

Commentaires de l'article

jacky BAVOUSET

Le 19 mars 2007

je suis originaire d'Argenton. Nul n'a oublié, ce sinistre jour, où 70 de nos compatriotes ont péri.
J.BAVOUSET

Ministère de l'Intérieur
Canton de Limoges
Secrétariat Général de la Police
Circonscription de la Police
Argenton ^{s}/Creuse (Indre)

Le Commissaire, chef de la circonscription
D'Argenton ^{s}/Creuse (Indre)

A Monsieur le Président de la Commission Interalliée
d'Enquêtes sur les Atrocités de Guerre.
Sécurité Militaire
100, rue Richelieu
Paris

Objet : Rapport sur les agissements d'un détachement allemand ayant opéré à Argenton ^{s}/Creuse (Indre) le 9 juin 1944.

Le 9 juin 1944 vers 18 heures, un détachement allemand venant de la direction de Limoges s'est présenté aux abords de la ville et a immédiatement engagé le combat avec de petites forces de la Résistance qui s'étaient établies à la sortie sud d'Argenton sur la route de Limoges.

L'engagement fut assez bref et les forces de la Résistance se replièrent dans la campagne. C'est alors que les Allemands commencèrent leur répression qui ne devait s'exercer que sur des civils innocents.

Un de leurs groupes, celui qui se fera remarquer en différents points de la ville par sa sauvagerie, opère dès 19 heures rue Saint Antoine, ou plusieurs hommes sont brutalement arrachés de leur demeure et exécutés à quelques mètres, soit sur la route, soit dans les jardins avoisinants.

Dans ce groupe l'on remarque un très grand Allemand, mince, qui semble le commander, et agit avec la dernière brutalité. Le groupe se déploie en tirailleurs et, descendant par les jardins et les prairies, arrive, vers 20 heures, route de Fontfurat, où ivres de fureur, ces soldats vont se livrer à un véritable carnage.

Leur bestialité va d'abord s'exercer contre la maison habitée par madame AUBRY âgée de 45 ans, et ses deux filles, Gisèle 13 ans et Nicole 18 ans. Après avoir pénétré dans la maison par la porte de derrière, les soudards tirent immédiatement et presque à bout portant sur la petite Gisèle, la plus jeune des filles de Mme AUBRY. Cette dernière qui veut relever sa fille pour l'étendre sur son lit, est également tirée à bout portant et abattue au travers du lit. La fille aînée Nicole reçoit également un coup de feu à bout portant mais n'est cependant que blessée grièvement. Les Allemands la croient tuée sur le coup et cette méprise de leur part permet à cette jeune fille d'assister à la scène suivante : alors que la pièce, avec ces trois corps de femme étendus à terre devait présenter un aspect effrayant vu le sang qui avait giclé sur les murs, étant donné l'exiguïté de la maison, les brutes s'attablèrent et se mirent à dîner. Ils consommèrent, en effet, les mets qui étaient préparés pour le repas du soir. Auparavant, ils avaient pris dans l'armoire plusieurs mouchoirs pour essuyer le sang dont ils étaient couverts.

Le récit de la scène a été rapporté par Nicole AUBRY qui survécut jusqu'au dimanche onze juin, à six heures du matin ; la blessée avait pleine connaissance ainsi que l'affirment les personnes qui l'ont assistée pendant son agonie.

Avant leur départ, ils s'assurèrent que leurs victimes étaient bien mortes et lancèrent des grenades dans la cuisine et aux abords de la maison.

A quelques mètres de ce lieu, l'on retrouve trois corps sur la route ; derrière cette maison un homme de soixante cinq ans est tué dans son champ, la femme de ce dernier est tuée à coups de grenades dans sa maison toute proche.

Les trois autres maisons de cette rue sont aussitôt également visitées, après avoir été auparavant criblées de balles ; les trois hommes les habitants sont poussés dehors et exécutés sur la route au seuil de leur demeure.

Abordant l'Avenue Rollinat, de même groupe (toujours le plus sanguinaire) où, en tous lieux, le grand adjudant qui le commande se fait remarquer pas sa sauvagerie, continue à aller chercher les hommes qu'ils trouvent dans les maisons. L'un est exécuté et basculé dans un ruisseau profond de six mètres.

Dès cet instant, le même Adjudant qui semble remplir l'office de tueur, reste sur la passerelle qui conduit au chemin menant au Collège Moderne, tandis que ses hommes lui amènent ses futures victimes qu'ils trouvent au fur et à mesure de la visite des maisons avoisinantes. A cet endroit, l'on retrouve cinq corps, un boulanger qui a réussi à fuir est abattu au fusil à une distance de cent mètres mais, simplement blessé, l'Allemand ne s'occupe pas de lui et il pourra, de ce fait, s'échapper plus tard lorsque la horde aura disparue.

Un peu plus loin, les Allemands font sauter une maison et y mettent le feu, y faisant deux morts.

Continuant leur sinistre besogne, les Allemands s'engagent rue de l'Abattoir où deux autres corps sont retrouvés.

Entre temps, d'autres groupes visitaient les autres quartiers de la ville, où d'autres corps sont retrouvés ça et là ; ces groupes n'agissent cependant pas avec la même sauvagerie que celui commandé pas l'adjudant dont il est parlé plus avant.

Plus de cent otages sont rassemblés devant le mur du dispensaire y compris l'Adjudant de gendarmerie, deux Gendarmes, le Brigadier de Police du Commissariat, ces quatre fonctionnaires ont été pris à leur poste.

C'est alors que l'Adjudant qui vocifère toujours donne l'ordre à la police de sortir des rangs. Les quatre hommes précipités s'exécutent et sont suivis de deux contrôleurs de la Police des Chemins de Fer qui pensent se sauver en agissant ainsi.

Ces six hommes sont emmenés à une centaine de mètres et fusillés.

L'Adjudant, par le truchement d'un interprète, M. CUBEL, professeur au Collège Moderne demande un tambour pour rassembler tous les hommes de la ville. L'interprète lui ayant dit qu'il n'existe pas de tambour, ajoute que les annonces de la ville sont faites à l'aide d'une cloche, que l'Adjudant demande de lui procurer.

Quatre soldats escortent M. CUBEL qui est chargé de trouver cette cloche. Celui-ci fait mine de la chercher à la Mairie, qu'il trouve fermée, puis, dit à ses gardes que c'est le sonneur qui l'a chez lui mais qu'il ne connaît pas l'adresse de cet homme. La diversion d'un sous-officier allemand demandant l'interprète pour une autre traduction sauve la situation et fait que ce projet de rassemblement est abandonné alors que sa réalisation faisait présager des exécutions en masse.

La nuit est tombée, les otages sont conduits au lieu-dit « le Petit Nice » et parqués dans un garage et la cour d'une maison. Un homme de 61 ans est exécuté simplement parce ce qu'il ne suivit pas immédiatement l'ordre de se taire.

Puis la nuit se passe au cours de laquelle les Allemands pillent plusieurs maisons, s'installent dans quelqu'unes d'entr'elles où ils obligent les occupants à leur préparer à dîner ; à noter que dans l'une de ces maisons, était veillé un mort, décédé le jour même de mort naturelle, ce qui n'empêche pas les Allemands de boire toute la nuit et d'y mener grand bruit.

Au matin du 10, vers 7 heures, les Allemands désignent onze otages pris parmi ces

hommes dont les deux fils du gendarme THIMONNIER fusillé la veille, et âgés respectivement de 16 et 18 ans.

Ces otages furent emmenés à Limoges et le fait que leurs cadavres furent retrouvés parmi les quatorze qui gisaient dans une carrière, permet de croire que trois autres otages furent pris plus loin dans notre ville qui abritait, depuis quelques jours, un grand nombre de voyageurs bloqués à Argenton par suite de l'arrêt du trafic ferroviaire, donc inconnus, ce qui explique que cinq d'entr'eux restent encore non identifiés.

D'après les dépositions jointes au présent rapport, il semble que l'unité qui s'est rendue coupable de ce massacre était un détachement de la division « Das Reich S.S. », cantonné à l'époque à Limoges ou à Saint Julien.

Ce détachement à l'effectif de 150 à 200 hommes, était commandé par un capitaine âgé de 25 à 30 ans ; cette répression fit au total 67 morts dont six restent non identifiées (cinq retrouvés près de Limoges, plus un tué à Argenton).

Les cadavres furent presque tous fusillés et plusieurs commerçants furent pillés.

Ci-dessous liste des victimes :

I° MORTS

1. MARTIN André, né le 6 février 1903 à Saint-Germain-en-Laye demeurant à la Charité
2. INCONNU (BUTTEL Auguste)
3. DAVID Fabien, né le 5-1-1922 à Saumur (Maine et Loire) mécanicien dentiste demeurant à la Croix de Laumay - Le Pêchereau (Indre)
4. DAVID Louis, né le 4 février 1900 à Argenton. Employé S.N.C.F. demeurant à la Croix de Laumay – Le Pêchereau
5. DEFAIX Léon, Victor, né le 15-10-1906 à Celon, maçon, demeurant à Celon (Indre)
6. MITEUX Paul, né le 17-1-1894 à Beaufort (Maine et Loire), journalier, demeurant à Argenton
7. DELOR François, né le 16-6-1892 à Paris (14e) employé S.N.C.F. demeurant à Paris, 2 rue d'Ulm
8. Adjudant de Gendarmerie CARMIER Paul, né le 22 mars 1903 à Saint-Privas (Corrèze) demeurant avenue Rollinat à Argenton
9. Brigadier FISCHER Joseph, né le 31 mai 1912 à Obersteinbach (Bas Rhin) demeurant rue J.J. Rousseau à Argenton
10. Gendarme THIMONNIER Joseph, né le 3 mars 1901 à Saint-Martin l'Ars (Vienne) demeurant avenue Rollinat à Argenton
11. Gendarme BODINEAU Germain, né le 9-7-1911 à Ulmes (Maine et Loire) demeurant avenue Rollinat à Argenton
12. DEMAUNE Etienne, né le 1-8-1924 à Saint-Benoît-du-Sault demeurant à Saint-Gaultier (Indre)
13. Madame AUBRY, née GABARET Hélène, née le 24-7-1899 à Nogent-sur-Oise (Oise) photographe, demeurant route de Fontfurat à Argenton
14. AUBRY Gisèle, née le 8-2-1931 à Laon (Aisne) écolière, demeurant route de Fontfurat à Argenton
15. AUBRY Nicole, née le 8-11-1926 à Laon (Aisne), giletière, demeurant route de Fontfurat à Argenton
16. PASQUET Roger, né le 19-2-1906 à Levroux (Indre), coiffeur, demeurant à Argenton, rue Auclert Descottes
17. Lieutenant GRUNWALD Frédéric, né le 4-10-1913 à Héming (Moselle) Commandant en second du G.M.R. demeurant rue J.J. Rousseau
18. FERRAGU Marcel, né le 5-5-1891 à Chabris (Indre), facteur des P.T.T. demeurant route de Fontfurat à Argenton
19. LAMBERT Jacques, né le 13-5-1912 à Neuilly-sur-Seine (Seine) industriel, demeurant à Paris, 15 rue de Franqueville
20. BRANDY Jean, né le 9-5-1925 à Saint-Mathieu (Haute-Vienne) demeurant à Saint-Mathieu (Haute-Vienne)

21. ROBINET Léonce, né le 18-4-1883 à Argenton, cultivateur, demeurant avenue Rollinat à Argenton
22. DEFAIX André, Raoul, né le 14-7-1904 à Celon (Indre), maçon, demeurant à Celon (Indre)
23. MILITON Pierre, né le 19-2-1879 à Argenton, cultivateur, demeurant route de Fontfurat à Argenton
24. POUYAT Etienne, Emile, né le 8-8-1911 à Saint-Astier (Dordogne), contrôleur ambulant S.N.C.F. demeurant à Choisy-le-Roy, 50 avenue Julien Carvol
25. LAMY André, né le 15-12-1883 à Argenton, tonnelier, demeurant avenue Rollinat à Argenton
26. ROUER André, né le 30-7-1909 à Le Pêchereau (Indre), cultivateur, demeurant à Saint-Marcel (Indre)
27. JOLY Marcel, né le 24-6-1904 à Levroux (Indre), épicier, demeurant avenue Rollinat à Argenton
28. ROGNON Henri, né le 8-7-1923 à Morteau (Doubs) soldat au 1er Régiment de France
29. PERRINET Raymond, né le 30-8-1911 à Celon (Indre), boulanger pâtissier, avenue Rollinat à Argenton
30. CHATIN Jean, né à Ceaulmont (Indre), journalier, demeurant rue Gambetta à Argenton
31. BAUDRAS Roger, né le 24-12-1921 à Saint-Amboise (Cher) demeurant 7 rue Parerie à Bourges
32. BRISSET Maxime, né le 21-3-1888 à Valencay (Indre), tapissier, demeurant avenue Rollinat à Argenton
33. DESCHAUMES Etienne, né le 9-10-1873 à Celle-Condé (Cher), débitant, demeurant rue de l'Abattoir à Argenton
34. AUCLAIR Fernand, né le 14-5-1928 à Eguzon (Indre), cultivateur, demeurant rue Saint-Antoine à Argenton
35. DESFARGES Paul, né le 12-3-1921 à Bois-de-Monmoreau, chef d'équipe demeurant à Le Pêchereau (Indre)
36. GASC René, né le 28-7-1921 à Montpellier (Hérault), requis permanent, demeurant rue J.J. Rousseau à Argenton
37. PATHE Roger, employé de Mairie à Argenton
38. DELAVAUD Mathurin, né le 7-10-1871 à Chavin (Indre), journalier demeurant rue de l'Abattoir à Argenton
39. MASSON René, né le 16-1-1922 à Saint-Laurent-en-Cérès (Charente), électricien, demeurant rue Saint-Antoine à Argenton
40. DUCHEMIN née FONTENETTE Berthe, le 8-4-1895 à Gargilesse (Indre), lingère, demeurant rue des Rochers-Saint-Jean
41. DUCHEMIN Henri, né le 17-11-1881 à Argenton, garde voie, demeurant rue Saint-Antoine à Argenton
42. CHAUVIN Lucien, né le 29-12-1921 à Saint-Ouen (Seine), jardinier demeurant à Gagny, 53 avenue de Picardie
43. PORTAL Jean, né le 21-11-1877 à Sainte-Lortine (Haute-Loire), retraité, demeurant rue Saint-Antoine à Argenton
44. VILLENEUVE Jean, Joseph, né le 28-5-1884 à Arthon (Indre), sabotier, demeurant avenue Rollinat à Argenton
45. LEMERLE Ferdinand, né le 21-11-1894 à Argenton, négociant, demeurant avenue Rollinat à Argenton
46. FOIRIEN Marcel, né le 14-5-1898 à Paris IIe, fourreur, demeurant avenue Rollinat à Argenton
47. PATRIGEAT André, né le 5-9-1892 à Argenton, facteur des P.T.T., demeurant route de Fontfurat à Argenton
48. CHATIN née MOREAU Marie, née le 2-4-1878 à Argenton, lingère, demeurant rue Gambetta à Argenton
49. NONY Charles Lucien, né le 13-7-1877 à Saint Martial le Mont (Creuse), retraité, demeurant route de Fontfurat
50. MILITON née CHEVALIER Jenny, demeurant à Argenton

51. BOSSOUTROT Alphonse, né le 2-8-1900 à Brive (Corrèze), mécanicien, demeurant à Argenton rue Ledru Rollin n° 70
52. MARTIN Auguste, né le 8-11-1878 à Bazaiges (Indre), cultivateur, demeurant à Maroux à Argenton
53. MAIGNAN, né le 18-10-1925 à Boulogne sur Seine, G.M.R. du Berry, demeurant à Prissac (Indre)

II° BLESSES LEGERS
LOUBRY, boulanger
GUILLEMET
Mme GROSPIED

III° Liste des otages fusillés le 10 juin 1944 à la carrière de Gramagnat, route de Malabre à Limoges (Haute-Vienne)

54. THIMONNIER Ernest, né le 3/3/1926 à Usson-du-Poitou (Vienne) demeurant à Argenton (gendarmerie) fusillé à Limoges
55. THIMONNIER Joseph, né le 10/5/1928 à Usson-du-Poitou (Vienne) demeurant à Argenton (gendarmerie) fusillé à Limoges
56. MONTAGU Roger, né le 16/2/1923 à Angerville (Seine et Oise) demeurant à Argenton, rue Notre Dame, fusillé à Limoges
57. VALLET André, soldat au I^{er} Régiment de France, Escadron cycliste détachement d'Eguzon (Indre) fusillé à Limoges, né le 4/11/1923 à Saint-Germain-de-Salles, canton de Chontelle (Allier)
58. WETZEL Auguste, né le 22/8/1923 à Bustwiller, soldat au I^{er} Régiment de France, fusillé à Limoges
59. GORGONE François, né le 8/2/1924 à Paris (II^{e}), caporal au I^{er} Régiment de France, fusillé à Limoges
60. GORSE Guy, soldat au I^{er} Régiment de France, 3^{e} Bataillon à Eguzon, fusillé à Limoges, né le 12/5/1923 à Sivrac-en-Périgord, canton de Belves
61. FRAYSSE André, Lucien, né le 23/1/1923 à Paris (XIII^{e}), I^{er} Régiment de France, 3^{e} Bon, 3^{e} Escadron
62. ARNOUX Paul, Célestin, menuisier, né le 24 mai 1895 à Port-aux-Princes, Haïti, domicilié à Issy-les-Moulineaux, 22 boulevard Garibaldi
63. Jean NGOC TRAN, né le 14 avril 1921 à Hunghoi, province de Bacliem, Cochinchine
64. Inconnu (GARROS Raymond)
65. Inconnu (GALINAT Théodore)
66. Inconnu
67. Inconnu

L'on sait que la terrible tragédie d'Oradour-sur-Glane eut lieu le lendemain 10 juin dans l'après-midi et que la façon de commencer leur action fut la même que celle qu'ils se proposaient de faire à Argenton-sur-Creuse lorsqu'ils voulaient rassembler tous les hommes.

Il est donc évident qu'il s'en est fallu de peu que notre ville ne fut le théâtre des horribles scènes qui se déroulèrent le lendemain dans la paisible bourgade des environ de Limoges.
Pour une large part, sans doute, le doit-on à la souple mais énergique intervention de M. CUBEL qui servit longuement d'interprète et s'opposa, autant qu'il pouvait le faire, aux désirs inassouvis de cette horde de brutes.

Ce détachement, si ce n'est lui qui opéra à Oradour-sur-Glane, appartenait certainement à la même division que ceux qui brûlèrent cette dernière localité et tous ses habitants, enfants, femmes et hommes, déshonorant ainsi à tout jamais aux yeux du monde entier l'armée allemande.

Mme ROGER Paule
née ARNOUX
15 bis Route d'Evry
91270 Marolles en Hurepoix

Madame

Je tiens à m'excuser pour mon retard. mais j'ai eu la visite de ma fille. les enfants et petits enfants car ses années ont passées vites. et Je suis une grand mère 8 fois et arrière grand mère 8 fois également et que l'on vient voir souvent par surprise

Recevez Madame mes salutations respectueuses.

PRoger

Madame

Comme promis apres notre conversation
telephonique du 17 07 2004 Je me permets de vous
relater mes souvenirs du 9 Juin 1944. J'avais
alors de cette tragedie 18 ans.
Nous etions partis de Paris le 6 Juin 1944 sans
savoir que le debarquement avait eu lieu apres
que le train est ete mitraille a Coury. puis
a la Ferte Saint Aubin nous sommes arrivés
en gare d'Argenton sur creuse dans l'apres midi
du 8 Juin. ou le train fut stoppé car le maquis
avait attaque et pris un train de munitions
Le maire de l'epoque nous a tous fait
descendre et nous a conduits a l'ecole departe-
mentale ou nous avons passé la nuit
Le lendemain matin les allemands sont
arrivés fous de rage nous ont pris comme
otages et nous ont conduits aux bords de
la riviere et dans un garage Ils ont separés
les femmes des hommes et on commence
leur feroce massacre Ils frappaient aux portes
des maisons et la personne qui se presentait
pour ouvrir etait tuée d'une balle dans la
nuque.

dans une maison apres avoir frappe la porte est ouverte puis elle est refermée doucement. alors ils ont pris des grenades et l'on fait sautee c'etait horrible entre le bruit les cris et l'incendie qui c'est déclare.
Puis j'ai vu un facteur qui devait rentre de sa tournee en velo il a été pris a parti descendu de son velo sauvagement et tue lui aussi d'une balle dans la nuque ce qui a fait sauté toute la boite crannière et ces soldats qui avaient un chien on fait devoré son cerveau par la bête. est une image qui ne ma jamais quittee
ils ont frappe a la gendarmerie un gendarme a ouvert il a été tout de suite ruidoyé puis un deuxieme gendarme suivit d'un de ces fils a été pris son deuxieme fils voulant embrasse son frere a lui aussi été gardé
Par la suite une personne est venue a beaucoup parlementé et on a relaché les femmes et les enfants. mais ils ont garde les hommes dont mon pere pour un controle d'identité a Limoges.
ils ont été fusilles pres de Limoges carrieres de grammagnat route du Malabre. Je ne sais pas

combien ils étaient mais au moins dix
Je puis vous dire qu'ils ont été torturés
car sur les photos entropométriques ils
étaient méconnaissables. Pour mon père on
avait mis âge approximatif trente ans il
en avait 49.
Ma mère et moi même pour pouvoir recon-
naître le corps d'après un numéro on
nous a présenté le revers de son veston
un morceau de son pull un morceau de
sa chemise sa ceinture et son portemonnaie
Le lendemain de ce massacre on est venu
nous dire dans l'école que l'on recherchait
les familles des otages de Limoges
Pris de peur ma grand-mère ma mère moi
sommes parties à pieds et avons marché le
plus possible en nous cachant dans les bois
au moindre bruit. Nous sommes allées
jusqu'à Ruffec le château ou le curé de la
paroisse nous a recueilli et trouvé un
petit logement sans aucune ressource je suis
allée à la préfecture du Blanc ou j'ai pu
obtenir l'aide aux réfugiés. Nous sommes
restées à Ruffec jusqu'à la libération de
Paris.
C'est un épisode de ma vie que je ne puis
penser sans que les larmes perlent aux yeux

Paule ROGER fille de Paul ARNOUX

« Je me permets de vous relater mes souvenirs du 9 juin 1944. J'avais lors de cette tragédie 18 ans.
Nous étions partis de Paris le 6 juin 1944 sans savoir que le débarquement avait eu lieu. Après que le train est été mitraillé à Toury puis à la Ferté Saint Aubin nous sommes arrivés en gare d'Argenton sur Creuse dans l'après-midi du 8 juin où le train fut stoppé car le maquis avait attaqué et pris un train de munitions. Le maire de l'époque nous a tous fait descendre et nous a conduits à l'école départementale où nous avons passé la nuit. Le lendemain matin les Allemands sont arrivés fous de rage, nous ont pris comme otages et nous ont conduits aux bords de la rivière et dans un garage. Ils ont séparé les femmes des hommes et ont commencé leur terrible massacre. Ils frappaient aux portes des maisons et la personne qui se présentait pour ouvrir était tuée d'une balle dans la nuque.
Dans une maison après avoir frappé la porte s'est ouverte puis elle s'est refermée doucement alors ils ont pris des grenades et l'ont faite sauter. C'était horrible entre le bruit, les cris et l'incendie qui s'est déclaré. Puis j'ai vu un facteur qui devait rentrer de sa tournée en vélo, il a été pris à partie, descendu de son vélo sauvagement et tué lui aussi d'une balle dans la nuque ce qui a fait sauter toute la boîte crânienne et ces soldats qui avaient un chien ont fait dévorer son cerveau par la bête. C'est une image qui ne m'a jamais quittée.
Ils ont frappé à la gendarmerie, un gendarme a ouvert il a été tout de suite rudoyé puis un deuxième gendarme suivit d'un de ses fils a été pris. Son deuxième fils voulant embrasser son frère a lui aussi été gardé.
Par la suite une personne est venue, a beaucoup parlementé et on a relâché les femmes et les enfants, mais ils ont gardé les hommes dont mon père pour un contrôle d'identité à Limoges. Ils ont été fusillés près de Limoges, carrières de Gramagnat, route du Malabre (?) Je ne sais pas combien ils étaient au moins dix. Je puis vous dire qu'ils ont été torturés car sur les photos anthropométriques ils étaient méconnaissables. Pour mon père on avait mis âge approximatif 30 ans, il en avait 49.

Ma mère et moi-même pour pouvoir reconnaître le corps d'après un numéro, on nous a présenté le revers de son veston, un morceau de son pull, un morceau de sa chemise, sa ceinture et son porte-monnaie. Le lendemain de ce massacre on est venu nous dire dans l'école que l'on recherchait les familles des otages de Limoges.
Prises de peur ma grand'mère, ma mère et moi sommes parties à pieds et avons marché le plus possible en nous cachant dans les bois au moindre bruit. Nous sommes allées à Ruffec le Château où le curé de la paroisse nous a recueilli et trouvé un petit logement. Sans aucune ressource, je suis allée à la préfecture du Blanc, où j'ai pu obtenir l'aide aux réfugiés. Nous sommes restées à Ruffec jusqu'à la libération de Paris (fin août 1944).
C'est un épisode de ma vie auquel je ne puis penser sans que les larmes perlent aux yeux. »

Pierre SAUVAGET

En juin 1944, j'habitais ARGENTON. Mon Père était directeur des Nouvelles Galeries, magasin maintenant occupé par l'enseigne ATAC. Nous habitions à l'arrière du magasin, contigu à la Poste, avec une grande cour donnant par un grand portail rue Auclert Descottes.

Un couple de retraités vivait sur le même palier M. et Mme DOUCET.
Un artisan Bourrelier, sommiers / Matelas avait un atelier dans cette cour M. PHILIPPON dont la boutique se trouvait en face du portail ;

Au mois de Juin, élève de l'Ecole Paul Bert, je préparais l'examen du BEPP qui devait me permettre d'entrer en 6e au Collège ? J'allais avoir 11 ans dans quelques jours.

Dès le matin du 9, la ville était en effervescence. Parti de bonne heure à l'école, on nous a demandé de rentrer à la maison.
Un train d'essence était bloqué en Gare d'Argenton, voie sautée, les Résistants s'étaient rendus maîtres de l'escorte, tuant un allemand.
Très vite, des personnes se sont regroupées place de la Mairie où un bureau de recrutement avait été ouvert. L'euphorie était générale, la ville était libérée, le drapeau tricolore flottait…
Des fenêtres du Ier étage du magasin, nous regardions cette foule joyeuse, insouciante, et tout évoluait dans une certaine pagaille.

Vers la fin de la matinée, ou le début de l'après-midi, un avion d'observation a survolé la ville et puis le bruit s'est amplifié rapidement : « les Allemands arrivent ! »
Des informations se répandaient que ceux-ci venaient de Châteauroux, que des arbres avaient été abattus pour bloquer leur entrée ;
Et alors des balles ont commencé à siffler en l'air. Mon père avait fermé en hâte le magasin, renvoyé le personnel, mais désirant envoyer son courrier journalier est sorti rue Auclert Descottes pour aller à la Poste.
Rentré, effrayé, il a pris conscience le lendemain matin qu'il avait échappé à deux balles, l'une dans un tuyau d'eau, l'autre en haut du portail.
Les bruits et explosions se sont succédés tout l'après-midi. Les balles sifflaient.
Notre voisin nous a conseillé de fermer les volets et de ne pas se mettre dans l'encadrement des fenêtres.

Et très tard le soir, le silence s'est établi. Personne n'a bougé dans l'attente…

Tôt le matin, mon père s'est risqué rue Auclert Descottes déserte. Un voisin lui a dit que le Docteur GARNIER avait échappé aux balles mais qu'un coiffeur situé plus loin dans la rue avait eu l'imprudence d'entrebâiller ses volets et s'était fait tuer.
Et puis les nouvelles se sont répandues accablantes, la stupeur, la peur ont figé la ville.

Mes parents m'ont interdit de sortir.

Ce n'est que plus tard que nous avons été nous recueillir devant les cercueils.
Les nouvelles d'ORADOUR sont arrivées. Les gens dans leur désarroi ont presque pensé avoir échappé au pire grâce à un professeur d'Allemand nommé CUBEL.
Plus tard, dès qu'une colonne d'Allemands était annoncée, la ville se cloîtrait…

Mes parents affolés m'ont alors envoyés à la campagne à un lieu-dit FOY commune de POMMIERS dans les alentours immédiats un maquis existait, vivant au contact des habitants.

Le 24 juillet, je me souviens d'un résistant qui me faisait des démonstrations de sa mitraillette Stern en tirant en l'air !

Un individu hirsute mal rasé est passé également ce jour-là cherchant refuge (.. ?) fut conduit. Pauvre type ou espion ? ? ?
Au moment du déjeuner, le 25 juillet, j'étais debout sur les marches de la maison quand sont passées sur la route deux voitures d'Allemands.
Frayeur transmise à mes hôtes sans beaucoup les émouvoir, quand une autre voiture est passée, et nous avons entendu les premières fusillades.
Pris de panique, nous avons fui vers une autre ferme en carriole.
Fuite qui a failli nous être fatale car nous nous sommes trouvé face à face avec une automitrailleuse allemande qui nous a apostrophés sans que nous donnions de réponse, et pour cause… La route fut longue avant de la voir disparaître dans la voiture à cheval où nous étions !

Durant la soirée et une partie de la nuit fusillades et explosions se sont succédées.

Le Maquis était attaqué pour délivrer les prisonniers d'Argenton.
Comment avaient-ils su ?
Combien de morts ?
A notre retour, 48 heures plus tard, les plus folles explications se répandaient.

J'ai demandé à une amie qui habite la région de questionner les anciens voisins. Peut-être voudra-t-elle bien me transmettre quelques lignes complémentaires que je vous adresserai ;

J'ai passé entre temps mon BEPP le 4 juillet et fit la rentrée suivante au Collège.
Nous étions 61 en 6^{e} notre directeur était M. VIOLETTE, notre professeur principal M. HEMERY, et notre professeur d'arithmétique M. CUBEL !

Pierre SAUVAGET
Fait à Bordeaux en Août 2004

GOUVERNEMENT PROVISOIRE DE LA REPUBLIQUE

N°6
Circonscription de police
D'Argenton s/ Creuse

Quarante quatre et le 9 du mois d'octobre

MAUREL Pierre, Commissaire de Police, Chef de la Circonscription d'Argenton,

Mandons et entendons :

Le sieur SCHEIBEL Emile, âgé de 40 ans, de profession auxiliaire des Chemins de Fer, S.N.C.F., actuellement volontaire F.F.I. au bataillon 2.207, domicilié à Argenton, rue Saint-Antoine,

qui sur interpellations successives, nous déclare :

« Le 9 juin 1944, étant enrôlé dans les Forces Françaises de l'Intérieur, je remarquai les faits suivants

« Vers 17 heures, un détachement de la formation Waffen S.S. venant par la route de Limoges est arrivé à Argenton.

« J'entendis plusieurs coups de feu, et, me trouvant en position de tir au château d'eau de la route de Limoges, je me retirai n'ayant plus de cartouches, m'estimant dans une situation dangereuse.

« Je traversai les champs et empruntai la rue Saint-Antoine pour me rendre à mon domicile.

« Je me suis mis derrière les volets pour me rendre compte de l'action des Boches. C'est là que j'ai vu 7 soldats et un sous-officier Boches sortant des jardins des maisons à proximité ; ces allemands portaient attachés au collier une chaîne avec une plaque métallique avec l'inscription : « *Bahnpolizei* », sur leur manche gauche figurait l'inscription « Waffen S.S. »

« J'ai vu sortir d'une petite ruelle attenant à la rue Saint-Antoine, le jeune AUCLAIR Fernand, âgé de 17 ans qui, certainement, avait emprunté ce chemin pour se cacher à l'approche des Boches. Sans donner aucun avertissement, ils ont, à plusieurs, tiré une rafale de mitraillette sur ce jeune homme que j'ai vu tomber mortellement blessé.

« Les sept hommes et le sous-officier boches se sont alors approchés du corps très vraisemblablement pour s'assurer qu'il était bien mort. Ils ont continué leur chemin en descendant la rue Saint-Antoine pour rejoindre leur officier.

« En voyant les Boches s'éloigner de mon quartier, je me suis empressé de porter secours au jeune homme qui venait d'être si lâchement assassiné.

« Avant d'arriver sur le lieu de ce crime, j'ai trouvé mort à environ une dizaine de mètres du corps d'AUCLAIR celui du jeune neveu de M. MARGOUX dont j'ignore le nom. Ce dernier portait des blessures à la tête qui semblent avoir été provoquées par des balles explosives. Quant au jeune AUCLAIR, il portait des blessures derrières la tête, et était couché sur le ventre.

« C'est tout ce que je puis dire au sujet de cette affaire. »

Lecture faite et persiste et signe
Signé : SCHEIBEL

le commissaire de Police
signé : MAUREL

Devoir de mémoire -

Pour un enfant de 12 ans, ce devait être un beau jour comme les autres - les vacances approchaient, le soleil brillait ce matin là, malgré la guerre, malgré l'incertitude ! Pourtant, depuis l'annonce du débarquement en Normandie, nous sentions bien malgré notre jeune âge, un frémissement d'espoir autour de nous - les adultes semblaient respirer différemment -

Confirmation de cette impression = ~~cette~~ l'arrivée d'un groupe de maquisards par la rue de l'abattoir, en arme - Premier arrêt devant notre maison et celle de ma camarade Francette; premier coup de feu, parti accidentellement - : Pas de blessé, mais stupeur dans le quartier...

Nous habitions au rez-de-chaussée du N°. 32 avenue Rollinat; le premier étage était occupé par des réfugiés Lorrains, propriétaires de pépinières en Lorraine et cousins de la famille Hulot, elle-même hebergée chez les Traploire à l'Auvergnier

Dans cette maison, nous étions très proches les uns des autres - A l'heure des informations, les Lorrains descendaient chez les Berrichons pour écouter les nouvelles à la radio, arrêtés par la portable de l'époque, c'est-à-dire 3 coups de manche à balai au plafond. Ensuite le Lorrain Henri DIDION, nous faisait un numéro de valse viennoise, qui se terminait par un" Heil de Gaulle" retentissant, ce qui mettait sa femme en transes. (les grandes oreilles traînaient partout)

La rue commence à se remplir de fumée acre. Nous ne savons pas qu'il s'agit alors des occupants d'un train de voyageurs, stoppé en gare.

Nous sommes alors au cœur de l'enfer, une mitrailleuse est installée au carrefour et balaye l'avenue Rollinat. Nous voyons des soldats Allemands démolir des portes et entrer dans les maisons.

Tout à coup, un coup de crosse retentit dans notre porte. Mme Dicion ouvre. Un soldat allemand, peut être un S.S. grand, plutôt blond, est au milieu de la cuisine. Il dit: "Hessieurs ?" - File vers la chambre, ouvre les armoires et avec son arme, écarte les vêtements. Mme Dicion dit: "Non, ce pas de messieurs, ils travaillent en Allemagne" Il fait un signe de tête et ressort, après avoir visité le premier étage

Terreur rétrospective ! Ouf -

Nous laissons la porte ouverte pour montrer que la maison a été visitée. A partir de là, tous les hommes du quartier sont réunis et emmenés. Nous voyons partir Mr Degay, Mr Chavegrand et bien d'autres. On entend des ordres lancés en Allemand.

Quelques instants se passent, puis un autre soldat allemand entre. Ma grand mère recommence le même discours : "Pas de Hessieurs ici". Mais celui-ci ne cherche pas la même chose. Il nous fait comprendre par geste qu'il cherche des W.C. Problème ! A cette époque, comme dans beaucoup de foyers, les W.C. se résument à de petits cabinets au fond du jardin, avec de jolis cœurs découpés dans les portes. Chez nous, il fallait descendre au jardin par un couloir en poutre. Le soldat allemand prend le couloir, et arrivé au milieu du jardin, pose son mansion et fait ses besoins au milieu du carré de salades. A peu près au même ...

Au cours de la matinée, des nouvelles diverses et contradictoires se répandaient; la fièvre montait partout - on parlait d'un train pris par les maquisards - On disait qu'on enrolait tous les hommes volontaires, et mon frère, âgé de 18 ans, enrageait de ne pouvoir aller s'inscrire sur la liste ouverte au commissariat - Pas question sans autorisation parentale - Notre père, à cette époque, était évadé du S.T.O. et vivait en clandestinité chez le Docteur LANSADE à St Plantaire (planque fournie par le Docteur GARNIER).

Que d'excitation mêlée de crainte pour des gamins de 12 ans!

L'inquiétude gagnait tout de même du terrain chez les adultes! Surtout lorsque, dans l'après-midi, Henri Dichon, franchement inquiet en revenant chez lui, nous dit qu'un camarade qui partait en side-car vers la route de Limoges a vu une voiture Allemande faire demi-tour et retourner vers cette Ville; comprenant que la situation risquait de s'envenimer par des représailles, il conseille à mon frère de partir. Lui-même prend la fuite par les jardins. Gerard aussi - Il ne restait plus que deux femmes et une fillette dans la maison! Mme Dichon, ma grand-mère et moi.

Je ne sais plus à quelle heure le cauchemar a commencé - les tirs entendus depuis quelque temps se rapprochent - La peur saisit tout le monde. Mme Dichon et Grand mère ferment les volets. Derrière les persiennes, nous assistons au déplacement d'un groupe important de personnes avec des enfants, effrayés, qu'on pousse à l'intérieur du garage Chavegrand, en face de chez nous. On entend les cris, des pleurs.

endroit où, 4 ans plus tôt, une bombe italienne avait démoli notre puits et fissuré toute la maison.

Malgré cet épisode, l'enfer continue. Toujours devant les pensionnes du premier étage, nous voyons les gendarmes d'Argenton, en remplacement, monter l'avenue Rollinat, les bras en l'air, poussés par les allemands et se diriger vers la rue de Marcux.

Mme Dudon me reprend violemment de la fenêtre et dit, livide, à ma grand'mère : "Madame Poiron, ils vont les tuer". Puis on entend des Rafales !!

C'est à ce moment là, que à 12 ans, j'ai compris ce qu'était l'horreur de la Guerre, sans savoir encore que parmi ces gendarmes, se trouvait l'adjudant Germier le père de mon camarade de classe, avec qui je partageais le même bureau, en 6ème.

Nous entendons une énorme explosion, la maison située à l'angle de la rue de Marcux et de la rue de l'Abattoir vient d'être détruite : poussière encore plus dense, flammes qui lèchent les décombres.

Nous étions donc pris par la peur - Nous avons passé la nuit ensemble, toutes les trois habillées, dans la chambre de ma grand'mère - Nous n'avons pas dormi, mais avons prié toute la nuit.

Vers minuit, des coups dans le plancher nous apprennent que nos deux hommes, inquiets de notre sort, sont revenus par la cave et demandent des nouvelles. Nous communiquons avec eux par un tuyau dans le cuvelage (destiné à la bombe). Nous les supplions de repartir, ce qu'ils font par la même voie des jardins pour atteindre le Plessis où habite une grande tante.

Au matin la découverte du drame est une horrible épreuve pour toute la population.

A l'Ecole de dessin animée par l'Abbé Villain, j'avais une "Mère" comme aux Beaux Arts, qui s'appelait Nicole AUBRY = tuée par les allemands le 9 Juin 1944, avec son mari et sa mère - parmi tous les martyrs de cette épouvantable journée.

Soixante ans ont passés, mais la tumulte effrayant et l'angoisse restent toujours présentes dans ma mémoire.

Monique TRIHIOT
épse TREFAULT

Monique TAIMIOT, épouse TREFAULT

Pour une enfant de 12 ans, ce devait être un beau jour comme les autres. Les vacances approchaient, le soleil brillait ce matin-là, malgré la guerre, malgré l'incertitude ! Pourtant, depuis l'annonce du débarquement en Normandie, nous sentions bien malgré notre âge, un frémissement d'espoir autour de nous ; les adultes semblaient différemment.

Confirmation de cette impression : l'arrivée d'un groupe de maquisards par la rue de l'Abattoir, en arme. Premier arrêt devant notre maison et celle de ma camarade Francette ; premier coup de feu, parti accidentellement : pas de blessé, mais stupeur dans le quartier.

Nous habitions au rez-de-chaussée du n° 32 avenue Rollinat, le premier étage était occupé par des réfugiés lorrains, propriétaires de pépinières en Lorraine et cousins de la famille HULOT, elle-même hébergée chez les TRAPLOIRE à l'Auvergnier. Dans cette maison, nous étions très proches les uns des autres. A l'heure des informations, les Lorrains descendaient chez les Berrichons pour écouter les nouvelles à la radio, avertis par le portable de l'époque, c'est-à-dire 3 coups de manche à balai au plafond. Ensuite le lorrain Henri DIDION, nous faisait un numéro de valse viennoise qui se terminait par un « Heil de Gaulle » retentissant, ce qui mettait sa femme en transes (les Grandes Oreilles traînaient partout).

Au cours de la matinée, des nouvelles diverses et contradictoires se répandaient ; la fièvre montait partout : on parlait d'un train pris par les maquisards. On disait qu'on enrôlait tous les hommes volontaires, et mon frère, âgé de 18 ans, enrageait de ne pouvoir aller s'inscrire sur la liste ouverte au commissariat (pas question sans autorisation parentale). Notre père, à cette époque, était évadé du S.T.O. et vivait en clandestin chez le docteur LANBADE à Saint Gaultier (planque fournie pas le docteur GARNIER).

Que d'excitation mêlée de crainte pour des enfants de 12 ans !

L'inquiétude gagnait tout de même du terrain chez les adultes. Surtout lorsque, dans l'après-midi, Henri DIDION, franchement inquiet en revenant chez lui, nous dit qu'un camarade qui partait en side-car vers la route de Limoges a vu une voiture allemande faire demi-tour et retourner vers cette ville ; comprenant par les représailles, il conseille à mon frère de partir, lui-même prend la fuite par le jardins, Gérard aussi. Il ne restait que deux femmes et une fillette dans la maison : madame DIDION, ma grand-mère et moi.

Je ne sais plus à quelle heure le cauchemar a commencé. Les tirs entendus depuis quelques temps se rapprochent. La peur saisit tout le monde. Madame DIDION et Grand-mère ferment les volets. Derrière les persiennes, nous assistons au déplacement d'un groupe important de personnes avec des enfants, effrayés, qu'on pousse à l'intérieur du garage CHAVEGRAND, en face de chez nous.
On entend des cris, des pleurs.

La rue commence à se remplir de fumée acre. Nous ne savons pas qu'il s'agit alors des occupants d'un train de voyageurs, bloqué en gare. Nous sommes alors au cœur de l'enfer, une mitrailleuse est installé au carrefour et balaye l'avenue Rollinat. Nous voyons des soldats allemands démolir les portes et entrer dans les maisons.

Tout à coup, un coup de crosse retentit dans notre porte. Madame DIDION ouvre, un soldat allemand, peut-être un S.S., grand, plutôt blond, est au milieu de la cuisine. Il dit : « *Messieurs ?* », file vers la chambre, ouvre les armoires et avec son arme, écarte les vêtements. Madame DIDION dit : «Non, ici pas de messieurs, ils travaillent en Allemagne ». Il fait un signe de tête et ressort, après avoir visité le premier étage.

Terreur rétrospective ! Ouf…

Nous laissons la porte ouverte pour montrer que la maison a été visitée. A partir de là, tous les hommes du quartier sont réunis et emmenés. Nous voyons partir monsieur DEGAY, monsieur CHAVEGRAND et bien d'autres. On entend des ordres lancés en allemand.

Quelques instants se passent, puis un autre soldat allemand entre, ma grand-mère recommence le même discours : « Pas de messieurs ici. » Mais celui-ci ne cherche pas la même chose. Il nous fait comprendre par geste qu'il cherche des W.C. Problème !

A cette époque, comme dans beaucoup de foyers, les W.C. se résumaient à de petits cabinets au fond du jardin, avec de jolis cœurs découpés dans les portes. Chez nous, il fallait descendre au jardin par un couloir en pente. Le soldat allemand prend le couloir, et arrivé au milieu du jardin, pose son pantalon et fait ses besoins au milieu du carré de salades. A peu près au même endroit où, 4 ans plus tôt, une bombe italienne avait démoli notre puits et fissuré toute la maison.

Malgré cet épisode, l'enfer continue.
Toujours derrière les persiennes du premier étage, nous voyons des gendarmes d'Argenton, en uniforme, monter l'avenue Rollinat, les bras en l'air, poussés par les Allemands et se diriger vers la rue de Maroux.

Madame DIDION me repousse violemment de la fenêtre et dit, livide, à ma grand-mère : « Madame POIRON, ils vont les tuer. » Puis on entend des rafales !!

C'est à ce moment là, qu'à 12 ans, j'ai compris ce qu'était l'horreur de la guerre, sans savoir encore que parmi ces gendarmes, se trouvait l'adjudant CARMIER, le père de ma camarade de classe, avec qui je partageais le même bureau en 6ème.

Nous entendons une énorme explosion ; la maison située à l'angle de la rue de Maroux et la rue de l'Abattoir vient d'être détruite : poussière encore plus dense, flammes qui lèchent les décombres.

Nous étions clouées par la peur. Nous avons passé la nuit ensemble, toutes les trois habillées, dans la chambre de ma grand-mère. Nous n'avons pas dormi, mais avons prié toute la nuit.

Vers minuit, des coups dans le plancher nous apprennent que nos deux hommes, inquiets de notre sort, sont revenus par la cave et demandent des nouvelles. Nous communiquons avec eux par un trou dans le carrelage (vestige de la bombe). Nous les supplions de repartir, ce qu'ils font par la même voie des jardins pour atteindre le Plessis où habite une grand-tante.

Au matin la découverte du drame est une horrible épreuve pour toute la population.
A l'Ecole du dessin animée par l'abbé VILLAIN, j'avais une « Mère », comme aux Beaux-Arts, qui s'appelait Nicole AUBRY : tuée par les Allemands le 9 juin, avec sa sœur et sa mère parmi tous les martyrs de cette épouvantable journée.

Soixante ans ont passés, mais le tumulte effrayant et l'angoisse restent toujours palpables dans ma mémoire.

Monsieur HIERNARD Albert
4, rue du Poirier du GANGE
92160 ANTONY…

« … J'étais avec mes parents parmi les otages du train de Paris. J'avais alors sept ans et je me suis toujours rappelé de tous les moments que nous avons vécus ce jour-là. Du rassemblement dans la cour du collège à la descente par le sentier jusqu'au centre d'Argenton où nous avons été enfermés dans un garage. Notre chien nous suivait et le fait que les soldats le laissaient tranquille me rassurait. Vous connaissez la suite.

Je veux surtout vous dire que très vite, le soir même de leur libération ou le lendemain les passagers du train ont su qu'ils devaient la vie sauve à un professeur d'allemand du collège... Notre voyage dura environ deux semaines pour arriver dans notre famille dans le Lot et Garonne, avec toutes les péripéties que vous pouvez imaginer (mitraillage du train par l'aviation alliée, etc…) Le lendemain matin 10 juin, quand les hommes dont mon père revinrent les uns après les autres au collège, ce fut la joie. Sauf pour une pauvre femme qui apprit que son mari avait été exécuté….
En ce qui concerne le rassemblement dans la cour du collège, le jour du 9 juin, j'ai toujours cru que vous étiez la personne en civil qui, à côté du gradé allemand servait d'interprète en haut des marches, quand il a demandé que les hommes, les femmes et les enfants se séparent.
Or, d'après le récit du docteur Cotillon, vous intervenez vers 20 heures. Ce qui n'a d'ailleurs pas d'importance puisque votre actions sera déterminante par la suite….Dans le récit, deux autres points ne correspondent pas tout à fait à mes souvenirs :
D'une part, dans la cour du collège quand l'interprète traduisit l'ordre de séparer femmes et enfants, les cris des mères firent apparemment céder le gradé puisque je suis resté avec ma mère …

D'autre part en ce qui concerne les femmes et les enfants qui se seraient réfugiés dans le garage lors des fusillades, je ne pense pas que cela se soit fait spontanément, car je me rappelle fort bien qu'un soldat en particulier nous poussait vers l'intérieur avec son fusil et en prononçant de puissants « Schnell »

André GUICHARD

Mes souvenirs du 9 juin 1944…

J'avais dix sept ans et j'habitais chez mes parents 12 rue André de Chauvigny.
Trop jeune pour jouer un rôle dans la Résistance, mon quartier étant très éloigné du déroulement du drame, mes souvenirs, bien qu'assez précis sont donc très fragmentaires.

Le 9 juin au matin

Nous apprenons (sans doute par le bouche à oreille), que le « MAQUIS » est entré en ville ; libération sans histoire car il n'y a pas de forces d'opposition (les G.M.R. étant sympathisants ou ralliés.)

En fin de matinée, le quartier est en émoi à cause de l'attaque d'un train de munition sur la voie secondaire de La Châtre, au Petit Nice.
En fait, cela se résume pour nous à entendre la fusillade, proche à vol d'oiseau, et à voir passer furtivement quelques maquisards allant se positionner.
Mes parents m'interdisant de sortir à cause des balles perdues, nous apprendrons néanmoins assez vite la reddition des Allemands et la fin des combats.

Le 9 juin l'après-midi

Le calme semblant revenu, nous ignorerons tout de ce qui se passera Rive Gauche.
Je décide de reprendre mes occupations de collégien en vacances, c'est-à-dire, baignade avec les copains du Moulin de Bord et retour vers 18 heures en rapportant le pot à lait que quotidiennement une fermière du Pêchereau laisse à notre intention dans le couloir de la bijouterie Minier, rue Grande.

Je descends, sans souci, étonné de trouver déserte la Place de la Mairie. J'apprends néanmoins que les maquisards sont aux prises avec des soldats allemands, qu'ils auraient distribué des armes aux volontaires, mais qu'il n'y en a plus.

Je décide de récupérer le précieux pot à lait et de remonter au plus vite au Merle Blanc. On entend claquer quelques coups de feu et je me revois, franchissant le pont de chemin de fer, en me baissant le plus possible, car quelques balles sifflent au dessus de nous.

C'est sans doute une de ces balles perdues qui atteindra mortellement le père de mon camarade d'école : Mr BOSSOUTROT en haut de la rue Ledru-Rollin.

…. Vers 19 heures, une voisine m'appelle observer de sa fenêtre au premier étage. Elle prétend avoir vu des soldats allemands patrouiller dans les vignes (à l'emplacement du Collège) je n'ai rien vu de bien précis si ce n'est des formes indécises et entendu des éclats de voix.

Le 10 juin au matin

Mon père a appris ce qui s'est passé et je descends avec lui pour proposer notre aide. On nous envoie, avec des voisins dans les vignes. Nous ramenons sur une charrette à bras (un diable) le corps d'un maquisard tué par des éclats de grenade. J'apprends que sa famille habite au Vivier.
Nous déposons son corps près de quelques autres, à même le parquet recouvert de sciure de la petite chapelle S^{t} Joseph, rue Ledru-Rollin (actuel parking).
De là, nous sommes descendus à la Chapelle S^{t} Benoît où beaucoup de corps sont rassemblés. Il y a du sang partout, sur la sciure, ce premier contact avec la réalité de la guerre est insoutenable.
Très choqué, je n'y retournerai pas l'après-midi, encore que j'apprends qu'on y a déposé le corps d'un cousin fort éloigné, André ROUER, tué en combattant en Ville Haute.
J'ai ensuite participé aux funérailles, très émouvantes, il y a des photos qui laisseraient supposer que j'y étais avec d'autres, assurant une sorte de service d'ordre.

Cécile BERTRAND-GUY

A cette époque, employée au téléphone au central d'Argenton qui se tenait au 1er étage de la Poste, je devais, le 9 juin 1944, prendre mon service de 8h à midi et de 19h à 22h.

Habitant rue Grande, vers 7h45 j'arrive sur la place de la République en pleine effervescence. La mairie était investie par de nombreux jeunes et moins jeunes. Je dus montrer mon laissez passé pour pouvoir gagner le central téléphonique ou l'on entre par l'arrière de la Poste.

Là, il y avait quelques résistants ayant l'intention de saboter les installations. Les personnes du service qui étaient là arrivent à les persuader qu'eux même pourraient en avoir besoin et nous promettons de ne pas répondre aux appels de crainte de tomber sur des Allemands. Un jeune armé d'un revolver reste avec nous pour nous surveiller.

Pendant ce temps avait lieu l'attaque du train.

Dans la matinée eurent lieu quelques arrestations dont au moins 2 filles (mes souvenirs sont assez confus).

Dans l'après-midi, un convoi allemand arrivant de Châteauroux était pris à partie par les maquisards près de la fonderie du Moulinet. Ce combat fut un peu plus long, il y eu 2 Allemands tués et des blessés que les soldats emmènent lors de leur replis.

Les maquisards récupèrent deux camions qu'ils ramènent en ville sous les applaudissements et les cris de joie des habitants.

A 19h je retourne à la Poste pour reprendre mon service.

Nous n'étions que deux, Madame CHARBONNIER et moi-même et toujours un jeune résistant armé d'un revolver et dans son atelier au 1er étage Monsieur ARNAUX du service entretien téléphone.

Bientôt nous entendîmes de nombreux coup de feu. Sortant sur le petit balconnet d'angle dernière la Poste, nous voyons les balles qui sifflaient le long du mur, allaient frapper une tôle au dessus du portail situé entre les magasins de Madame FIOLE et Monsieur CHATEAU.

Voyant ce qui se passait nous décidons que Madame CHARBONNIER parte retrouver ses petits enfants de 4 et 7 ans chez elle, rue de la Gare.

Quant au jeune maquisard, je lui indiquai un chemin détourné par la rue Rosette pour qu'il puisse gagner la campagne ? Je n'ai jamais su ce qu'il était devenu.

Le receveur m'invite à entrer dans son appartement dont une porte donne dans le central pour voir ce qui se passe sur la place de la République.

Nous entendons une explosion, à ce moment il n'y a rien sur la place ; arrivent 2 Allemands par l'avenue Rollinat qui s'installent l'un au coin du Pourquoi Pas et l'autre met une mitrailleuse prête à tirer vers l'avenue Rollinat dans les grilles du Central Hôtel. Ensuite c'est tout un groupe d'Allemands qui arrivent sur la place.

Complètement inconscients de ce qui se passe, nous descendons sur la place avec le receveur où nous retrouvons Monsieur ALASŒUR le boulanger, Monsieur CHATEAU capitaine des Pompiers et son fils.

Nous voyons de la place la maison à l'entrée de Maroux qui brûle. C'est tout près de chez mon grand-père, je me demande ce qu'il devient. Un Allemand nous dit en français : « nous allons fouiller toutes les maisons pour trouver les terroristes. Celles qui n'ouvriront pas nous les ferons sauter et nous allons rassembler la population vers l'église. »

Je suis remontée très vite au central prête à faire ce que m'avait dit Monsieur BERLAUD le vérificateur. Sous une lame de parquet il me suffisait de tirer un fil pour tout couper au cas ou les Allemands monteraient.

Quelques temps après je vis passer un groupe d'Argentonnais encadrés pas des Allemands et se dirigeant vers le Champ de Foire.

La nuit se passa mais je n'étais pas trop rassurée. J'ai bien essayé de lire « Manon Lescaut » mais j'avoue n'y avoir rien compris ni rien retenu.

Vers 7h du matin, j'entendis passer les Allemands qui prirent l'avenue Rollinat puis les otages libérés. Le téléphone a sonné à ce moment, je répondis, c'était la Clinique Cotillon qui demandait Châteauroux afin d'obtenir de l'aide.
Mes remplaçantes arrivant de Saint-Marcel ne savaient toujours pas ce qui s'était passé.
Je me rendis aussitôt chez mes parents rue Grande où ma mère était fort inquiète de mon sort. Là je trouvai mon grand-père âgé de 83 ans qui venait d'arriver de Maroux avec un quignon de pain moisi sous le bras et complètement déboussolé, n'arrêtant pas de dire : « Ils étaient deux, un grand grand, je lui disais « Pardon, Pardon », ils ont fait sauter ma porte et ils tiraient partout partout. »

Avec une réfugiée alsacienne, Suzanne TUFFERY qui habitait la maison, nous décidons d'aller voir ce qui c'était passé. Passant par le Vieux Pont et la rue Notre Dame, nous arrivons à l'entrée de Maroux sans rencontrer âme qui vive. Nous entrons chez mon grand-père, effectivement, sa porte avait été ouverte avec une grenade, la déflagration avait envoyé sauter la casserole de soupe au plafond et nous trouvons des balles partout, les assiettes de son vaisselier sont toutes brisées et dans sa chambre c'est la même chose.
D'après ce que Grand-père nous a raconté, il était dans son lit. Comment n'a-t-il pas été blessé ? Nous n'avons pas compris. Toujours est-il qu'il ne s'est jamais remis et lui qui avait les idées si claires n'a jamais recouvré totalement la raison.

En sortant de chez lui, regardant vers Maroux, nous vîmes les trois gendarmes tués en travers de la rue, le crâne ouvert. Ce qui nous fit un grand choc.
Je ne me souviens plus comment nous sommes rentrées rue Grande.

Au cours de la matinée après que la Croix Rouge et d'autres volontaires ont retrouvé tous les morts, nous apprenons le désastre.

Lothaire KUBEL

Septembre 2004.

Lors de la récente commémoration des tragiques évènements du 9 juin 1944 à Argenton, j'ai revu en pensée avec 60 ans de recul, les différents tableaux de la pièce qui s'est jouée à ce moment.
Dès le 6 juin, jour du débarquement en Normandie, le Directeur du Collège, Monsieur VIOLETTE, envoya tous les élèves « en vacances » à quelques exceptions près : surveillants, quelques grands élèves, des juifs…
En apprenant l'attaque du train par les GMR et un groupe de résistants, je me suis souvent demandé si cette opération était indispensable, ou du moins si elle n'était pas prématurée….
Alors que j'allais partir à vélo à Saint Benoît, avec mes amis MARSOUIN et MERCIER, nous sommes interpellés par BACH, un chef de la Résistance locale, qui nous demande d'aller chercher des munitions à Bélâbre, une camionnette est à notre disposition... Maigre récolte : quelques fusils de chasse et des cartouches.
Mes amis n'ont pas le temps de me chercher pour un second « voyage », car je me trouvais au fond de la cour du commissariat, m'entretenant de la situation avec le capitaine MER. Il y a beaucoup de monde dans cette cour.
Resté seul, je me rends à l'hôtel de France d'où j'entends, environ une heure plus tard les premières très lointaines détonations. Que faire ? Partir en direction de Saint-Marin et Conives, ou rentrer chez moi, à la librairie BRUNAUD où j'avais ma chambre ? Il pouvait être 19 heures ou 18 heures trente – avec le décalage de deux heures, il faisait jour jusqu'à presque 23 heures.
Je décide de rentrer, longe les murs dans une ville absolument déserte, marque un bref arrêt au coin du café de la Promenade (FAUCHON) pour voir s'il se passe quelque chose sur le Pont-Neuf et au delà….Rien, bien que les coups de feu semblaient très proches, traverse rapidement et suis chez moi. Ouf !

C'est pendant cette dernière heure – approximativement entre 19 heures et 20 heures- que le groupe de tueurs SS, des témoins les ont comparés à des bêtes sauvages, arrêtés un moment par les résistants en haut de la côte de Châteauneuf, s'est acharné dans les maisons sur des civils innocents. C'était l'horreur quand on sait que l'on a compté quelques 50 morts, rien que çà ! C'est pendant ce laps de temps que les voyageurs des trains immobilisés ont été pris comme otages, emmenés au Collège, où ils retrouvaient élèves, surveillants et personnel qui allaient tous partager le même sort.

De retour à la librairie, je compte dans la cave : Jérémie, son épouse et leur quatre enfants (dont Pierre, bébé de quelques mois), leur bonne Rosette, Madame FELDMANN, Mademoiselle ARICKS, des locataires ainsi que André LEE, un GMR qui avait fait le coup de feu toute la journée et à qui j'ai conseillé de se mettre en « civil » et de se débarrasser de son colt).

Jérémie était sorti seul pour se rendre compte de ce qui se passait. A peine un quart d'heure plus tard, Lee et moi sommes invités à sortir de la cave…« Raus, Raus ! »
Dans la librairie deux jeunes SS sont en train d'emporter des appareils de photos. Je les regarde, puis leur dis sans élever la voix, en allemand : « mais que faites-vous ? Voyons, on ne vole pas dans l'armée allemande ». Stupéfaction évidente, mais je crois avec le recule, qu'ils étaient surtout surpris par le fait d'entendre parler allemand, plus que par le sens de mes paroles. Un 3° près de la porte d'entrée du magasin s'écria : « il parle l'allemand, celui-là, il faut le conduire auprès du chef ». C'était à mon avis, un tournant car de futur otage en sortant de la cave, je deviens interprète.

Le chef, un grand gaillard maigre plus âgé que les autres, « *Feldwebel* » (adjudant) je pense, se tenait au milieu de l'avenue Rollinat, et j'aperçus devant le dispensaire une centaine d'hommes alignés. L'accueil fut brutal : « Terroriste, Partisan, Salopard… » Il vociférait plus qu'il ne parlait, excité, alors que paradoxalement, les autres soldats autour de lui semblaient calmes. Il se calma quelques peu quand je lui ai dit que j'enseignais l'allemand dans le grand établissement sur la colline. Parmi les otages alignés je reconnus des amis (LOCHET, FOURNAL), de surveillants (BIRER, COMBY) et les

CASTELLES père et fils eux aussi des hommes du quartier. Les voyageurs du train étaient les plus nombreux.

Le *Feldwebel* veut rassembler tous les hommes ! Entouré par 4 SS, je pars pour la Mairie pour ramener cette fameuse cloche qui devait servir à ce rassemblement ! Imaginez la scène : KUBEL au milieu de 4 gars, devant la mairie évidemment déserte et ne sachant qui est le sonneur (ce qui était vrai), puis alertant le boulanger Alasseur, qui, me connaissant, ouvre son magasin tout comme le charcutier BRUNET un peu plus tard. Les SS veulent payer baguettes et saucisson.
-. « Non, non, dis leur que ça ne coûte rien »
Surgit alors un autre SS plus âgé, qui voulait faire remettre un verre à une montre-bracelet ; c'est le vieux monsieur PETITPEZ qui ouvre sa bijouterie et qui s'en chargera. les SS achètent un bracelet, des boucles d'oreille…et payent. Enfin le plus âgé sort son portefeuille pour montrer des photos de sa femme et de ses deux enfants. Souvent je me suis demandé si cet épisode était bien réel, et je crois que si on montrait une telle séquence au cinéma – dans un film genre « Grande Vadrouille » -les spectateurs s'amuseraient bien, en se disant : on peut tout imaginer dans un scénario !

Et pourtant la situation était grave ! Bien plus tard je me suis posée la question : comment les soldats auraient-ils réagi si les commerçants n'avaient pas ouvert leur magasin, ces commerçants qui comme moi, ignoraient tout des massacres de la route de Limoges.

Revenus au dispensaire, les otages étaient toujours là, mais pas de « *Feldwebel* »…et il n'a plus été question de la cloche. La nuit était pratiquement tombée. En colonne, et en route pour où ? Ce sera pour la maison DUPLAIX, au Petit Nice, Cc de la Compagnie SS.
Le garage au fond de la cour était déjà occupé par une vingtaine de cheminots pris dans le quartier de la gare (avec le chef de gare, monsieur VAUTRIN). Tout le monde assis entre la maison et le mur extérieur, deux sentinelles à l'entrée de la cour. A ce moment on entend un coup de feu (deux selon certains) de l'autre côté du mur. J'étais assis à l'angle de la maison, à environ 3 mètres de nos gardiens et j'entends l'un dire à l'autre « demain on les placera sur le mur et on les prendra comme cible. »
La nuit, fraîche avec quelques gouttes de pluie, se passe sans incident majeur. Une longue nuit sans sommeil. On entendait parler et rire à l'intérieur de la maison. Au lever du jour, un officier sort : un grand blond, vêtu comme pour aller à la parade. Casquette, culottes de cheval, bottes, épaulettes brodées avec 2 étoiles. C'est un capitaine (*Hauptsturmführer* chez les Waffen SS). Il décide d'un contrôle d'identité : le capitaine commence par le groupe de la gare ; Monsieur VAUTRIN, un Mosellan qui parle bien l'allemand sert d'interprète. Puis le capitaine m'appelle pour les otages du dispensaire. Pour tous ceux qui pouvaient présenter une carte d'identité en règle (vraie ou fausse), c'est à dire pour la majorité, aucun problème…Visiblement il ne cherchait pas de coupables à tout prix. Pour ceux qui n'avaient pas carte d'identité, élèves, surveillants, voisins qui avaient été sortis de leur maison…) il suffisait que je lui dise que je les connaissais. Il en fut de même pour les frères THIMONNIER, et je ne m'explique toujours pas comment ils se sont trouvés dans ce qu'on a appelé « le mauvais groupe », de l'autre côté du chemin. Et cela restera pour moi un douloureux mystère. Il y avait derrière nous les deux blessés du train militaire attaqué la veille (dont un barbu qui portait un casque et qui a, semble-t-il désigné deux ou trois otages qui auraient participé à cette attaque…). Pour les six soldats du 1er régiment de France, il n'y avait rien à faire.

Tout semblait terminé lorsque Jérémie Brunaud m'a rendu attentif sur le fait qu'un voisin, monsieur BEAUVAIS se trouait dans le groupe de l'autre côté du chemin, derrière les camions. Je suis sorti de la cour pour aller trouver le capitaine et il a fait sortir monsieur BEAUVAIS du groupe. Enhardi, j'ai essayé de plaider la cause d'un vietnamien dont je savais qu'il n'avait pas pu participer à l'attaque du train. La réponse fut celle-ci : « Mon bon monsieur, c'est mon affaire ». Ce n'était pas la peine d'insister. Dans le même ordre d'idées, j'ai lu plusieurs fois dans des articles concernant cette triste journée, que KUBEL avait négocié toute la nuit pour faire libérer les otages. C'est évidemment faux,

car il n'y avait rien à négocier, et cela s'est d'ailleurs passé à partir du lever du jour. Je ne pouvais qu'expliquer et répondre à l'une ou l'autre question….

Un silence pesant régnait dans la cour du pavillon DUPLAIX lorsque le convoi des SS s'est mis en route vers 7 heures 30. Quelques minutes auparavant, le capitaine m'avait appelé pour me dire que nous pourrons quitter les lieux dans une demi heure. Quelques vingt minutes plus tard, la longue colonne des ex-otages se mit en route vers la ville et le collège, soulagés certes, mais surtout tristes en songeant à ceux qui avaient été emmenés et que, hélas, on ne reverra pas vivants !

Lothaire KUBEL
Septembre 2004.

Monsieur Kubel rapporte encore que des témoins « avaient remarqué la différence de comportement des groupes SS, « les bons », « moins bons » et « méchants tueurs » ! Cela tient à la diversité du recrutement, imposé par la guerre et les pertes, des Waffen SS. Ces derniers étaient une armée parallèle à la Wehrmacht au départ formée uniquement par des volontaires et engagée au moment de l'invasion de la Russie en 1941. En 1944, après de lourdes pertes sur le front de l'est, le division Das Reich fut complétée par de jeunes recrues non volontaires, ce qui explique la présence de jeunes Alsaciens incorporé de force….Un drame pour l'Alsace. »

Jacqueline BRETON-MONSACRE

C’est au environ de 16h30 que nous avons entendu les premiers coups de feu. Nous étions réunis avec des voisins proches de la rue Saint-Jean. Cette maison avait une porte dont la partie supérieure était vitrée, ce qui permettait de voir qui passait dans la rue Saint-Jean. C’est donc d’ici que nous avons vu descendre de cette rue, dont le côté donne sur la rue des Rochers Saint-Jean, par des rochers et de la végétation où ils s’étaient cachés trois hommes du maquis, dont un portait une arme. Ils cherchaient une sortie sans se douter que les Allemands étaient tout près. Quand ils sont arrivés à note hauteur, nous avons ouvert la porte, et le plus jeune des maquisards (17 ou 18 ans) est entré, le voisin de la maison en face en fait autant, mais le troisième qui avait une arme a refusé car cela était trop dangereuse au cas où…
Il a continué jusqu’au bout de la rue, mais les Allemands qui étaient postés sur la petite place de Châteauneuf ont ouvert le feu. Blessé il a pu se traîner quelques mètres plus bas en appelant sa mère, ils sont arrivés en criant et ils l’ont achevé, le jeune homme était André ROUET.
Pour les deux autres maquisards, au milieu de la nuit ils ont regagnés les Rochers Saint-Jean et par la suite nous avons appris qu’ils avaient rejoint un maquis en Creuse.

Témoignage de madame Mangaud sur la journée du 9 Juin 1944

"A cette époque, j'habitais rue Auclert-Descottes, presque à l'angle de la rue Paul Bert. J'étais mariée, mon mari était facteur à la Poste d'Argenton

Mon père, monsieur Deschaumes habitait rue de l'Abattoir une maison que je possède toujours, maison comportant un assez vaste jardin en forte pente vers la colline au-dessus. Ce soir là, mon mari avait rejoint mon père dans son jardin et l'aidait à cueillir des guignes. Arriva un moment où mon père entendit de fortes rafales d'armes à feu, dont il identifia facilement le bruit caractéristique, ayant lui-même fait la guerre de 1914-1918 dont il est d'ailleurs revenu grand blessé.

A ces bruits, il dit à mon mari :"partez vite, cela va mal, rentrez vite chez vous, dépêchez vous". Mon mari enfourcha donc son vélo à toute allure et rejoignit le domicile en passant par St Benoît et la rue Paul Bert et escalada le mur arrière de la propriété de Mme de Lagarde qui donnait chez nous, puis nous nous dissimulâmes au plus loin des fenêtres donnant sur la rue.

Pendant ce temps-là, mon père était redescendu du jardin et était rentré à la maison et, sans se douter que les Allemands se répandaient dans la rue de l'Abattoir, il sortit de la maison avec un seau d'aliments pour donner à manger à son âne, qui se trouvait dans la grange collée à la maison mais sans communication avec elle. Au moment où il ressortait de la grange pour regagner la maison il fut abattu d'une rafale d'arme automatique (lorsque son corps fut ramassé, il avait encore la clef dans la main). La maison porte toujours les marques des balles qui ont tué mon père. Au même moment monsieur Pasquet, coiffeur dont la boutique était un peu plus loin, ouvrit sa porte pour voir ce qui se passait et fut aussitôt abattu.

Rue Auclert-Descottes nous entendions les Allemands passer car ils tiraient systématiquement dans les portes et fenêtres à hauteur d'homme. Ils allèrent jusqu'à la clinique Cotillon me semble-t il, mais d'après ce que j'ai entendu dire le lendemain ils ne tuèrent aucun malade, cherchant seulement s'il y avait des blessés par balle, qui auraient pu être des résistants. Seul un monsieur de Celon qui passait devant la clinique fut abattu. Ils ne rentrèrent dans aucune maison.

N'entendant plus de bruit le lendemain, mon mari se rendit aux renseignements à la Poste et c'est là qu'il apprit ce qui c'était passé. Je me rendis quant à moi le plus vite possible rue de l'Abattoir et je vis le corps de mon père, qui avait été ramassé avec les autres, allongé sur une table de la buvette voisine de la maison, où ils avaient tous été rassemblés.

La Municipalité prit ensuite les choses en main, et avec toute la tristesse que vous imaginez, j'ai assisté aux obsèques de mon père"

Paule ROGER fille de Paul ARNOUX

« Je me permets de vous relater mes souvenirs du 9 juin 1944. J'avais lors de cette tragédie 18 ans.
Nous étions partis de Paris le 6 juin 1944 sans savoir que le débarquement avait eu lieu. Après que le train est été mitraillé à Toury puis à la Ferté Saint Aubin nous sommes arrivés en gare d'Argenton sur Creuse dans l'après-midi du 8 juin où le train fut stoppé car le maquis avait attaqué et pris un train de munitions. Le maire de l'époque nous a tous fait descendre et nous a conduits à l'école départementale où nous avons passé la nuit. Le lendemain matin les Allemands sont arrivés fous de rage, nous ont pris comme otages et nous ont conduits aux bords de la rivière et dans un garage. Ils ont séparé les femmes des hommes et ont commencé leur terrible massacre. Ils frappaient aux portes des maisons et la personne qui se présentait pour ouvrir était tuée d'une balle dans la nuque.
Dans une maison après avoir frappé la porte s'est ouverte puis elle s'est refermée doucement alors ils ont pris des grenades et l'ont faite sauter. C'était horrible entre le bruit, les cris et l'incendie qui s'est déclaré. Puis j'ai vu un facteur qui devait rentrer de sa tournée en vélo, il a été pris à partie, descendu de son vélo sauvagement et tué lui aussi d'une balle dans la nuque ce qui a fait sauter toute la boîte crânienne et ces soldats qui avaient un chien ont fait dévorer son cerveau par la bête. C'est une image qui ne m'a jamais quittée.
Ils ont frappé à la gendarmerie, un gendarme a ouvert il a été tout de suite rudoyé puis un deuxième gendarme suivit d'un de ses fils a été pris. Son deuxième fils voulant embrasser son frère a lui aussi été gardé.
Par la suite une personne est venue, a beaucoup parlementé et on a relâché les femmes et les enfants, mais ils ont gardé les hommes dont mon père pour un contrôle d'identité à Limoges. Ils ont été fusillés près de Limoges, carrières de Gramagnat, route du Malabre (?) Je ne sais pas combien ils étaient au moins dix. Je puis vous dire qu'ils ont été torturés car sur les photos anthropométriques ils étaient méconnaissables. Pour mon père on avait mis âge approximatif 30 ans, il en avait 49.

Ma mère et moi-même pour pouvoir reconnaître le corps d'après un numéro, on nous a présenté le revers de son veston, un morceau de son pull, un morceau de sa chemise, sa ceinture et son porte-monnaie. Le lendemain de ce massacre on est venu nous dire dans l'école que l'on recherchait les familles des otages de Limoges.
Prises de peur ma grand'mère, ma mère et moi sommes parties à pieds et avons marché le plus possible en nous cachant dans les bois au moindre bruit. Nous sommes allées à Ruffec le Château où le curé de la paroisse nous a recueilli et trouvé un petit logement. Sans aucune ressource, je suis allée à la préfecture du Blanc, où j'ai pu obtenir l'aide aux réfugiés. Nous sommes restées à Ruffec jusqu'à la libération de Paris (fin août 1944).
C'est un épisode de ma vie auquel je ne puis penser sans que les larmes perlent aux yeux. »

Lettre de Maurice BOURDIN au lendemain du 9 juin

J'écris pour me désennuyer. J'attendais Gégé, mais ne le voyant pas venir je me doute qu'il y a quelque chose de changer depuis ce matin. J'apprends en effet, à l'instant, que des patrouilles circulent en ville. J'apprends aussi qu'il y a de nombreux morts. Des personnes viennent d'ici apprendre à une personne la mort de son mari et de son beau-frère. Il y eu a beaucoup d'imprudents qui n'avaient rien à faire dans la bagarre. Ils auraient dû rester dans leur cave et non dans les rues.

La dernière personne à qui j'ai causé dans Argenton a été tuée sans doute quelques secondes après. Rue Auclert Descottes, tout un attroupement était sur les trottoirs. Alors que déboulant en vélo de la rue du Point du Jour ; je n'avais que le temps de gagner la Grenouille. J'ai eu bon flair et sans mon vélo, je serais sans doute à la chapelle de chez les Sœurs. Quelle tuerie et pourquoi ? Les initiateurs sont grandement responsables. Comment les choses se sont-elles passées ? Je ne le sais sauf à la base. Je revenais de chez les meuniers qui devaient livrer leur farine le soir ou le lendemain. Auparavant, j'avais vu tous les boulangers et pour qu'Argenton ne manque pas de pain, j'allais au Moulin Neuf, puis chez Gay à la Croix.

Là, je me rappelai que je devais retourner au Vivier au Moulin Feuillade, je fis donc demi-tour. Heureusement, car autrement j'en serais revenu par les Baignettes et aurai posé mon vélo en passant. En arrivant place de la Mairie, ça commençait à canarder route de Châteauroux. On annonce 3 camions allemands. Le premier voyant un barrage s'engage sur la route du Bélier, mais là aussi il y avait un barrage, de sorte que coincés, les hommes descendent et commencent le feu. Les deux autres camions ont paraît-il rebroussé chemin. Une grande bataille s'engage (bilan, le camion est pris, mais il y a 4 morts paraît-il chez les Français). Peu de temps après on arrête un suspect à Saint-Paul.

Des motocyclistes arrivent du Pont-Chrétien, on annonce des blindés venant de Scoury. Mais la chose devait se savoir déjà car une voiture est partie pour Guéret pour réclamer des automitrailleuses. Ça commence à sentir la faiblesse de la Résistance. Je vois sur la place des tas de gens en qui je n'ai pas un liard de confiance qui vont, viennent causant avec tout le monde. Tout à coup ça commence à péter côté Châteauneuf. On entend distinctement un canon de 25 ou de 37 puis les mitrailleuses. Des hommes descendent demandant du renfort. Maintenant c'est l'affolement, des ordres, des contre-ordres se succèdent. Quelques voitures montent avec du renfort. Le grand Responsable n'a pas vu juste et est débordé. La fusillade se rapproche, c'est indéniable. Je vais à Saint-Etienne à l'Usine et reviens. Je m'arrête au GMR. Le grand Responsable est là, ainsi que le marchand de meubles. On distribue des munitions, des hommes demandent en sortant comment on fait pour faire marcher leurs armes, c'est inouï !

Les prisonniers militaires et civils sont entassés dans un camion ; on va les diriger vers la route de la Châtre. Je monte au Pont de Saint-Paul, mon vélo m'embarrasse, je voudrais le poser chez ma mère la rue est prise en enfilade et les balles viennent s'aplatir sur le pont et les murs. Une femme a dû être blessée vers chez Mme BRUNEAU. Pourtant le camion est prêt. Tout entouré de maquisards il monte la rue Barra et s'engage dans la rue de Saint-Paul. Le tir semble avoir changé de direction et le camion s'éloigne sans mal.
Que vais-je faire ? Je ne vois plus les responsables. Je redescends au GMR en laissant le vélo chez quelqu'un. Tout le monde fuit, sauf quelques gars qui sont à l'entrée de la rue Gambetta. L'un d'eux me dit que BERJA est blessé en pleine poitrine et au pied et l'a laissé sur place. Or LOCHET devait être avec lui. Je remonte au pont de Saint-Paul. Je vois le Dr GARNIER sortir de la clinique en vélo. Je prends une décision : je vais tenter de rentrer à la maison. Il n'y a personne sur la place. La bataille a l'air de se faire avenue Rollinat et vers Marroux. Je reprends mon vélo et traverse en vitesse. Je suis le chemin de halage et descends par chez Boutin. Je traverse la place et prends la rue Grande, les balles pleuvent de partout, où ai-je mis les pieds ? Je longe le côté droit, en face chez DETROIT, j'aperçois un Allemand tournant le dos chez COMPAGNON et faisant face au Vieux Pont. Je retourne, mais il m'a vu, il crie à tue-tête et j'essuie une rafale, mais je suis déjà passé dans la rue du Point du Jour. Je fonce à toute pédale. Et c'est la rue Auclert Descottes où il y a peut-être 10 ou 15 personnes vers chez GIRARD. Je m'arrête, leur dit de se

planquer, je cause au Dr GARNIER puis au maçon (qui a été tué) je file vers la Grenouille mais il y a le train sur la ligne de la Châtre. Certainement qu'ils vont venir par là. Je regarde puis je me risque. Alors je fonce. Je prends le Petit Nice mais je suis à découvert. Je n'ai plus un poil de sec. Je descends au pont de la fonds Pie VII face à face avec un camion allemand. Mais c'est impossible qu'ils soient déjà là ! En effet le camion est vide c'est celui qui a été pris dans la soirée.

Après, c'est presque la fin. J'ai marché toute la nuit et suis très loin de chez nous mais je respire.

Pourquoi serais-je avec les autres chez les Sœurs ? Parce que si je n'avais pas eu mon vélo je n'aurais pas eu envie d'aller à la maison et je serais allé route de la Châtre où les autres ont trouvé la mort. J'apprends que le marchand de meuble est du nombre. Il y a des gens qui ont de grande responsabilité il faudra qu'ils rendent compte.

Lettre de Maurice BOURDIN au lendemain du 9 juin.
Habitait rue Victor Hugo et appartenait à l'A.S.
2 fils dont Gérard (Gégé) né en 1929, agent de liaison de la résistance.

Monique TAIMIOT, épouse TREFAULT

Pour une enfant de 12 ans, ce devait être un beau jour comme les autres. Les vacances approchaient, le soleil brillait ce matin-là, malgré la guerre, malgré l'incertitude ! Pourtant, depuis l'annonce du débarquement en Normandie, nous sentions bien malgré notre âge, un frémissement d'espoir autour de nous ; les adultes semblaient différemment.

Confirmation de cette impression : l'arrivée d'un groupe de maquisards par la rue de l'Abattoir, en arme. Premier arrêt devant notre maison et celle de ma camarade Francette ; premier coup de feu, parti accidentellement : pas de blessé, mais stupeur dans le quartier.

Nous habitions au rez-de-chaussée du n° 32 avenue Rollinat, le premier étage était occupé par des réfugiés lorrains, propriétaires de pépinières en Lorraine et cousins de la famille HULOT, elle-même hébergée chez les TRAPLOIRE à l'Auvergnier. Dans cette maison, nous étions très proches les uns des autres. A l'heure des informations, les Lorrains descendaient chez les Berrichons pour écouter les nouvelles à la radio, avertis par le portable de l'époque, c'est-à-dire 3 coups de manche à balai au plafond. Ensuite le lorrain Henri DIDION, nous faisait un numéro de valse viennoise qui se terminait par un « Heil de Gaulle » retentissant, ce qui mettait sa femme en transes (les Grandes Oreilles traînaient partout).

Au cours de la matinée, des nouvelles diverses et contradictoires se répandaient ; la fièvre montait partout : on parlait d'un train pris par les maquisards. On disait qu'on enrôlait tous les hommes volontaires, et mon frère, âgé de 18 ans, enrageait de ne pouvoir aller s'inscrire sur la liste ouverte au commissariat (pas question sans autorisation parentale). Notre père, à cette époque, était évadé du S.T.O. et vivait en clandestin chez le docteur LANBADE à Saint Gaultier (planque fournie pas le docteur GARNIER).

Que d'excitation mêlée de crainte pour des enfants de 12 ans !

L'inquiétude gagnait tout de même du terrain chez les adultes. Surtout lorsque, dans l'après-midi, Henri DIDION, franchement inquiet en revenant chez lui, nous dit qu'un camarade qui partait en side-car vers la route de Limoges a vu une voiture allemande faire demi-tour et retourner vers cette ville ; comprenant par les représailles, il conseille à mon frère de partir, lui-même prend la fuite par le jardins, Gérard aussi. Il ne restait que deux femmes et une fillette dans la maison : madame DIDION, ma grand-mère et moi.

Je ne sais plus à quelle heure le cauchemar a commencé. Les tirs entendus depuis quelques temps se rapprochent. La peur saisit tout le monde. Madame DIDION et Grand-mère ferment les volets. Derrière les persiennes, nous assistons au déplacement d'un groupe important de personnes avec des enfants, effrayés, qu'on pousse à l'intérieur du garage CHAVEGRAND, en face de chez nous.
On entend des cris, des pleurs.

La rue commence à se remplir de fumée acre. Nous ne savons pas qu'il s'agit alors des occupants d'un train de voyageurs, bloqué en gare. Nous sommes alors au cœur de l'enfer, une mitrailleuse est installé au carrefour et balaye l'avenue Rollinat. Nous voyons des soldats allemands démolir les portes et entrer dans les maisons.

Tout à coup, un coup de crosse retentit dans notre porte. Madame DIDION ouvre, un soldat allemand, peut-être un S.S., grand, plutôt blond, est au milieu de la cuisine. Il dit : « *Messieurs ?* », file vers la chambre, ouvre les armoires et avec son arme, écarte les vêtements. Madame DIDION dit : «Non, ici pas de messieurs, ils travaillent en Allemagne ». Il fait un signe de tête et ressort, après avoir visité le premier étage.

Terreur rétrospective ! Ouf…

Nous laissons la porte ouverte pour montrer que la maison a été visitée. A partir de là, tous les hommes du quartier sont réunis et emmenés. Nous voyons partir monsieur DEGAY, monsieur CHAVEGRAND et bien d'autres. On entend des ordres lancés en allemand.

Quelques instants se passent, puis un autre soldat allemand entre, ma grand-mère recommence le même discours : « Pas de messieurs ici. » Mais celui-ci ne cherche pas la même chose. Il nous fait comprendre par geste qu'il cherche des W.C. Problème !

A cette époque, comme dans beaucoup de foyers, les W.C. se résumaient à de petits cabinets au fond du jardin, avec de jolis cœurs découpés dans les portes. Chez nous, il fallait descendre au jardin par un couloir en pente. Le soldat allemand prend le couloir, et arrivé au milieu du jardin, pose son pantalon et fait ses besoins au milieu du carré de salades. A peu près au même endroit où, 4 ans plus tôt, une bombe italienne avait démoli notre puits et fissuré toute la maison.

Malgré cet épisode, l'enfer continue.
Toujours derrière les persiennes du premier étage, nous voyons des gendarmes d'Argenton, en uniforme, monter l'avenue Rollinat, les bras en l'air, poussés par les Allemands et se diriger vers la rue de Maroux.

Madame DIDION me repousse violemment de la fenêtre et dit, livide, à ma grand-mère : « Madame POIRON, ils vont les tuer. » Puis on entend des rafales !!

C'est à ce moment là, qu'à 12 ans, j'ai compris ce qu'était l'horreur de la guerre, sans savoir encore que parmi ces gendarmes, se trouvait l'adjudant CARMIER, le père de ma camarade de classe, avec qui je partageais le même bureau en 6ème.

Nous entendons une énorme explosion ; la maison située à l'angle de la rue de Maroux et la rue de l'Abattoir vient d'être détruite : poussière encore plus dense, flammes qui lèchent les décombres.

Nous étions clouées par la peur. Nous avons passé la nuit ensemble, toutes les trois habillées, dans la chambre de ma grand-mère. Nous n'avons pas dormi, mais avons prié toute la nuit.

Vers minuit, des coups dans le plancher nous apprennent que nos deux hommes, inquiets de notre sort, sont revenus par la cave et demandent des nouvelles. Nous communiquons avec eux par un trou dans le carrelage (vestige de la bombe). Nous les supplions de repartir, ce qu'ils font par la même voie des jardins pour atteindre le Plessis où habite une grand-tante.

Au matin la découverte du drame est une horrible épreuve pour toute la population.
A l'Ecole du dessin animée par l'abbé VILLAIN, j'avais une « Mère », comme aux Beaux-Arts, qui s'appelait Nicole AUBRY : tuée par les Allemands le 9 juin, avec sa sœur et sa mère parmi tous les martyrs de cette épouvantable journée.

Soixante ans ont passés, mais le tumulte effrayant et l'angoisse restent toujours palpables dans ma mémoire.

Pierre SAUVAGET

En juin 1944, j'habitais ARGENTON. Mon Père était directeur des Nouvelles Galeries, magasin maintenant occupé par l'enseigne ATAC. Nous habitions à l'arrière du magasin, contigu à la Poste, avec une grande cour donnant par un grand portail rue Auclert Descottes.

Un couple de retraités vivait sur le même palier M. et Mme DOUCET.
Un artisan Bourrelier, sommiers / Matelas avait un atelier dans cette cour M. PHILIPPON dont la boutique se trouvait en face du portail ;

Au mois de Juin, élève de l'Ecole Paul Bert, je préparais l'examen du BEPP qui devait me permettre d'entrer en 6e au Collège ? J'allais avoir 11 ans dans quelques jours.

Dès le matin du 9, la ville était en effervescence. Parti de bonne heure à l'école, on nous a demandé de rentrer à la maison.
Un train d'essence était bloqué en Gare d'Argenton, voie sautée, les Résistants s'étaient rendus maîtres de l'escorte, tuant un allemand.
Très vite, des personnes se sont regroupées place de la Mairie où un bureau de recrutement avait été ouvert. L'euphorie était générale, la ville était libérée, le drapeau tricolore flottait…
Des fenêtres du Ier étage du magasin, nous regardions cette foule joyeuse, insouciante, et tout évoluait dans une certaine pagaille.

Vers la fin de la matinée, ou le début de l'après-midi, un avion d'observation a survolé la ville et puis le bruit s'est amplifié rapidement : « les Allemands arrivent ! »
Des informations se répandaient que ceux-ci venaient de Châteauroux, que des arbres avaient été abattus pour bloquer leur entrée ;
Et alors des balles ont commencé à siffler en l'air. Mon père avait fermé en hâte le magasin, renvoyé le personnel, mais désirant envoyer son courrier journalier est sorti rue Auclert Descottes pour aller à la Poste.
Rentré, effrayé, il a pris conscience le lendemain matin qu'il avait échappé à deux balles, l'une dans un tuyau d'eau, l'autre en haut du portail.
Les bruits et explosions se sont succédés tout l'après-midi. Les balles sifflaient.
Notre voisin nous a conseillé de fermer les volets et de ne pas se mettre dans l'encadrement des fenêtres.

Et très tard le soir, le silence s'est établi. Personne n'a bougé dans l'attente…

Tôt le matin, mon père s'est risqué rue Auclert Descottes déserte. Un voisin lui a dit que le Docteur GARNIER avait échappé aux balles mais qu'un coiffeur situé plus loin dans la rue avait eu l'imprudence d'entrebâiller ses volets et s'était fait tuer.
Et puis les nouvelles se sont répandues accablantes, la stupeur, la peur ont figé la ville.

Mes parents m'ont interdit de sortir.

Ce n'est que plus tard que nous avons été nous recueillir devant les cercueils.
Les nouvelles d'ORADOUR sont arrivées. Les gens dans leur désarroi ont presque pensé avoir échappé au pire grâce à un professeur d'Allemand nommé CUBEL.
Plus tard, dès qu'une colonne d'Allemands était annoncée, la ville se cloîtrait…

Mes parents affolés m'ont alors envoyés à la campagne à un lieu-dit FOY commune de POMMIERS dans les alentours immédiats un maquis existait, vivant au contact des habitants.

Le 24 juillet, je me souviens d'un résistant qui me faisait des démonstrations de sa mitraillette Stern en tirant en l'air !

Un individu hirsute mal rasé est passé également ce jour-là cherchant refuge (.. ?) fut conduit. Pauvre type ou espion ? ? ?
Au moment du déjeuner, le 25 juillet, j'étais debout sur les marches de la maison quand sont passées sur la route deux voitures d'Allemands.
Frayeur transmise à mes hôtes sans beaucoup les émouvoir, quand une autre voiture est passée, et nous avons entendu les premières fusillades.
Pris de panique, nous avons fui vers une autre ferme en carriole.
Fuite qui a failli nous être fatale car nous nous sommes trouvé face à face avec une automitrailleuse allemande qui nous a apostrophés sans que nous donnions de réponse, et pour cause… La route fut longue avant de la voir disparaître dans la voiture à cheval où nous étions !

Durant la soirée et une partie de la nuit fusillades et explosions se sont succédées.

Le Maquis était attaqué pour délivrer les prisonniers d'Argenton.
Comment avaient-ils su ?
Combien de morts ?
A notre retour, 48 heures plus tard, les plus folles explications se répandaient.

J'ai demandé à une amie qui habite la région de questionner les anciens voisins. Peut-être voudra-t-elle bien me transmettre quelques lignes complémentaires que je vous adresserai ;

J'ai passé entre temps mon BEPP le 4 juillet et fit la rentrée suivante au Collège.
Nous étions 61 en 6^{e} notre directeur était M. VIOLETTE, notre professeur principal M. HEMERY, et notre professeur d'arithmétique M. CUBEL !

Pierre SAUVAGET
Fait à Bordeaux en Août 2004

Daniel Paquet

Le contexte politique du début 1944

En 1940, dès l'instauration du régime vichyste, Argenton fût une ville à 98% pétainiste (à nuancer toutefois, car Argenton à l'inverse de beaucoup de villes de mêmes importances, n'eut que très peu de dénonciateurs. A ma connaissance, une seule personne fût victime d'une dénonciation à la Gestapo).

L'évolution vers la Résistance se fit lentement mais juste avant le débarquement, la résistance à Argenton avait à peu près la physionomie suivante :

Le parti communiste et sa mouvance : F.T.P. – C.G.T clandestine - F.U.J.P.
Les M.U.R. dont le bras militaire était l'A.S.
Le G.C.R. (Groupe de Contrôle Radio) dont l'activité principale était le repérage des émetteurs clandestins
Le S.O.E. ou plutôt un petit réseau dépendant dont le responsable était Marcel BACH
En dernier lieu un réseau informel de personnalités locales.

Les activités de cette résistance étaient très diverses et pas du tout homogène.
Résumons :

1/ la mouvance communiste F.T.P. – C.G.T. - .F.U.J.P. – P.C. regroupée sous l'autorité d'une organisation appelée le « Front National » était très active. Cette activité partait de la distribution des tracts jusqu'aux sabotages plus ou moins importants. Les F.T.P. à Argenton bénéficiaient d'un apport important des cheminots gare et dépôts des machines, et d'un recrutement très composite, l'ensemble fortement structuré.

2/ les M.U.R. (Mouvements Unifiés de la Résistance) dont l'A.S. (Armée Secrète) dépendait. Son responsable fut pendant un temps un postier qui, lorsqu'on le contacta, répondit que son mouvement n'avait pas d'actions à entreprendre avant le jour J. pas la suite ce fut un gendarme RIOULLON qui prit la responsabilité de l'A.S. argentonnaise. Nous verrons son rôle après.

3/ le G.C.R. (Groupe de Contrôle Radio) dans l'esprit du Gouvernement de Vichy se devait être un organisme de repérage des émetteurs radios clandestins. En fait, la plupart des agents de ce centre étaient affiliés au R.C.R.A. gaulliste et s'il repérait bien les émetteurs clandestins c'était au bénéfice des alliés. Une autre de ses activités consistait à surveiller les autres organisations de la Résistance et je fus très étonné d'apprendre, à la fin de la guerre, par Georges COTINIERE que mes faits et gestes n'échappaient pas à sa surveillance.

4/ le S.O.E. (Spécial Organisation Exécutive) crée dès 1940 pour « foutre le feu partout en Europe occupée ». A Argenton, sans être des agents du S.O.E., trois personnes étaient disons, des correspondants. Il s'agit de Marcel BACH petit industriel, de messieurs LARDEAU et PERRIN, commerçant. C'est Marcel BACH, qui sur ordre direct de Maurice BURKMASTER, commandant la branche « F » pour France du S.O.E., alla récupérer les agents anglais Edouard et Richard MAYER venant d'échapper à une dénonciation. Le 3^{e} frère MAYER ne pu s'échapper. Arrêté par la Gestapo, il fut déporté et assassiné la veille de la libération des camps de concentration.

5/ un réseau informel composé de personnalités locales. Je n'ai aucune information sur ce réseau.

Les activités avant le débarquement

Le recrutement des F.T.P. fut facilité par un apport très important des cheminots notamment tous les agents du dépôt des machines avec à leur tête le chef de dépôt, GERBAUD. A la gare le sous-chef de gare coiffait un groupe important, dans la ville un autre petit groupe plutôt jeune. La structure militaire proprement dite fut mise en place par R. DESPAINS en janvier – février 1944.

Un certain nombre de sabotage furent commis en 1942-1943 mais notre ravitaillement n matériel était aléatoire et nous recherchions une source fiable. Ce fût fait, lorsque nos amis de l'A.S. de Saint-Gaultier nous proposèrent de nous mettre en contact avec le S.O.E. C'est Marcel BACH (voir plus avant) qui fut le premier interlocuteur de R. DESPAINS, à ce moment responsable des F.T.P. d'Indre Sud. BACH, abritait, chez lui, les agents qu'il avait réussi à récupérer à Limoges, et ès le premier entretien le S.O.E. accepta de nous fournir en armement à condition que nous assurions leur sécurité. Le commandant Edouard MAYER fut dirigé ainsi que la Radio Patricia sur Fresselines où ils furent hébergés chez MALDANT responsable de l'A.S. locale. Le capitaine Richard MAYER fut d'abord hébergé par un pâtissier, puis, pour un bref séjour dans une ferme de Chaillac puis jusqu'à la Libération chez madame et monsieur BOIRON de PRISSAC. Les déplacements s'expliquent par le fait que Richard émettait lui-même, avec son propre matériel et nous ne voulions pas qu'il risque un repérage.

La concrétisation de cet accord fût la réception d'un premier parachutage d'armes et de matériel sur un champ au lieu dit « la cabane à Paco » aux Nobles près de Saint-Gaultier, un champ et un bois sur trois hectares de terrain appartenait à la ferme située à 500 ou 600 mètres et tenue par une famille de républicains espagnols les PLA dont le fils Raimond était membre de notre groupe de Saint-Gaultier.

Le parachutage eut lieur en mai 1944. Son message de déclenchement était « une lotion de crêpe de Chine ». Nous reçûmes cette nuit-là : 3 bazookas avec 9 torpilles, 4 F.M Bren avec leur pièces de rechanges, des mitraillettes Sten, des carabines américaines, quelques pistolets et revolvers, une caisse de grenades quadrillées, une boîte de grenades Ghamon Plastic (excellent explosif brisant) avec des systèmes de mises à feu, 1 caisse de chaussures anglaises, 1 caisse de blousons de combat américains, 1 ou 2 caisses de ravitaillement (cigarettes, café soluble, aliments vitaminés), 1 petit poste de radio à quartz (uniquement récepteur). Cette liaison n'avait rien d'exceptionnel, c'était une dotation permettant d'équiper environ 60 hommes.

Le matériel fut stocké dans l'abri érigé à l'orée du bois. Comme nous entions que le débarquement allié devait se produire sous peu, il fût décidé que dès l'annonce de cette action, ce terrain servirait de camp de regroupement.

Le 6 juin dès l'annonce par la radio du débarquement nous avons commencé à nous regrouper et dès le début de l'après-midi nous déballâmes le matériel ci-dessus pour essayer de le mettre en service. C'était difficile à réaliser car certaines substances, certaines armes nous étaient complètement inconnues. Par exemple, cela peut paraître ridicule maintenant mais nous étions très perplexe devant les boîtes de café soluble, aucun de nous n'avait utilisé ce produit avant. Quant aux armes, à part la mitraillette Stern, elles nous étaient inconnues et, de plus, enduites d'une grosse couche de graisse difficile à enlever ; mais, bien que légères ces armes étaient très adaptées à la guérilla.

Revenons à notre camp, le soir du 6 juin nous sommes une vingtaine de jeunes, et continuons à recevoir quelques volontaires. Peu

Le 7 juin, Roland DESPAINS, réunit les responsables de groupes et nous informe qu'il vient d'assister à des réunions auxquelles participaient RABIER, responsable des F.T.P. argentonnais, RIOUALLON responsable de l'A.S. argentonnaises, GRUNEWALD lieutenant des G.M.R., BACH pour le S.O.E., deux autres dont j'ai oublié les noms, et nous tient ce langage :

« Il s'agit de neutraliser un train de ravitaillement allemand bloqué en gare depuis le matin du 7. Il ne peut pas bouger les voies étant coupées vers Celon et plus loin vers la Souterraine ; le S.O.E. m'a mis le marché suivant en mains : - ou vous attaquez le train avec vos maquisards

- ou nous faisons appel à l'aviation

on m'a promis : - un renfort de l'A.S. par RIOUALLON

- le passage des G.M.R. au maquis par GRUNEWALD
- une liaison d'armes pour le 8 après-midi par BACH
- enfin, si nous acceptons cette attaque, nous recevrons un parachutage de matériel cette nuit. »

Mais RABIER n'est pas d'accord et estime que les risques sont trop grands et DESPAINS, s'adressant à moi me dit textuellement : « tes parents qui sont allés se rendre compte sur place partagent l'opinion de RABIER. »
Après cette « conversation » nous n'étions pas du tout décidé, conscients de notre inexpérience. Ce qui fit basculer la décision fût l'écoute sur notre poste de radio à 19h15 du message annonçant le parachutage promis. La confirmation fût écoutée à 21h15 et le parachutage eut lieu en milieu de nuit et contenait la même dotation que le précédent augmenté d'une certaine quantité d'explosif.

A l'issue de cette liaison nous disposions d'un arsenal non négligeable, encore eut-il fallut savoir l'utiliser. Pour faire un essai au début de l'après-midi du 8 juin, une petite section établit un barrage à Saint-Gaultier qui nous permit tout d'abord d'intercepter le capitaine, commandant la compagnie du 1er R.D.F. d'Eguzon pour traiter avec lui de a neutralité de cette unité. Il fut libéré contre sa promesse d'observer une stricte neutralité. Il tint parole et cette unité du 1er R.D.F ne fut jamais engagée contre le maquis au contraire d'autres unités de ce régiment. Un camion allemand vint buter contre le barrage. A la 1ère rafale du F.M. il s'enraya et malgré nos tirs (imprécis) de carabines et mitraillette, ce camion réussit à s'échapper. Peu après BACH vint nous livrer une quinzaine de pistolets mitrailleurs S.W. à double chargeur.

De retour au camp et puisque les promesses étaient tenues (parachutage, livraison d'armes) notre décision définitive fut prise et commença la préparation de l'attaque d'Argenton du 9-6-44.

1/ l'action commencerait très tôt – 4h30- elle serait très rapide et devant se terminer au plus tard aux alentours de midi.

2/ 15 hommes sur la trentaine que comptait le camp à ce moment là partirait avec le camion gazo récupérer l'avant-veille. Nous emporterions 4 F.M. avec chargeurs de rechanges, une soixantaine d'armes diverses avec leur munition, sac de plastic avec des … et détonateurs, une caisse de grenade.

Le renfort de l'A.S. nous attendrait à l'entrée d'Argenton au lieu-dit Naillat. C'est là que se produisit le 1er couac de la journée : RIOUALLON qui aurait du être à la tête des 14 résistants n'était pas présent. La veille, le 8 au soir, il se trouvait à la gare d'Argenton lorsque survint un petit convoi ferroviaire contenant des soldats allemands qui firent une démonstration de leur force en installant une ou deux mitrailleuses devant la gare. Ils venaient tout simplement récupérer les 4 ou 5 cheminots allemands affectés à la gare d'Argenton, et en profitaient pour se livrer à une mise ne scène destinée à impressionner la population. RIOUALLON prit peur, s'enfuit d'Argenton pour se réfugier dans les bois de Prissac en compagnie de Jean DESBARRES. On ne les revit à Argenton qu'à la libération, mais il laissait le groupe de Naillat sans responsable. Les 14 hommes furent armés par nous après une démonstration sommaire du fonctionnement des armes.

Une parenthèse s'impose à ce sujet : à la page 21 de son ouvrage, le Dr André Cotillon relate cet épisode d'une façon légèrement différente, mais j'ai recueilli les témoignages de cheminots et j'ai trouvé la confirmation de ce que j'écris dans l'ouvrage du directeur d'école monsieur Reviron. Les Allemands chargés de provision dans des cageots devaient être, selon toute vraisemblance, les cheminots allemands, car si mes souvenirs sont bons, une commerçante en fruits et légumes de la rue Gambetta avait été réquisitionnée pour les alimenter et ils repartaient avec cet approvisionnement.

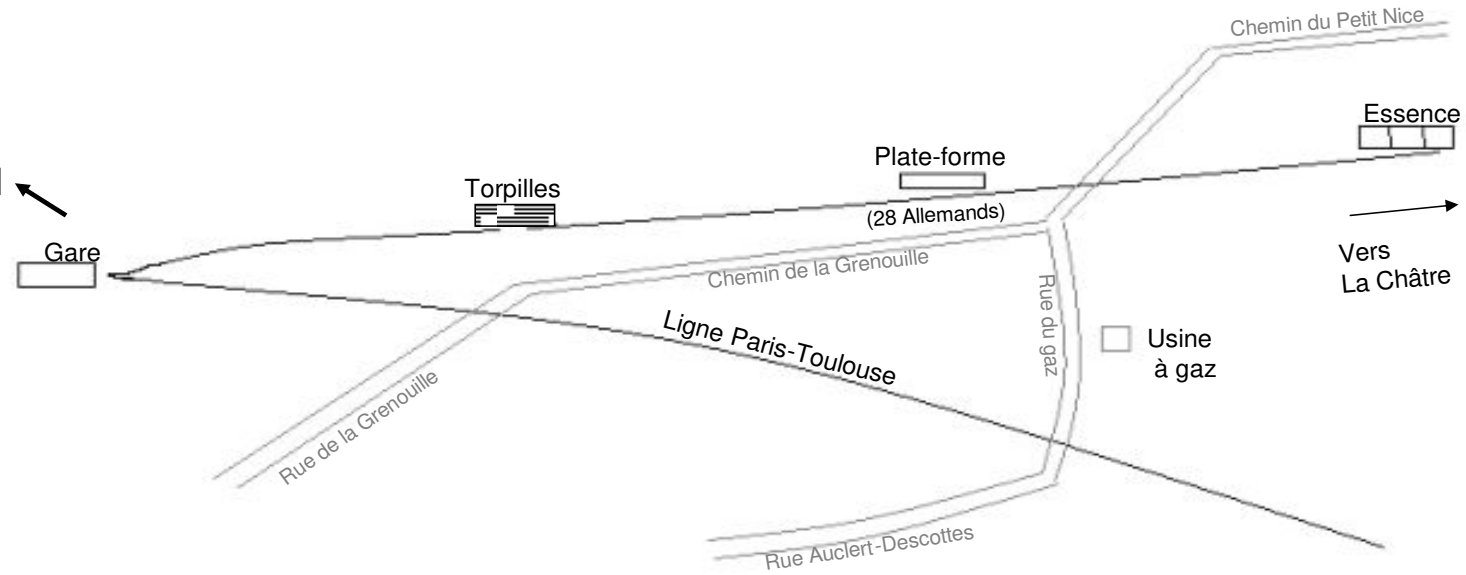
Après le regroupement avec le petit groupe de Naillat, nous sommes entrés à Argenton par la rue de l'Abattoir en direction de ce casernement des G.M.R. en passant devant la gendarmerie, nous avons désarmé les gendarmes car aucun d'eux ne voulut se joindre à nous malgré nos demandes. Ils nous auraient pourtant été bien utiles et ils auraient échappés, pour certain, à la tuerie du soir.

En arrivant au casernement des G.M.R., un groupe de jeunes de Saint-Marcel nous attendait, nous les armons et rejoignons le lieutenant G.M.R. GRUNEWALD avec lequel nous réveillons ses hommes. Après un simulacre de combat nous les armons également.

Puis nous prenons les dispositions pour nous rendre maîtres du train. Nous apprenons qu'à la demande pressante du chef de gare et du chef de dépôt faisant état du danger encouru pas la ville en cas de

bombardement, le *Fedwebel* commandant l'escorte a accepté que le train soit tracté sur la voie secondaire Argenton - La Châtre.

Autre parenthèses : dans sa relation des mouvements des trains en gare d'Argenton les 7 et 8 juin, André Cotillon commet deus petites erreurs. Page 24, le 8 juin le convoi militaire arrive vers 14h30 était bien celui évoqué plus avant et en aucun cas n'aurait pu provenir de Limoges puisque André Cotillon le dit lui-même, page 20, les voies étaient coupées vers la Souterraine. D'autre part, André Cotillon évoque, page 23, une coupure des voies ferrées entre la sous-station et le passage à niveau. Or, cette coupure ne fut réalisée que le 14 ou 15 juin par une équipe de l'A.S. du maquis de Cluis. Par ailleurs si les voies avaient été coupées à cet endroit le train de voyageurs n'aurait pu parvenir en gare d'Argenton.
Pour le reste des mouvements de train, c'est exact qu'il y eu beaucoup de déplacements de convoi, tous ces déplacements furent exécutés par une seule machine à vapeur, conduite par le mécanicien LANGLADE (j'ai oublié le nom du chauffeur), ce qui explique que l'on ait pu constater des va et vient les journées du 7 et 8 juin.
Le convoi essence, munitions, wagon de D.C.A. est donc positionné très favorablement pour nous permettre de l'attaquer.



Les accrochages de la journée du 9

Après l'armement des jeunes volontaires et des G.M.R. eut lieu l'attaque du train. Ce qui se raconte au sujet des tractations avec le commandant de l'escorte est un faux grossier. Aucun moment il n'y eut de pourparlers, quant à parler de simulacre de combat pour qualifier cet engagement c'est un drôle de simulacre qui fait deux tués (GRUNEWALD, MEIGNAN) et plusieurs blessés dont deux Allemands. C'est vrai que ce combat fut court (pas plus d'un quart d'heure) mais il fur violent je peux en témoigner. Les résistants avaient l'avantage du nombre, mais les Allemands avaient l'avantage de l'armement (4 mitrailleuses lourdes) et une supériorité technique (… du combat) que les maquisards ne possédaient pas. Il est de fait que le Feldwebel commandant l'escorte, aguerri par cinq ans de guerre, s'est vit rendu compte qu'il s'était fait piéger en acceptant le positionnement du train pratiquement impossible à défendre. Une autre considération est à prendre en compte, l'escorte était à cours de vivres, aucune nourriture n'a été trouvé dans leur espèce de cuisine, pour se ravitailler en eau ils devaient aller jusqu'à la source appelée « font Pie VII » donc cheminer sous notre feu. Ils auraient peut-être pu tenir quelques temps supplémentaires mais au prix de pertes importantes. C'est pourquoi ils se rendirent sans formalités.

Ce train appelé par les Allemands « convoi stratégique » comme tous leurs trains de ravitaillement en munitions était donc défendu par un wagon de D.C.A. afin de la protéger des attaques aériennes incessantes des alliés. L'escorte se composait de 28 soldats :

22 soldats de la Wehrmacht
3 soldats SS de la *Das Reich* qui rentraient de permission
3 prisonniers soviétiques habillés en Feld…

Mais, 3 soldats manquaient lors de leur reddition, 2 étaient partis alerter la garnison de Châteauroux (sans y parvenir, ils furent tués aux environs de Velles), un troisième resta caché jusqu'à l'arrivée des S.S. et se montra particulièrement virulent contre les otages. Donc 25 prisonniers étaient entre nos mains et furent conduits au casernement des G.M.R. au passage devant la clinique Cotillon les deux blessés y furent laissés. Ils y furent soignés et nourris.

L'incident du château d'eau

Un barrage avait été mis en place en face du château d'eau sur la route de Limoges. Il comprenait cinq ou six résistants avec un F.M. Bren. Vers 10 heures une voiture légère allemande aborde le barrage, les résistants font feu, le F.M. s'enraye, le 4 occupants s'extirpent de la voiture qui s'est retournée dans le fossé ; ils tirent sur les résistants réussissent à blesser mortellement l'un deux (Lionel DEFAIX). Profitant du désarroi des résistants les 4 Allemands réussissent à s'enfuir (fuite bien décrite page 31 de l'ouvrage du Dr André Cotillon).

Le combat du Moulinet

Vers 15 heures, trois camions allemands venant de Châteauroux sont attaqués dans les virages de la Fonderie du Moulinet. Ces camions roulent tranquillement, à distance réglementaire, les occupants (une quarantaine) sont totalement surpris, mais réagissent rapidement et il faudra mettre en œuvre presque toutes nos forces. Comprenant que leur résistance serait vaine, ils se replient sur le troisième véhicule resté un peu en retrait. Ils emportent avec eux un de leur deux tués, et leurs blessés. Le 2^{e} soldat tué est couché dans le fossé juste en face de la fonderie et donc inaccessible pour eux.

Ces trois victoires : la prise du train, la destruction de la voiture, le combat victorieux du Moulinet, créent dans la ville un enthousiasme extraordinaire. Ça y est, croit-on, la France est libérée, d'autant que nombre de rumeurs circulent : toutes les grandes villes sont libérées, etc.

Cet enthousiasme nous amène une foule extraordinaire de volontaires. Or nous ne disposons pas d'encadrement, notre arsenal est resté, pour partie, à notre camp des Nobles. Cette foule, non seulement nous gêne, mais elle nous englue totalement. C'est à un point que j'ai perdu tout contact avec mon groupe

de maquisards, fondu dans cet amas de volontaires, d'autant que nous sommes en civil, n'ayant pas utilisé les blousons de combat américain stockés à notre camp.

Pendant les combats un groupe qui s'intitule « Comité Régional de la Résistance » s'empare de la Mairie, fait faire allégeance aux municipalités d'alentour, ce qui, bien évidemment n'arrange pas nos affaires, mais, plus grave, un petit artisan s'est glissé dans l'entourage de R. DESPAINS. L'entregent de cet individu (je tiens à disposition de quiconque son nom et son action véritable), son bagout, capte l'attention de DESPAINS et de son entourage. C'est de lui que vient l'idée de positionner :

1/ une des citernes d'essence du train en gare de marchandises afin que les véhicules du maquis puissent s'y approvisionner

2/ de démonter un des groupes de mitrailleuses lourdes de l'escorte pour l'installer sur un camion.

Ce plan fut malheureusement suivi, mais il nécessita un mouvement de convoi important.

Dans toute cette effervescence, j'avais malgré mon jeune âge à l'époque, conservé la tête froide et me disais qu'il n'était pas possible que les Allemands ne réagissent pas d'autant que deux unités étaient en garnison l'une à Châteauroux, l'autre à Eguzon (nous ignorions totalement que

a/ le régiment de sûreté 196 du colonel SS STENGER arrivait à Châteauroux

b/ les 1ers éléments de la division *Das Reich* arrivaient à Limoges).

J'allais donc voir GERBAUD le chef du dépôt des machines pour lui demander de manœuvrer les deux tronçons du train afin de les détruire en dehors de la ville, j'avais le matériel nécessaire. GERBAUD commença par m'envoyer promener en me disant qu'il n'avait pas d'ordres à recevoir d'un gamin et qu'il exécutait le plan ci-dessus. Mais GERBAUD était un type bien et sa 1ère réaction passée il m'expliqua qu'il n'avait qu'une seule machine à vapeur sous pression, son personnel participant au combat et qu'il ne pouvait rien faire d'autre.

J'essayais alors de parler avec DESPAINS, pas facile car très entouré, je lui fis part de mes craintes qu'il me dit partager et m'envoya réaliser un « abattis d'arbres sur la route de Saint Gaultier avec le plastic qui aurait dû servir à la destruction du train. »

De retour de cette mission, je fus chargé d'évacuer les prisonniers et de trouver un lieu de détention car « une force blindée importante approchait d'Argenton. »

Je n'ai donc rien vu de la répression nazie, par ailleurs suffisamment décrite par le Dr André Cotillon.

Mais je vais me permettre quelques réflexions et considérations sur cette tragédie.

Je sais que des critiques virulentes ont été et sont encore colportée à Argenton contre la résistance, car s'il est vrai que nous avons échoué dans la destruction de ce train, nous avons contribué, pour notre modeste part, à retarder *la Das Reich* dans la montée sur le front de Normandie. Quant à la répression, elle fut exercée par une unité qui s'était spécialisée dans cette action en Russie et, attaque ou non, d'Argenton par la résistance la répression aurait eu lieu, sous la forme vécue par la population argentonnaise, ou sous une autre forme, par la *Das Reich* ou une autre unité. Aux yeux des nazis, il était indispensable de terroriser les habitants pour qu'ils se tiennent tranquilles, il n'est pour s'en convaincre que de lire l'ouvrage excellent documenté de Paul Mons. Quant aux critiqueurs et autres éreinteurs, il serait bien qu'ils fassent leur mea culpa en se demandant quelle aide ils ont apporté à la libération de leur pays.

Ceci dit, les sacrifices des résistants tués au combat ou celui des civils argentonnais ont-ils été vains ? Non, car les combats d'Argenton ont participé au retard pris par la Das Reich pour aller en Normandie. Pour preuve il faut lire pages 217 et 218 ce qu'en dit Paul Mons dans son livre, je cite : « pour la *Das Reich,* une intervention sur cette ville (Argenton) était absolument nécessaire. L'alimentation en carburant devenait une des conditions essentielles pour la poursuite de la route vers la Normandie. Le gros des éléments mobiles qui n'avaient pas encore atteint Limoges risquait de s'y trouver bloqué. Le Général LAMMERDING en fit part le 10 juin à sa hiérarchie opérationnelle dans un rapport mentionnant entre autres :

« L'approvisionnement suffisant en carburant dépend exclusivement du train qui le transporte. Or celui-ci n'a pas encore fait son apparition à ce jour. »

La division S.S. *Das Reich*. Cette unité était spécialement entraînée à la répression. En Russie et en Ukraine elle commit les pires atrocités, des dizaines d'Oradour, mais lorsque l'E.M. allemand la releva pour la reformer en France, elle avait perdu les ¾ de des effectifs, la moitié de son matériel. Elle fut complétée au camp de Souges par de fausses rafles un peu partout dont bon nombre d'Alsaciens.

Le 6 juin, elle comportait environ 18000 hommes, 3750 véhicules divers, 300 blindés, 177 chars lords, etc. Si conformément au plan de ROMMEL cette unité serait arrivée dès les premiers jours du débarquement elle aurait causé des dégâts extrêmement importants aux alliés. Mais, elle avait reçu des consignes pour liquider les « bandes terroristes » du centre de la France, ce n'est que le 9 juin que la Das Reich reçut l'ordre impératif de diriger ses formations sur roues en direction de la Normandie et les mouvements en direction du front ne commencèrent que le 11 juin puis les 15 et 16 juin. Ce n'est que le 26 juin qu'elle fut engagée et encore avec des moyens limités. Une partie de la *Das Reich* était restée dans le sud-ouest de la France pour continuer son œuvre de terreur, cette partie rejoignit le gros de la division début août, malmenée par les alliés elle fût décimée.

Les actions de la *Das Reich* sont, ainsi que Paul Mons l'écrit, des crimes de guerre, et l'on peut dire comme lui qu'en France la *Das Reich* fit la guerre aux civils.

Crimes de guerre : Oradour, Argenton, et toutes les villes et villages traversés par ces S.S. lors de la remontée sanglante de la *Das Reich* depuis Montauban jusqu'à Argenton.

A Argenton, ce fut la 15e Compagnie Autonome du 4e régiment de *Panzer grenadier « Das Führer »,* compagnie dirigée par le *Hauptsturmführer* AAEFKE comprenant environ 150 hommes dont seulement un tiers était des anciens, les deux autres tiers étaient de jeunes recrues. Le 1er tiers fut celui qui massacra les victimes argentonnaises, il avait l'habitude et il montrait aux autres la façon de faire couler le sang.

On peut remarquer que si pour Tulle et Oradour il y eut procès contre les criminels (condamnés pour certains à de bien légères peines) il n'en fut rien pour Argenton, l'enquête judiciaire n'ayant pas aboutie ; les assassins pour ceux qui survécurent à la bataille de Normandie finirent très paisiblement leur vie en Allemagne.

Le S.S. AAEFKE fût tué en Normandie, on ne sait rien des autres S.S. et notamment de l'adjudant tueur évoqué page 34 du livre d'André Cotillon.

Le Général S.S. LAMMERDING, commandant la *Das Reich*, l'un des plus sanguinaire criminels de guerre, condamné 3 fois en tant que tel, peine dont il se foutait éperdument, était un pur produit du nazisme, adhérent du parti hitlérien dès 1935. Son manque total d'humanité le fit gravir rapidement les échelons de la hiérarchie militaire. Il fût, jusqu'au dernier instants du régime, fidèle à ses maîtres. C'est ainsi qu'on le trouve en janvier 1945, après avoir soigné ses blessures normandes :

« chef d'Etat Major du Groupe d'Armées de la Vistule commandé par le sinistre HIMMLER chargé par Hitler de défendre Berlin à tout prix. »[1]

On n'a pas de précisions sur la façon dont il échappa aux Russes, mais il finit paisiblement sa vie comme entrepreneur en bâtiment à Düsseldorf, riche et respecté.

La *Das Reich* avait fait plusieurs milliers de victimes, pour la plupart innocentes, lors de son court séjour en France

Daniel Paquet

[1] Notes d'après le livre de l'historien anglais Antony BEEVOR, *La chute de Berlin.*.

Témoignages sur la journée du 9 juin1944 à Argenton

01 Courtial Marc

Baudrat Jean

Bourdin Maurice

Bourdin Maurice manuscrit

Breton-Monsacre Jacqueline

Brun Marcel

Brun Marie-Thérese

Caumet Aline

Chavegrand Pierre

Chedeau Mr

Chevalier Mme

Deschaumes Mme

Duris Mme

Ferragu Mme

Guichard André

Guy Cécile

Hienard Albert

Imbert-Esperou Edith

Kubel Lothaire

Loubry Louis

Lunot-Ducoux Odette

Maingaud Mme

Nony Mme

Paquet Daniel

Praud Frederic

Rapport du Commissaire Maurel

Roger Paule

Sauvaget Pierre

Sheibel Emile

Taimiot Monique

Vautrin Joseph

Vilatte Mme

Villain René

Violette Camille

Préface au Poème intitulé « UN FRISSON D'HORREUR »

Juin 1944, voilà une date que la population d'Argenton-sur-Creuse (Indre) n'oubliera jamais, ainsi que moi-même, ainsi que ceux qui ont vu.

A cette époque, j'étais rattaché au 1er Bureau Etat-Major de l'Indre de la Résistance Fançaise.

Par un beau matin de ce mois de Juin, la Police d'Argenton-sur-Creuse, en collaboration avec les F.F.I., avait pour mission l'attaque d'un convoi de Wagons de la S.N.C.F. garé dans une sablière formant un cul-de-sac, gardé par des soldats allemands.

Je faisais partie de cette mission, qui se solda pour nous par une victoire au prix du sang, car notre chef (Lieutenant de la Police Française) tombait sous les balles ennemies.

Notre groupe ramenait les prisonniers allemands au Bourg d'Argenton-sur-Creuse, ceux-ci hués, et nous les combattants applaudis par la population qui, ne doutant plus de la Libération, considéraient cette victoire comme la fin de la guerre.

Tout le Bourg prit soudain une allure de fête, les couleurs de la France pavoisaient chaque fenêtre jusqu'à l'hôtel de Ville, la Gendarmerie ; jeunes et vieux chantaient la Marseillaise.

C'était un délire de joie ; mais hélas ! tout ne devait pas se terminer ainsi, car dans l'après-midi des bruits couraient « les boches reviennent » ; à cette nouvelle, le Bourg changeaient d'aspect en un clin d'œil, car la « Das Reich » commandée par l'*obergruppenführer* Heinz Bernhart LAMMERDING et ses adjoints, tels que KLEIST, chef de la Gestapo de Limoges, DICKMAN, commandant le premier bataillon de la 2e division SS « Das Reich » puis la milice, venant de Tulles, Oradour-sur-Glane et d'ailleurs, continuait ici sa sinistre besogne de tueurs.

Chaque année à l'approche de Juin, j'éprouve le même frisson d'horreur ; j'ai voulu, afin que le souvenir reste profondément incrusté dans nos cœurs, faire revivre cet instant tragique, écoeurant, dépassant l'imagination humaine, ceci par la Poésie.

Je voudrais bien que les lecteurs et lectrices qui liront ce Poème s'associent à mon témoignage et qu'ils considèrent celui-ci comme une prière pour les Martyrs de ce joli Bourg Berrichon et aussi pour tout ceux qui sont Morts pour que vive la France.

Marc COURTIAL

UN FRISSON D'HORREUR

Quel carnage mon Dieu ! et pourquoi ?
La guerre a fait des hommes sans Foi.
La nature avait ouvert ses portes à l'été,
Juin 1944 !! déjà les couleurs de la France flottaient.
Hommes, femmes et enfants, combattants sans uniforme,
Gambadaient joyeusement, et chantaient à pleine force.
Ils chantaient la Gloire et la Liberté,
Qu'ils pensaient avoir complètement retrouvées.
Mais là-bas, de l'autre côté de la colline,
L'ennemi impitoyable, lui, n'en avait pas fini.
Tout à coup, un bruit se répand comme un ouragan,
Les boches arrivent doucement comme hésitant !!
Les chants s'arrêtent, les fêtards sont consternés,
Chacun rentre où il peut, c'est une cavalcade insensée.
Aux fenêtres, plus de drapeau ! les volets se ferment, puis des cris de détresse,
Personne ne sait ce qui va se passer, même les combattants oublient leurs prouesses.
En quelques minutes, c'est un silence de mort !
Dans chaque recoin, dans chaque demeure, on se retranche comme dans un fort.
Mais mon Dieu ! que va-t-il se passer ?
A cela, personne ne peut répondre, personne ne sait.
Ici et là, les petits et les grands s'interrogent, on a peur !!
Dans les cœurs, plus d'espérance ! et plus un brin de ferveur.
La guerre est à nos portes ? mais pourquoi ce retour en arrière,
Pourquoi l'ennemi a franchi à nouveau la barrière ;
Et là-bas à l'entrée du Bourg, un bruit sourd se fait entendre,
Annonçant qu'il allait falloir encore se défendre.
On attend anxieux !! les grondements se rapprochent !
La gueule d'un char lourd apparaît, ce sont encore les boches.
Les fenêtres sont ouvertes aux intérieurs ; hésitantes, des mains s'avancent
Les volets clos sont poussés, juste pour voir ce que l'ennemi manigance.
Dans la rue en contre-bas, plus une âme !! l'air qui monte est encore frais
Seul le soleil donne les rayons d'un resplendissant été.
Ce n'est plus un, mais plusieurs chars qui progressent lentement.
Des trappes s'ouvrent ! des boches en sortent ! derrière les persiennes on se lamente.
Un coup de feu claque, puis un autre, puis d'autres encore !
L'odeur de la poudre fait tourner la tête aux plus forts.
Un cri monte jusqu'à nous, nos yeux s'écarquillent d'épouvante !
Dans la rue que nous surplombons, des lamentations vers le ciel montent,
Des hommes, des femmes sont terrorisés, rassemblés par leurs bourreaux ;
Des révolvers sont sortis de leurs fourreaux,
De leurs canons, ils crachent la mort, les cervelles éclatent,
Quelle horreur !!! des corps à terre s'affalent.

J'ai « dépoussiéré ma Mémoire » pour vous livrer des souvenirs…de ce 9 JUIN 1944

Je m'appelle JEAN BAUDRAT, né le 7 mai 1938 à ARGENTON S/CREUSE (36200)
Au 13, rue Auclert Descottes.

Mon grand-père, Constant BAUDRAT, a créé la Boucherie située à cette même adresse…
Il a fait la Guerre 1914/1918.

Mon père a pris la succession de mon grand-père en 1936. Il s'appelait Raymond… il a été fait prisonnier en 1939 et est rentré à la maison le 9 mai 1945.

Je me souviens, et je n'avais que 6 ans, de cette partie de guerre…toujours près de mon grand-père…j'étais son « p'tit gars ».

A la lecture du livre du Docteur COTILLON…Je me permets d'ajouter ce qui est toujours gravé dans ma tête.

Le jour du 9 juin 1944 est gravé à jamais dans ma mémoire. Avec des copains de mon âge, je jouais aux billes sur la place autour du Monument aux Morts…Soudain, il est arrivé un camion du maquis…l'un des hommes nous a dit de rentrer chez nos parents…ils nous y ont amenés.

Cet après-midi là, mon grand-père a fabriqué un abri dans la cave, sous les fagots, nous sommes restés dessous tous les deux jusqu'au soir pour le repas…

En montant me coucher avec ma maman, au deuxième étage de la maison, vers 20 H, une auto mitrailleuse circulait rue Auclert Descottes, criant à la population « ouvrez porte pour perquisition… » Monsieur et Madame PACAUD habitaient en face de notre maison, il était peintre et chef de musique d'ARGENTON, dans leur grenier dont la fenêtre était ouverte, un jambon séchait…et bougeait…le servant de la mitrailleuse a peut-être cru voir une silhouette…il tourna son engin en direction du jambon et…tira…

En ce matin du 9 juin 1944, Monsieur FONTERAILLE, qui travaillait à la S.N.C.F., était un chef du maquis, habitait au 2ème étage de la maison de mes grands-parents, (sa passion était de mettre des petits bateaux dans une bouteille). Il avait apporté des armes, munitions, des papiers et objets allemands…(un train était passé par Argenton se dirigeant vers PARIS…à l'intérieur, de nombreux blessés allemands, dont des officiers…Le maquis avait pris bon nombre d'armes…nous avons pu voir la *« beauté » de certains sabres et autres armes… oui, je m'en souviens encore… Mon* grand-père souhaitait en garder au moins un… mais ma grand'mère et ma mère n'ont pas voulu… tout est parti dans la fosse sceptique avec tout le reste…La femme du chef du maquis a demandé à mes grands-parents ce qu'elle pouvait faire de ce qui avait été apporté par son mari… ils décidèrent de tout mettre dans la fosse commune et faire brûler les papiers (il n'y avait pas de cuvette de W.C. à l'époque…) ce qu'ils firent une bonne partie de la nuit…fort heureusement…il n'y a pas eu de perquisition.

Un peu plus tard dans la nuit, nous avons entendu des coups de feu, voire de canon...nous avons alors vu ,entre les volets, la voiture des pompiers se diriger vers la route de Limoges...mais nous ne savions rien ...des balles sont cependant venues ricocher sur un mur haut dans la cour (étant derrière la ligne de chemin de fer...)

Nous avons passé une nuit terrifiante, même moi qui était tout jeune... à un moment *du bruit, nous avons vu passer une colonne de civils, les mains sur la tête, escortée* de soldats allemands se dirigeant vers le champ de foire venant de la place...

Un peu plus tôt, le coiffeur, Monsieur PASQUET, situé à l'angle de la rue Auclert Descottes et la rue de la grenouille, en se penchant pour voir ce qui se passait, a eu la gorge traversée par une balle...d'ailleurs, toutes les descentes de gouttières furent traversées, à hauteur d'hommes, à ras des murs et elles y restèrent des *années...nous pouvions bien voir les emplacements.*

Cette journée et cette nuit, resteront gravées jusqu'à ma mort, triste souvenir de ma plus tendre enfance...
Je me souviens des « fusillés du pont du collège...on leur cassait les membres raidis... pour pouvoir les mettre dans les cercueils... Avec un camarade, nous nous étions sauvés de chez nos parents pour voir ce qui se passait...

Il y a une chose que je ne peux toujours pas comprendre de la part des argentonnais... Durant la mandature de Monsieur FRAPPAT, alors Maire d'Argenton, pourquoi a-t-il fait détruire la petite chapelle juxtaposée à la clinique BURQUET ?... pour en faire trois places de parking !!!
Le lendemain, le 10 juin 1944, les cercueils, d'où coulait du sang, de tous les morts ont été entassés dans la chapelle ... Pourquoi avoir laissé faire ? c'était au contraire un lieu de Souvenir et de Mémoire à préserver !!!... Il est dommage que je n'ai pas appris cette chose-là en son temps, n'ayant plus mes grands-parents à cette période, c'est INADMISSIBLE...un manque de respect pour ces pauvres gens qui ont donné leur vie, pour sauver avec Monsieur KÜBEL, la ville d'ARGENTON...

Il n'est pas possible de pardonner au Maire et au Conseil Municipal de l'époque...ce vote monstrueux...On ne peut pas tout oublier et tout rayer... C'est malheureux, douloureux aussi car c'était une très belle petite chapelle. Pourquoi ? pour qui ?

N'oublions jamais ceux, quels qu'ils soient, qui ont donné leur sang, leur vie pour sauver la FRANCE et ce, dans tous les conflits...Nous devons planter pour eux, le rosier rouge, symbole de l'amitié et le cœur de l'amour.

J'ose espérer que tous les jeunes Argentonnais, et moins jeunes, connaissent l'historique de ce Monument érigé en dessous le collège...et ce qu'il représente ; c'est un Devoir de Mémoire indispensable qui doit être inculqué à toutes les jeunes générations, les écoliers, les collégiens et lycéens.

Plus tard, pour moi-même et les enfants de mon âge, nous avons connu la « Guerre d'Algérie » où j'ai été muté, en tant qu'appelé, pas volontaire, dans un commando, le 49 à AFLOU (Atlas Saharien) période durant laquelle j'ai été blessé deux fois...

Nous avons connu des tristes moments, nous avions tout juste 20 ans... C'est pourquoi, aujourd'hui nous allons dans les écoles,collèges et lycées pour nous *rapprocher des jeunes générations* , *leur apporter le devoir de Mémoire* indispensable, nous organisons des expositions sur la Guerre d'Algérie suivies de conférences avec débats (fort intéressants... les jeunes sont très demandeurs,leurs grands-pères ne leur ont jamais rien confié sur cette période pourtant très douloureuse...) Nous apportons nos témoignages, notre vécu , pour dire et faire comprendre ce qu'est la guerre, leur crier « PLUS JAMAIS CELA... » car notre propre mémoire est marquée pour toujours...

(Voilà un petit extrait de mes souvenirs de ce 9 juin 1944)
Adresse jusqu'à mon service militaire

Jean BAUDRAT
13, rue Auclert Descottes
36200 ARGENTON S/ CREUSE
Appelé contingent de la classe 58 - 1/B

Médaillé :

Chevalier de la LEGION D'HONNEUR (à titre militaire) – Médaille Militaire – Chevalier Ordre National du Mérite – Croix de la Valeur Militaire – Croix du Combattant -
T.R.N. - Commémorative Algérie (avec agrafe ALGERIE)

J'écris pour me désennuyer. J'attendais Géo mais ne le voyant pas venir je me doute qu'il y a quelque chose de changé depuis ce matin. J'apprends en effet à l'instant que des patrouilles circulent en ville. J'apprends aussi qu'il y a de nombreux morts. Deux personnes viennent d'ici apprendre à une jeune personne la mort de son mari et de son beau frère. Il y a eu beaucoup d'imprudents qui n'avaient rien à faire dans la bagarre. Ils auraient dû rester dans leur cave et non dans les rues. La dernière personne à qui j'ai causé dans Argenteuil a été tuée sans doute quelques secondes après. Rue Ancelot Descotts tout un attroupement était sur les trottoirs, alors que débouchant en vélo de la Rue du Puit du Four je n'avais que le temps de gagner la grenouille. J'ai eu bon flair et sans mon vélo je serais sans doute à la chapelle de chez les sœurs. Quelle tuerie et pourquoi? Les initiateurs sont grandement responsables

Comment les choses se sont elles passées. Je ne le sais sauf à la gare. Je revenais de chez les meuniers qui devaient livrer leur farine le soir ou le lendemain. Auparavant j'avais vu tous les boulangers et pour qu'Argenton ne manquera pas de pain j'allais au Moulin Neuf, puis chez Gay à la Croix. Là je me rappelai que je devais retourner au Vivier au moulin Fouillade je fis donc demi-tour. Heureusement car autrement je serais revenu par les Baignettes et aurais pris mon vélo en passant. En arrivant Place de la Mairie ça commençait à canarder route de Chateauroux. On annonce 3 camions d'Allemands. Le premier voyant un barrage s'engage sur la route du Bélier, mais là aussi il y avait un barrage, de sorte que coincé les hommes descendent et commencent le feu. Les 2 autres camions ont paraît il rebroussé chemin. Une grande bataille s'engage. (Bilan, le camion est pris mais il y a 11 morts paraît il chez les Français) Peu de temps après on arrête un suspect à St Paul.

Des motocyclistes arrivent du Pont Chrétien, on annonce des blindés venant de Scoury.
Mais la chose devait se savoir déjà car une voiture est partie pour Guéret réclamer des autres mitrailleurs. Ça commence à sentir la faillite de la résistance. Je vais sur la place des tas de gens en qui je n'ai pas un liard de confiance qui vont, viennent causant avec tout le monde. Tout à coup ça commence à péter côté Chateauneuf. On entend distinctement le bruit d'un canon de 25 ou de 37 puis les mitrailleuses. Des hommes descendent demandant du renfort. Maintenant c'est l'affolement, des ordres, des contre ordres se succèdent. Quelques voitures montent avec du renfort. Le grand responsable n'a pas un poste et est débordé. La fusillade se rapproche, c'est indéniable. Je vais à St Etienne à l'usine et je reviens. Je m'arrête au SMR. Le grand responsable est là, ainsi que le marchand de meubles. On distribue des munitions des hommes demandent en sortant comment on fait pour faire marcher leurs armes, c'est inouï

Les prisonniers militaires et civils sont entassés dans un camion ; on va les diriger sur la route de La Chaîte - Je monte au fort de St Paul. Mon vélo m'embarrasse, je voudrais le poser chez ma mère, mais la rue est prise en enfilade et les balles viennent s'aplatir sur le fort et les murs - Une femme a dû être blessée vers chez Mme Brunceau. Pourtant le camion est prêt. Tout entouré de maquisards il monte la rue Bara et s'engage dans la rue de St Paul. Le tir semble avoir changé de direction, et le camion s'éloigne sans mal. Que vais-je faire ? Je ne vois plus de responsables. Je redescends au SMA en laissant le vélo chez quelqu'un.

Tout le monde fuit sauf quelques gars qui sont à l'entrée rue Gambetta. L'un d'eux me dit que Borja est blessé en pleine poitrine et au pied et l'a laissé sur place. Dr Lochet devait être avec lui. Je remonte au fort de St Paul. Je vois Dr Janvier sortir de la clinique en vélo. Je prends une décision, je vais tenter de rentrer à la maison. Il n'y a personne sur la place, la bataille a l'air de se faire

avenue Rollinat et vers Monceaux – Je reprends mon vélo et traverse en vitesse, je suis le chemin de halage et descend par chez Boutin. Je traverse la place et prend la rue grande, les balles pleuvent de partout, où ais je mis mes pieds. Je longe le côté droit, en face chez Detroit j'aperçois un allemand tournant le dos chez Compagnon et faisant face au pont Vieux. Je retourne, mais il m'a vu, il crie à tue tête et j'essuie une rafale, mais je suis déjà passé dans la rue du Pont du Jaux – Je fonce à toute pédale – et c'est la rue André Desroutes où il y a peut être 10 ou 15 personnes chez Giraud. Je m'arrête leur dit de se planquer, je cause au docteur Garnier puis au maçon (qui a été tué) – Je file vers la grenouille, mais il y a le train sur la ligne de La Châtre. Certainement qu'ils vont venir par là. Je regarde puis je me risque – Alors je fonce – Je prends le petit Naïe mais je suis à découvert – Je n'ai plus un poil de sec. Je descends au pont de la Fonds Pie VII face à face avec un camion allemand. Mais c'est impossible qu'ils soient

déjà là. En effet le camion est vide c'est celui qui a été pris dans la rivière.

Après, c'est jusque la fin.

J'ai marché toute la nuit et suis loin de chez nous, mais je respire.

Pourquoi avais je aimé les autres chez les voisins ? Parce que si je n'avais pas eu mon vélo, je n'aurai pas eu envie d'aller à la mairie et je serais allé avant de [illegible] par les [illegible] qui [illegible]. J'apprends que le commandant de [illegible] est du nombre.

Il y a des gens qui ont de grandes responsabilités, il faudra qu'il rendent compte.

Lettre de Maurice BOURDIN au lendemain du 9 juin

J'écris pour me désennuyer. J'attendais Gégé, mais ne le voyant pas venir je me doute qu'il y a quelque chose de changer depuis ce matin. J'apprends en effet, à l'instant, que des patrouilles circulent en ville. J'apprends aussi qu'il y a de nombreux morts. Des personnes viennent d'ici apprendre à une personne la mort de son mari et de son beau-frère. Il y eu a beaucoup d'imprudents qui n'avaient rien à faire dans la bagarre. Ils auraient dû rester dans leur cave et non dans les rues.

La dernière personne à qui j'ai causé dans Argenton a été tuée sans doute quelques secondes après. Rue Auclert Descottes, tout un attroupement était sur les trottoirs. Alors que déboulant en vélo de la rue du Point du Jour ; je n'avais que le temps de gagner la Grenouille. J'ai eu bon flair et sans mon vélo, je serais sans doute à la chapelle de chez les Sœurs. Quelle tuerie et pourquoi ? Les initiateurs sont grandement responsables. Comment les choses se sont-elles passées ? Je ne le sais sauf à la base. Je revenais de chez les meuniers qui devaient livrer leur farine le soir ou le lendemain. Auparavant, j'avais vu tous les boulangers et pour qu'Argenton ne manque pas de pain, j'allais au Moulin Neuf, puis chez Gay à la Croix.

Là, je me rappelai que je devais retourner au Vivier au Moulin Feuillade, je fis donc demi-tour. Heureusement, car autrement j'en serais revenu par les Baignettes et aurai posé mon vélo en passant. En arrivant place de la Mairie, ça commençait à canarder route de Châteauroux. On annonce 3 camions allemands. Le premier voyant un barrage s'engage sur la route du Bélier, mais là aussi il y avait un barrage, de sorte que coincés, les hommes descendent et commencent le feu. Les deux autres camions ont paraît-il rebroussé chemin. Une grande bataille s'engage (bilan, le camion est pris, mais il y a 4 morts paraît-il chez les Français). Peu de temps après on arrête un suspect à Saint-Paul.

Des motocyclistes arrivent du Pont-Chrétien, on annonce des blindés venant de Scoury. Mais la chose devait se savoir déjà car une voiture est partie pour Guéret pour réclamer des automitrailleuses. Ça commence à sentir la faiblesse de la Résistance. Je vois sur la place des tas de gens en qui je n'ai pas un liard de confiance qui vont, viennent causant avec tout le monde. Tout à coup ça commence à péter côté Châteauneuf. On entend distinctement un canon de 25 ou de 37 puis les mitrailleuses. Des hommes descendent demandant du renfort. Maintenant c'est l'affolement, des ordres, des contre-ordres se succèdent. Quelques voitures montent avec du renfort. Le grand Responsable n'a pas vu juste et est débordé. La fusillade se rapproche, c'est indéniable. Je vais à Saint-Etienne à l'Usine et reviens. Je m'arrête au GMR. Le grand Responsable est là, ainsi que le marchand de meubles. On distribue des munitions, des hommes demandent en sortant comment on fait pour faire marcher leurs armes, c'est inouï !

Les prisonniers militaires et civils sont entassés dans un camion ; on va les diriger vers la route de la Châtre. Je monte au Pont de Saint-Paul, mon vélo m'embarrasse, je voudrais le poser chez ma mère la rue est prise en enfilade et les balles viennent s'aplatir sur le pont et les murs. Une femme a dû être blessée vers chez Mme BRUNEAU. Pourtant le camion est prêt. Tout entouré de maquisards il monte la rue Barra et s'engage dans la rue de Saint-Paul. Le tir semble avoir changé de direction et le camion s'éloigne sans mal.
Que vais-je faire ? Je ne vois plus les responsables. Je redescends au GMR en laissant le vélo chez quelqu'un. Tout le monde fuit, sauf quelques gars qui sont à l'entrée de la rue Gambetta. L'un d'eux me dit que BERJA est blessé en pleine poitrine et au pied et l'a laissé sur place. Or LOCHET devait être avec lui. Je remonte au pont de Saint-Paul. Je vois le Dr GARNIER sortir de la clinique en vélo. Je prends une décision : je vais tenter de rentrer à la maison. Il n'y a personne sur la place. La bataille a l'air de se faire avenue Rollinat et vers Marroux. Je reprends mon vélo et traverse en vitesse. Je suis le chemin de halage et descends par chez Boutin. Je traverse la place et prends la rue Grande, les balles pleuvent de partout, où ai-je mis les pieds ? Je longe le côté droit, en face chez DETROIT, j'aperçois un Allemand tournant le dos chez COMPAGNON et faisant face au Vieux Pont. Je retourne, mais il m'a vu, il crie à tue-tête et j'essuie une rafale, mais je suis déjà passé dans la rue du Point du Jour. Je fonce à toute pédale. Et c'est la rue Auclert Descottes où il y a peut-être 10 ou 15 personnes vers chez GIRARD. Je m'arrête, leur dit de se

planquer, je cause au Dr GARNIER puis au maçon (qui a été tué) je file vers la Grenouille mais il y a le train sur la ligne de la Châtre. Certainement qu'ils vont venir par là. Je regarde puis je me risque. Alors je fonce. Je prends le Petit Nice mais je suis à découvert. Je n'ai plus un poil de sec. Je descends au pont de la fonds Pie VII face à face avec un camion allemand. Mais c'est impossible qu'ils soient déjà là ! En effet le camion est vide c'est celui qui a été pris dans la soirée.

Après, c'est presque la fin. J'ai marché toute la nuit et suis très loin de chez nous mais je respire.

Pourquoi serais-je avec les autres chez les Sœurs ? Parce que si je n'avais pas eu mon vélo je n'aurais pas eu envie d'aller à la maison et je serais allé route de la Châtre où les autres ont trouvé la mort. J'apprends que le marchand de meuble est du nombre. Il y a des gens qui ont de grande responsabilité il faudra qu'ils rendent compte.

Lettre de Maurice BOURDIN au lendemain du 9 juin.
Habitait rue Victor Hugo et appartenait à l'A.S.
2 fils dont Gérard (Gégé) né en 1929, agent de liaison de la résistance.

Jacqueline BRETON-MONSACRE

C’est au environ de 16h30 que nous avons entendu les premiers coups de feu. Nous étions réunis avec des voisins proches de la rue Saint-Jean. Cette maison avait une porte dont la partie supérieure était vitrée, ce qui permettait de voir qui passait dans la rue Saint-Jean. C’est donc d’ici que nous avons vu descendre de cette rue, dont le côté donne sur la rue des Rochers Saint-Jean, par des rochers et de la végétation où ils s’étaient cachés trois hommes du maquis, dont un portait une arme. Ils cherchaient une sortie sans se douter que les Allemands étaient tout près. Quand ils sont arrivés à note hauteur, nous avons ouvert la porte, et le plus jeune des maquisards (17 ou 18 ans) est entré, le voisin de la maison en face en fait autant, mais le troisième qui avait une arme a refusé car cela était trop dangereuse au cas où…
Il a continué jusqu’au bout de la rue, mais les Allemands qui étaient postés sur la petite place de Châteauneuf ont ouvert le feu. Blessé il a pu se traîner quelques mètres plus bas en appelant sa mère, ils sont arrivés en criant et ils l’ont achevé, le jeune homme était André ROUET.
Pour les deux autres maquisards, au milieu de la nuit ils ont regagnés les Rochers Saint-Jean et par la suite nous avons appris qu’ils avaient rejoint un maquis en Creuse.

GOUVERNEMENT PROVISOIRE DE LA REPUBLIQUE

N° 9 Argenton 9 octobre 1944

MAUREL Pierre, Commissaire de Police, Chef de la Circonscription d'Argenton ^{s}/Creuse, Officier de Police Judiciaire, Auxiliaire de Monsieur le Procureur de la République,

Mandons et entendons :

Le sieur BRUN Marcel, âgé de 49 ans, de profession Ingénieur, domicilié à Argenton ^{s}/Creuse, 29 avenue Rollinat,

qui, sur interpellations successives, nous déclare :

« Le 9 juin 1944, vers 17 heures je me trouvais à mon domicile lorsque j'entendis des coups de feu. Je suis sorti sur le pas de ma porte et ai vu les soldats allemands défoncer portes et fenêtres, faire sortir les hommes et les abattre sur le trottoir, à proximité de chez eux, sans chercher au préalable à leur demander leurs papiers d'identité.

« Lorsqu'ils sont arrivés près de chez moi, connaissant leur manière d'opérer en zone occupée, j'ai laissé ma porte ouverte et suis rentré. Quelques instants après un soldat allemand, baïonnette au canon, a appelé : « Homme » et m'a fait sortir dans la rue ainsi que mon fils qui était présent. Nous avons été les premiers prisonniers du quartier qui n'ont pas été abattus comme l'avaient fait quelques instants auparavant.

« Ils nous ont fait ranger le long du mur du dispensaire, en face de mon domicile, et nous ont fait gardés par des soldats boches armés de mitrailleuses portatives braquées sur nous. Pendant ce temps, d'autres soldats allemands entraient chez moi à deux reprises différentes pour bien vérifier qu'il n'y avait plus d'homme.

« La bataille continuait, des coups de feu étaient encore tirés dans le quartier de Maroux et de nouvelles victimes étaient faite rue de l'Abattoir, à 150 mètres environ de l'endroit où nous étions gardés.

« A ce moment là, dans leur furie furieuse et sur le commandement d'un de leurs chefs que je suppose être Adjudant (grand, maigre, et qui paraissait être une véritable brute), ils lancèrent une bombe dans la maison faisant le coin de l'avenue Rollinat et de la rue de l'Abattoir ; non contents du résultat obtenu, ils y mirent le feu. Nous étions toujours le long du mur et deux groupes d'otages, une cinquantaine environ venant de l'Ecole Supérieure et une vingtaine venant du centre de la ville, sont venus nous rejoindre. A ce moment la fusillade était terminée. Le capitaine est arrivé sur l'automitrailleuse et l'Adjudant de gendarmerie, CARMIER accompagné de deux gendarmes ainsi que le Brigadier du Commissariat de police FISCHER ont été placé à côté de moi. J'ai serré la main à FISCHER en lui disant : « Puisque nous nous connaissons nous allons rester ensemble » ; deux employés de la S.N.C.F. se trouvaient également avec eux. L'officier allemand a demandé un interprète. Parmi les otages il s'en trouvait un mais qui ne connaissant pas suffisamment l'allemand, il a traité par l'officier qui l'a traité de communiste. Pendant ce temps, des soldats sont allés chez M. BRUNAUD, libraire à Argenton, demeurant à une quinzaine de mètres de l'endroit où nous étions gardés. Chez ce dernier se trouvaient des personnes réfugiées dans la cave et, pour éviter le sort qui avait été réservé à la maison qui venait d'être incendiée, ces personnes sont sorties. M. CUBEL qui s'y trouvait et qui est professeur d'allemand au Collège Moderne d'Argenton a immédiatement parlementé. C'est alors que l'officier lui a demandé de rechercher un tambour pour appeler tous les hommes comme otages. Comme il n'y avait pas de tambour on a recherché la sonnette d'appel qui n'a pas été trouvée non plus. A ce moment, il faisait complètement nuit. Le Chef allemand a fait sortir de nos rangs la police c'est-à-dire les Gendarmes, le Brigadier de Police, et, croyant sans soute

que c'était pour éviter la peine de mort les deux employés de Chemins de Fer les ont suivis. Ils ont été emmenés à cinquante mètres environ de l'endroit où nous étions et immédiatement abattus. Certains soldats sont partis en camion et ceux qui restaient nous ont conduits, en colonne par trois, au lieu dit « Le Petit Nice » dans une propriété qu'ils avaient réquisitionnée.

« L'officier nous dit alors que si nous entendions des coups de feu nous n'avions pas à bouger ni à faire le moindre mouvement parce qu'alors nous recevrions des grenades explosives et incendiaires aussitôt après, un otage M. ROBINET était abattu à quelques mètres de nous. Nous sommes restés jusqu'au matin dans le champ toujours bien gardés et, au lever du jour, le Capitaine nous a fait lever et a demandé à chacun les cartes d'identité. Douze hommes ont été mis de côté ; à la fin de cette vérification de papiers, le capitaine nous a dit que nous serions libres dans une heure. Ils ont fait leurs préparatifs de départ, ont emmené les douze otages qui avaient été réservés et sont partis. Nous avons appris par la suite qu'ils avaient été fusillés à proximité de Limoges. L'interprète M. CUBEL, est intervenu encore, à la dernière minute pour demander à ce que ces douze hommes soient relâchés. Le capitaine lui a répondu textuellement ceci : « Cher monsieur, de ceux-là j'en fais mon affaire ». Nous avons attendu un quart d'heure environ après leur départ, vers 8 heures du matin, pour regagner notre domicile.

« En arrivant chez moi, ma femme m'a dit ceci : « Puisque vous êtes là maintenant, il faut tout de suite aller relever les morts ». Elle avait déjà commencé elle-même aidée de deux voisines, Mme BIDION et Mme FORT en utilisant un brancard dont nous disposions à la maison. Aidé de mon fils et d'un garde M. LACAZE, nous sommes immédiatement partis pour enlever les corps. Il nous a été indiqué d'aller d'urgence chemin de Fontfurat. Là nous avons, en effet, trouvé beaucoup de victimes et un habitant de cet endroit nous a signalé une maison où la mère et la fille avaient été tuées alors que son autre fille avait été sérieusement blessée la veille au soir. Elle a été emmenée par des brancardiers et elle est morte le soir même après avoir souffert toute la nuit et une partie de la journée à côté des corps de sa mère et de sa sœur. Nous avons continué à ramasser de nouvelles victimes, parmi elles, d'ailleurs, un vieillard M. MILITON qui avait été abattu en travaillant dans son pré. Nous sommes allés chez lui, l'intérieur de sa maison était complètement démoli pas une grenade, les tiroirs étaient ouverts, la maison avait été pillée.

« Nous avons appris, par la suite, que sa femme avait été trouvée morte dans cette maison même. Au bout d'un certain temps, les secours publics sont arrivés et j'ai indiqué moi-même où se trouvaient des corps à enlever. J'ai montré, en particulier, la remise où étaient déposé les trois gendarmes, le brigadier FISCHER et les deux employés de Chemins de fer. La plupart des victimes étaient complètement défigurées et certaines méconnaissables ; nous avons trouvé des cervelles à plusieurs mètres des corps. D'après ces blessures, il semble qu'ils aient été tués par des balles explosives.

N.B : Lorsque j'étais le long du mur du dispensaire certains soldats S.S. ont pris les montres bracelets qu'ils apercevaient sur les otages. L'un remarquant mes chaussures m'a demandé de les retourner pour voir si elles étaient cloutées. La remarque en a été faite au capitaine allemand le lendemain matin qui a répondu : « il est impossible de retrouver ces objets dérobés ».

En ce qui concerne la formation il s'agit d'un détachement de Police qui d'ailleurs était absolument intraitable en ce qui concerne les aménagements qui auraient pu être apportés. Seul le Capitaine qui, d'ailleurs, n'a pas, à ma connaissance, assisté au combat, a paru le lendemain matin assez conciliant.

Je n'ai remarqué aucun insigne d'unité sur les soldats, ces derniers ayant les manches retroussées, et ne portant pas de veste.

Lecture faite persiste et signe. Le commissaire de Police

Signé : BRUN

GOUVERNEMENT PROVISOIRE DE LA REPUBLIQUE

N° 10
Circonscription de police
d'Argenton s/ Creuse (Indre) quarante quatre et le 10 du mois d'octobre

MAUREL Pierre, Commissaire de Police, Chef de la Circonscription d'Argenton s/ Creuse

Mandons et entendons
la dame BRUN née MAHUZIER Marie-Thérèse, âgée de 49 ans, de profession épicière, domiciliée à Argenton s/ Creuse 20 avenue Rollinat,
qui, sur interpellations successives nous déclare :

« Le 9 juin 1944 vers 19 heures un soldat allemand baïonnette au canon a fait irruption à mon domicile et fait sortir mon mari et mon fils qui s'y trouvaient. Comme j'étais sur le pas de ma porte j'ai vu qu'il les conduisait sur le trottoir en face contre le mur du dispensaire. D'autres soldats, pendant ce temps-là, visitaient les maisons avoisinantes pour faire sortir les hommes, qui, d'ailleurs ont été tous conduits au même endroit où se trouvaient mon mari et mon fils. Quelques instants après, j'ai vu arriver d'autres otages comprenant outre des hommes, des femmes et des enfants. Arrivés à hauteur de mon appartement, une rafale de mitrailleuse fut tirée, sans pouvoir vous préciser sur qui et dans quelle direction. A la suite de ce coup de feu les femmes et les enfants se sont réfugiés dans le garage de M. CHAVEGRAND. Quant aux hommes ils se sont couchés par terre. Une mitrailleuse fut placée devant ce garage et les hommes furent groupés avec ceux qui s'y trouvaient déjà devant le dispensaire. Un chef, qui me semble être adjudant a demandé à certains hommes leurs pièces d'identité. C'est alors que j'ai vu sortir des rangs trois gendarmes, le Brigadier de Police FISCHER et deux civils portant chacun un brassard au bras. Deux soldats boches les ont encadrés et les ont emmenés à 50 mètres environ de chez moi, à l'entrée de la rue de Maroux.
Là alors je suis montée dans mon grenier pour me permettre de voir où les soldats les conduisaient. Les soldats boches les ont alors mis contre le mur, leur faisant lever les bras en l'air. Ils ont été abattus quelques instants après. L'un d'eux, celui qui me paraissait le plus grand s'est affaissée ayant toujours les bras en l'air ; il s'est relevé mais a été achevé par la suite.

« L'un des deux civils a dû être touché mortellement car c'est le dernier coup de feu que j'ai entendu tirer. Je n'ai pas vu celui des soldats boches qui s'est livré à ces odieuses et criminelles forfaitures.

« A deux reprises différentes, après le départ de mon mari et de mon fils qui se trouvaient toujours sur le trottoir en face, des soldats boches sont entrés dans mon magasin et m'ont demandé des cigarettes et du chocolat. Bien que je possédasse du chocolat qui était d'ailleurs étalé sur le comptoir, j'ai refusé énergiquement de leur en donner.

« Après la fusillade de la Police, c'est-à-dire des Gendarmes, du Brigadier de Police et des deux civils, les boches s'acharnèrent sur les maisons avoisinantes. Ils firent sortir d'une maison deux femmes et un homme. Ces personnes étaient âgées d'environ 75 ans. Les deux femmes étaient blessées et l'homme âgé fut poursuivi à coups de crosses de fusil avant d'être fusillé. Ces deux femmes se sont alors réfugiées chez moi, me demandant de leur venir en aide. L'une d'elles, Mme MAUGRION était blessée à la main l'autre Mme CHATAIN avait des blessures au ventre et à la cuisse droite. Ces blessures provenaient de coups de fusils. J'ai envoyé aussitôt ma fille malgré la présence des boches sur le trottoir en face, chercher des infirmières pour faire transporter la blessée la plus durement touchée Mme CHATAIN à la clinique Burguet. Quelques instants plus tard des infirmières se présentèrent et emmenèrent cette victime. Cette femme âgée est d'ailleurs décédée le lendemain matin.

« Je tiens à vous faire remarquer que l'immeuble où se trouvaient ces femmes auparavant avaient été incendié aussitôt après.

« Vers 11 heures du soir, après que le calme était à peu près rétabli dans le quartier, j'ai vu des soldats boches entrés au café Loubry. Je les ai vus sortir presque aussitôt emportant de nombreuses bouteilles.

Lecture faite persiste et signe le commissaire de Police Signé : BRUN

ARGENTON-SUR-CREUSE

Il y a eu la débâcle, les gens venaient par la route de Châteauroux avec leurs valises et montaient sur Limoges. On ne pouvait pas circuler dans les rues tant il y avait de vélos, de petites poussettes, de remorques, même dans les corbillards... Il faisait très chaud, les gens couchaient dans les couloirs...
Puis il y a eu le bombardement, le 29 juin, ils portaient les morts dans des couvertures directement au cimetière entre les alertes, et il y avait le couvre-feu.

À l'atelier où je travaillais, nous descendions à la cave, mais on avait peur qu'une bombe tombe sur l'usine. On nous faisait monter dans un chemin sur la route de La Châtre. Puis il y a eu une prise d'otages. Les Allemands ont emmené cent dix hommes au *Petit Nice* pour les fusiller. Ils les ont fait mettre de face ou de dos, et c'est le professeur Kubel qui les a sauvés.
Le 9 juin 1944, ça a été la tuerie. Il y a eu soixante-deux morts. Ils faisaient sortir les hommes et les tuaient devant leur porte. Le lendemain, on les a ramassés avec des brouettes et de petits chariots. On les a tous mis dans la petite chapelle pour les nettoyer, ils étaient sur des couvertures en attendant les cercueils.
Les familles ne pouvaient pas venir car le pont du train avait sauté. Pour les emmener au cimetière, on les a tous mis sur des traverses et c'étaient de grandes charrettes qui les montaient, sept par voiture. Il y avait un avion qui nous volait au-dessus. Le commissaire avait dit qu'il voulait un grand silence car on nous aurait pris. Nous représentions les familles qui n'avaient pas pu venir. Il y avait beaucoup de monde. C'était triste ! Le photographe avait quand même pris des photos que nous avons achetées.
Il y avait une dame et ses deux jeunes filles, que son mari avait fait sortir de Paris. L'une est décédée le lendemain, on l'avait emmenée au champ de foire, le prêtre est allé la voir. Elle lui a raconté toutes les orgies que sa mère et sa soeur avaient subies pour qu'il puisse le dire à son père, et elle est décédée dans la journée.

Aline CAUMET (92 ans)

From: Écris-moi. Un siècle de vies
P. Le Baël - P. Chaumont. ed. L'Harmattan.

9 juin 1944/le massacre d'argenton

" Peur pour mon père "

Pierre Chavegrand est l'un des derniers survivants des crimes perpétrés par la colonne Das Reich. Pour la première fois, 70 ans après les faits, il témoigne.

Pierre Chavegrand montre la lucarne (au fond à droite) depuis laquelle il a vécu l'horreur du 9 juin

Comment cette journée tragique a-t-elle commencé ?

Vers 17 h 30, on a entendu des coups de feu pendant un certain temps, en provenance du sud de la ville, en direction de la route de Limoges. On a commencé à s'inquiéter quand on a vu les Allemands défoncer les portes des maisons à coup de crosse. Je venais d'avoir 11 ans. Mon père a ouvert les portes pour éviter qu'elles soient défoncées. Les femmes otages ont été engouffrées dans le garage, les Allemands ne savaient pas quoi en faire. Mon père a été emmené avec les hommes, les voisins, le long du mur de l'ancien hôpital. Ils ont commencé à arrêter les hommes à partir de notre maison – *il habite 34, avenue Rollinat*. Plus haut, tous les hommes qui se présentaient ont été tués.

" Le premier mort que j'ai vu "

Où étiez-vous et qu'avez-vous vu ensuite ?

Nous étions cachés dans un grenier avec ma mère, Clémentine, et mon frère, André. Nous avions une bonne vue depuis une lucarne. C'est d'ici que j'ai vu mon voisin qui revenait de son jardin. Il a été tué au carrefour. Il est resté toute la nuit avec son panier de fraise à la main. C'est le premier mort que j'ai vu (1). Nous n'osions plus descendre. Un Allemand est venu jusqu'à notre appartement. Il faut croire qu'ils n'étaient pas tous mauvais. Mon frère était malade ce jour-là. L'Allemand a dit à ma mère, en français : « *Couché* ». Et il est reparti. Nous sommes restés dans le grenier une bonne partie de la nuit, le temps que les événements se calment.

Pour voir la vidéo rendez-vous sur

www.lanouvellerepublique.fr

Avez-vous eu peur ?

Pas sur le moment. A 11 ans, on n'est pas apte à tout comprendre. J'ai eu peur rétroactivement. On appréhendait surtout ce qu'ils allaient faire des hommes, dont mon père faisait partie. Ils étaient parqués au niveau du train avec les mitrailleuses braquées sur eux. Heureusement que M. Cubel est intervenu pour les faire libérer.

Qu'est-ce qui vous a le plus marqué durant cette journée ?

Attendre mon père toute l nuit. J'ai eu peur pour mo père. Avec ma mère et mo frère, on a passé une nuit infer nale. Quand il est revenu, 6 h 30, nous étions soulagé Tristes pour les autres famille mais soulagés pour la nôtre.

Propos recueilli par Xavier Beno

(1) Pierre Chavegrand racontera, u peu plus tard, qu'il a découvert un s cond mort au départ des Allemands, e direction de la route de Limoge « Nous avons trouvé un homme avec cervelle éclatée au niveau de la pass relle du lycée ».

••• Vingt-quatre heures d'horreur

> **Vendredi 9 juin 1944. Matin.** Trente Francs tireurs et partisans (FTP) entrent dans Argenton pour attaquer un train de munitions et de carburants allemands stationnés en gare. A 9 h, on dénombre 90 résistants.

> **10 h 30.** L'attaque du convoi ne dure pas plus de quinze minutes. Vingt-trois Allemands sont faits prisonniers. Au même moment, une traction avant Citroën avec cinq Allemands à bord tombe sur un barrage monté par les résistants. Ils parviennent à s'enfuir. On ne sait si ce véhicule recherchait le train de munitions ou si c'était une voiture de reconnaissance de la « Das Reich. »

Le mémorial, inauguré le 9 juin 1947 par le président Vincent Auriol.

> **15 h.** Trois camions allemands venant de Châteauroux sont attaqués uans les virages au-dessus de la fonderie du Moulinet.

> **17 h 45.** Une colonne de la Panzer division waffen SS Das Reich, de 150 à 200 hommes, lourdement armés, arrivent dans Argenton.

> **18 h**. La tuerie commence à partir de la rue Saint-Antoine. Les SS tirent sur tout ce qui bouge, hommes, femmes, enfants. *« Un de ces groupes se fait remarquer en différents points de la ville par sa sauvagerie, l'écume à la bouche... »*, affirment des témoins. Une dizaine de résistants, alertés de l'arrivée des Allemands, partent en camion vers la cité.

> **19 h-19 h 45.** La tuerie continue : M. Bossoutrot et son fils, qui remontent l'avenue Ledru-Rollin ; M. Militon dans un champ ; Mme Militon dans sa maison ; MM. David père et fils ; Mme Aubry et ses deux filles. Le massacre se poursuit rue du Lycée, avenue Rollinat, rue de Maroux et rue de l'Abattoir (21 civils en tout).

> **20 h.** Les SS rassemblent 150 otages au collège, divisés en trois groupes (hommes, femmes et enfants.) Des gendarmes sont incorporés au groupe.

> **A partir de 20 h 45**. L'intervention de Jean-Marie Cubel (de son vrai nom, Lothaire Kubel), prof d'allemand d'origine alsacienne, est déterminante dans la libération de la quasi-totalité des otages. Grâce à sa maîtrise de la langue de Goethe, il parvient à convaincre les SS qu'il s'agit d'anciens élèves ou de joueurs de son équipe de football. Les otages passent la nuit dans le jardin de la maison de M. et Mme Duplaix, 1, rue du Petit-Nice.

> **Samedi 10 juin 1944. 6 h.** Les SS établissent deux groupes pour les hommes : avec ou sans papiers. Jean-Marie Kubel ne peut rien faire pour sauver des soldats du 1er Régiment de France.

> **7 h 15.** Quinze otages désignés comme suspects par les SS sont embarqués dans deux camions. Ils sont fusillés vers 18 h dans une carrière à Gramagnat, près de Malabre, à la sortie nord de Limoges.

> **Après-midi.** Les SS sont partis depuis le matin. Les premiers secours arrivent à Argenton. La colonne Das Reich a assassiné 67 personnes : 56 hommes, femmes et enfants civils, et 11 résistants.

> **Le même jour.** 642 habitants d'Oradour-sur-Glane (Haute-Vienne) sont massacrés par la Panzer division Das Reich.

Source : « Argenton, 9 juin 1944, tragique page d'histoire », 1994, par le docteur André Cotillon.

la question

Le bilan du massacre d'Argenton aurait-il pu être encore plus lourd ?

Oui. C'est grâce à un concours de circonstance que le citoyen Jean-Marie Cubel, de son vrai nom Lothaire Kubel, était présent à Argenton à ce moment-là. Le professeur d'allemand au collège moderne habitait au-dessus de la librairie du 7, avenue Rollinat, où une partie du drame s'est jouée. Grâce à son courage et à une parfaite maîtrise de l'allemand, il a défendu, un à un, les citoyens arrêtés qui étaient condamnés à une mort certaine.

Les soixante-cinq cercueils lors du défilé mortuaire le 12 juin 1944.

la phrase

" M. Loubry, le boulanger d'à-côté, avait pris une balle dans l'œil. Il a réussi à se faire soigner dans la campagne. Il a perdu son œil mais a vécu trente ans de mieux ! "

Pierre Chavegrand, survivant du massacre d'Argenton, se souvient aussi de cette anecdote dramatique. Mais après avoir assisté à ces scènes d'horreur, le jeune homme a été rapidement envoyé par ses parents, Clémentine et Amédée, chez son grand-père, en pleine campagne. *« Je n'ai pas assisté aux enterrements et au défilé mortuaire, le 12 juin 1944. Vous savez, on reste quand même traumatisé par ce genre d'événements quand on a 11 ans. »*

Les cercueils dans la chapelle Saint-Benoit.

pratique

La Ville d'Argenton-sur-Creuse organise une cérémonie commémorative du 70e anniversaire du massacre du 9 juin 1944, aujourd'hui. A 16 h 30, messe à la chapelle de la Bonne-Dame ; à 17 h 45, pose d'une plaque en mémoire du résistant, Henri Rognon, 76, avenue Rollinat ; à 18 h 30, commémoration au Mémorial du 9 juin 1944.

Témoignage de monsieur CHEDEAU
46, avenue du Vivier
Le Pêchereau

A l'époque j'habitais le quartier Saint-Etienne, dans l'après midi du 9 juin vers 5 heures, le quartier était vide. Nous ne savions pas ce qui s'était passé. Soudain une voiture de maquisards avec des drapeaux français accrochés aux portières est arrivée au carrefour, en klaxonnant. Au niveau d'un panneau indicateur et d'un pylône électrique vers la rue qui mène au Moulinet ils aperçurent à temps une automitrailleuse allemande venant d'Argenton sur le capot de laquelle était assis, (retenu prisonnier ?), monsieur FISCHER, le commissaire de police. Le véhicule militaire s'arrête devant le magasin de « Emile Thomas » (aujourd'hui restaurant chinois) et en descend un allemand armé. Monsieur FISCHER descend aussi de son inconfortable position.

Deux maquisards dont un possède un fusil de chasse, messieurs RIGOLLET et ROULLET se font voir de l'occupant de l'auto mitrailleuse qui tire sur eux. Un pylône sauvera la vie des francs tireurs en interceptant les balles.
Les maquisards réussissent à s'enfuir. Mon père était boucher et revenait de captivité. Il faisait partie de la défense passive. Son rôle consistait à ramasser les morts…. Le lendemain j'ai compris ce qui s'était passé dans la ville.

1944 le neuf du mois d'octobre

Maurel Pierre commissaire de police chef de la circonscription d' Argenton-sur-Creuse

Mme Chevalier âgée de 37 ans sans profession demeurant à Argenton-sur-Creuse au numéro 48 de l'avenue Rollinat qui nous déclare sur interpellation :

Le 9 juin 1944 dans la soirée, trois soldats allemands se sont présentés chez moi. Ils étaient dans un état de surexcitation indescriptible, écumant et bavant comme de véritables bêtes fauves.

Deux de ces soldats sont entrés chez moi sitôt ma porte ouverte. Le dernier est resté sur le palier. L'un d'eux m'a immédiatement mis en joue avec son pistolet et l'autre a saisi mon petit garçon âgé de 13 ans, par les cheveux, dans l'intention évidente de lui faire un mauvais parti.

Comme ses soldats réclamaient « Monsieur, monsieur… » avec insistance, j'eus l'idée de leur dire que mon mari avait été tué à la guerre. Le soldat qui tenait mon enfant le lâchera. Alors tous les deux se mirent à fouiller la maison. Au cours de cette perquisition, ils renversèrent mon armoire à linge et volèrent 3400 FRF.

C'est tout ce que je puis vous déclarer à ce sujet, car j'étais terrorisée. Je me suis calfeutré chez moi évitant en particulier de m'approcher des fenêtres par où une balle aurait pu nous atteindre.

Lecture faite, persiste persique six et et signe

Le commissaire P Maurel

MINISTÈRE
DE L'INTÉRIEUR

SECRÉTARIAT GÉNÉRAL
A LA POLICE
DE LA RÉGION DE LIMOGES

CIRCONSCRIPTION D'ARGENTON-s/-CREUSE
(INDRE)

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE

PROCÈS-VERBAL

N° 16

Affaire sur les évène-
ments du 9 Juin 1944.

L'an mil neuf cent quarante quatre

le neuf du mois d'octobre

Nous, [illegible] Pierre, Commissaire de Police, Chef de la Circonscription d'Argenton sur Creuse,

officier de Police judiciaire, auxiliaire de Monsieur le Procureur de la République

Sur [illegible] :

AUDITION de la Dame CHEVALIER, née DEBRUNE Renée, sans profession Bt-48 Av. Rollinat ARGENTON S/CREUSE.

La Dame CHEVALIER, née DEBRUNE Renée,
âgée de 37 ans,
sans profession,
demeurant à Argenton sur Creuse, n° 48 Avenue Rollinat,

qui nous déclare sur interpellation :

" Le 9 Juin 1944, dans la soirée, trois soldats allemands se sont présentés chez moi. Ils étaient dans un état de surexcitation indescriptible, écumaient et bavaient comme de véritables bêtes fauves.

" Deux de ces soldats sont entrés chez moi aussitôt ma porte ouverte. Le dernier est resté sur le palier. L'un d'eux a immédiatement mis en joue avec son pistolet et l'autre a saisi mon petit garçon âgé de 13 ans, par les cheveux, dans l'intention évidente de lui faire un mauvais parti.

" Comme ces soldats réclamaient "Monsieur, Monsieur", avec insistance, j'eus l'idée de leur dire que mon mari avait été tué à la guerre. Le soldat qui tenait mon enfant le lâcha alors et tous se mirent à fouiller ma maison. Au cours de cette perquisition, ils renversèrent mon armoire à linge et me volèrent 3.400 francs.

" C'est tout ce que je puis vous déclarer à ce sujet, car j'étais terrorisée. Je me suis calfeutrée chez moi, évitant en particulier de m'approcher des fenêtres par où une balle aurait pu nous atteindre.

Lecture faite persiste et signe : Le Commissaire de Police :

Signé : P. MAUREL

Argenton, le 7 octobre 1944

N°II

MAUREL Pierre, Commissaire de Police, Officier de Police Judiciaire, Auxiliaire de Monsieur le Procureur de la République,

Mandons et entendons :

La Dame DESCHAUMES née CAMUSAT Marie
Agée de 62 ans
Sans profession
Domicilié rue de l'Abattoir à Argenton ^{s}/ Creuse

qui, nous déclare sur interpellations :

« Le 9 juin 1944, vers 21 heures environ, 5 soldats allemands firent irruption dans notre cour. L'un d'eux pénétra à l'intérieur de la maison et m'a mis aussitôt en joue avec son fusil. Pendant ce temps les autres se tenaient sur le seuil de la porte.

« Après avoir inspecté les différentes pièces de notre habitation, celui qui avait pénétré le premier est reparti en compagnie de ses collègues. Il venait à peine de traverser la cour que, se ravisant, il revint me demander à boire. Je me suis empressée de lui donner satisfaction, car j'étais terrorisée.

« Lorsqu'ils furent tous sortis dans la rue, j'ai remarqué qu'ils frappaient aux portes des habitations de deux voisins : MM. FOULATIERE et DUBOIS. A cet appel, ce dernier est sorti de sa demeure. Les Boches s'emparèrent de lui et le secouèrent violemment. Puis après une courte discussion qu'il eu avec l'un d'eux, il fut remis en liberté.

« A la suite de cet incident, les soldats allemands se sont dirigés vers Saint-Marin.

« J'ai alors profité de leur absence pour aller rejoindre mon mari qui devait se trouver dans la remise tout près de notre maison.

« En y arrivant j'aperçus avec horreur, mon mari qui gisait mort dans une mare de sang. Il a très certainement été tué par une balle explosive, car il portait à la poitrine une affreuse blessure.

« Plus tard les Boches sont repassés encore une fois devant notre demeure et ont tiré plusieurs coups de feu dans nos fenêtres.

« Etant effrayée par la présence de ces militaires, je n'ai pas remarqué le signalement de tous. Il me semble cependant que celui qui m'a mise en joue devait être de très grande taille, blond, il était vêtu de vert ainsi que ses compagnons et avait les manches de sa chemise retroussée.

« C'est tout ce que je puis vous déclarer sur cette journée.

Lecture faite persiste et signe — Le Commissaire de Police

Signé : Mme DESCHAUMES

Témoignage de Mme DURIS sur le 9 juin 1944

« J'habitais avenue Rollinat dans le grand virage (face au petit pont).
Quand on a entendu les Allemands arriver, mon mari, Roger a décidé de se cacher.
Il proposa à Roger PATHÉ, alors dans la maison avec sa mère et sa sœur Jeanne, d'aller se cacher dans la remise. Mais Roger PATHÉ refusa de peur de prendre froid (le matin il était allé au dispensaire pour se faire faire un pneumo).
Mon mari s'en alla donc seul, montant dans la côte en dessous du château.
Nous sommes restés, Roger PATHÉ, sa mère, Jeanne et moi dans la chambre.

Soudain, quelqu'un enfonça la porte, c'étaient 2 Allemands. Ils lancèrent « Kommt, Kommt » à l'attention de Roger PATHÉ pour qu'il les suive.
Jeanne lui tendit sa cape : « tiens, prends-la, tu vas prendre froid »
Un Allemand lui fit signe que c'était inutile et emmena le jeune garçon.
Nous tentons de les suivre mais un Allemand nous ordonne de rester à l'intérieur : « rentrer dames, coucher dames ».

A peine étaient-ils partis, que l'on entendit la porte de la cour s'ouvrir et on entendit tirer.
C'était Monsieur VILLENEUVE.
Moi, croyant que c'était mon mari, je criais : « c'est Roger, c'est Roger ». Mais Jeanne me répondit que ça ne pouvait pas être lui parce que ce n'était pas sa voix.
Alors, avec Madame PATHÉ, nous sommes sortis dans la cour et nous avons trouvé Monsieur VILLENEUVE agonisant.

Pendant le temps où les soldats ont emmené Roger PATHÉ et qu'ils ont tué Monsieur VILLENEUVE, 3 ou 4 gamins de 15 ans étaient arrivés chez nous par la cour, mais je ne sais pas d'où ils venaient.
Madame PATHÉ leur dit : « partez mes enfants, ils viennent d'emmener mon fils. »
Mais on ne pouvait pas les renvoyer dehors. Alors je leur ai dit de monter dans le grenier en faisant bien attention de ne pas se faire voir par l'imposte de la porte.
Il y avait un petit gars du Nord, réfugié au Plessis, le petit Nono qui était descendu chercher du pain chez LOUBRY et au lieu de remonter avec son pain, je ne sais qui lui avait mis un fusil dans les mains. Mais tous ces gamins-là, ils ne savaient pas s'en servir.

Ils étaient juste montés quand les Allemands ont amené le corps de Monsieur BRISSET dans la cour. Il baignait dans une mare de sang.
(Pendant un mois, je ne pouvais plus rentrer chez moi, j'ai couché chez mes beaux-parents, parce que pour entrer dans la maison, il fallait entrer dans la cour et passer cette marre de sang et moi je ne pouvais plus enjamber cette flaque de sang).
Il avait du être abattu dans la rue avant qu'ils ne le déposent dans la cour pour dégager la route. Il ne devait être que blessé et ils l'ont achevé dans la cour.

Pendant encore un moment on a continué à entendre du bruit, puis ils ont fait sauter la maison au coin. Il y avait les lattes qui sautaient en l'air et tombaient sur Roger (toujours caché). On a pensé, « ça y est, ils font brûler tout le quartier ».

Quand c'est redevenu plus calme, je suis montée voir les gamins. Ils sont descendus dans la cuisine.
On a bu de l'eau, mais on avait plus de salive (c'est impensable, faut le vivre pour savoir ce que c'est).

Puis mon mari est sorti de son trou, en arrivant dans la cour, il vit les deux morts étendus. Il arriva dans la maison en suffocant. J'ai cru qu'il était blessé mais il avait surtout été choqué parce qu'il a cru que c'était nous étendus dans la cour, il pensait qu'on était tous morts.
Peu après il décida d'emmener les gamins du grenier au Plessis. A ce moment-là, madame PENNETIER entra et demanda à mon mari d'emmener son fils Raoul avec lui.
Mon mari partit avec les jeunes et Raoul par les rues, mais des gens les ont prévenus : « n'allez pas par là, y a les Allemands ! »

Ils sont donc passés par les jardins.

Avec Madame PATHÉ et Jeanne, on est parti au Plessis par la route. Madame PATHÉ avait mis plein de sucre dans sa poche, pour la route.
En sortant, il y avait 2 morts dans la cour : il y avait un homme, dont on n'a jamais su qui c'était. Il était mort sur le mur de chez PENNETIER, il avait la tête qui pendait.

Madame PATHÉ est partie sans se préoccuper de ce qu'était devenu Roger, elle n'imaginait pas qu'il pouvait avoir été tué. Pourtant il y avaient ces morts plus les deux ou trois cheminots au bas des escaliers.
On est passé chez mon beau-père pour lui dire qu'on était vivant.

Les Allemands cognaient chez le père MULTON puis chez monsieur VERGNE sans insister.
Ils sont allés chercher monsieur LEBERT et l'ont emmené sur le petit pont. Monsieur LEBERT leur a dit : « je vais chercher mon paletot », il est rentré chez lui, il n'y est pas retourné et les Allemands ne sont pas revenus le chercher.

Chez monsieur LEBERT, les Allemands ont emmené Raymond PERINET, le commis de LOUBRY et l'ont tué sur le petit pont. LOUBRY lui s'est sauvé vers l'école. Il a été touché à l'œil, a fait le mort puis a ramper jusqu'au Plessis.

Chez le menuisier, au dessus de chez PENNETIER, il y avait des locataires (ils occupaient le 1er étage et le menuisier le rez-de-chaussée avec son atelier). C'étaient des parisiens : monsieur FOIRIEN, acheteur chez Brunswick, avec sa femme et son fils, déménagés à Argenton pour être en sécurité.
Monsieur FOIRIEN parlait allemand, aussi il décida d'aller leur parler.
Il est descendu, mais il n'est jamais remonté. Ils l'ont emmené sur le petit pont et il a été tué avec les autres.

Finalement on s'est tous retrouvé au Plessis.
Tout le long du chemin pour aller au Plessis, Madame PATHÉ ne disait rien et mangeait du sucre ; mais Jeanne et moi n'osions rien dire.
Arrivées là-haut, Roger nous a rejoint avec les gamins et Raoul PENNETIER. On a passé la nuit au Plessis.

Le lendemain matin, Madame LOUBRY, au Plessis aussi, dit à Madame PATHÉ qu'il fallait redescendre, car tout était fini. Jeanne refusa d'y retourner : « si je dois apprendre que mon frère est mort, je pourrai pas le supporter. »
On est donc descendue toutes les deux (Mme PATHÉ et moi) du Plessis. On a rencontré Madame JOLY, l'épicière, qui dit à madame PATHÉ : « votre fils, il est comme mon mari, ils ont été tués tous les 2 ».

Entre temps monsieur PATHÉ était arrivé. Il travaillait à Vavres et la veille au soir il avait était arrêté. Il a passé la nuit chez la Jeannette Dupuis. Le matin, quand il est arrivé, il fallait allé reconnaître les corps.
Je suis retournée au Plessis, il fallait dire à Jeanne ce que son frère était mort.

« Je ne me souviens même pas de l'enterrement, je n'ai même pas dû y aller. Pourtant j'ai bien dû y aller puisqu'il fallait aller reconnaître les corps. »

« Pendant plusieurs semaines encore après le départ des Allemands, j'avais peur de sortir, j'avais les jambes qui tremblaient. Les gens qui n'avaient pas vécu ça se moquaient de moi. »
« C'est des choses qu'on peut pas s'enlever de la tête, c'est pas possible de se mettre dans la peau de quelqu'un qui l'a pas vécu. »

A propos des Allemands : « moi, j'avais l'impression qu'ils avaient vécu en France parce qu'ils disaient « coucher dame ».

Les gamins quand ils sont arrivés à la maison, ils avaient mis les casques, les fusils dans le cellier. Si les Allemands avaient vu ça, ils auraient fait sauter la maison.

REPUBLIQUE FRANCAISE

Argenton, 2 octobre 1944

N 12

MAUREL Pierre, Commissaire de Police, Chef de la Circonscription d'Argenton s/Creuse, Officier de Police Judiciaire, Auxiliaire de Monsieur le Procureur de la République.

Se présente

La dame FERRAGU
Agée de
Profession
Demeurant à Argenton sur Creuse, route de Fontfurat

qui nous déclare :

« Le 9 juin 1944, vers 20h30, nous avons entendu les soldats allemands qui hurlaient sur les hauteurs qui surplombent notre maison.

« Nous étions rassemblés 8 personnes, cinq de mes enfants, mon mari, une voisine, Mme PATRIGEAT et moi-même.

« Avant d'entrer, les Allemands tirèrent de nombreuses balles dans les fenêtres et portes, balles qui se logèrent à l'intérieur sans nous blesser.

« Nous étions rassemblés dans la chambre, lorsqu'ils frappèrent à la porte de derrière. Mon mari alla ouvrir tandis que je le suivais. L'Allemand qui le mit en joue, le laissa malgré tout à la maison. Mais d'autres allemands frappaient à la porte de devant. Mon mari alla ouvrir et le soldat qui se présentait le saisit immédiatement par les épaules, et lui fit descendre les marches quatre à quatre, puis je fus contrainte de rentrer dans la maison et de fermer la porte.

« Un petit moment après, je sortis pour voir ce qui était arrivé à mon mari et je le trouvai étendu sur la route. Les Allemands venaient de le tuer d'une balle à la tête, qui avait un orifice de sortie énorme. A cet instant un très grand allemand qui semblait commander le groupe, opérant dans le quartier, me demanda mes papiers d'identité ainsi que ceux de Mme PATRIGEAT, et tout cela auprès du corps de mon mari. Lui ayant dit que mon mari était tué, il nous donna l'ordre à tous de rentrer.

« Lorsque je suis allée voir le corps de mon mari, je me suis rendue compte que M. PATRIGEAT, était également étendu dans son jardin. Ce dernier ne faisait que rentrer chez lui et sa maison était fermée puisque sa femme était chez nous ; les Allemands lancèrent plusieurs grenades dans la cave et sous la porte de la maison.

« Je me rappelle qu'un Allemand haussa les épaules en me voyant pleurer auprès du corps de mon mari.

« Chez M. PATRIGEAT, les Allemands emportèrent une montre et des bijoux.

Lecture faite persiste et signe. Le Commissaire de Police

Signé : Veuve FERRAGU

André GUICHARD

Mes souvenirs du 9 juin 1944…

J'avais dix sept ans et j'habitais chez mes parents 12 rue André de Chauvigny.
Trop jeune pour jouer un rôle dans la Résistance, mon quartier étant très éloigné du déroulement du drame, mes souvenirs, bien qu'assez précis sont donc très fragmentaires.

Le 9 juin au matin

Nous apprenons (sans doute par le bouche à oreille), que le « MAQUIS » est entré en ville ; libération sans histoire car il n'y a pas de forces d'opposition (les G.M.R. étant sympathisants ou ralliés.)

En fin de matinée, le quartier est en émoi à cause de l'attaque d'un train de munition sur la voie secondaire de La Châtre, au Petit Nice.
En fait, cela se résume pour nous à entendre la fusillade, proche à vol d'oiseau, et à voir passer furtivement quelques maquisards allant se positionner.
Mes parents m'interdisant de sortir à cause des balles perdues, nous apprendrons néanmoins assez vite la reddition des Allemands et la fin des combats.

Le 9 juin l'après-midi

Le calme semblant revenu, nous ignorerons tout de ce qui se passera Rive Gauche.
Je décide de reprendre mes occupations de collégien en vacances, c'est-à-dire, baignade avec les copains du Moulin de Bord et retour vers 18 heures en rapportant le pot à lait que quotidiennement une fermière du Pêchereau laisse à notre intention dans le couloir de la bijouterie Minier, rue Grande.

Je descends, sans souci, étonné de trouver déserte la Place de la Mairie. J'apprends néanmoins que les maquisards sont aux prises avec des soldats allemands, qu'ils auraient distribué des armes aux volontaires, mais qu'il n'y en a plus.

Je décide de récupérer le précieux pot à lait et de remonter au plus vite au Merle Blanc. On entend claquer quelques coups de feu et je me revois, franchissant le pont de chemin de fer, en me baissant le plus possible, car quelques balles sifflent au dessus de nous.

C'est sans doute une de ces balles perdues qui atteindra mortellement le père de mon camarade d'école : Mr BOSSOUTROT en haut de la rue Ledru-Rollin.

…. Vers 19 heures, une voisine m'appelle observer de sa fenêtre au premier étage. Elle prétend avoir vu des soldats allemands patrouiller dans les vignes (à l'emplacement du Collège) je n'ai rien vu de bien précis si ce n'est des formes indécises et entendu des éclats de voix.

Le 10 juin au matin

Mon père a appris ce qui s'est passé et je descends avec lui pour proposer notre aide. On nous envoie, avec des voisins dans les vignes. Nous ramenons sur une charrette à bras (un diable) le corps d'un maquisard tué par des éclats de grenade. J'apprends que sa famille habite au Vivier.
Nous déposons son corps près de quelques autres, à même le parquet recouvert de sciure de la petite chapelle S^{t} Joseph, rue Ledru-Rollin (actuel parking).
De là, nous sommes descendus à la Chapelle S^{t} Benoît où beaucoup de corps sont rassemblés. Il y a du sang partout, sur la sciure, ce premier contact avec la réalité de la guerre est insoutenable.
Très choqué, je n'y retournerai pas l'après-midi, encore que j'apprends qu'on y a déposé le corps d'un cousin fort éloigné, André ROUER, tué en combattant en Ville Haute.
J'ai ensuite participé aux funérailles, très émouvantes, il y a des photos qui laisseraient supposer que j'y étais avec d'autres, assurant une sorte de service d'ordre.

Cécile BERTRAND-GUY

A cette époque, employée au téléphone au central d'Argenton qui se tenait au 1er étage de la Poste, je devais, le 9 juin 1944, prendre mon service de 8h à midi et de 19h à 22h.

Habitant rue Grande, vers 7h45 j'arrive sur la place de la République en pleine effervescence. La mairie était investie par de nombreux jeunes et moins jeunes. Je dus montrer mon laissez passé pour pouvoir gagner le central téléphonique ou l'on entre par l'arrière de la Poste.

Là, il y avait quelques résistants ayant l'intention de saboter les installations. Les personnes du service qui étaient là arrivent à les persuader qu'eux même pourraient en avoir besoin et nous promettons de ne pas répondre aux appels de crainte de tomber sur des Allemands. Un jeune armé d'un revolver reste avec nous pour nous surveiller.

Pendant ce temps avait lieu l'attaque du train.

Dans la matinée eurent lieu quelques arrestations dont au moins 2 filles (mes souvenirs sont assez confus).

Dans l'après-midi, un convoi allemand arrivant de Châteauroux était pris à partie par les maquisards près de la fonderie du Moulinet. Ce combat fut un peu plus long, il y eu 2 Allemands tués et des blessés que les soldats emmènent lors de leur replis.

Les maquisards récupèrent deux camions qu'ils ramènent en ville sous les applaudissements et les cris de joie des habitants.

A 19h je retourne à la Poste pour reprendre mon service.

Nous n'étions que deux, Madame CHARBONNIER et moi-même et toujours un jeune résistant armé d'un revolver et dans son atelier au 1er étage Monsieur ARNAUX du service entretien téléphone.

Bientôt nous entendîmes de nombreux coup de feu. Sortant sur le petit balconnet d'angle dernière la Poste, nous voyons les balles qui sifflaient le long du mur, allaient frapper une tôle au dessus du portail situé entre les magasins de Madame FIOLE et Monsieur CHATEAU.

Voyant ce qui se passait nous décidons que Madame CHARBONNIER parte retrouver ses petits enfants de 4 et 7 ans chez elle, rue de la Gare.

Quant au jeune maquisard, je lui indiquai un chemin détourné par la rue Rosette pour qu'il puisse gagner la campagne ? Je n'ai jamais su ce qu'il était devenu.

Le receveur m'invite à entrer dans son appartement dont une porte donne dans le central pour voir ce qui se passe sur la place de la République.

Nous entendons une explosion, à ce moment il n'y a rien sur la place ; arrivent 2 Allemands par l'avenue Rollinat qui s'installent l'un au coin du Pourquoi Pas et l'autre met une mitrailleuse prête à tirer vers l'avenue Rollinat dans les grilles du Central Hôtel. Ensuite c'est tout un groupe d'Allemands qui arrivent sur la place.

Complètement inconscients de ce qui se passe, nous descendons sur la place avec le receveur où nous retrouvons Monsieur ALASŒUR le boulanger, Monsieur CHATEAU capitaine des Pompiers et son fils.

Nous voyons de la place la maison à l'entrée de Maroux qui brûle. C'est tout près de chez mon grand-père, je me demande ce qu'il devient. Un Allemand nous dit en français : « nous allons fouiller toutes les maisons pour trouver les terroristes. Celles qui n'ouvriront pas nous les ferons sauter et nous allons rassembler la population vers l'église. »

Je suis remontée très vite au central prête à faire ce que m'avait dit Monsieur BERLAUD le vérificateur. Sous une lame de parquet il me suffisait de tirer un fil pour tout couper au cas ou les Allemands monteraient.

Quelques temps après je vis passer un groupe d'Argentonnais encadrés pas des Allemands et se dirigeant vers le Champ de Foire.

La nuit se passa mais je n'étais pas trop rassurée. J'ai bien essayé de lire « Manon Lescaut » mais j'avoue n'y avoir rien compris ni rien retenu.

Vers 7h du matin, j'entendis passer les Allemands qui prirent l'avenue Rollinat puis les otages libérés. Le téléphone a sonné à ce moment, je répondis, c'était la Clinique Cotillon qui demandait Châteauroux afin d'obtenir de l'aide.
Mes remplaçantes arrivant de Saint-Marcel ne savaient toujours pas ce qui s'était passé.
Je me rendis aussitôt chez mes parents rue Grande où ma mère était fort inquiète de mon sort. Là je trouvai mon grand-père âgé de 83 ans qui venait d'arriver de Maroux avec un quignon de pain moisi sous le bras et complètement déboussolé, n'arrêtant pas de dire : « Ils étaient deux, un grand grand, je lui disais « Pardon, Pardon », ils ont fait sauter ma porte et ils tiraient partout partout. »

Avec une réfugiée alsacienne, Suzanne TUFFERY qui habitait la maison, nous décidons d'aller voir ce qui c'était passé. Passant par le Vieux Pont et la rue Notre Dame, nous arrivons à l'entrée de Maroux sans rencontrer âme qui vive. Nous entrons chez mon grand-père, effectivement, sa porte avait été ouverte avec une grenade, la déflagration avait envoyé sauter la casserole de soupe au plafond et nous trouvons des balles partout, les assiettes de son vaisselier sont toutes brisées et dans sa chambre c'est la même chose.
D'après ce que Grand-père nous a raconté, il était dans son lit. Comment n'a-t-il pas été blessé ? Nous n'avons pas compris. Toujours est-il qu'il ne s'est jamais remis et lui qui avait les idées si claires n'a jamais recouvré totalement la raison.

En sortant de chez lui, regardant vers Maroux, nous vîmes les trois gendarmes tués en travers de la rue, le crâne ouvert. Ce qui nous fit un grand choc.
Je ne me souviens plus comment nous sommes rentrées rue Grande.

Au cours de la matinée après que la Croix Rouge et d'autres volontaires ont retrouvé tous les morts, nous apprenons le désastre.

Monsieur HIERNARD Albert
4, rue du Poirier du GANGE
92160 ANTONY…

« … J'étais avec mes parents parmi les otages du train de Paris. J'avais alors sept ans et je me suis toujours rappelé de tous les moments que nous avons vécus ce jour-là. Du rassemblement dans la cour du collège à la descente par le sentier jusqu'au centre d'Argenton où nous avons été enfermés dans un garage. Notre chien nous suivait et le fait que les soldats le laissaient tranquille me rassurait. Vous connaissez la suite.

Je veux surtout vous dire que très vite, le soir même de leur libération ou le lendemain les passagers du train ont su qu'ils devaient la vie sauve à un professeur d'allemand du collège... Notre voyage dura environ deux semaines pour arriver dans notre famille dans le Lot et Garonne, avec toutes les péripéties que vous pouvez imaginer (mitraillage du train par l'aviation alliée, etc…) Le lendemain matin 10 juin, quand les hommes dont mon père revinrent les uns après les autres au collège, ce fut la joie. Sauf pour une pauvre femme qui apprit que son mari avait été exécuté….
En ce qui concerne le rassemblement dans la cour du collège, le jour du 9 juin, j'ai toujours cru que vous étiez la personne en civil qui, à côté du gradé allemand servait d'interprète en haut des marches, quand il a demandé que les hommes, les femmes et les enfants se séparent.
Or, d'après le récit du docteur Cotillon, vous intervenez vers 20 heures. Ce qui n'a d'ailleurs pas d'importance puisque votre actions sera déterminante par la suite….Dans le récit, deux autres points ne correspondent pas tout à fait à mes souvenirs :
D'une part, dans la cour du collège quand l'interprète traduisit l'ordre de séparer femmes et enfants, les cris des mères firent apparemment céder le gradé puisque je suis resté avec ma mère …

D'autre part en ce qui concerne les femmes et les enfants qui se seraient réfugiés dans le garage lors des fusillades, je ne pense pas que cela se soit fait spontanément, car je me rappelle fort bien qu'un soldat en particulier nous poussait vers l'intérieur avec son fusil et en prononçant de puissants « Schnell »

Antony, le 30/12/94

M. HIERNARD Albert
4, Rue du Poirier du Sange
92160 Antony

Ancien directeur d'école
à Boulogne-Billancourt

A Monsieur Kubel,

Cher Monsieur,

C'est avec émotion que j'ai retrouvé le récit des événements du 9 Juin 1944 à Bryenton dans le livre du Pr Cotillon - En particulier votre nom et les circonstances de votre action - Moi-même qui suis enseignant, j'en suis d'autant plus touché.

J'étais avec mes parents parmi les otages du train de Paris - J'avais alors 7 ans et je me suis toujours rappelé de tous les moments que nous avons vécus ce jour-là. Du rassemblement dans la cour du collège à la descente par le sentier jusqu'au centre d'Bryenton où nous avons été enfermés dans un garage - Notre chien nous suivait et le fait que les soldats se laissaient tranquille me rassurait - Vous connaissez la suite.

Je veux surtout vous dire que très vite, le soir-même de leur libération ou le lendemain les passagers du train ont su qu'ils devaient la vie sauve à un professeur d'allemand du collège - Aussi vous comprendrez, monsieur, combien je suis heureux de connaître votre nom et de savoir ce que vous êtes devenu -

Qui m'aurait dit alors que je pourrais, 50 ans plus tard, vous adresser toute ma reconnaissance parmi bien d'autres - Je regrette que mes parents ne soient plus là, alors que nous avons parlé parfois de vous sans vous connaître -

Notre voyage dura environ deux semaines pour arriver dans notre famille dans le Lot et Garonne, avec toutes les péripéties que vous pouvez imaginer (mitraillage du train par l'aviation alliée, etc...) Si bien que des liens s'étaient créés entre des passagers - Cela nous a toujours paru extraordinaire que l'aventure des otages du train se termine ainsi - Surtout quand on connaît la suite des événements.

Il n'en a pas été de même, hélas, pour bien nombre d'habitants d'Argenton, même si, grâce à vous beaucoup ont été sauvés -

Le lendemain matin 10 juin, quand les hommes, dont mon père, revinrent les uns après les autres au collège, ce fut la joie - sauf pour une pauvre femme qui apprit que son mari avait été exécuté - C'était des gens de couleur...

En ce qui concerne le rassemblement dans la cour du collège, le jour du 9 juin, j'ai toujours cru que vous étiez la personne en civil qui, à côté du gradé allemand, servait d'interprète en haut des marches, quand il a demandé que les hommes, les femmes et les enfants se séparent -

Or, d'après le récit du Dr Cotillon, vous intervenez vers 20h - Ce qui n'a d'ailleurs pas d'importance, puisque votre action sera déterminante par la suite.

Dans le récit, deux autres points ne correspondent pas tout à fait à mes souvenirs.

D'une part, dans la cour du collège, quand l'interprète traduisit l'ordre de séparer femmes et enfants, les cris des mères firent apparemment céder le gradé puisque je suis resté avec ma mère et je n'ai pas le souvenir d'un groupe à part d'enfants lors de la descente vers le centre ville.

D'autre part, en ce qui concerne les femmes et les enfants qui se seraient réfugiés dans le garage lors des fusillades, je ne pense pas que cela se soit fait spontanément, car je me rappelle fort bien qu'un soldat en particulier nous poussait vers l'intérieur avec son fusil et en prononçant de puissants "schnell". L'attitude des femmes comme des quelques hommes qui se trouvaient dans le garage montrait d'ailleurs qu'ils n'avaient plus beaucoup d'illusion sur leur sort.

Dans l'ensemble du livre, j'ai bien retrouvé de nombreux détails qui montrent la minutie et le sérieux de l'enquête du Dr Cotillon. Que certains faits aient été ressentis un peu différemment par les témoins, rien d'étonnant à cela. L'important est qu'un livre ait été écrit sur ces événements et qu'il fasse connaître des gens tels que vous.

Pardonnez-moi d'avoir évoqué un peu longuement ces faits et de remuer ainsi pour vous de mauvais souvenirs. Pour ma part, je n'en avais plus parlé depuis bien longtemps. Mais j'ai reçu, il y a peu de temps, le livre du Dr Cotillon. Cela a fait revivre en moi le gamin que j'étais en 44.

Permettez, monsieur, que ce soit lui qui vous adresse tous ses vœux pour 1995 et qui vous souhaite une longue et heureuse retraite !

Albert [illegible]

A la maison, on savait qu'il y avait des choses qui s'étaient passé à la gare le matin, mais on ne savait pas trop quoi.
L'après midi mon père est allé travailler, il était cantonnier. Il est allé voir ce qui se passait en ville. Peu de temps après, il est remonté en disant « faut se camoufler, il y a les Allemands qui arrivent ».
On a attendu…
Tout d'un coup, mon père est monté au grenier, il y avait une fente d'où on pouvait voir ce qui se passait dans la rue. Il a vu que chez les voisins les Allemands essayaient de rentrer.
Alors il a dit qu'il fallait ouvrir la porte. Il a ouvert la porte du garage.
Plusieurs Allemands sont venus, se sont désaltérer (on avait eu du monde alors il y avait des verres sur la table, ils ont pris les verres et ont bu beaucoup d'eau.)
Ils portaient leur mitraillette et les colliers de balles qui faisaient un bruit de ferraille chaque fois qu'ils remuaient. Ils sont restés là un bon moment, se sont installés sur des chaises. Nous, nous étions dans la cuisine.
Mon père, comme il était au Ponts et Chaussées, portait une casquette spéciale où il était écrit « Ponts et Chaussées ». Alors l'Allemand lui a demandé pourquoi il portait cette casquette. Mon père s'est souvenu que parmi ses papiers, on lui avait donné un laisser passer parce qu'il avait été réquisitionné pour les routes, les ponts… l'Allemands l'a laissé tranquille.
Mais à partir de ce moment là, mon père n'a pas traîné dans le coin. Il est allé se cacher je ne sais pas où.

Puis on s'est aperçu que chez nous aussi, il y avait des hommes mis à genoux sur le trottoir, dont des gens qu'on connaissait. Mon frère, qui avait 2 ans, a vu ce qu'il se passait ; il a appelé « Mendi, Mendi ».
Quand les Allemands se sont rendu compte que le gamin le connaissait, ils l'ont fait mettre à genoux sur la route.
Et puis on a entendu les balles….

Quand ça s'est calmé un peu, on a voulu aller voir la femme de ce Gomendi. A ce moment là, j'ai vu madame Auclair crié « Ils m'ont tué mon gamin. » Et partout on entendait « ils ont tué ci,il ont tué là. »
Ça m'a laissé un souvenir, ça m'a frappé, j'y pense encore.

On avait aussi madame Majean son mari était caché derrière un mur). Tous étaient des amis. On a passé la nuit avec toutes ces femmes. On n'a pas beaucoup dormis, elles ont pleuré toute la nuit.

Le lendemain on a vu remonter les camions, le cœur vraiment serré.

Nous sommes des miraculés du 9 juin. Nous ne serons jamais assez reconnaissant à monsieur Kubel d'être aller sous la mitraille expliquer que le 9 juin, on y était pour rien ; que si, il y avait des Allemands qui avaient eu des problèmes à l'entrée de la ville, les Argentonnais n'y étaient pour rien.

Pendant que les Allemands « séjournaient » chez nous. Un soldat a prit ma mère (avec mon frère dans les bras) pour l'emmener dans les chambres. Il a ouvert les tiroirs pour prendre les montres et autre bijoux.
Ce soldat parlait très bien le français.

Edith Imbert-Espérou

Lothaire KUBEL

Septembre 2004.

Lors de la récente commémoration des tragiques évènements du 9 juin 1944 à Argenton, j'ai revu en pensée avec 60 ans de recul, les différents tableaux de la pièce qui s'est jouée à ce moment.
Dès le 6 juin, jour du débarquement en Normandie, le Directeur du Collège, Monsieur VIOLETTE, envoya tous les élèves « en vacances » à quelques exceptions près : surveillants, quelques grands élèves, des juifs…
En apprenant l'attaque du train par les GMR et un groupe de résistants, je me suis souvent demandé si cette opération était indispensable, ou du moins si elle n'était pas prématurée….
Alors que j'allais partir à vélo à Saint Benoît, avec mes amis MARSOUIN et MERCIER, nous sommes interpellés par BACH, un chef de la Résistance locale, qui nous demande d'aller chercher des munitions à Bélâbre, une camionnette est à notre disposition... Maigre récolte : quelques fusils de chasse et des cartouches.
Mes amis n'ont pas le temps de me chercher pour un second « voyage », car je me trouvais au fond de la cour du commissariat, m'entretenant de la situation avec le capitaine MER. Il y a beaucoup de monde dans cette cour.
Resté seul, je me rends à l'hôtel de France d'où j'entends, environ une heure plus tard les premières très lointaines détonations. Que faire ? Partir en direction de Saint-Marin et Conives, ou rentrer chez moi, à la librairie BRUNAUD où j'avais ma chambre ? Il pouvait être 19 heures ou 18 heures trente – avec le décalage de deux heures, il faisait jour jusqu'à presque 23 heures.
Je décide de rentrer, longe les murs dans une ville absolument déserte, marque un bref arrêt au coin du café de la Promenade (FAUCHON) pour voir s'il se passe quelque chose sur le Pont-Neuf et au delà….Rien, bien que les coups de feu semblaient très proches, traverse rapidement et suis chez moi. Ouf !

C'est pendant cette dernière heure – approximativement entre 19 heures et 20 heures- que le groupe de tueurs SS, des témoins les ont comparés à des bêtes sauvages, arrêtés un moment par les résistants en haut de la côte de Châteauneuf, s'est acharné dans les maisons sur des civils innocents. C'était l'horreur quand on sait que l'on a compté quelques 50 morts, rien que çà ! C'est pendant ce laps de temps que les voyageurs des trains immobilisés ont été pris comme otages, emmenés au Collège, où ils retrouvaient élèves, surveillants et personnel qui allaient tous partager le même sort.

De retour à la librairie, je compte dans la cave : Jérémie, son épouse et leur quatre enfants (dont Pierre, bébé de quelques mois), leur bonne Rosette, Madame FELDMANN, Mademoiselle ARICKS, des locataires ainsi que André LEE, un GMR qui avait fait le coup de feu toute la journée et à qui j'ai conseillé de se mettre en « civil » et de se débarrasser de son colt).

Jérémie était sorti seul pour se rendre compte de ce qui se passait. A peine un quart d'heure plus tard, Lee et moi sommes invités à sortir de la cave…« Raus, Raus ! »
Dans la librairie deux jeunes SS sont en train d'emporter des appareils de photos. Je les regarde, puis leur dis sans élever la voix, en allemand : « mais que faites-vous ? Voyons, on ne vole pas dans l'armée allemande ». Stupéfaction évidente, mais je crois avec le recule, qu'ils étaient surtout surpris par le fait d'entendre parler allemand, plus que par le sens de mes paroles. Un 3° près de la porte d'entrée du magasin s'écria : « il parle l'allemand, celui-là, il faut le conduire auprès du chef ». C'était à mon avis, un tournant car de futur otage en sortant de la cave, je deviens interprète.

Le chef, un grand gaillard maigre plus âgé que les autres, « *Feldwebel* » (adjudant) je pense, se tenait au milieu de l'avenue Rollinat, et j'aperçus devant le dispensaire une centaine d'hommes alignés. L'accueil fut brutal : « Terroriste, Partisan, Salopard… » Il vociférait plus qu'il ne parlait, excité, alors que paradoxalement, les autres soldats autour de lui semblaient calmes. Il se calma quelques peu quand je lui ai dit que j'enseignais l'allemand dans le grand établissement sur la colline. Parmi les otages alignés je reconnus des amis (LOCHET, FOURNAL), de surveillants (BIRER, COMBY) et les

CASTELLES père et fils eux aussi des hommes du quartier. Les voyageurs du train étaient les plus nombreux.

Le *Feldwebel* veut rassembler tous les hommes ! Entouré par 4 SS, je pars pour la Mairie pour ramener cette fameuse cloche qui devait servir à ce rassemblement ! Imaginez la scène : KUBEL au milieu de 4 gars, devant la mairie évidemment déserte et ne sachant qui est le sonneur (ce qui était vrai), puis alertant le boulanger Alasseur, qui, me connaissant, ouvre son magasin tout comme le charcutier BRUNET un peu plus tard. Les SS veulent payer baguettes et saucisson.
-. « Non, non, dis leur que ça ne coûte rien »
Surgit alors un autre SS plus âgé, qui voulait faire remettre un verre à une montre-bracelet ; c'est le vieux monsieur PETITPEZ qui ouvre sa bijouterie et qui s'en chargera. les SS achètent un bracelet, des boucles d'oreille…et payent. Enfin le plus âgé sort son portefeuille pour montrer des photos de sa femme et de ses deux enfants. Souvent je me suis demandé si cet épisode était bien réel, et je crois que si on montrait une telle séquence au cinéma – dans un film genre « Grande Vadrouille » -les spectateurs s'amuseraient bien, en se disant : on peut tout imaginer dans un scénario !

Et pourtant la situation était grave ! Bien plus tard je me suis posée la question : comment les soldats auraient-ils réagi si les commerçants n'avaient pas ouvert leur magasin, ces commerçants qui comme moi, ignoraient tout des massacres de la route de Limoges.

Revenus au dispensaire, les otages étaient toujours là, mais pas de « *Feldwebel* »…et il n'a plus été question de la cloche. La nuit était pratiquement tombée. En colonne, et en route pour où ? Ce sera pour la maison DUPLAIX, au Petit Nice, Cc de la Compagnie SS.
Le garage au fond de la cour était déjà occupé par une vingtaine de cheminots pris dans le quartier de la gare (avec le chef de gare, monsieur VAUTRIN). Tout le monde assis entre la maison et le mur extérieur, deux sentinelles à l'entrée de la cour. A ce moment on entend un coup de feu (deux selon certains) de l'autre côté du mur. J'étais assis à l'angle de la maison, à environ 3 mètres de nos gardiens et j'entends l'un dire à l'autre « demain on les placera sur le mur et on les prendra comme cible. »
La nuit, fraîche avec quelques gouttes de pluie, se passe sans incident majeur. Une longue nuit sans sommeil. On entendait parler et rire à l'intérieur de la maison. Au lever du jour, un officier sort : un grand blond, vêtu comme pour aller à la parade. Casquette, culottes de cheval, bottes, épaulettes brodées avec 2 étoiles. C'est un capitaine (*Hauptsturmführer* chez les Waffen SS). Il décide d'un contrôle d'identité : le capitaine commence par le groupe de la gare ; Monsieur VAUTRIN, un Mosellan qui parle bien l'allemand sert d'interprète. Puis le capitaine m'appelle pour les otages du dispensaire. Pour tous ceux qui pouvaient présenter une carte d'identité en règle (vraie ou fausse), c'est à dire pour la majorité, aucun problème…Visiblement il ne cherchait pas de coupables à tout prix. Pour ceux qui n'avaient pas carte d'identité, élèves, surveillants, voisins qui avaient été sortis de leur maison…) il suffisait que je lui dise que je les connaissais. Il en fut de même pour les frères THIMONNIER, et je ne m'explique toujours pas comment ils se sont trouvés dans ce qu'on a appelé « le mauvais groupe », de l'autre côté du chemin. Et cela restera pour moi un douloureux mystère. Il y avait derrière nous les deux blessés du train militaire attaqué la veille (dont un barbu qui portait un casque et qui a, semble-t-il désigné deux ou trois otages qui auraient participé à cette attaque…). Pour les six soldats du 1er régiment de France, il n'y avait rien à faire.

Tout semblait terminé lorsque Jérémie Brunaud m'a rendu attentif sur le fait qu'un voisin, monsieur BEAUVAIS se trouait dans le groupe de l'autre côté du chemin, derrière les camions. Je suis sorti de la cour pour aller trouver le capitaine et il a fait sortir monsieur BEAUVAIS du groupe. Enhardi, j'ai essayé de plaider la cause d'un vietnamien dont je savais qu'il n'avait pas pu participer à l'attaque du train. La réponse fut celle-ci : « Mon bon monsieur, c'est mon affaire ». Ce n'était pas la peine d'insister. Dans le même ordre d'idées, j'ai lu plusieurs fois dans des articles concernant cette triste journée, que KUBEL avait négocié toute la nuit pour faire libérer les otages. C'est évidemment faux,

car il n'y avait rien à négocier, et cela s'est d'ailleurs passé à partir du lever du jour. Je ne pouvais qu'expliquer et répondre à l'une ou l'autre question….

Un silence pesant régnait dans la cour du pavillon DUPLAIX lorsque le convoi des SS s'est mis en route vers 7 heures 30. Quelques minutes auparavant, le capitaine m'avait appelé pour me dire que nous pourrons quitter les lieux dans une demi heure. Quelques vingt minutes plus tard, la longue colonne des ex-otages se mit en route vers la ville et le collège, soulagés certes, mais surtout tristes en songeant à ceux qui avaient été emmenés et que, hélas, on ne reverra pas vivants !

Lothaire KUBEL
Septembre 2004.

Monsieur Kubel rapporte encore que des témoins « avaient remarqué la différence de comportement des groupes SS, « les bons », « moins bons » et « méchants tueurs » ! Cela tient à la diversité du recrutement, imposé par la guerre et les pertes, des Waffen SS. Ces derniers étaient une armée parallèle à la Wehrmacht au départ formée uniquement par des volontaires et engagée au moment de l'invasion de la Russie en 1941. En 1944, après de lourdes pertes sur le front de l'est, le division Das Reich fut complétée par de jeunes recrues non volontaires, ce qui explique la présence de jeunes Alsaciens incorporé de force….Un drame pour l'Alsace. »

et les méchants tueurs ! Cela tient à la diversité du recrutement (imposé par la guerre et les pertes) des "Waffen SS". Ces Waffen SS était une armée parallèle à la „Wehrmacht" ; au départ formée uniquement de volontaires, et engagée au moment de l'invasion de la Russie en 1941. En 1944, après de lourdes pertes en Russie, la Division „Das Reich" était au repos dans la région de Montauban, et fut complétée par de jeunes recrues non volontaires ce qui explique la présence de jeunes Alsaciens incorporés de force à Oradour ! Un drame pour l'Alsace, croyez-moi !

Ci-joint la photocopie de la lettre de Albert - qui avait 7 ans en 1944 - A lire - émouvante !

Bien à vous L. K.

REPUBLIQUE FRANCAISE

Quarante quatre et le onze du mois d'octobre

MAUREL Pierre, Commissaire de Police, Chef de la Circonscription d'Argenton sur Creuse

Mandons et entendons :

Le sieur LOUBRY Louis
Agé de 49 ans, de profession boulanger
Demeurant avenue Rollinat à Argenton ^{s}/Creuse,

Qui sur interpellations successives, nous déclare :

« Le 9 juin 1944 vers 20 heures, je me trouvais à mon domicile lorsqu'un soldat boche a donné des coups de crosse dans la porte fermée à clef.

« Ma femme que je suivais à un mètre a ouvert la porte. Le soldat allemand m'apercevant, m'a intimé l'ordre de sortir, puis, s'est rendu dans ma cuisine, d'où il a fait sortir MM. LEMERLE Ferdinand, PERINET Raymond, mon ouvrier qui s'y trouvaient.

« Arrivés dans la rue, un autre soldat boche nous appela et nous montra la passerelle qui conduit au Collège Moderne, dans laquelle nous nous engagions. A l'entrée de cette passerelle se trouvait un second boche qui nous ordonna de continuer notre chemin devant lui. Arrivés au milieu de la passerelle, où nous apercevions un corps allongé, nous levâmes les bras en l'air en nous retournant et en demandant de ne pas nous tuer ; c'est alors qu'il nous donna à nouveau l'ordre de continuer notre chemin. Marchant à quelques pas devant LEMERLE et PERINET, j'entendis cet allemand tirer sur nous et une balle tomba à mes pieds. Aussitôt j'ai pris la fuite m'engageant dans le sentier qui mène au collège.

« Ayant parcouru 80 mètres environ, alors que, pendant ce temps, le Boche, vraisemblablement, avait tué mes deux camarades, j'entendis siffler des balles autour de ma tête, l'allemand me tirait au fusil et je fus touché à la quatrième balle ; blessé à l'œil droit, je suis tombé volontairement à terre afin de faire croire que j'étais mortellement touché ; en effet, l'allemand me laissa tranquille.

« Au bout de trois quart d'heure, m'étant rendu compte que les allemands avaient évacué les lieux, je me suis sauvé à travers champs et réfugié dans la ferme où on me prodigua les premiers soins.

« Le lendemain matin, je fus conduit à l'Hôpital où les Docteurs BONHOMME et ROY m'opérèrent ; l'ablation de l'œil fut pratiquée.

« J'ai suffisamment remarqué l'Allemand qui est venu me chercher à la maison et celui qui, sur la passerelle, semblait remplir les offices de tueur. Voici leur signalement :

« Le premier plutôt petit, trapu, de forte corpulence, grande bouche, joues affaissées, jeune âgé d'environ 20 à 25 ans,

« Le second très grand, mince, rouge de figure, l'écume aux lèvres donnant l'impression d'une véritable brute, âgé de 25 à 30 ans.

« C'est tout ce que je peux dire au sujet de cette affaire.

Lecture faite persiste et signe
Signé : LOUBRY

le Commissaire de Police
signé : MAUREL

J'avais 10 ans. J'étais chez mon oncle et ma tante (rue de Châteauneuf). Il y avait ses deux filles, leurs maris et un copain de leur garçon.

Vers les 14-15 heures, on voyait que ça commençait à aller mal.
Mes cousins avaient mis une chaise derrière la porte pour la bloquer. Mon oncle en voyant ça, à protester, enlever la chaise et ouvert la porte en grand.
Les premiers Allemands sont arrivés vers 17h30. Une traction s'est arrêtée juste devant la porte, un officier à son bord. Moi, j'étais couché au lit avec ma tante qui était malade et un cousin de mon âge. Deux Allemands sont rentrés pendant que l'officier les regardait faire sans descendre de la voiture. Ils ont demandé « Hommes, Hommes ? ». Mon oncle (63 ans à l'époque, il était petit mal rasé qu'on lui donnait dis ans de plus et une canne parce qu'il avait été blessé pendant la première guerre) a fait la sourde oreille. L'un des soldats a ouvert un tiroir du buffet, a fouillé sans rien y trouver. Il a tout rangé avec soin et refermé le tiroir. Il n'a pas cherche à ouvrir les autres portes des armoires (où il y avait pourtant de l'argent).
Ils ont poussé la porte de la chambre. Il y avait mes deux cousins et le copain assis sur le rebord d'un lit, et mes deux cousines. En rentrant dans la chambre, les soldats ont soupiré de soulagement de constater qu'il y avait là des jeunes hommes (20-30 ans).
Les soldats ont poussés les hommes à sortir : « allez, allez ». Ma cousine qui était marié depuis peu de temps et enceinte de 6 mois, s'est jetée au coup de son mari. Mais les soldats l'ont repoussé un peu brutalement au bout de la chambre.
Ils ont fait sortir les trois hommes mais sans top de brutalité, toujours sous l'œil de l'officier.
Ils les ont emmené sur la route, entre le café et chez les Imbert. Les Allemands sont remontés de la ville en amenant tous ceux qu'ils avaient trouvaient dans les maisons, mais ils n'ont pas emmené mon oncle (peut-être l'ont-ils trouvé trop vieux).
Ils ont emmenés les hommes sur la route et les ont fait mettre à genoux.
Vers les 19h – 19h30, mon oncle est allé parlementer avec l'officier toujours dans sa voiture, pour lui demander si les femmes pouvait aller porter à manger aux personnes rassemblées dans la route.
L'officier ayant accepté, chaque femme pouvant donner un peu de nourriture allait donner à manger aux hommes.

Dans le groupe il y avait un homme, qui habitait rue de Châteauneuf en face de la cordonnerie Duchemin, il était juif et n'avait pas de papier sur lui. Ce monsieur, tous les jours, venait chercher du lait à la maison (on avait des vaches) : il y avait la traite au matin et lui venait le chercher l'après-midi. Quand les femmes se sont approchées pour donner à manger aux hommes, il a fait signe à ma cousine de s'approcher. « Surtout ne m'appeler pas par mon nom ». Il s'appelait Lévi. « Si vous voulez, descendez chez moi pour chercher mes faux papiers ». Il y avait bien 300 – 400 mètres à faire, est bien elle partie les chercher au péril de sa vie, ça tirait de partout !
Elle remonte avec ses papiers. Sur le chemin elle voit, rue Saint Antoine, un Alsacien qui logeait là, sortir avec un fusil. Elle lui a dit de ne pas aller sur la route, que les autres sont tous là-haut alignés. Après avoir donné les papiers au monsieur, elle est rentrée à la maison.

En face de chez moi, ils ont cassé la porte d'entrée ; la maison a côté, ils ont emmené le monsieur et pris une montre.

Dans la rue Saint Antoine, il y avait un jeune homme qui pour ne pas aller au STO était venu chez ses grands parents. Il a était emmené avec Fernand Auclair. Ils les ont abattus un peu plus loin.

Ils ont pris aussi monsieur Portal : deux Allemands l'ont emmené dans les champs. Un belge (Majean) était caché derrière un mur camouflé par le feuillage d'un noisetier. Il les a entendu rire et discuter puis les soldats ont abattus monsieur Portal et l'ont dépouillé. Ils sont partis en sautant le mur mais sans découvrir l'homme caché.

Les Allemands ont descendu les hommes par l'avenue Rollinat. Juste avant ils s'étaient battus au petit pont avec un soldat du 1er Régiment de France, caché dans une cabane. Ils ont installé un canon juste en face de la cabane.

Le lendemain matin, vers les 7h30 – 8h, on a entendu les camions qui montait l'avenue. On était tous à la porte, on a vu la voiture de l'officier, qui s'était arrêté devant la porte la veille, tourner sur la gauche avec derrière lui les camions qui emmenaient les otages.
L'officier et les chauffeurs des camions ont crié : « Messieurs de retour, Messieurs de retour. »
Un ou 2 camion se sont arrêtés un peu plus loin (100 – 150 mètres), devant une grande maison où vivait un vieux. Là, un neveu avait stockés des ballots de jersey. Les Allemands sont descendus et ont tout raflés le tissu sans faire de mal au vieux.

On est descendu par la petite route de Châteauneuf, eux ont du remonter par la coursière.
C'est là que j'ai vu de loin, un soldat étendu devant chez madame Duchemin. (Henri Duchemin a du être tué, lui, plus loin). Le soldat a crié toute la nuit mais madame Duchemin avait trop peur de sortir pour lui porter secours.

Il y avait un autre monsieur, monsieur Foirien, qui a été fusillé. Des réfugiés qui demeuraient au dessus de chez Pennetier, où il y avait la menuiserie. Tous les jours, lui aussi, venait chercher son lait. Il est venu le chercher dans l'après-midi et mon oncle lui a dit « restez-là, ne descendez pas. » il n'a pas voulu rester (sa femme était rester toute seule). En arrivant chez lui, il s'est fait tué devant sa porte.

Odette Lunot-Ducoux

On habitait la rue de Maroux.
Ça a commencé le matin. Quand mon père est allé prendre son service au bureau de Poste, on lui a dit : « Monsieur Renaud, vous pouvez retourné chez vous. »
Le bureau de poste, la Mairie, la perception, la gare, la gendarmerie, tout était pris par les maquisards. On renvoyait tout le monde chez lui.

Dans la matinée on l'a fait redemander pour assurer son service. Entre temps, il y a eu l'arrivée des Allemands sur la N 20, à l'entrée de la ville. Il y avait eu une bagarre avec des Allemands, le chef du commissariat, Grünwald, qui a été assassiné à ce moment-là.
Toute la journée, on entendait des coups de feu par-ci par-là, ça crépitait partout.
Le soir après les 20h, la bagarre devenait plus intense.
Dans notre rue on a vu des maquisards qui se sauvaient, se réfugiaient à la rive de Maroux, ils ont remonté jusqu'à Saint-Etienne où s'était plus calme, en passant dans l'eau, sous les bouchures, pour se camoufler.

Monsieur Violette, directeur de l'Ecole supérieur, passait et nous disait : « rentrez surtout rentrez vite, vite, les Allemands arrivent, ils tuent tout le monde, tous les gens qui se trouvent sur leur passage. Chez nous, même la chèvre, ils l'ont tué. »

Environ dix minutes après, on les voit déboucher d'une petite impasse. Nous, on était une quinzaine au milieu de la rue. Tout le monde s'est dépêché de rentrer. On s'est camouflé comme on a pu. Ils tiraient un peu partout, dans les portes. Chez nous, ils ont tiré dans les volets et fait sauter les vitres. Mais ils ne sont pas rentrés… une chance !

Il y a un petit vieux qui s'est fait tué. Il s'était mis à sa fenêtre avec une pelle à la main, avec l'espoir d'en tuer un s'ils rentraient chez lui. Mais un Allemand l'a vu et l'a tué.

A ce moment là, le chef allemand descend au milieu de la rue. Mon père qui revenait du jardin avec ses légumes à la main, se fait arrêter par un petit jeune :
« Halt. Maquis ?
« Nicht maquis, nicht maquis. Jardinier.
« Ah ja, jardinier. »
Mais le chef voyant la scène crie « Maquis kaput ». A ce moment là, il tire son revolver et vise mon père.
Mon père fila se camoufler. Il est monté dans une maison où le petit vieux était allé regarder faire dans la rue. Et c'est le petit vieux qui s'est fait tuer, mon père l'a reçu dans ses bras.

Puis ça s'est calmé un petit peu, alors il est revenu à la maison.
Une voisine (qui habitait où il y avait Lassou qui vendait des télévisions) est passée dans la rue en criant « au secours, au secours ». Les Allemands avait lancé des grenades chez elle. Elle avait un grenier plein de foin qui a pris feu.
Alors les hommes (le peu disponible) sont allés éteindre le feu.
Après les Allemands sont partis. Ils ont descendus les otages qu'il y avait à l'école depuis le matin puisque les trains étaient bloqués, tous les voyageurs étaient là-haut. On les avait logé en attendant.
Les Allemands en passant les ont pris pour otages et les ont emmenés au stade des Marais.
Si ils n'ont pas été fusillés, si la ville n'a pas été détruite, s'est grâce à Jean-Marie Kubel qui n'a pas eu peur de les affronter.

Madame Maingaud (née Renaud)

¤ Il y en a eu pas mal de tués dans le coin. Il y a eu messieurs Brisset, Lamy, Villeneuve, Joly, Pathé, Loubry a été blessé, son commis Pourinet.

¤ Les maquisards sont venus parce qu'il y avait un train arrêter en gare et pour s'emparer de l'armement. Ils l'avaient arrêté en ville pou éviter d'être mitraillé s'ils l'avaient arrêter en dehors de la gare. Là, en étant en pleine ville, ils espéraient que personne allait y toucher.

Témoignage de madame Mangaud sur la journée du 9 Juin 1944

"A cette époque, j'habitais rue Auclert-Descottes, presque à l'angle de la rue Paul Bert. J'étais mariée, mon mari était facteur à la Poste d'Argenton

Mon père, monsieur Deschaumes habitait rue de l'Abattoir une maison que je possède toujours, maison comportant un assez vaste jardin en forte pente vers la colline au-dessus. Ce soir là, mon mari avait rejoint mon père dans son jardin et l'aidait à cueillir des guignes. Arriva un moment où mon père entendit de fortes rafales d'armes à feu, dont il identifia facilement le bruit caractéristique, ayant lui-même fait la guerre de 1914-1918 dont il est d'ailleurs revenu grand blessé.

A ces bruits, il dit à mon mari :"partez vite, cela va mal, rentrez vite chez vous, dépêchez vous". Mon mari enfourcha donc son vélo à toute allure et rejoignit le domicile en passant par St Benoît et la rue Paul Bert et escalada le mur arrière de la propriété de Mme de Lagarde qui donnait chez nous, puis nous nous dissimulâmes au plus loin des fenêtres donnant sur la rue.

Pendant ce temps-là, mon père était redescendu du jardin et était rentré à la maison et, sans se douter que les Allemands se répandaient dans la rue de l'Abattoir, il sortit de la maison avec un seau d'aliments pour donner à manger à son âne, qui se trouvait dans la grange collée à la maison mais sans communication avec elle. Au moment où il ressortait de la grange pour regagner la maison il fut abattu d'une rafale d'arme automatique (lorsque son corps fut ramassé, il avait encore la clef dans la main). La maison porte toujours les marques des balles qui ont tué mon père. Au même moment monsieur Pasquet, coiffeur dont la boutique était un peu plus loin, ouvrit sa porte pour voir ce qui se passait et fut aussitôt abattu.

Rue Auclert-Descottes nous entendions les Allemands passer car ils tiraient systématiquement dans les portes et fenêtres à hauteur d'homme. Ils allèrent jusqu'à la clinique Cotillon me semble-t il, mais d'après ce que j'ai entendu dire le lendemain ils ne tuèrent aucun malade, cherchant seulement s'il y avait des blessés par balle, qui auraient pu être des résistants. Seul un monsieur de Celon qui passait devant la clinique fut abattu. Ils ne rentrèrent dans aucune maison.

N'entendant plus de bruit le lendemain, mon mari se rendit aux renseignements à la Poste et c'est là qu'il apprit ce qui c'était passé. Je me rendis quant à moi le plus vite possible rue de l'Abattoir et je vis le corps de mon père, qui avait été ramassé avec les autres, allongé sur une table de la buvette voisine de la maison, où ils avaient tous été rassemblés.

La Municipalité prit ensuite les choses en main, et avec toute la tristesse que vous imaginez, j'ai assisté aux obsèques de mon père"

REPUBLIQUE FRANCAISE

Secrétariat général de la Police

Argenton 9 octobre 1944

N°8
Evènements à Argenton
Le 9 juin 1944

MAUREL Pierre, Commissaire de Police, Chef de la Circonscription d'Argenton[s]/creuse, Officier de Police Judiciaire, Auxiliaire de Monsieur le Procureur de la République,

se présente

La dame NONY, née
Agée de 63 ans
Sans profession
Demeurant route de Fontfurat à Argenton sur Creuse

qui nous déclare :

« Le 9 juin 1944, vers 20h, une dizaine de soldats allemands sont arrivés dans mon jardin et ont exigé que la porte de mon habitation leur soit immédiatement ouverte.

« Mon mari âgé de 67 ans la leur ayant ouverte, les allemands ont ordonné que nous sortions immédiatement, y compris ma mère âgée de 94 ans et impotente. Je n'ai pas pu suivre mon mari de très près et ce n'est qu'après un très gros effort, qu'étant parvenue à soulever ma mère, j'ai pu la conduire à la cave, alors que les balles nous sifflaient aux oreilles.

« Je me suis alors mis alors à chercher mon mari et l'ai trouvé mort étendu sur la route. J'ai demandé à un monsieur qui passait de m'aider à rentrer le corps chez moi, ce qu'il fit.

« Un peu plus tard, alors que les Allemands descendaient du collège Moderne en emmenant les voyageurs qui y étaient hébergés (un train ayant été arrêté à Argenton) l'un des soldats, vraisemblablement celui qui a tué mon mari, s'aperçut que le corps qu'il avait laissé à ma porte n'y était plus et rentra de nouveau dans la maison.

« L'ayant vu, je m'accroupis au pied du lit, pensant que lui, ne me verrait pas, ce qui eu lieu.

« Cette brute frappa alors le cadavre de mon mari à coups de crosse, sans doute pour s'assurer que sa victime était bien morte.

« Le cadavre de mon mari, lorsque je l'ai ramassé, avait été fouillé et volé d'une paire de lunettes à monture d'or, une montre et 3500 francs en billets de banque.

Lecture faite persiste et signe le commissaire de Police

Signé : NONY

Daniel Paquet

Le contexte politique du début 1944

En 1940, dès l'instauration du régime vichyste, Argenton fût une ville à 98% pétainiste (à nuancer toutefois, car Argenton à l'inverse de beaucoup de villes de mêmes importances, n'eut que très peu de dénonciateurs. A ma connaissance, une seule personne fût victime d'une dénonciation à la Gestapo).

L'évolution vers la Résistance se fit lentement mais juste avant le débarquement, la résistance à Argenton avait à peu près la physionomie suivante :

Le parti communiste et sa mouvance : F.T.P. – C.G.T clandestine - F.U.J.P.
Les M.U.R. dont le bras militaire était l'A.S.
Le G.C.R. (Groupe de Contrôle Radio) dont l'activité principale était le repérage des émetteurs clandestins
Le S.O.E. ou plutôt un petit réseau dépendant dont le responsable était Marcel BACH
En dernier lieu un réseau informel de personnalités locales.

Les activités de cette résistance étaient très diverses et pas du tout homogène.
Résumons :

1/ la mouvance communiste F.T.P. – C.G.T. - .F.U.J.P. – P.C. regroupée sous l'autorité d'une organisation appelée le « Front National » était très active. Cette activité partait de la distribution des tracts jusqu'aux sabotages plus ou moins importants. Les F.T.P. à Argenton bénéficiaient d'un apport important des cheminots gare et dépôts des machines, et d'un recrutement très composite, l'ensemble fortement structuré.

2/ les M.U.R. (Mouvements Unifiés de la Résistance) dont l'A.S. (Armée Secrète) dépendait. Son responsable fut pendant un temps un postier qui, lorsqu'on le contacta, répondit que son mouvement n'avait pas d'actions à entreprendre avant le jour J. pas la suite ce fut un gendarme RIOULLON qui prit la responsabilité de l'A.S. argentonnaise. Nous verrons son rôle après.

3/ le G.C.R. (Groupe de Contrôle Radio) dans l'esprit du Gouvernement de Vichy se devait être un organisme de repérage des émetteurs radios clandestins. En fait, la plupart des agents de ce centre étaient affiliés au R.C.R.A. gaulliste et s'il repérait bien les émetteurs clandestins c'était au bénéfice des alliés. Une autre de ses activités consistait à surveiller les autres organisations de la Résistance et je fus très étonné d'apprendre, à la fin de la guerre, par Georges COTINIERE que mes faits et gestes n'échappaient pas à sa surveillance.

4/ le S.O.E. (Spécial Organisation Exécutive) crée dès 1940 pour « foutre le feu partout en Europe occupée ». A Argenton, sans être des agents du S.O.E., trois personnes étaient disons, des correspondants. Il s'agit de Marcel BACH petit industriel, de messieurs LARDEAU et PERRIN, commerçant. C'est Marcel BACH, qui sur ordre direct de Maurice BURKMASTER, commandant la branche « F » pour France du S.O.E., alla récupérer les agents anglais Edouard et Richard MAYER venant d'échapper à une dénonciation. Le 3^{e} frère MAYER ne pu s'échapper. Arrêté par la Gestapo, il fut déporté et assassiné la veille de la libération des camps de concentration.

5/ un réseau informel composé de personnalités locales. Je n'ai aucune information sur ce réseau.

Les activités avant le débarquement

Le recrutement des F.T.P. fut facilité par un apport très important des cheminots notamment tous les agents du dépôt des machines avec à leur tête le chef de dépôt, GERBAUD. A la gare le sous-chef de gare coiffait un groupe important, dans la ville un autre petit groupe plutôt jeune. La structure militaire proprement dite fut mise en place par R. DESPAINS en janvier – février 1944.

Un certain nombre de sabotage furent commis en 1942-1943 mais notre ravitaillement n matériel était aléatoire et nous recherchions une source fiable. Ce fût fait, lorsque nos amis de l'A.S. de Saint-Gaultier nous proposèrent de nous mettre en contact avec le S.O.E. C'est Marcel BACH (voir plus avant) qui fut le premier interlocuteur de R. DESPAINS, à ce moment responsable des F.T.P. d'Indre Sud. BACH, abritait, chez lui, les agents qu'il avait réussi à récupérer à Limoges, et ès le premier entretien le S.O.E. accepta de nous fournir en armement à condition que nous assurions leur sécurité. Le commandant Edouard MAYER fut dirigé ainsi que la Radio Patricia sur Fresselines où ils furent hébergés chez MALDANT responsable de l'A.S. locale. Le capitaine Richard MAYER fut d'abord hébergé par un pâtissier, puis, pour un bref séjour dans une ferme de Chaillac puis jusqu'à la Libération chez madame et monsieur BOIRON de PRISSAC. Les déplacements s'expliquent par le fait que Richard émettait lui-même, avec son propre matériel et nous ne voulions pas qu'il risque un repérage.

La concrétisation de cet accord fût la réception d'un premier parachutage d'armes et de matériel sur un champ au lieu dit « la cabane à Paco » aux Nobles près de Saint-Gaultier, un champ et un bois sur trois hectares de terrain appartenait à la ferme située à 500 ou 600 mètres et tenue par une famille de républicains espagnols les PLA dont le fils Raimond était membre de notre groupe de Saint-Gaultier.

Le parachutage eut lieur en mai 1944. Son message de déclenchement était « une lotion de crêpe de Chine ». Nous reçûmes cette nuit-là : 3 bazookas avec 9 torpilles, 4 F.M Bren avec leur pièces de rechanges, des mitraillettes Sten, des carabines américaines, quelques pistolets et revolvers, une caisse de grenades quadrillées, une boîte de grenades Ghamon Plastic (excellent explosif brisant) avec des systèmes de mises à feu, 1 caisse de chaussures anglaises, 1 caisse de blousons de combat américains, 1 ou 2 caisses de ravitaillement (cigarettes, café soluble, aliments vitaminés), 1 petit poste de radio à quartz (uniquement récepteur). Cette liaison n'avait rien d'exceptionnel, c'était une dotation permettant d'équiper environ 60 hommes.

Le matériel fut stocké dans l'abri érigé à l'orée du bois. Comme nous entions que le débarquement allié devait se produire sous peu, il fût décidé que dès l'annonce de cette action, ce terrain servirait de camp de regroupement.

Le 6 juin dès l'annonce par la radio du débarquement nous avons commencé à nous regrouper et dès le début de l'après-midi nous déballâmes le matériel ci-dessus pour essayer de le mettre en service. C'était difficile à réaliser car certaines substances, certaines armes nous étaient complètement inconnues. Par exemple, cela peut paraître ridicule maintenant mais nous étions très perplexe devant les boîtes de café soluble, aucun de nous n'avait utilisé ce produit avant. Quant aux armes, à part la mitraillette Stern, elles nous étaient inconnues et, de plus, enduites d'une grosse couche de graisse difficile à enlever ; mais, bien que légères ces armes étaient très adaptées à la guérilla.

Revenons à notre camp, le soir du 6 juin nous sommes une vingtaine de jeunes, et continuons à recevoir quelques volontaires. Peu

Le 7 juin, Roland DESPAINS, réunit les responsables de groupes et nous informe qu'il vient d'assister à des réunions auxquelles participaient RABIER, responsable des F.T.P. argentonnais, RIOUALLON responsable de l'A.S. argentonnaises, GRUNEWALD lieutenant des G.M.R., BACH pour le S.O.E., deux autres dont j'ai oublié les noms, et nous tient ce langage :

« Il s'agit de neutraliser un train de ravitaillement allemand bloqué en gare depuis le matin du 7. Il ne peut pas bouger les voies étant coupées vers Celon et plus loin vers la Souterraine ; le S.O.E. m'a mis le marché suivant en mains : - ou vous attaquez le train avec vos maquisards

- ou nous faisons appel à l'aviation

on m'a promis : - un renfort de l'A.S. par RIOUALLON

- le passage des G.M.R. au maquis par GRUNEWALD
- une liaison d'armes pour le 8 après-midi par BACH
- enfin, si nous acceptons cette attaque, nous recevrons un parachutage de matériel cette nuit. »

Mais RABIER n'est pas d'accord et estime que les risques sont trop grands et DESPAINS, s'adressant à moi me dit textuellement : « tes parents qui sont allés se rendre compte sur place partagent l'opinion de RABIER. »
Après cette « conversation » nous n'étions pas du tout décidé, conscients de notre inexpérience. Ce qui fit basculer la décision fût l'écoute sur notre poste de radio à 19h15 du message annonçant le parachutage promis. La confirmation fût écoutée à 21h15 et le parachutage eut lieu en milieu de nuit et contenait la même dotation que le précédent augmenté d'une certaine quantité d'explosif.

A l'issue de cette liaison nous disposions d'un arsenal non négligeable, encore eut-il fallut savoir l'utiliser. Pour faire un essai au début de l'après-midi du 8 juin, une petite section établit un barrage à Saint-Gaultier qui nous permit tout d'abord d'intercepter le capitaine, commandant la compagnie du 1er R.D.F. d'Eguzon pour traiter avec lui de a neutralité de cette unité. Il fut libéré contre sa promesse d'observer une stricte neutralité. Il tint parole et cette unité du 1er R.D.F ne fut jamais engagée contre le maquis au contraire d'autres unités de ce régiment. Un camion allemand vint buter contre le barrage. A la 1ère rafale du F.M. il s'enraya et malgré nos tirs (imprécis) de carabines et mitraillette, ce camion réussit à s'échapper. Peu après BACH vint nous livrer une quinzaine de pistolets mitrailleurs S.W. à double chargeur.

De retour au camp et puisque les promesses étaient tenues (parachutage, livraison d'armes) notre décision définitive fut prise et commença la préparation de l'attaque d'Argenton du 9-6-44.

1/ l'action commencerait très tôt – 4h30- elle serait très rapide et devant se terminer au plus tard aux alentours de midi.

2/ 15 hommes sur la trentaine que comptait le camp à ce moment là partirait avec le camion gazo récupérer l'avant-veille. Nous emporterions 4 F.M. avec chargeurs de rechanges, une soixantaine d'armes diverses avec leur munition, sac de plastic avec des … et détonateurs, une caisse de grenade.

Le renfort de l'A.S. nous attendrait à l'entrée d'Argenton au lieu-dit Naillat. C'est là que se produisit le 1er couac de la journée : RIOUALLON qui aurait du être à la tête des 14 résistants n'était pas présent. La veille, le 8 au soir, il se trouvait à la gare d'Argenton lorsque survint un petit convoi ferroviaire contenant des soldats allemands qui firent une démonstration de leur force en installant une ou deux mitrailleuses devant la gare. Ils venaient tout simplement récupérer les 4 ou 5 cheminots allemands affectés à la gare d'Argenton, et en profitaient pour se livrer à une mise ne scène destinée à impressionner la population. RIOUALLON prit peur, s'enfuit d'Argenton pour se réfugier dans les bois de Prissac en compagnie de Jean DESBARRES. On ne les revit à Argenton qu'à la libération, mais il laissait le groupe de Naillat sans responsable. Les 14 hommes furent armés par nous après une démonstration sommaire du fonctionnement des armes.

Une parenthèse s'impose à ce sujet : à la page 21 de son ouvrage, le Dr André Cotillon relate cet épisode d'une façon légèrement différente, mais j'ai recueilli les témoignages de cheminots et j'ai trouvé la confirmation de ce que j'écris dans l'ouvrage du directeur d'école monsieur Reviron. Les Allemands chargés de provision dans des cageots devaient être, selon toute vraisemblance, les cheminots allemands, car si mes souvenirs sont bons, une commerçante en fruits et légumes de la rue Gambetta avait été réquisitionnée pour les alimenter et ils repartaient avec cet approvisionnement.

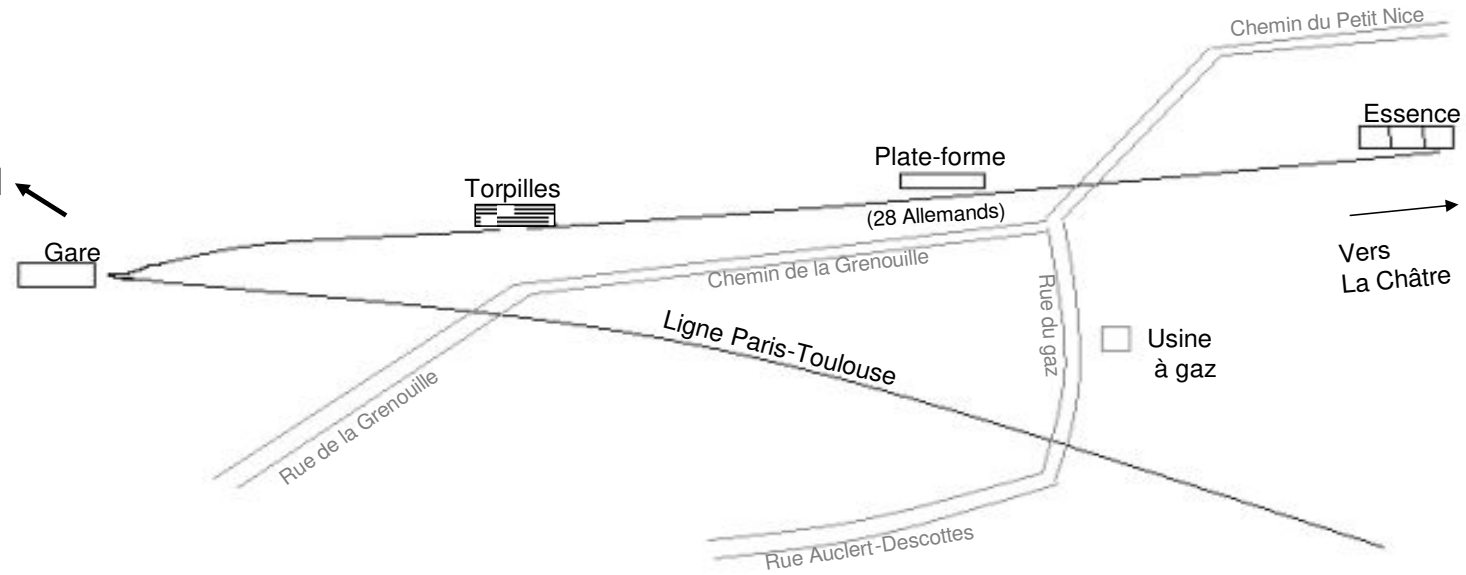
Après le regroupement avec le petit groupe de Naillat, nous sommes entrés à Argenton par la rue de l'Abattoir en direction de ce casernement des G.M.R. en passant devant la gendarmerie, nous avons désarmé les gendarmes car aucun d'eux ne voulut se joindre à nous malgré nos demandes. Ils nous auraient pourtant été bien utiles et ils auraient échappés, pour certain, à la tuerie du soir.

En arrivant au casernement des G.M.R., un groupe de jeunes de Saint-Marcel nous attendait, nous les armons et rejoignons le lieutenant G.M.R. GRUNEWALD avec lequel nous réveillons ses hommes. Après un simulacre de combat nous les armons également.

Puis nous prenons les dispositions pour nous rendre maîtres du train. Nous apprenons qu'à la demande pressante du chef de gare et du chef de dépôt faisant état du danger encouru pas la ville en cas de

bombardement, le *Fedwebel* commandant l'escorte a accepté que le train soit tracté sur la voie secondaire Argenton - La Châtre.

Autre parenthèses : dans sa relation des mouvements des trains en gare d'Argenton les 7 et 8 juin, André Cotillon commet deus petites erreurs. Page 24, le 8 juin le convoi militaire arrive vers 14h30 était bien celui évoqué plus avant et en aucun cas n'aurait pu provenir de Limoges puisque André Cotillon le dit lui-même, page 20, les voies étaient coupées vers la Souterraine. D'autre part, André Cotillon évoque, page 23, une coupure des voies ferrées entre la sous-station et le passage à niveau. Or, cette coupure ne fut réalisée que le 14 ou 15 juin par une équipe de l'A.S. du maquis de Cluis. Par ailleurs si les voies avaient été coupées à cet endroit le train de voyageurs n'aurait pu parvenir en gare d'Argenton.
Pour le reste des mouvements de train, c'est exact qu'il y eu beaucoup de déplacements de convoi, tous ces déplacements furent exécutés par une seule machine à vapeur, conduite par le mécanicien LANGLADE (j'ai oublié le nom du chauffeur), ce qui explique que l'on ait pu constater des va et vient les journées du 7 et 8 juin.
Le convoi essence, munitions, wagon de D.C.A. est donc positionné très favorablement pour nous permettre de l'attaquer.



Les accrochages de la journée du 9

Après l'armement des jeunes volontaires et des G.M.R. eut lieu l'attaque du train. Ce qui se raconte au sujet des tractations avec le commandant de l'escorte est un faux grossier. Aucun moment il n'y eut de pourparlers, quant à parler de simulacre de combat pour qualifier cet engagement c'est un drôle de simulacre qui fait deux tués (GRUNEWALD, MEIGNAN) et plusieurs blessés dont deux Allemands. C'est vrai que ce combat fut court (pas plus d'un quart d'heure) mais il fur violent je peux en témoigner. Les résistants avaient l'avantage du nombre, mais les Allemands avaient l'avantage de l'armement (4 mitrailleuses lourdes) et une supériorité technique (… du combat) que les maquisards ne possédaient pas. Il est de fait que le Feldwebel commandant l'escorte, aguerri par cinq ans de guerre, s'est vit rendu compte qu'il s'était fait piéger en acceptant le positionnement du train pratiquement impossible à défendre. Une autre considération est à prendre en compte, l'escorte était à cours de vivres, aucune nourriture n'a été trouvé dans leur espèce de cuisine, pour se ravitailler en eau ils devaient aller jusqu'à la source appelée « font Pie VII » donc cheminer sous notre feu. Ils auraient peut-être pu tenir quelques temps supplémentaires mais au prix de pertes importantes. C'est pourquoi ils se rendirent sans formalités.

Ce train appelé par les Allemands « convoi stratégique » comme tous leurs trains de ravitaillement en munitions était donc défendu par un wagon de D.C.A. afin de la protéger des attaques aériennes incessantes des alliés. L'escorte se composait de 28 soldats :

22 soldats de la Wehrmacht
3 soldats SS de la *Das Reich* qui rentraient de permission
3 prisonniers soviétiques habillés en Feld…

Mais, 3 soldats manquaient lors de leur reddition, 2 étaient partis alerter la garnison de Châteauroux (sans y parvenir, ils furent tués aux environs de Velles), un troisième resta caché jusqu'à l'arrivée des S.S. et se montra particulièrement virulent contre les otages. Donc 25 prisonniers étaient entre nos mains et furent conduits au casernement des G.M.R. au passage devant la clinique Cotillon les deux blessés y furent laissés. Ils y furent soignés et nourris.

L'incident du château d'eau

Un barrage avait été mis en place en face du château d'eau sur la route de Limoges. Il comprenait cinq ou six résistants avec un F.M. Bren. Vers 10 heures une voiture légère allemande aborde le barrage, les résistants font feu, le F.M. s'enraye, le 4 occupants s'extirpent de la voiture qui s'est retournée dans le fossé ; ils tirent sur les résistants réussissent à blesser mortellement l'un deux (Lionel DEFAIX). Profitant du désarroi des résistants les 4 Allemands réussissent à s'enfuir (fuite bien décrite page 31 de l'ouvrage du Dr André Cotillon).

Le combat du Moulinet

Vers 15 heures, trois camions allemands venant de Châteauroux sont attaqués dans les virages de la Fonderie du Moulinet. Ces camions roulent tranquillement, à distance réglementaire, les occupants (une quarantaine) sont totalement surpris, mais réagissent rapidement et il faudra mettre en œuvre presque toutes nos forces. Comprenant que leur résistance serait vaine, ils se replient sur le troisième véhicule resté un peu en retrait. Ils emportent avec eux un de leur deux tués, et leurs blessés. Le 2^{e} soldat tué est couché dans le fossé juste en face de la fonderie et donc inaccessible pour eux.

Ces trois victoires : la prise du train, la destruction de la voiture, le combat victorieux du Moulinet, créent dans la ville un enthousiasme extraordinaire. Ça y est, croit-on, la France est libérée, d'autant que nombre de rumeurs circulent : toutes les grandes villes sont libérées, etc.

Cet enthousiasme nous amène une foule extraordinaire de volontaires. Or nous ne disposons pas d'encadrement, notre arsenal est resté, pour partie, à notre camp des Nobles. Cette foule, non seulement nous gêne, mais elle nous englue totalement. C'est à un point que j'ai perdu tout contact avec mon groupe

de maquisards, fondu dans cet amas de volontaires, d'autant que nous sommes en civil, n'ayant pas utilisé les blousons de combat américain stockés à notre camp.

Pendant les combats un groupe qui s'intitule « Comité Régional de la Résistance » s'empare de la Mairie, fait faire allégeance aux municipalités d'alentour, ce qui, bien évidemment n'arrange pas nos affaires, mais, plus grave, un petit artisan s'est glissé dans l'entourage de R. DESPAINS. L'entregent de cet individu (je tiens à disposition de quiconque son nom et son action véritable), son bagout, capte l'attention de DESPAINS et de son entourage. C'est de lui que vient l'idée de positionner :

1/ une des citernes d'essence du train en gare de marchandises afin que les véhicules du maquis puissent s'y approvisionner

2/ de démonter un des groupes de mitrailleuses lourdes de l'escorte pour l'installer sur un camion.

Ce plan fut malheureusement suivi, mais il nécessita un mouvement de convoi important.

Dans toute cette effervescence, j'avais malgré mon jeune âge à l'époque, conservé la tête froide et me disais qu'il n'était pas possible que les Allemands ne réagissent pas d'autant que deux unités étaient en garnison l'une à Châteauroux, l'autre à Eguzon (nous ignorions totalement que

a/ le régiment de sûreté 196 du colonel SS STENGER arrivait à Châteauroux

b/ les 1ers éléments de la division *Das Reich* arrivaient à Limoges).

J'allais donc voir GERBAUD le chef du dépôt des machines pour lui demander de manœuvrer les deux tronçons du train afin de les détruire en dehors de la ville, j'avais le matériel nécessaire. GERBAUD commença par m'envoyer promener en me disant qu'il n'avait pas d'ordres à recevoir d'un gamin et qu'il exécutait le plan ci-dessus. Mais GERBAUD était un type bien et sa 1ère réaction passée il m'expliqua qu'il n'avait qu'une seule machine à vapeur sous pression, son personnel participant au combat et qu'il ne pouvait rien faire d'autre.

J'essayais alors de parler avec DESPAINS, pas facile car très entouré, je lui fis part de mes craintes qu'il me dit partager et m'envoya réaliser un « abattis d'arbres sur la route de Saint Gaultier avec le plastic qui aurait dû servir à la destruction du train. »

De retour de cette mission, je fus chargé d'évacuer les prisonniers et de trouver un lieu de détention car « une force blindée importante approchait d'Argenton. »

Je n'ai donc rien vu de la répression nazie, par ailleurs suffisamment décrite par le Dr André Cotillon.

Mais je vais me permettre quelques réflexions et considérations sur cette tragédie.

Je sais que des critiques virulentes ont été et sont encore colportée à Argenton contre la résistance, car s'il est vrai que nous avons échoué dans la destruction de ce train, nous avons contribué, pour notre modeste part, à retarder *la Das Reich* dans la montée sur le front de Normandie. Quant à la répression, elle fut exercée par une unité qui s'était spécialisée dans cette action en Russie et, attaque ou non, d'Argenton par la résistance la répression aurait eu lieu, sous la forme vécue par la population argentonnaise, ou sous une autre forme, par la *Das Reich* ou une autre unité. Aux yeux des nazis, il était indispensable de terroriser les habitants pour qu'ils se tiennent tranquilles, il n'est pour s'en convaincre que de lire l'ouvrage excellent documenté de Paul Mons. Quant aux critiqueurs et autres éreinteurs, il serait bien qu'ils fassent leur mea culpa en se demandant quelle aide ils ont apporté à la libération de leur pays.

Ceci dit, les sacrifices des résistants tués au combat ou celui des civils argentonnais ont-ils été vains ? Non, car les combats d'Argenton ont participé au retard pris par la Das Reich pour aller en Normandie. Pour preuve il faut lire pages 217 et 218 ce qu'en dit Paul Mons dans son livre, je cite : « pour la *Das Reich,* une intervention sur cette ville (Argenton) était absolument nécessaire. L'alimentation en carburant devenait une des conditions essentielles pour la poursuite de la route vers la Normandie. Le gros des éléments mobiles qui n'avaient pas encore atteint Limoges risquait de s'y trouver bloqué. Le Général LAMMERDING en fit part le 10 juin à sa hiérarchie opérationnelle dans un rapport mentionnant entre autres :

« L'approvisionnement suffisant en carburant dépend exclusivement du train qui le transporte. Or celui-ci n'a pas encore fait son apparition à ce jour. »

La division S.S. *Das Reich*. Cette unité était spécialement entraînée à la répression. En Russie et en Ukraine elle commit les pires atrocités, des dizaines d'Oradour, mais lorsque l'E.M. allemand la releva pour la reformer en France, elle avait perdu les ¾ de des effectifs, la moitié de son matériel. Elle fut complétée au camp de Souges par de fausses rafles un peu partout dont bon nombre d'Alsaciens.

Le 6 juin, elle comportait environ 18000 hommes, 3750 véhicules divers, 300 blindés, 177 chars lords, etc. Si conformément au plan de ROMMEL cette unité serait arrivée dès les premiers jours du débarquement elle aurait causé des dégâts extrêmement importants aux alliés. Mais, elle avait reçu des consignes pour liquider les « bandes terroristes » du centre de la France, ce n'est que le 9 juin que la Das Reich reçut l'ordre impératif de diriger ses formations sur roues en direction de la Normandie et les mouvements en direction du front ne commencèrent que le 11 juin puis les 15 et 16 juin. Ce n'est que le 26 juin qu'elle fut engagée et encore avec des moyens limités. Une partie de la *Das Reich* était restée dans le sud-ouest de la France pour continuer son œuvre de terreur, cette partie rejoignit le gros de la division début août, malmenée par les alliés elle fût décimée.

Les actions de la *Das Reich* sont, ainsi que Paul Mons l'écrit, des crimes de guerre, et l'on peut dire comme lui qu'en France la *Das Reich* fit la guerre aux civils.

Crimes de guerre : Oradour, Argenton, et toutes les villes et villages traversés par ces S.S. lors de la remontée sanglante de la *Das Reich* depuis Montauban jusqu'à Argenton.

A Argenton, ce fut la 15e Compagnie Autonome du 4e régiment de *Panzer grenadier « Das Führer »,* compagnie dirigée par le *Hauptsturmführer* AAEFKE comprenant environ 150 hommes dont seulement un tiers était des anciens, les deux autres tiers étaient de jeunes recrues. Le 1er tiers fut celui qui massacra les victimes argentonnaises, il avait l'habitude et il montrait aux autres la façon de faire couler le sang.

On peut remarquer que si pour Tulle et Oradour il y eut procès contre les criminels (condamnés pour certains à de bien légères peines) il n'en fut rien pour Argenton, l'enquête judiciaire n'ayant pas aboutie ; les assassins pour ceux qui survécurent à la bataille de Normandie finirent très paisiblement leur vie en Allemagne.

Le S.S. AAEFKE fût tué en Normandie, on ne sait rien des autres S.S. et notamment de l'adjudant tueur évoqué page 34 du livre d'André Cotillon.

Le Général S.S. LAMMERDING, commandant la *Das Reich*, l'un des plus sanguinaire criminels de guerre, condamné 3 fois en tant que tel, peine dont il se foutait éperdument, était un pur produit du nazisme, adhérent du parti hitlérien dès 1935. Son manque total d'humanité le fit gravir rapidement les échelons de la hiérarchie militaire. Il fût, jusqu'au dernier instants du régime, fidèle à ses maîtres. C'est ainsi qu'on le trouve en janvier 1945, après avoir soigné ses blessures normandes :

« chef d'Etat Major du Groupe d'Armées de la Vistule commandé par le sinistre HIMMLER chargé par Hitler de défendre Berlin à tout prix. »[1]

On n'a pas de précisions sur la façon dont il échappa aux Russes, mais il finit paisiblement sa vie comme entrepreneur en bâtiment à Düsseldorf, riche et respecté.

La *Das Reich* avait fait plusieurs milliers de victimes, pour la plupart innocentes, lors de son court séjour en France

Daniel Paquet

[1] Notes d'après le livre de l'historien anglais Antony BEEVOR, *La chute de Berlin.*.

70 tués par les SS à Argenton sur Creuse

Mr Salomé né en 1933

Le 21 novembre 2006, par Frederic Praud,

Je suis né en 1933. Ma mère était enseignante et mon père conducteur de train à la SNCF. Pendant la guerre, nous avons connu trois résidences successives : Dunkerque, au tout début, où maman enseignait au moment de l'embarquement des Anglais sous les bombes ; puis, Amiens où elle fut mutée ; et enfin, à Argenton-sur-Creuse, un petit village dans le Berry, où habitaient alors mes grands-parents.

D'un bombardement à l'autre

Ma mère professait place Doumenc, pas très loin du port de Dunkerque. Lors des bombardements, au moment où les Anglais tentaient d'embarquer leurs troupes, nous avons dû nous réfugier une semaine dans un entrepôt de vin où plusieurs couches de ciment superposées étaient censées nous protéger. Les Allemands bombardaient toutes les deux heures.

Nous avons dû finalement fuir Dunkerque. Mon père avait installé mon frère, plus jeune, sur un vélo. Ma mère et moi marchions à pied. Mon frère a été blessé à la jambe pendant cette débâcle par un éclat d'obus.

On s'est retrouvé à Amiens, ville déjà occupée. Pour aller de la maison familiale à la gare, il fallait passer devant la Kommandantur, laquelle était en réalité l'ancienne École normale qui formait les instituteurs. En passant devant, je regardais à chaque fois ces lettres germaniques énormes et étranges. Ce style d'écriture avait pour nous une connotation menaçante !

Nous prenions souvent le train pour aller voir mes grands-parents à Argenton avec maman. Il nous fallait traverser Paris par le métro jusqu'à la gare d'Austerlitz.

La résistance des cheminots

Mon grand-père était un typique facteur de campagne. Il faisait la distribution du courrier en vélo le long des chemins et des petites routes. Il a été déporté à Buchenwald en raison des ses opinions politiques. Il en est revenu vivant, mais marqué à tout jamais.

La ligne de démarcation se trouvait à Vierzon et était donc un passage obligé. En général, cela ne se passait pas très bien. Nous étions contrôlés sans arrêt durant le parcours. On voyageait en deuxième classe. Il en existait alors trois. Une fois, lors d'un contrôle de papier, un Allemand a ouvert la porte si brusquement qu'il m'a démonté le coude.

Les travailleurs des chemins de fer allemands avaient une tenue particulière, d'un bleu tirant sur le violet... Jusqu'en 1944, je n'ai jamais eu affaire aux SS. Mon père était mécanicien de route et conducteur de locomotive. On l'avait réquisitionné en tant qu'agent SNCF. Il a pourtant fait partie de la Résistance dès son origine. Il s'absentait souvent sans raison apparente... Ma mère le savait, mais pas nous, les enfants. En 1943, c'est-à-dire vers la fin de notre séjour sur Amiens, nous avions peur car plusieurs travailleurs du dépôt avaient été fusillés par les Allemands.

Pas loin de chez nous, une famille juive se terrait chez elle. Je les voyais par la fenêtre. Ils se cachaient dès que des gens arrivaient. Les gens du quartier les ont nourris. Cette famille n'a pas été arrêtée. Même enfant, je ressentais leur peur, qu'il fallait les protéger, qu'ils étaient agressés.

Leur petit garçon n'est plus venu à l'école. Ça devait être dans les derniers mois de la guerre, en avril, mai, juin... Nos parents nous disaient qu'il valait mieux qu'il n'aille plus à l'école, que c'était trop dangereux...

L'arrivée des Allemands n'a pas été une chose exceptionnelle pour nous. Elle ne représentait quelque chose de menaçant qu'à travers les propos des adultes. Nous, les enfants, on n'avait pas peur des Allemands, sauf quand on écoutait Radio Londres et qu'il ne fallait pas faire de bruit. Les miliciens avaient une tenue spéciale ; ils menaient la lutte armée contre les maquisards. Ils étaient très arrogants, bien plus que les Allemands.

L'école d'Amiens longeait presque la voie ferrée, ce qui était évidemment dangereux. Le dépôt de la SNCF était bombardé plusieurs fois par semaine par des Mosquitos. Cela a duré au moins six mois. Nous avions toujours peur pour papa.

Maman faisait donc classe à la maison. Elle prenait quinze élèves le matin, les meilleurs, et quinze autres l'après-midi. Mon père rentrait à n'importe quelle heure et devait se contenter de manger pendant les classes. C'était une ambiance particulière. Il y avait en plus l'odeur... Beaucoup de ces enfants âgés de cinq ou six ans ne se lavaient pas. Et, bien sûr, tout cela ne sentait pas trop bon ! Nous n'avions pas d'eau courante et devions nous-mêmes aller dans la rue pour nous donner un air de propreté.

L'occupation à Argenton-sur-Creuse

Argenton-sur-Creuse n'était pas une ville occupée. Les Allemands passaient uniquement en train, du moins, jusqu'en 1942... Les Italiens ont mitraillé et bombardé les réfugiés sur les routes. J'étais alors à l'école primaire d'Argenton. Une de leurs bombes est tombée dans le champ où se déroulait la foire d'Argenton, et a tué deux chiens en faisant un énorme trou. Tout le monde se terrait quand on entendait un avion passer.

Le ravitaillement n'existait pas chez ma grand-mère. Nous faisions comme nous pouvions. Heureusement, les voisins nous aidaient. Pendant les vacances scolaires, ma mère partait en vélo le matin de bonne heure pour assurer l'approvisionnement de base de la famille : des œufs, du beurre, du lait...

Nous savions que des maquisards s'étaient cachés dans des bois, à dix kilomètres de chez nous. La population locale les nourrissait. Elle ne les traitait pas en ennemis. Et nous, dans la cour de récréation, nous jouions aux maquisards contre les Allemands.

Les exactions nazies

Jusqu'au 9 juin 1944, c'est-à-dire à la veille d'Oradour-sur-Glane, tout allait bien. La région était riche en maquis notamment à Dampierre. L'armée allemande était partie et les maquisards, nombreux dans la région, occupèrent notre petite commune d'Argenton. Ils supprimaient les tickets de rationnement de viande, donnaient du pain à ceux qui n'en avaient pas, mais sur ces entrefaites, une troupe de SS est arrivée. C'était la fin de l'après-midi. Ce fut un carnage. Soixante-dix tués, toute la population se trouvait dans les rues.

Avec mon frère, nous jouions dans la cour des Galeries, un grand magasin de l'époque. Cela tirait dans tous les coins, mais nous, nous continuions à jouer. Nous ne savions pas. Un simple portail, qui ne fermait même pas à clef, nous séparait de la rue. Par simple curiosité, nous avons ouvert

la porte pour regarder. Le coiffeur qui habitait en face de chez nous a eu la même tentation que nous. Il a eu les jugulaires sectionnées par une balle. Nous avons vu cet homme qui perdait son sang devant nous. Nous avons été marqués....

Le lendemain, il avait plu, mais on distinguait encore des plaques de sang un peu partout dans la ville. Les Allemands avaient démoli une maison à coup de canon, une maison d'où on leur avait tiré dessus. Tous les gens qui s'y trouvaient avaient été tués. Les Allemands sont très vite partis. Quant aux officiers qui commandaient ces SS, on ne les a jamais retrouvés.

Deux mois après le massacre, nous avons vu un jour arriver une cinquantaine d'Américains. Ce fut la fête. Nous ressortions les cocardes.

Les vieux d'Argenton n'ont jamais oublié ces événements. Encore aujourd'hui, ils restent méfiants quand on leur parle d'amitié franco-allemande.

Commentaires de l'article

jacky BAVOUSET

Le 19 mars 2007

je suis originaire d'Argenton. Nul n'a oublié, ce sinistre jour, où 70 de nos compatriotes ont péri.
J.BAVOUSET

Ministère de l'Intérieur
Canton de Limoges
Secrétariat Général de la Police
Circonscription de la Police
Argenton ^{s}/Creuse (Indre)

Le Commissaire, chef de la circonscription
D'Argenton ^{s}/Creuse (Indre)

A Monsieur le Président de la Commission Interalliée
d'Enquêtes sur les Atrocités de Guerre.
Sécurité Militaire
100, rue Richelieu
Paris

Objet : Rapport sur les agissements d'un détachement allemand ayant opéré à Argenton ^{s}/Creuse (Indre) le 9 juin 1944.

Le 9 juin 1944 vers 18 heures, un détachement allemand venant de la direction de Limoges s'est présenté aux abords de la ville et a immédiatement engagé le combat avec de petites forces de la Résistance qui s'étaient établies à la sortie sud d'Argenton sur la route de Limoges.

L'engagement fut assez bref et les forces de la Résistance se replièrent dans la campagne. C'est alors que les Allemands commencèrent leur répression qui ne devait s'exercer que sur des civils innocents.

Un de leurs groupes, celui qui se fera remarquer en différents points de la ville par sa sauvagerie, opère dès 19 heures rue Saint Antoine, ou plusieurs hommes sont brutalement arrachés de leur demeure et exécutés à quelques mètres, soit sur la route, soit dans les jardins avoisinants.

Dans ce groupe l'on remarque un très grand Allemand, mince, qui semble le commander, et agit avec la dernière brutalité. Le groupe se déploie en tirailleurs et, descendant par les jardins et les prairies, arrive, vers 20 heures, route de Fontfurat, où ivres de fureur, ces soldats vont se livrer à un véritable carnage.

Leur bestialité va d'abord s'exercer contre la maison habitée par madame AUBRY âgée de 45 ans, et ses deux filles, Gisèle 13 ans et Nicole 18 ans. Après avoir pénétré dans la maison par la porte de derrière, les soudards tirent immédiatement et presque à bout portant sur la petite Gisèle, la plus jeune des filles de Mme AUBRY. Cette dernière qui veut relever sa fille pour l'étendre sur son lit, est également tirée à bout portant et abattue au travers du lit. La fille aînée Nicole reçoit également un coup de feu à bout portant mais n'est cependant que blessée grièvement. Les Allemands la croient tuée sur le coup et cette méprise de leur part permet à cette jeune fille d'assister à la scène suivante : alors que la pièce, avec ces trois corps de femme étendus à terre devait présenter un aspect effrayant vu le sang qui avait giclé sur les murs, étant donné l'exiguïté de la maison, les brutes s'attablèrent et se mirent à dîner. Ils consommèrent, en effet, les mets qui étaient préparés pour le repas du soir. Auparavant, ils avaient pris dans l'armoire plusieurs mouchoirs pour essuyer le sang dont ils étaient couverts.

Le récit de la scène a été rapporté par Nicole AUBRY qui survécut jusqu'au dimanche onze juin, à six heures du matin ; la blessée avait pleine connaissance ainsi que l'affirment les personnes qui l'ont assistée pendant son agonie.

Avant leur départ, ils s'assurèrent que leurs victimes étaient bien mortes et lancèrent des grenades dans la cuisine et aux abords de la maison.

A quelques mètres de ce lieu, l'on retrouve trois corps sur la route ; derrière cette maison un homme de soixante cinq ans est tué dans son champ, la femme de ce dernier est tuée à coups de grenades dans sa maison toute proche.

Les trois autres maisons de cette rue sont aussitôt également visitées, après avoir été auparavant criblées de balles ; les trois hommes les habitants sont poussés dehors et exécutés sur la route au seuil de leur demeure.

Abordant l'Avenue Rollinat, de même groupe (toujours le plus sanguinaire) où, en tous lieux, le grand adjudant qui le commande se fait remarquer pas sa sauvagerie, continue à aller chercher les hommes qu'ils trouvent dans les maisons. L'un est exécuté et basculé dans un ruisseau profond de six mètres.

Dès cet instant, le même Adjudant qui semble remplir l'office de tueur, reste sur la passerelle qui conduit au chemin menant au Collège Moderne, tandis que ses hommes lui amènent ses futures victimes qu'ils trouvent au fur et à mesure de la visite des maisons avoisinantes. A cet endroit, l'on retrouve cinq corps, un boulanger qui a réussi à fuir est abattu au fusil à une distance de cent mètres mais, simplement blessé, l'Allemand ne s'occupe pas de lui et il pourra, de ce fait, s'échapper plus tard lorsque la horde aura disparue.

Un peu plus loin, les Allemands font sauter une maison et y mettent le feu, y faisant deux morts.

Continuant leur sinistre besogne, les Allemands s'engagent rue de l'Abattoir où deux autres corps sont retrouvés.

Entre temps, d'autres groupes visitaient les autres quartiers de la ville, où d'autres corps sont retrouvés ça et là ; ces groupes n'agissent cependant pas avec la même sauvagerie que celui commandé pas l'adjudant dont il est parlé plus avant.

Plus de cent otages sont rassemblés devant le mur du dispensaire y compris l'Adjudant de gendarmerie, deux Gendarmes, le Brigadier de Police du Commissariat, ces quatre fonctionnaires ont été pris à leur poste.

C'est alors que l'Adjudant qui vocifère toujours donne l'ordre à la police de sortir des rangs. Les quatre hommes précipités s'exécutent et sont suivis de deux contrôleurs de la Police des Chemins de Fer qui pensent se sauver en agissant ainsi.

Ces six hommes sont emmenés à une centaine de mètres et fusillés.

L'Adjudant, par le truchement d'un interprète, M. CUBEL, professeur au Collège Moderne demande un tambour pour rassembler tous les hommes de la ville. L'interprète lui ayant dit qu'il n'existe pas de tambour, ajoute que les annonces de la ville sont faites à l'aide d'une cloche, que l'Adjudant demande de lui procurer.

Quatre soldats escortent M. CUBEL qui est chargé de trouver cette cloche. Celui-ci fait mine de la chercher à la Mairie, qu'il trouve fermée, puis, dit à ses gardes que c'est le sonneur qui l'a chez lui mais qu'il ne connaît pas l'adresse de cet homme. La diversion d'un sous-officier allemand demandant l'interprète pour une autre traduction sauve la situation et fait que ce projet de rassemblement est abandonné alors que sa réalisation faisait présager des exécutions en masse.

La nuit est tombée, les otages sont conduits au lieu-dit « le Petit Nice » et parqués dans un garage et la cour d'une maison. Un homme de 61 ans est exécuté simplement parce ce qu'il ne suivit pas immédiatement l'ordre de se taire.

Puis la nuit se passe au cours de laquelle les Allemands pillent plusieurs maisons, s'installent dans quelqu'unes d'entr'elles où ils obligent les occupants à leur préparer à dîner ; à noter que dans l'une de ces maisons, était veillé un mort, décédé le jour même de mort naturelle, ce qui n'empêche pas les Allemands de boire toute la nuit et d'y mener grand bruit.

Au matin du 10, vers 7 heures, les Allemands désignent onze otages pris parmi ces

hommes dont les deux fils du gendarme THIMONNIER fusillé la veille, et âgés respectivement de 16 et 18 ans.

Ces otages furent emmenés à Limoges et le fait que leurs cadavres furent retrouvés parmi les quatorze qui gisaient dans une carrière, permet de croire que trois autres otages furent pris plus loin dans notre ville qui abritait, depuis quelques jours, un grand nombre de voyageurs bloqués à Argenton par suite de l'arrêt du trafic ferroviaire, donc inconnus, ce qui explique que cinq d'entr'eux restent encore non identifiés.

D'après les dépositions jointes au présent rapport, il semble que l'unité qui s'est rendue coupable de ce massacre était un détachement de la division « Das Reich S.S. », cantonné à l'époque à Limoges ou à Saint Julien.

Ce détachement à l'effectif de 150 à 200 hommes, était commandé par un capitaine âgé de 25 à 30 ans ; cette répression fit au total 67 morts dont six restent non identifiées (cinq retrouvés près de Limoges, plus un tué à Argenton).

Les cadavres furent presque tous fusillés et plusieurs commerçants furent pillés.

Ci-dessous liste des victimes :

I° MORTS

1. MARTIN André, né le 6 février 1903 à Saint-Germain-en-Laye demeurant à la Charité
2. INCONNU (BUTTEL Auguste)
3. DAVID Fabien, né le 5-1-1922 à Saumur (Maine et Loire) mécanicien dentiste demeurant à la Croix de Laumay - Le Pêchereau (Indre)
4. DAVID Louis, né le 4 février 1900 à Argenton. Employé S.N.C.F. demeurant à la Croix de Laumay – Le Pêchereau
5. DEFAIX Léon, Victor, né le 15-10-1906 à Celon, maçon, demeurant à Celon (Indre)
6. MITEUX Paul, né le 17-1-1894 à Beaufort (Maine et Loire), journalier, demeurant à Argenton
7. DELOR François, né le 16-6-1892 à Paris (14e) employé S.N.C.F. demeurant à Paris, 2 rue d'Ulm
8. Adjudant de Gendarmerie CARMIER Paul, né le 22 mars 1903 à Saint-Privas (Corrèze) demeurant avenue Rollinat à Argenton
9. Brigadier FISCHER Joseph, né le 31 mai 1912 à Obersteinbach (Bas Rhin) demeurant rue J.J. Rousseau à Argenton
10. Gendarme THIMONNIER Joseph, né le 3 mars 1901 à Saint-Martin l'Ars (Vienne) demeurant avenue Rollinat à Argenton
11. Gendarme BODINEAU Germain, né le 9-7-1911 à Ulmes (Maine et Loire) demeurant avenue Rollinat à Argenton
12. DEMAUNE Etienne, né le 1-8-1924 à Saint-Benoît-du-Sault demeurant à Saint-Gaultier (Indre)
13. Madame AUBRY, née GABARET Hélène, née le 24-7-1899 à Nogent-sur-Oise (Oise) photographe, demeurant route de Fontfurat à Argenton
14. AUBRY Gisèle, née le 8-2-1931 à Laon (Aisne) écolière, demeurant route de Fontfurat à Argenton
15. AUBRY Nicole, née le 8-11-1926 à Laon (Aisne), giletière, demeurant route de Fontfurat à Argenton
16. PASQUET Roger, né le 19-2-1906 à Levroux (Indre), coiffeur, demeurant à Argenton, rue Auclert Descottes
17. Lieutenant GRUNWALD Frédéric, né le 4-10-1913 à Héming (Moselle) Commandant en second du G.M.R. demeurant rue J.J. Rousseau
18. FERRAGU Marcel, né le 5-5-1891 à Chabris (Indre), facteur des P.T.T. demeurant route de Fontfurat à Argenton
19. LAMBERT Jacques, né le 13-5-1912 à Neuilly-sur-Seine (Seine) industriel, demeurant à Paris, 15 rue de Franqueville
20. BRANDY Jean, né le 9-5-1925 à Saint-Mathieu (Haute-Vienne) demeurant à Saint-Mathieu (Haute-Vienne)

21. ROBINET Léonce, né le 18-4-1883 à Argenton, cultivateur, demeurant avenue Rollinat à Argenton
22. DEFAIX André, Raoul, né le 14-7-1904 à Celon (Indre), maçon, demeurant à Celon (Indre)
23. MILITON Pierre, né le 19-2-1879 à Argenton, cultivateur, demeurant route de Fontfurat à Argenton
24. POUYAT Etienne, Emile, né le 8-8-1911 à Saint-Astier (Dordogne), contrôleur ambulant S.N.C.F. demeurant à Choisy-le-Roy, 50 avenue Julien Carvol
25. LAMY André, né le 15-12-1883 à Argenton, tonnelier, demeurant avenue Rollinat à Argenton
26. ROUER André, né le 30-7-1909 à Le Pêchereau (Indre), cultivateur, demeurant à Saint-Marcel (Indre)
27. JOLY Marcel, né le 24-6-1904 à Levroux (Indre), épicier, demeurant avenue Rollinat à Argenton
28. ROGNON Henri, né le 8-7-1923 à Morteau (Doubs) soldat au 1er Régiment de France
29. PERRINET Raymond, né le 30-8-1911 à Celon (Indre), boulanger pâtissier, avenue Rollinat à Argenton
30. CHATIN Jean, né à Ceaulmont (Indre), journalier, demeurant rue Gambetta à Argenton
31. BAUDRAS Roger, né le 24-12-1921 à Saint-Amboise (Cher) demeurant 7 rue Parerie à Bourges
32. BRISSET Maxime, né le 21-3-1888 à Valencay (Indre), tapissier, demeurant avenue Rollinat à Argenton
33. DESCHAUMES Etienne, né le 9-10-1873 à Celle-Condé (Cher), débitant, demeurant rue de l'Abattoir à Argenton
34. AUCLAIR Fernand, né le 14-5-1928 à Eguzon (Indre), cultivateur, demeurant rue Saint-Antoine à Argenton
35. DESFARGES Paul, né le 12-3-1921 à Bois-de-Monmoreau, chef d'équipe demeurant à Le Pêchereau (Indre)
36. GASC René, né le 28-7-1921 à Montpellier (Hérault), requis permanent, demeurant rue J.J. Rousseau à Argenton
37. PATHE Roger, employé de Mairie à Argenton
38. DELAVAUD Mathurin, né le 7-10-1871 à Chavin (Indre), journalier demeurant rue de l'Abattoir à Argenton
39. MASSON René, né le 16-1-1922 à Saint-Laurent-en-Cérès (Charente), électricien, demeurant rue Saint-Antoine à Argenton
40. DUCHEMIN née FONTENETTE Berthe, le 8-4-1895 à Gargilesse (Indre), lingère, demeurant rue des Rochers-Saint-Jean
41. DUCHEMIN Henri, né le 17-11-1881 à Argenton, garde voie, demeurant rue Saint-Antoine à Argenton
42. CHAUVIN Lucien, né le 29-12-1921 à Saint-Ouen (Seine), jardinier demeurant à Gagny, 53 avenue de Picardie
43. PORTAL Jean, né le 21-11-1877 à Sainte-Lortine (Haute-Loire), retraité, demeurant rue Saint-Antoine à Argenton
44. VILLENEUVE Jean, Joseph, né le 28-5-1884 à Arthon (Indre), sabotier, demeurant avenue Rollinat à Argenton
45. LEMERLE Ferdinand, né le 21-11-1894 à Argenton, négociant, demeurant avenue Rollinat à Argenton
46. FOIRIEN Marcel, né le 14-5-1898 à Paris IIe, fourreur, demeurant avenue Rollinat à Argenton
47. PATRIGEAT André, né le 5-9-1892 à Argenton, facteur des P.T.T., demeurant route de Fontfurat à Argenton
48. CHATIN née MOREAU Marie, née le 2-4-1878 à Argenton, lingère, demeurant rue Gambetta à Argenton
49. NONY Charles Lucien, né le 13-7-1877 à Saint Martial le Mont (Creuse), retraité, demeurant route de Fontfurat
50. MILITON née CHEVALIER Jenny, demeurant à Argenton

51. BOSSOUTROT Alphonse, né le 2-8-1900 à Brive (Corrèze), mécanicien, demeurant à Argenton rue Ledru Rollin n° 70
52. MARTIN Auguste, né le 8-11-1878 à Bazaiges (Indre), cultivateur, demeurant à Maroux à Argenton
53. MAIGNAN, né le 18-10-1925 à Boulogne sur Seine, G.M.R. du Berry, demeurant à Prissac (Indre)

II° BLESSES LEGERS
LOUBRY, boulanger
GUILLEMET
Mme GROSPIED

III° Liste des otages fusillés le 10 juin 1944 à la carrière de Gramagnat, route de Malabre à Limoges (Haute-Vienne)

54. THIMONNIER Ernest, né le 3/3/1926 à Usson-du-Poitou (Vienne) demeurant à Argenton (gendarmerie) fusillé à Limoges
55. THIMONNIER Joseph, né le 10/5/1928 à Usson-du-Poitou (Vienne) demeurant à Argenton (gendarmerie) fusillé à Limoges
56. MONTAGU Roger, né le 16/2/1923 à Angerville (Seine et Oise) demeurant à Argenton, rue Notre Dame, fusillé à Limoges
57. VALLET André, soldat au I^{er} Régiment de France, Escadron cycliste détachement d'Eguzon (Indre) fusillé à Limoges, né le 4/11/1923 à Saint-Germain-de-Salles, canton de Chontelle (Allier)
58. WETZEL Auguste, né le 22/8/1923 à Bustwiller, soldat au I^{er} Régiment de France, fusillé à Limoges
59. GORGONE François, né le 8/2/1924 à Paris (II^{e}), caporal au I^{er} Régiment de France, fusillé à Limoges
60. GORSE Guy, soldat au I^{er} Régiment de France, 3^{e} Bataillon à Eguzon, fusillé à Limoges, né le 12/5/1923 à Sivrac-en-Périgord, canton de Belves
61. FRAYSSE André, Lucien, né le 23/1/1923 à Paris (XIII^{e}), I^{er} Régiment de France, 3^{e} Bon, 3^{e} Escadron
62. ARNOUX Paul, Célestin, menuisier, né le 24 mai 1895 à Port-aux-Princes, Haïti, domicilié à Issy-les-Moulineaux, 22 boulevard Garibaldi
63. Jean NGOC TRAN, né le 14 avril 1921 à Hunghoi, province de Bacliem, Cochinchine
64. Inconnu (GARROS Raymond)
65. Inconnu (GALINAT Théodore)
66. Inconnu
67. Inconnu

L'on sait que la terrible tragédie d'Oradour-sur-Glane eut lieu le lendemain 10 juin dans l'après-midi et que la façon de commencer leur action fut la même que celle qu'ils se proposaient de faire à Argenton-sur-Creuse lorsqu'ils voulaient rassembler tous les hommes.

Il est donc évident qu'il s'en est fallu de peu que notre ville ne fut le théâtre des horribles scènes qui se déroulèrent le lendemain dans la paisible bourgade des environ de Limoges.
Pour une large part, sans doute, le doit-on à la souple mais énergique intervention de M. CUBEL qui servit longuement d'interprète et s'opposa, autant qu'il pouvait le faire, aux désirs inassouvis de cette horde de brutes.

Ce détachement, si ce n'est lui qui opéra à Oradour-sur-Glane, appartenait certainement à la même division que ceux qui brûlèrent cette dernière localité et tous ses habitants, enfants, femmes et hommes, déshonorant ainsi à tout jamais aux yeux du monde entier l'armée allemande.

Mme ROGER Paule
née ARNOUX
15 bis Route d'Evry
91270 Marolles en Hurepoix

Madame

Je tiens à m'excuser pour mon retard. mais j'ai eu la visite de ma fille. les enfants et petits enfants car ses années ont passées vites. et Je suis une grand mère 8 fois et arrière grand mère 8 fois également et que l'on vient voir souvent par surprise

Recevez Madame mes salutations respectueuses.

PRoger

Madame

Comme promis apres notre conversation
telephonique du 17 07 2004 Je me permets de vous
relater mes souvenirs du 9 Juin 1944. J'avais
alors de cette tragedie 18 ans.
Nous etions partis de Paris le 6 Juin 1944 sans
savoir que le debarquement avait eu lieu apres
que le train est ete mitraille a Coury. puis
a la Ferte Saint Aubin nous sommes arrivés
en gare d'Argenton sur creuse dans l'apres midi
du 8 Juin. ou le train fut stoppé car le maquis
avait attaque et pris un train de munitions
Le maire de l'epoque nous a tous fait
descendre et nous a conduits a l'ecole departe-
mentale ou nous avons passé la nuit
Le lendemain matin les allemands sont
arrivés fous de rage nous ont pris comme
otages et nous ont conduits aux bords de
la riviere et dans un garage Ils ont separés
les femmes des hommes et on commence
leur feroce massacre Ils frappaient aux portes
des maisons et la personne qui se presentait
pour ouvrir etait tuée d'une balle dans la
nuque.

dans une maison apres avoir frappe la porte est ouverte puis elle est refermée doucement. alors ils ont pris des grenades et l'on fait sautee c'etait horrible entre le bruit les cris et l'incendie qui c'est déclare.
Puis j'ai vu un facteur qui devait rentre de sa tournee en velo il a été pris a parti descendu de son velo sauvagement et tue lui aussi d'une balle dans la nuque ce qui a fait sauté toute la boite crannière et ces soldats qui avaient un chien on fait devoré son cerveau par la bête. est une image qui ne ma jamais quittee
ils ont frappe a la gendarmerie un gendarme a ouvert il a été tout de suite ruidoyé puis un deuxieme gendarme suivit d'un de ces fils a été pris son deuxieme fils voulant embrasse son frere a lui aussi été gardé
Par la suite une personne est venue a beaucoup parlementé et on a relaché les femmes et les enfants. mais ils ont garde les hommes dont mon pere pour un controle d'identité a Limoges.
ils ont été fusilles pres de Limoges carrieres de grammagnat route du Malabre. Je ne sais pas

combien ils étaient mais au moins dix
Je puis vous dire qu'ils ont été torturés
car sur les photos entropométriques ils
étaient méconnaissables. Pour mon père on
avait mis âge approximatif trente ans il
en avait 49.
Ma mère et moi même pour pouvoir recon-
naître le corps d'après un numéro on
nous a présenté le revers de son veston
un morceau de son pull un morceau de
sa chemise sa ceinture et son portemonnaie
Le lendemain de ce massacre on est venu
nous dire dans l'école que l'on recherchait
les familles des otages de Limoges
Pris de peur ma grand-mère ma mère moi
sommes parties à pieds et avons marché le
plus possible en nous cachant dans les bois
au moindre bruit. Nous sommes allées
jusqu'à Ruffec le château ou le curé de la
paroisse nous a recueilli et trouvé un
petit logement sans aucune ressource je suis
allée à la préfecture du Blanc ou j'ai pu
obtenir l'aide aux réfugiés. Nous sommes
restées à Ruffec jusqu'à la libération de
Paris.
C'est un épisode de ma vie que je ne puis
penser sans que les larmes perlent aux yeux

Paule ROGER fille de Paul ARNOUX

« Je me permets de vous relater mes souvenirs du 9 juin 1944. J'avais lors de cette tragédie 18 ans.
Nous étions partis de Paris le 6 juin 1944 sans savoir que le débarquement avait eu lieu. Après que le train est été mitraillé à Toury puis à la Ferté Saint Aubin nous sommes arrivés en gare d'Argenton sur Creuse dans l'après-midi du 8 juin où le train fut stoppé car le maquis avait attaqué et pris un train de munitions. Le maire de l'époque nous a tous fait descendre et nous a conduits à l'école départementale où nous avons passé la nuit. Le lendemain matin les Allemands sont arrivés fous de rage, nous ont pris comme otages et nous ont conduits aux bords de la rivière et dans un garage. Ils ont séparé les femmes des hommes et ont commencé leur terrible massacre. Ils frappaient aux portes des maisons et la personne qui se présentait pour ouvrir était tuée d'une balle dans la nuque.
Dans une maison après avoir frappé la porte s'est ouverte puis elle s'est refermée doucement alors ils ont pris des grenades et l'ont faite sauter. C'était horrible entre le bruit, les cris et l'incendie qui s'est déclaré. Puis j'ai vu un facteur qui devait rentrer de sa tournée en vélo, il a été pris à partie, descendu de son vélo sauvagement et tué lui aussi d'une balle dans la nuque ce qui a fait sauter toute la boîte crânienne et ces soldats qui avaient un chien ont fait dévorer son cerveau par la bête. C'est une image qui ne m'a jamais quittée.
Ils ont frappé à la gendarmerie, un gendarme a ouvert il a été tout de suite rudoyé puis un deuxième gendarme suivit d'un de ses fils a été pris. Son deuxième fils voulant embrasser son frère a lui aussi été gardé.
Par la suite une personne est venue, a beaucoup parlementé et on a relâché les femmes et les enfants, mais ils ont gardé les hommes dont mon père pour un contrôle d'identité à Limoges. Ils ont été fusillés près de Limoges, carrières de Gramagnat, route du Malabre (?) Je ne sais pas combien ils étaient au moins dix. Je puis vous dire qu'ils ont été torturés car sur les photos anthropométriques ils étaient méconnaissables. Pour mon père on avait mis âge approximatif 30 ans, il en avait 49.

Ma mère et moi-même pour pouvoir reconnaître le corps d'après un numéro, on nous a présenté le revers de son veston, un morceau de son pull, un morceau de sa chemise, sa ceinture et son porte-monnaie. Le lendemain de ce massacre on est venu nous dire dans l'école que l'on recherchait les familles des otages de Limoges.
Prises de peur ma grand'mère, ma mère et moi sommes parties à pieds et avons marché le plus possible en nous cachant dans les bois au moindre bruit. Nous sommes allées à Ruffec le Château où le curé de la paroisse nous a recueilli et trouvé un petit logement. Sans aucune ressource, je suis allée à la préfecture du Blanc, où j'ai pu obtenir l'aide aux réfugiés. Nous sommes restées à Ruffec jusqu'à la libération de Paris (fin août 1944).
C'est un épisode de ma vie auquel je ne puis penser sans que les larmes perlent aux yeux. »

Pierre SAUVAGET

En juin 1944, j'habitais ARGENTON. Mon Père était directeur des Nouvelles Galeries, magasin maintenant occupé par l'enseigne ATAC. Nous habitions à l'arrière du magasin, contigu à la Poste, avec une grande cour donnant par un grand portail rue Auclert Descottes.

Un couple de retraités vivait sur le même palier M. et Mme DOUCET.
Un artisan Bourrelier, sommiers / Matelas avait un atelier dans cette cour M. PHILIPPON dont la boutique se trouvait en face du portail ;

Au mois de Juin, élève de l'Ecole Paul Bert, je préparais l'examen du BEPP qui devait me permettre d'entrer en 6e au Collège ? J'allais avoir 11 ans dans quelques jours.

Dès le matin du 9, la ville était en effervescence. Parti de bonne heure à l'école, on nous a demandé de rentrer à la maison.
Un train d'essence était bloqué en Gare d'Argenton, voie sautée, les Résistants s'étaient rendus maîtres de l'escorte, tuant un allemand.
Très vite, des personnes se sont regroupées place de la Mairie où un bureau de recrutement avait été ouvert. L'euphorie était générale, la ville était libérée, le drapeau tricolore flottait…
Des fenêtres du Ier étage du magasin, nous regardions cette foule joyeuse, insouciante, et tout évoluait dans une certaine pagaille.

Vers la fin de la matinée, ou le début de l'après-midi, un avion d'observation a survolé la ville et puis le bruit s'est amplifié rapidement : « les Allemands arrivent ! »
Des informations se répandaient que ceux-ci venaient de Châteauroux, que des arbres avaient été abattus pour bloquer leur entrée ;
Et alors des balles ont commencé à siffler en l'air. Mon père avait fermé en hâte le magasin, renvoyé le personnel, mais désirant envoyer son courrier journalier est sorti rue Auclert Descottes pour aller à la Poste.
Rentré, effrayé, il a pris conscience le lendemain matin qu'il avait échappé à deux balles, l'une dans un tuyau d'eau, l'autre en haut du portail.
Les bruits et explosions se sont succédés tout l'après-midi. Les balles sifflaient.
Notre voisin nous a conseillé de fermer les volets et de ne pas se mettre dans l'encadrement des fenêtres.

Et très tard le soir, le silence s'est établi. Personne n'a bougé dans l'attente…

Tôt le matin, mon père s'est risqué rue Auclert Descottes déserte. Un voisin lui a dit que le Docteur GARNIER avait échappé aux balles mais qu'un coiffeur situé plus loin dans la rue avait eu l'imprudence d'entrebâiller ses volets et s'était fait tuer.
Et puis les nouvelles se sont répandues accablantes, la stupeur, la peur ont figé la ville.

Mes parents m'ont interdit de sortir.

Ce n'est que plus tard que nous avons été nous recueillir devant les cercueils.
Les nouvelles d'ORADOUR sont arrivées. Les gens dans leur désarroi ont presque pensé avoir échappé au pire grâce à un professeur d'Allemand nommé CUBEL.
Plus tard, dès qu'une colonne d'Allemands était annoncée, la ville se cloîtrait…

Mes parents affolés m'ont alors envoyés à la campagne à un lieu-dit FOY commune de POMMIERS dans les alentours immédiats un maquis existait, vivant au contact des habitants.

Le 24 juillet, je me souviens d'un résistant qui me faisait des démonstrations de sa mitraillette Stern en tirant en l'air !

Un individu hirsute mal rasé est passé également ce jour-là cherchant refuge (.. ?) fut conduit. Pauvre type ou espion ? ? ?
Au moment du déjeuner, le 25 juillet, j'étais debout sur les marches de la maison quand sont passées sur la route deux voitures d'Allemands.
Frayeur transmise à mes hôtes sans beaucoup les émouvoir, quand une autre voiture est passée, et nous avons entendu les premières fusillades.
Pris de panique, nous avons fui vers une autre ferme en carriole.
Fuite qui a failli nous être fatale car nous nous sommes trouvé face à face avec une automitrailleuse allemande qui nous a apostrophés sans que nous donnions de réponse, et pour cause… La route fut longue avant de la voir disparaître dans la voiture à cheval où nous étions !

Durant la soirée et une partie de la nuit fusillades et explosions se sont succédées.

Le Maquis était attaqué pour délivrer les prisonniers d'Argenton.
Comment avaient-ils su ?
Combien de morts ?
A notre retour, 48 heures plus tard, les plus folles explications se répandaient.

J'ai demandé à une amie qui habite la région de questionner les anciens voisins. Peut-être voudra-t-elle bien me transmettre quelques lignes complémentaires que je vous adresserai ;

J'ai passé entre temps mon BEPP le 4 juillet et fit la rentrée suivante au Collège.
Nous étions 61 en 6^{e} notre directeur était M. VIOLETTE, notre professeur principal M. HEMERY, et notre professeur d'arithmétique M. CUBEL !

Pierre SAUVAGET
Fait à Bordeaux en Août 2004

GOUVERNEMENT PROVISOIRE DE LA REPUBLIQUE

N°6
Circonscription de police
D'Argenton s/ Creuse

Quarante quatre et le 9 du mois d'octobre

MAUREL Pierre, Commissaire de Police, Chef de la Circonscription d'Argenton,

Mandons et entendons :

Le sieur SCHEIBEL Emile, âgé de 40 ans, de profession auxiliaire des Chemins de Fer, S.N.C.F., actuellement volontaire F.F.I. au bataillon 2.207, domicilié à Argenton, rue Saint-Antoine,

qui sur interpellations successives, nous déclare :

« Le 9 juin 1944, étant enrôlé dans les Forces Françaises de l'Intérieur, je remarquai les faits suivants

« Vers 17 heures, un détachement de la formation Waffen S.S. venant par la route de Limoges est arrivé à Argenton.

« J'entendis plusieurs coups de feu, et, me trouvant en position de tir au château d'eau de la route de Limoges, je me retirai n'ayant plus de cartouches, m'estimant dans une situation dangereuse.

« Je traversai les champs et empruntai la rue Saint-Antoine pour me rendre à mon domicile.

« Je me suis mis derrière les volets pour me rendre compte de l'action des Boches. C'est là que j'ai vu 7 soldats et un sous-officier Boches sortant des jardins des maisons à proximité ; ces allemands portaient attachés au collier une chaîne avec une plaque métallique avec l'inscription : « *Bahnpolizei* », sur leur manche gauche figurait l'inscription « Waffen S.S. »

« J'ai vu sortir d'une petite ruelle attenant à la rue Saint-Antoine, le jeune AUCLAIR Fernand, âgé de 17 ans qui, certainement, avait emprunté ce chemin pour se cacher à l'approche des Boches. Sans donner aucun avertissement, ils ont, à plusieurs, tiré une rafale de mitraillette sur ce jeune homme que j'ai vu tomber mortellement blessé.

« Les sept hommes et le sous-officier boches se sont alors approchés du corps très vraisemblablement pour s'assurer qu'il était bien mort. Ils ont continué leur chemin en descendant la rue Saint-Antoine pour rejoindre leur officier.

« En voyant les Boches s'éloigner de mon quartier, je me suis empressé de porter secours au jeune homme qui venait d'être si lâchement assassiné.

« Avant d'arriver sur le lieu de ce crime, j'ai trouvé mort à environ une dizaine de mètres du corps d'AUCLAIR celui du jeune neveu de M. MARGOUX dont j'ignore le nom. Ce dernier portait des blessures à la tête qui semblent avoir été provoquées par des balles explosives. Quant au jeune AUCLAIR, il portait des blessures derrières la tête, et était couché sur le ventre.

« C'est tout ce que je puis dire au sujet de cette affaire. »

Lecture faite et persiste et signe
Signé : SCHEIBEL

le commissaire de Police
signé : MAUREL

Devoir de mémoire -

Pour un enfant de 12 ans, ce devait être un beau jour comme les autres - les vacances approchaient, le soleil brillait ce matin là, malgré la guerre, malgré l'incertitude ! Pourtant, depuis l'annonce du débarquement en Normandie, nous sentions bien malgré notre jeune âge, un frémissement d'espoir autour de nous - les adultes semblaient respirer différemment -

Confirmation de cette impression = ~~cette~~ l'arrivée d'un groupe de maquisards par la rue de l'abattoir, en arme - Premier arrêt devant notre maison et celle de ma camarade Francette; premier coup de feu, parti accidentellement - : Pas de blessé, mais stupeur dans le quartier...

Nous habitions au rez-de-chaussée du N°. 32 avenue Rollinat; le premier étage était occupé par des réfugiés Lorrains, propriétaires de pépinières en Lorraine et cousins de la famille Hulot, elle-même hebergée chez les Traploire à l'Auvergnier

Dans cette maison, nous étions très proches les uns des autres - A l'heure des informations, les Lorrains descendaient chez les Berrichons pour écouter les nouvelles à la radio, arrêtés par la portable de l'époque, c'est-à-dire 3 coups de manche à balai au plafond. Ensuite le Lorrain Henri DIDION, nous faisait un numéro de valse viennoise, qui se terminait par un" Heil de Gaulle" retentissant, ce qui mettait sa femme en transes. (les grandes oreilles traînaient partout)

La rue commence à se remplir de fumée acre. Nous ne savons pas qu'il s'agit alors des occupants d'un train de voyageurs, stoppé en gare.

Nous sommes alors au cœur de l'enfer, une mitrailleuse est installée au carrefour et balaye l'avenue Rollinat. Nous voyons des soldats Allemands démolir des portes et entrer dans les maisons.

Tout à coup, un coup de crosse retentit dans notre porte. Mme Dicion ouvre. Un soldat allemand, peut être un S.S. grand, plutôt blond, est au milieu de la cuisine. Il dit: "Hessieurs ?" - File vers la chambre, ouvre les armoires et avec son arme, écarte les vêtements. Mme Dicion dit: "Non, ce pas de messieurs, ils travaillent en Allemagne" Il fait un signe de tête et ressort, après avoir visité le premier étage

Terreur rétrospective ! Ouf -

Nous laissons la porte ouverte pour montrer que la maison a été visitée. A partir de là, tous les hommes du quartier sont réunis et emmenés. Nous voyons partir Mr Degay, Mr Chavegrand et bien d'autres. On entend des ordres lancés en Allemand.

Quelques instants se passent, puis un autre soldat allemand entre. Ma grand mère recommence le même discours : "Pas de Hessieurs ici". Mais celui-ci ne cherche pas la même chose. Il nous fait comprendre par geste qu'il cherche des W.C. Problème ! A cette époque, comme dans beaucoup de foyers, les W.C. se résument à de petits cabinets au fond du jardin, avec de jolis cœurs découpés dans les portes. Chez nous, il fallait descendre au jardin par un couloir en poutre. Le soldat allemand prend le couloir, et arrivé au milieu du jardin, pose son mansion et fait ses besoins au milieu du carré de salades. A peu près au même ...

Au cours de la matinée, des nouvelles diverses et contradictoires se répandaient; la fièvre montait partout - on parlait d'un train pris par les maquisards - On disait qu'on enrôlait tous les hommes volontaires, et mon frère, âgé de 18 ans, enrageait de ne pouvoir aller s'inscrire sur la liste ouverte au commissariat - Pas question sans autorisation parentale. Notre père, à cette époque, était évadé du S.T.O. et vivait en clandestinité chez le Docteur LANSADE à St Plantaire (planque fournie par le Docteur GARNIER).

Que l'excitation mêlée de crainte pour des gamins de 12 ans!

L'inquiétude gagnait tout de même du terrain chez les adultes! Surtout lorsque, dans l'après-midi, Henri Didion, franchement inquiet en revenant chez lui, nous dit qu'un camarade qui partait en side-car vers la route de Limoges a vu une voiture Allemande faire demi-tour et retourner vers cette ville; comprenant que la situation risquait de s'envenimer par des représailles, il conseille à mon frère de partir. Lui-même prend la fuite par les jardins. Gérard aussi - Il ne restait plus que deux femmes et une fillette dans la maison! Mme Didion, ma grand-mère et moi.

Je ne sais plus à quelle heure le cauchemar a commencé - les tirs entendus depuis quelque temps se rapprochent - La peur saisit tout le monde. Mme Didion et Grand mère ferment les volets. Derrière les persiennes, nous assistons au déplacement d'un groupe important de personnes avec des enfants, effrayés, qu'on pousse à l'intérieur du garage Chavegrand, en face de chez nous. On entend les cris, des pleurs.

endroit où, 4 ans plus tôt, une bombe italienne avait démoli notre puits et fissuré toute la maison.

Malgré cet épisode, l'enfer continue. Toujours devant les pensionnes du premier étage, nous voyons les gendarmes d'Argenton, en remplacement, monter l'avenue Rollinat, les bras en l'air, poussés par les allemands et se diriger vers la rue de Marcux.

Mme Dudon me reprend violemment de la fenêtre et dit, livide, à ma grand'mère : "Madame Poiron, ils vont les tuer". Puis on entend des Rafales !!

C'est à ce moment là, que à 12 ans, j'ai compris ce qu'était l'horreur de la Guerre, sans savoir encore que parmi ces gendarmes, se trouvait l'adjudant Germier le père de mon camarade de classe, avec qui je partageais le même bureau, en 6ème.

Nous entendons une énorme explosion, la maison située à l'angle de la rue de Marcux et de la rue de l'Abattoir vient d'être détruite : poussière encore plus dense, flammes qui lèchent les décombres.

Nous étions donc pris par la peur - Nous avons passé la nuit ensemble, toutes les trois habillées, dans la chambre de ma grand'mère - Nous n'avons pas dormi, mais avons prié toute la nuit.

Vers minuit, des coups dans le plancher nous apprennent que nos deux hommes, inquiets de notre sort, sont revenus par la cave et demandent des nouvelles. Nous communiquons avec eux par un tuyau dans le cuvelage (destiné à la bombe). Nous les supplions de repartir, ce qu'ils font par la même voie des jardins pour atteindre le Plessis où habite une grande tante.

Au matin la découverte du drame est une horrible épreuve pour toute la population.

A l'Ecole de dessin animée par l'Abbé Villain, j'avais une "Mère" comme aux Beaux Arts, qui s'appelait Nicole AUBRY = tuée par les allemands le 9 Juin 1944, avec son mari et sa mère - parmi tous les martyrs de cette épouvantable journée.

Soixante ans ont passés, mais la tumulte effrayant et l'angoisse restent toujours présentes dans ma mémoire.

Monique TRIHIOT
épse TREFAULT

Monique TAIMIOT, épouse TREFAULT

Pour une enfant de 12 ans, ce devait être un beau jour comme les autres. Les vacances approchaient, le soleil brillait ce matin-là, malgré la guerre, malgré l'incertitude ! Pourtant, depuis l'annonce du débarquement en Normandie, nous sentions bien malgré notre âge, un frémissement d'espoir autour de nous ; les adultes semblaient différemment.

Confirmation de cette impression : l'arrivée d'un groupe de maquisards par la rue de l'Abattoir, en arme. Premier arrêt devant notre maison et celle de ma camarade Francette ; premier coup de feu, parti accidentellement : pas de blessé, mais stupeur dans le quartier.

Nous habitions au rez-de-chaussée du n° 32 avenue Rollinat, le premier étage était occupé par des réfugiés lorrains, propriétaires de pépinières en Lorraine et cousins de la famille HULOT, elle-même hébergée chez les TRAPLOIRE à l'Auvergnier. Dans cette maison, nous étions très proches les uns des autres. A l'heure des informations, les Lorrains descendaient chez les Berrichons pour écouter les nouvelles à la radio, avertis par le portable de l'époque, c'est-à-dire 3 coups de manche à balai au plafond. Ensuite le lorrain Henri DIDION, nous faisait un numéro de valse viennoise qui se terminait par un « Heil de Gaulle » retentissant, ce qui mettait sa femme en transes (les Grandes Oreilles traînaient partout).

Au cours de la matinée, des nouvelles diverses et contradictoires se répandaient ; la fièvre montait partout : on parlait d'un train pris par les maquisards. On disait qu'on enrôlait tous les hommes volontaires, et mon frère, âgé de 18 ans, enrageait de ne pouvoir aller s'inscrire sur la liste ouverte au commissariat (pas question sans autorisation parentale). Notre père, à cette époque, était évadé du S.T.O. et vivait en clandestin chez le docteur LANBADE à Saint Gaultier (planque fournie pas le docteur GARNIER).

Que d'excitation mêlée de crainte pour des enfants de 12 ans !

L'inquiétude gagnait tout de même du terrain chez les adultes. Surtout lorsque, dans l'après-midi, Henri DIDION, franchement inquiet en revenant chez lui, nous dit qu'un camarade qui partait en side-car vers la route de Limoges a vu une voiture allemande faire demi-tour et retourner vers cette ville ; comprenant par les représailles, il conseille à mon frère de partir, lui-même prend la fuite par le jardins, Gérard aussi. Il ne restait que deux femmes et une fillette dans la maison : madame DIDION, ma grand-mère et moi.

Je ne sais plus à quelle heure le cauchemar a commencé. Les tirs entendus depuis quelques temps se rapprochent. La peur saisit tout le monde. Madame DIDION et Grand-mère ferment les volets. Derrière les persiennes, nous assistons au déplacement d'un groupe important de personnes avec des enfants, effrayés, qu'on pousse à l'intérieur du garage CHAVEGRAND, en face de chez nous.
On entend des cris, des pleurs.

La rue commence à se remplir de fumée acre. Nous ne savons pas qu'il s'agit alors des occupants d'un train de voyageurs, bloqué en gare. Nous sommes alors au cœur de l'enfer, une mitrailleuse est installé au carrefour et balaye l'avenue Rollinat. Nous voyons des soldats allemands démolir les portes et entrer dans les maisons.

Tout à coup, un coup de crosse retentit dans notre porte. Madame DIDION ouvre, un soldat allemand, peut-être un S.S., grand, plutôt blond, est au milieu de la cuisine. Il dit : « *Messieurs ?* », file vers la chambre, ouvre les armoires et avec son arme, écarte les vêtements. Madame DIDION dit : «Non, ici pas de messieurs, ils travaillent en Allemagne ». Il fait un signe de tête et ressort, après avoir visité le premier étage.

Terreur rétrospective ! Ouf…

Nous laissons la porte ouverte pour montrer que la maison a été visitée. A partir de là, tous les hommes du quartier sont réunis et emmenés. Nous voyons partir monsieur DEGAY, monsieur CHAVEGRAND et bien d'autres. On entend des ordres lancés en allemand.

Quelques instants se passent, puis un autre soldat allemand entre, ma grand-mère recommence le même discours : « Pas de messieurs ici. » Mais celui-ci ne cherche pas la même chose. Il nous fait comprendre par geste qu'il cherche des W.C. Problème !

A cette époque, comme dans beaucoup de foyers, les W.C. se résumaient à de petits cabinets au fond du jardin, avec de jolis cœurs découpés dans les portes. Chez nous, il fallait descendre au jardin par un couloir en pente. Le soldat allemand prend le couloir, et arrivé au milieu du jardin, pose son pantalon et fait ses besoins au milieu du carré de salades. A peu près au même endroit où, 4 ans plus tôt, une bombe italienne avait démoli notre puits et fissuré toute la maison.

Malgré cet épisode, l'enfer continue.
Toujours derrière les persiennes du premier étage, nous voyons des gendarmes d'Argenton, en uniforme, monter l'avenue Rollinat, les bras en l'air, poussés par les Allemands et se diriger vers la rue de Maroux.

Madame DIDION me repousse violemment de la fenêtre et dit, livide, à ma grand-mère : « Madame POIRON, ils vont les tuer. » Puis on entend des rafales !!

C'est à ce moment là, qu'à 12 ans, j'ai compris ce qu'était l'horreur de la guerre, sans savoir encore que parmi ces gendarmes, se trouvait l'adjudant CARMIER, le père de ma camarade de classe, avec qui je partageais le même bureau en 6ème.

Nous entendons une énorme explosion ; la maison située à l'angle de la rue de Maroux et la rue de l'Abattoir vient d'être détruite : poussière encore plus dense, flammes qui lèchent les décombres.

Nous étions clouées par la peur. Nous avons passé la nuit ensemble, toutes les trois habillées, dans la chambre de ma grand-mère. Nous n'avons pas dormi, mais avons prié toute la nuit.

Vers minuit, des coups dans le plancher nous apprennent que nos deux hommes, inquiets de notre sort, sont revenus par la cave et demandent des nouvelles. Nous communiquons avec eux par un trou dans le carrelage (vestige de la bombe). Nous les supplions de repartir, ce qu'ils font par la même voie des jardins pour atteindre le Plessis où habite une grand-tante.

Au matin la découverte du drame est une horrible épreuve pour toute la population.
A l'Ecole du dessin animée par l'abbé VILLAIN, j'avais une « Mère », comme aux Beaux-Arts, qui s'appelait Nicole AUBRY : tuée par les Allemands le 9 juin, avec sa sœur et sa mère parmi tous les martyrs de cette épouvantable journée.

Soixante ans ont passés, mais le tumulte effrayant et l'angoisse restent toujours palpables dans ma mémoire.

REPUBLIQUE FRANCAISE

N°2

Quatre et le neuf du mois d'octobre

Au sujet des
Evènements du 9 juin 1944

MAUREL Pierre, Commissaire de Police, Chef de la Circonscription, Officier de Police Judiciaire, Auxiliaire de Monsieur le Procureur de la République,

se présente :

le sieur VAUTRIN Joseph
âgé de 43 ans
chef de gare
domicilié d'Argenton sur Creuse, à la gare

qui, nous déclare sur interpellation :

« Le 9 juin 1944, vers 20h45, comme je me trouvais de service à la gare, avec une quinzaine d'agents de la compagnie, un camion allemand fit irruption dans la cour de la gare. Ce camion contenait une cinquantaine de soldats S.S. qui m'ont semblé appartenir à l'unité « Das Reich ». Ils étaient commandés par un jeune lieutenant, assisté d'une Feldwebel. Ils descendirent immédiatement de leur voiture et se précipitèrent dans les locaux de la gare.

« J'avais en prévision d'un tel état de chose, réuni mon personnel et ma famille sur le quai afin d'empêcher plus ou moins les exécutions individuelles. Je pensais en effet que si les allemands nous trouvaient groupés, ils nous feraient prisonniers plutôt que de nous tuer.

« Les allemands nous firent sortir en effet, pour nous emmener en ville. Mes enfants qui criaient et pleuraient, intriguèrent l'officier, qui demanda à ma femme le motif de leurs pleurs. Elle lui expliqua que s'était parce qu'ils m'emmenait. S'étant enquis de ma profession il me fit immédiatement rappeler.

« Il commença alors de me menacer et me demanda pourquoi le train allemand qui était arrivé la veille ne se trouvait pas en gare, mais au lieu dit « Petit Nice »

« Je lui expliquai que j'avais reçu des ordres à ce sujet et qu'il m'était interdit de laisser séjourner en gare les trains de carburant ou de munitions.

« A plusieurs reprises, cet officier m'a affirmé que j'étais responsable de l'attaque du train par le maquis, et que je serais puni comme complice.

« Après cet interrogatoire, il m'a emmené dans sa voiture et m'a obligé de lui indiquer l'endroit où était stationné le train en question.

« Arrivé à cet endroit, il m'a encore posé des questions au sujet du train et deux blessés allemands ainsi qu'un soldat qui avait pu s'échapper le matin vinrent bientôt à lui. Après ce nouvel interrogatoire, l'officier leur déclara qu'ils désigneraient eux-mêmes, le lendemain matin, les otages à fusiller et qu'une visite dans toutes les maisons d'Argenton serait effectuée.

« Des renseignements sur le maquis m'ont été demandés, renseignements que je n'ai bien entendu pas donnés. J'ai au contraire, affirmé qu'il n'y avait pas de maquis à Argenton et que le train avait vraisemblablement été attaqué par des maquis des campagnes environnantes.

« J'ai été enfermé dans une maison qui appartient au charcutier de la rue Grande. Nous étions 107 à cet endroit. Comme je pénétrais dans cette maison, j'entendis des coups de feu. L'un des Allemands dit : « Er ist Kapout »… ; je sus par la suite que Monsieur ROBINET venait d'être tué…

« Deux sentinelles placées à la porte d'entrée, nous donnèrent l'ordre de nous asseoir ou de nous coucher, avec l'interdiction absolue de remuer, ou de parler. Au cours de la nuit, ces sentinelles nous ont insulté, nargué, se délectant de notre prochaine exécution. Ils poussèrent même la cruauté jusqu'à nous expliquer par le menu la manière dont ils comptaient procéder, ajoutant ainsi, à la torture morale, pour ceux qui pouvaient les comprendre, aux souffrances physiques, que nous occasionnait l'immobilité dans le froid. J'ai à ce sujet, personnellement entendu l'un de ces Allemands qui

énumérait à son camarade, le nombre de personnel qu'il avait tué à Argenton. Il y en avait 26 suivant ses dires, et il présentait la chose comme une action d'éclat et de haut mérite.

« Le lendemain, vers 5h30, le capitaine m'ordonna de faire sortir des rangs tous les cheminots. Il donna le même ordre à tous les postiers, et nous fûmes tous gardés à part. il procéda par la suite au contrôle des papiers d'identité de toutes les personnes qui restaient.

« Plusieurs otages furent désignés par les rescapés du train allemand et mis à part. ils furent par la suite chargés dans des camions, et l'on nous signifia que nous étions libres. Avant son départ, un allemand qui s'était évadé lors de la prise du train par le maquis et qui avait personnellement désigné plusieurs otages me déclara que nous, nous pouvions rentrer chez nous, mais qu'il lui restait à lui, du travail à faire. Ce faisant, il regardait d'un air sinistre les otages du camion et je compris qu'il s'agissait de les exécuter.

« C'est tout ce que je puis vous déclarer à ce sujet.

Lecture faite persiste et signe
Signé : VAUTRIN

Le commissaire de Police

REPUBLIQUE FRANCAISE

Quarante quatre et le dix du mois d'octobre

MAUREL Pierre, Commissaire de Police, Chef de la Circonscription d'Argenton,

Mandons et entendons
la dame VILATTE, née le 10/10/1901, de profession confectionneuse, domiciliée ure Victor Hugo à Argenton sur Creuse,
qui, sur interpellations successives, nous déclare :

« J'ai assisté M^elle^ Nicole AUBRY, âgée de 17 ans et morte des suites de ses blessures ; avant sa mort, elle m'a déclaré les faits ci-dessous :

« Le 9 juin 1944 vers 19h30, les allemands sont entrés dans notre maison par la porte de derrière donnant dans la cuisine.

« Dès leur entrée, ils ont tiré sur ma petite sœur âgée de 13 ans, laquelle a du être tuée sur le coup. Maman a voulu aussitôt l'étendre sur le divan mais les allemands l'en empêchèrent et tirèrent sur ma mère qui est tombée en travers du divan lit.

« Immédiatement, les Allemands se ruèrent sur moi et tirèrent à bout portant. Blessée grièvement, je tombais sans toutefois perdre connaissance. Je me rendis compte qu'ils se penchaient sur les corps de ma mère et de ma sœur, vraisemblablement pour s'assurer qu'elles étaient mortes, ils se penchèrent sur moi, ensuite, mais j'eus la force de retenir ma respiration pour leur faire croire que j'étais également morte.

« Ayant gardé toute ma connaissance, je les vis ensuite ouvrir l'armoire et prendre des mouchoirs pour faire leur toilette, sans doute pour essuyer le sang dont ils devaient être couverts.

« Puis les allemands se mirent à dîner avec les aliments trouvés dans la maison et dont certains étaient sur la table, étant l'heure du dîner.

« Ensuite ils partirent et je restai seule jusqu'au lendemain matin samedi, attendant les secours. »

« Cette jeune fille blessée le 9/6/1944 est morte le 11 vers 6 heures. La balle qui l'avait atteinte, à l'abdomen avait dans le dos un orifice de sortie énorme, les chairs étaient déchiquetées.

« J'affirme que la blessée avait toute sa connaissance lorsqu'elle me fit ce récit.

« Elle avait auparavant demandé un crayon et du papier pour écrire à son père ; lui ayant répondu qu'elle n'avait pas la force d'écrire et que j'allais moi-même faire cette lettre, elle me dit : « Ce n'est pas vous, Madame VILATTE, qui pouvez raconter le drame que j'ai vécu. »

Lecture faite persiste et signe — le Commissaire de Police
Signé : VILATTE

MAUREL Pierre, Commissaire de Police, Chef de la Circonscription d'Argenton sur Creuse,

Mandons et entendons
le sieur VILLAIN René, âgé de 45 ans, de profession ecclésiastique,
domicilié à Argenton sur Creuse, 8 rue Auclert Descottes ;
qui, sur interpellations successives, nous déclare :

« Le 9 juin 1944, ayant appris que M^{elle} Nicole AUBRY avait été blessée et hospitalisée à la clinique COTILLON, je me suis rendu à son chevet et voici les quelques paroles que je puis rapporter à ce sujet :

« Quand ils sont entrés ils avaient des figures de sauvages, ils ont tiré sur Gisèle qui se trouvait dans le couloir et sur maman, qui était dans sa chambre. Maman a crié très fort. Ils ont tiré sur moi, j'ai fait la morte et j'ai retenu mon souffle. Ils ont ouvert l'armoire et ont pris des mouchoirs et sont allés dans la cuisine. Plus tard ils sont revenus mais ce n'était peut-être pas les mêmes et sont sortis sans rien faire. Je me suis traînée sur mon lit et j'ai attendu. Sur le matin j'ai entendu des pas, j'ai appelé, mais la personne n'est pas entrée. »

« J'ai alors prié Nicole AUBRY, qui, avec sa sœur, avait été une de mes élèves, de bien vouloir, afin de ne pas se fatiguer, s'en remettre là et de reprendre le lendemain la conversation, mais, le lendemain elle avait cessé de vivre.

« J'ai alors écrit à M. AUBRY qui se trouvait à Laon pour le préparer à se douloureuse épreuve. »

Lecture faite persiste et signe le commissaire de Police
signé : VILLAIN

REPUBLIQUE FRANCAISE

Ministère de l'Intérieur
Circonscription de Police
D'Argenton ^{s}/ Creuse (Indre)

PROCÈS-VERBAL

L'an mil neuf cent quarante quatre et le onze du mois d'octobre

Nous, MAUREL Pierre, Commissaire de Police, Chef de la Circonscription d'Argenton, Officier de Police Judiciaire, Auxiliaire de Monsieur le Procureur de la République,

Mandons et entendons,
le sieur VIOLLETTE Camille, âgé de 54 ans, de profession Directeur du «Collège Moderne» d'Argenton, domicilié à Argenton^{s}/Creuse (Indre) dans ce même établissement, qui, sur interpellations successives, nous déclare :

« Au cours de la journée du 9 juin 1944, j'ai vu fusiller dix personnes. D'abord M. BRISSER. Il fur appréhendé dans la rue par les S.S. qui le dirigèrent vers la cour située près de la maison PATHE. Ayant reçu une balle dans le dos, il hurlait de douleur. Au moment où il allait rentrer dans la cour de la maison PATHE il reçut un second coup de feu et il tomba près de la porte d'entrée.

« M. VILLENEUVE fut abattu devant sa maison ; traîné sur le sol et conduit dans la cour ou gisait déjà M. BRISSET. Afin de pouvoir refermer la porte de la cour, un allemands repoussa les corps à coups de botte. M. et Mme CHATAIN, sortis de leur maison, après l'explosion de l'immeuble voisin, furent bousculés par les allemands, brutalisés et conduits dans la petite impasse voisine du café Loubry où M. CHATAIN fut abattu d'un coup de feu tiré de l'Avenue Rollinat.

« Enfin, six hommes : trois gendarmes, deux agents de la S.N.C.F. et un Brigadier de Police, marchant en file, furent amenés, les mains au dos, dans la rue de Maroux. Le Brigadier de Police FISCHER marchait en tête ; cherchant à fuir, il fut poursuivi, rejoint, puis fusillé. Deux agents des Chemins de Fer, puis les deux gendarmes THIMONNIER et BODINEAU furent successivement abattus les mains levées. Fusillé le dernier l'Adjudant de Gendarmerie eût le visage broyé à coup de botte.

« Ces six victimes ont été abattues par les coups de feu tirés dans la poitrine et achevés par une balle dans la tête.

« Il est curieux d'observer qu'aucun cadavre n'a été laissé dans l'avenue Rollinat au cours de la tragédie. Tous ont été plus ou moins dissimulés dans de petites rues adjacentes, dans des fossés, dans des cours.

« On peut se demander à quel mobile obéissaient les allemands en cherchant à dissimuler les corps de leurs victimes.

Lecture faite persiste et signe — Le commissaire de Police
Signé : VIOLLETTE

Après lecture M. VIOLLETTE ajoute à sa déposition :

« Il m'a été impossible d'identifier l'unité à laquelle appartenait le détachement des S.S., ces derniers se trouvant tous sans veste et en bras de chemises. »

Lecture faite persiste et signe — le Commissaire de Police
Signé : VIOLLETTE

REPUBLIQUE FRANCAISE

N°2

Quatre et le neuf du mois d'octobre

Au sujet des
Evènements du 9 juin 1944

MAUREL Pierre, Commissaire de Police, Chef de la Circonscription, Officier de Police Judiciaire, Auxiliaire de Monsieur le Procureur de la République,

se présente :

le sieur VAUTRIN Joseph
âgé de 43 ans
chef de gare
domicilié d'Argenton sur Creuse, à la gare

qui, nous déclare sur interpellation :

« Le 9 juin 1944, vers 20h45, comme je me trouvais de service à la gare, avec une quinzaine d'agents de la compagnie, un camion allemand fit irruption dans la cour de la gare. Ce camion contenait une cinquantaine de soldats S.S. qui m'ont semblé appartenir à l'unité « Das Reich ». Ils étaient commandés par un jeune lieutenant, assisté d'une Feldwebel. Ils descendirent immédiatement de leur voiture et se précipitèrent dans les locaux de la gare.

« J'avais en prévision d'un tel état de chose, réuni mon personnel et ma famille sur le quai afin d'empêcher plus ou moins les exécutions individuelles. Je pensais en effet que si les allemands nous trouvaient groupés, ils nous feraient prisonniers plutôt que de nous tuer.

« Les allemands nous firent sortir en effet, pour nous emmener en ville. Mes enfants qui criaient et pleuraient, intriguèrent l'officier, qui demanda à ma femme le motif de leurs pleurs. Elle lui expliqua que s'était parce qu'ils m'emmenait. S'étant enquis de ma profession il me fit immédiatement rappeler.

« Il commença alors de me menacer et me demanda pourquoi le train allemand qui était arrivé la veille ne se trouvait pas en gare, mais au lieu dit « Petit Nice »

« Je lui expliquai que j'avais reçu des ordres à ce sujet et qu'il m'était interdit de laisser séjourner en gare les trains de carburant ou de munitions.

« A plusieurs reprises, cet officier m'a affirmé que j'étais responsable de l'attaque du train par le maquis, et que je serais puni comme complice.

« Après cet interrogatoire, il m'a emmené dans sa voiture et m'a obligé de lui indiquer l'endroit où était stationné le train en question.

« Arrivé à cet endroit, il m'a encore posé des questions au sujet du train et deux blessés allemands ainsi qu'un soldat qui avait pu s'échapper le matin vinrent bientôt à lui. Après ce nouvel interrogatoire, l'officier leur déclara qu'ils désigneraient eux-mêmes, le lendemain matin, les otages à fusiller et qu'une visite dans toutes les maisons d'Argenton serait effectuée.

« Des renseignements sur le maquis m'ont été demandés, renseignements que je n'ai bien entendu pas donnés. J'ai au contraire, affirmé qu'il n'y avait pas de maquis à Argenton et que le train avait vraisemblablement été attaqué par des maquis des campagnes environnantes.

« J'ai été enfermé dans une maison qui appartient au charcutier de la rue Grande. Nous étions 107 à cet endroit. Comme je pénétrais dans cette maison, j'entendis des coups de feu. L'un des Allemands dit : « Er ist Kapout »… ; je sus par la suite que Monsieur ROBINET venait d'être tué…

« Deux sentinelles placées à la porte d'entrée, nous donnèrent l'ordre de nous asseoir ou de nous coucher, avec l'interdiction absolue de remuer, ou de parler. Au cours de la nuit, ces sentinelles nous ont insulté, nargué, se délectant de notre prochaine exécution. Ils poussèrent même la cruauté jusqu'à nous expliquer par le menu la manière dont ils comptaient procéder, ajoutant ainsi, à la torture morale, pour ceux qui pouvaient les comprendre, aux souffrances physiques, que nous occasionnait l'immobilité dans le froid. J'ai à ce sujet, personnellement entendu l'un de ces Allemands qui

énumérait à son camarade, le nombre de personnel qu'il avait tué à Argenton. Il y en avait 26 suivant ses dires, et il présentait la chose comme une action d'éclat et de haut mérite.

« Le lendemain, vers 5h30, le capitaine m'ordonna de faire sortir des rangs tous les cheminots. Il donna le même ordre à tous les postiers, et nous fûmes tous gardés à part. il procéda par la suite au contrôle des papiers d'identité de toutes les personnes qui restaient.

« Plusieurs otages furent désignés par les rescapés du train allemand et mis à part. ils furent par la suite chargés dans des camions, et l'on nous signifia que nous étions libres. Avant son départ, un allemand qui s'était évadé lors de la prise du train par le maquis et qui avait personnellement désigné plusieurs otages me déclara que nous, nous pouvions rentrer chez nous, mais qu'il lui restait à lui, du travail à faire. Ce faisant, il regardait d'un air sinistre les otages du camion et je compris qu'il s'agissait de les exécuter.

« C'est tout ce que je puis vous déclarer à ce sujet.

Lecture faite persiste et signe
Signé : VAUTRIN

Le commissaire de Police

REPUBLIQUE FRANCAISE

Quarante quatre et le dix du mois d'octobre

MAUREL Pierre, Commissaire de Police, Chef de la Circonscription d'Argenton,

Mandons et entendons
la dame VILATTE, née le 10/10/1901, de profession confectionneuse, domiciliée ure Victor Hugo à Argenton sur Creuse,
qui, sur interpellations successives, nous déclare :

« J'ai assisté M^elle^ Nicole AUBRY, âgée de 17 ans et morte des suites de ses blessures ; avant sa mort, elle m'a déclaré les faits ci-dessous :

« Le 9 juin 1944 vers 19h30, les allemands sont entrés dans notre maison par la porte de derrière donnant dans la cuisine.

« Dès leur entrée, ils ont tiré sur ma petite sœur âgée de 13 ans, laquelle a du être tuée sur le coup. Maman a voulu aussitôt l'étendre sur le divan mais les allemands l'en empêchèrent et tirèrent sur ma mère qui est tombée en travers du divan lit.

« Immédiatement, les Allemands se ruèrent sur moi et tirèrent à bout portant. Blessée grièvement, je tombais sans toutefois perdre connaissance. Je me rendis compte qu'ils se penchaient sur les corps de ma mère et de ma sœur, vraisemblablement pour s'assurer qu'elles étaient mortes, ils se penchèrent sur moi, ensuite, mais j'eus la force de retenir ma respiration pour leur faire croire que j'étais également morte.

« Ayant gardé toute ma connaissance, je les vis ensuite ouvrir l'armoire et prendre des mouchoirs pour faire leur toilette, sans doute pour essuyer le sang dont ils devaient être couverts.

« Puis les allemands se mirent à dîner avec les aliments trouvés dans la maison et dont certains étaient sur la table, étant l'heure du dîner.

« Ensuite ils partirent et je restai seule jusqu'au lendemain matin samedi, attendant les secours. »

« Cette jeune fille blessée le 9/6/1944 est morte le 11 vers 6 heures. La balle qui l'avait atteinte, à l'abdomen avait dans le dos un orifice de sortie énorme, les chairs étaient déchiquetées.

« J'affirme que la blessée avait toute sa connaissance lorsqu'elle me fit ce récit.

« Elle avait auparavant demandé un crayon et du papier pour écrire à son père ; lui ayant répondu qu'elle n'avait pas la force d'écrire et que j'allais moi-même faire cette lettre, elle me dit : « Ce n'est pas vous, Madame VILATTE, qui pouvez raconter le drame que j'ai vécu. »

Lecture faite persiste et signe — le Commissaire de Police
Signé : VILATTE

MAUREL Pierre, Commissaire de Police, Chef de la Circonscription d'Argenton sur Creuse,

Mandons et entendons
le sieur VILLAIN René, âgé de 45 ans, de profession ecclésiastique,
domicilié à Argenton sur Creuse, 8 rue Auclert Descottes ;
qui, sur interpellations successives, nous déclare :

« Le 9 juin 1944, ayant appris que M^{elle} Nicole AUBRY avait été blessée et hospitalisée à la clinique COTILLON, je me suis rendu à son chevet et voici les quelques paroles que je puis rapporter à ce sujet :

« Quand ils sont entrés ils avaient des figures de sauvages, ils ont tiré sur Gisèle qui se trouvait dans le couloir et sur maman, qui était dans sa chambre. Maman a crié très fort. Ils ont tiré sur moi, j'ai fait la morte et j'ai retenu mon souffle. Ils ont ouvert l'armoire et ont pris des mouchoirs et sont allés dans la cuisine. Plus tard ils sont revenus mais ce n'était peut-être pas les mêmes et sont sortis sans rien faire. Je me suis traînée sur mon lit et j'ai attendu. Sur le matin j'ai entendu des pas, j'ai appelé, mais la personne n'est pas entrée. »

« J'ai alors prié Nicole AUBRY, qui, avec sa sœur, avait été une de mes élèves, de bien vouloir, afin de ne pas se fatiguer, s'en remettre là et de reprendre le lendemain la conversation, mais, le lendemain elle avait cessé de vivre.

« J'ai alors écrit à M. AUBRY qui se trouvait à Laon pour le préparer à se douloureuse épreuve. »

Lecture faite persiste et signe le commissaire de Police
signé : VILLAIN

REPUBLIQUE FRANCAISE

Ministère de l'Intérieur
Circonscription de Police
D'Argenton ^{s}/ Creuse (Indre)

PROCÈS-VERBAL

L'an mil neuf cent quarante quatre et le onze du mois d'octobre

Nous, MAUREL Pierre, Commissaire de Police, Chef de la Circonscription d'Argenton, Officier de Police Judiciaire, Auxiliaire de Monsieur le Procureur de la République,

Mandons et entendons,
le sieur VIOLLETTE Camille, âgé de 54 ans, de profession Directeur du «Collège Moderne» d'Argenton, domicilié à Argenton^{s}/Creuse (Indre) dans ce même établissement, qui, sur interpellations successives, nous déclare :

« Au cours de la journée du 9 juin 1944, j'ai vu fusiller dix personnes. D'abord M. BRISSER. Il fur appréhendé dans la rue par les S.S. qui le dirigèrent vers la cour située près de la maison PATHE. Ayant reçu une balle dans le dos, il hurlait de douleur. Au moment où il allait rentrer dans la cour de la maison PATHE il reçut un second coup de feu et il tomba près de la porte d'entrée.

« M. VILLENEUVE fut abattu devant sa maison ; traîné sur le sol et conduit dans la cour ou gisait déjà M. BRISSET. Afin de pouvoir refermer la porte de la cour, un allemands repoussa les corps à coups de botte. M. et Mme CHATAIN, sortis de leur maison, après l'explosion de l'immeuble voisin, furent bousculés par les allemands, brutalisés et conduits dans la petite impasse voisine du café Loubry où M. CHATAIN fut abattu d'un coup de feu tiré de l'Avenue Rollinat.

« Enfin, six hommes : trois gendarmes, deux agents de la S.N.C.F. et un Brigadier de Police, marchant en file, furent amenés, les mains au dos, dans la rue de Maroux. Le Brigadier de Police FISCHER marchait en tête ; cherchant à fuir, il fut poursuivi, rejoint, puis fusillé. Deux agents des Chemins de Fer, puis les deux gendarmes THIMONNIER et BODINEAU furent successivement abattus les mains levées. Fusillé le dernier l'Adjudant de Gendarmerie eût le visage broyé à coup de botte.

« Ces six victimes ont été abattues par les coups de feu tirés dans la poitrine et achevés par une balle dans la tête.

« Il est curieux d'observer qu'aucun cadavre n'a été laissé dans l'avenue Rollinat au cours de la tragédie. Tous ont été plus ou moins dissimulés dans de petites rues adjacentes, dans des fossés, dans des cours.

« On peut se demander à quel mobile obéissaient les allemands en cherchant à dissimuler les corps de leurs victimes.

Lecture faite persiste et signe — Le commissaire de Police
Signé : VIOLLETTE

Après lecture M. VIOLLETTE ajoute à sa déposition :

« Il m'a été impossible d'identifier l'unité à laquelle appartenait le détachement des S.S., ces derniers se trouvant tous sans veste et en bras de chemises. »

Lecture faite persiste et signe — le Commissaire de Police
Signé : VIOLLETTE